

Marc Halévy

DE L'ETRE AU DEVENIR
Journal philosophique et spirituel

Tome I

*« A l'étranger, ne demande point
son lieu de naissance, mais son lieu d'avenir. »*

Edmond Jabès

Le livre de l'Un

AVANT-PROPOS
(27 mars 1998)

Ce livre est né de la rencontre. Il est un carrefour. Il est au carrefour de trois regards habituellement distincts : celui de la science systémique, celui de la philosophie holiste et celui de la mystique moniste.

Trois regards engendrent trois langages rarement mêlés tant est vive la peur de la confusion des genres. Trois langages : celui de la rigueur, celui de la logique et celui de la poésie.

Ici, ils se parlent, se rencontrent, se confondent, se répondent, se suivent sans se ressembler.

Ordinairement, on les dit ennemis, incompatibles, allergiques l'un à l'autre.

Ici, peut-être pour la première fois, ils s'unissent pour réaliser l'impossible, pour tenter de parler de l'ineffable et de l'indicible. Ici, ils s'allient face à l'inaccessible.

L'HOMME ET LA SPIRITUALITE HOLISTE

(5 avril 1996)

Il y a 35.000 ans environ, l'homme, l'*homo sapiens sapiens*, a émergé dans le monde. Et cette émergence de l'homme au sein de la nature correspond à un saut qualitatif inouï de la vie sur la terre. En rupture avec le monde animal et végétal, avec l'homme, naissent la conscience et la liberté. La vie, jusqu'alors purement animale ou végétale, était prisonnière du règne de la nature et de la tyrannie de l'instant, de l'instant seulement présent.

Avec l'homme et sa pensée, la vie dépasse la nature et entre de plain-pied dans les espaces infinis et innombrables de l'abstrait, de l'imaginaire, bref de la culture. Avec l'homme et sa conscience libre, la vie s'affranchit de l'instant et s'installe dans la durée. Avec l'émergence de la conscience et de la liberté, l'homme installe le moi face au monde, à son inconscience et à ses déterminismes.

Avec l'homme commencent la tension et la contradiction entre le moi qui est l'univers intérieur, intangible, conscient, libre et abstrait, et le monde qui est l'univers extérieur, tangible, aveugle, contingent et matériel.

Entre le moi et le monde s'instaure un dialogue, un rapport dialectique comme réponse à ces tensions et à ces contradictions. Dans ce dialogue nouveau se nouent toutes les angoisses existentielles et tous les questionnements métaphysiques.

Comment concilier mon inaltérable sentiment intérieur de liberté avec les évidentes déterminations de mon environnement extérieur ?

Comment concilier mon ineffable sentiment d'appartenance à l'univers et à la nature, avec l'inouïe certitude de ma radicale altérité ?

Comment concilier ce profond sentiment de la durée et de la finalité de l'homme, avec l'instant qui coule inexorablement, accompagné de ses kyrielles d'incohérences, d'absurdités, de désordres ?

Comment concilier cet univers intérieur qui se pense en moi avec cet univers extérieur qui se vit dans le monde ?

Les mots, les concepts, les langages, les idées, les images que je porte en moi et qui nourrissent ma vie intérieure, se pervertissent dès qu'ils franchissent les portes de mes lèvres et se révèlent presque toujours impropres, inadéquats, partiels et partiaux.

Les êtres et les choses du monde extérieur s'y montrent rebelles et se refusent bien souvent à entrer dans leurs grilles.

Le moi et le monde n'ont guère le même langage, et leur dialogue est entaché de bien des relents d'incommunicabilité.

Le moi est-il définitivement condamné à la solitude infinie d'une vie intérieure recluse et stérile ?

La dualité du moi et du monde est donc fondamentale. Elle engendre une tension entre ses pôles. Cette tension forte engendre une douleur, une souffrance, une angoisse. L'homme est allergique à la dualité. Et pourtant, sans elle, sans la tension qu'elle induit, comment l'homme progresserait-il ? Comment le mouvement de la pensée, comment la dynamique de la vie se nourriraient-ils ?

Pour résoudre la contradiction induite par cette dualité moi/monde, il n'y a que quatre solutions possibles.

Soit la confusion des deux pôles dans le magma primitif.

Soit la négation d'un des deux pôles et sa destruction.

Soit la synthèse des deux pôles dans la troisième pointe du triangle.

Toute l'aventure spirituelle de l'humanité tient dans ces quatre voies.

Explorons-les.

La première voie renonce à la dualité, la nie, la renie et retourne, par confusion, au magma primitif indifférencié. C'est la voie choisie par tous ces hommes et toutes ces femmes qui ont renoncé, une fois pour toutes, à se poser des questions, et qui vivent leur vie animale, aveuglément, abrutis dans l'instant, abêtis par l'immédiat.

La deuxième voie résout la dualité en niant le moi : le moi individuel est un danger. La seule réalité est le monde, et l'homme ne retrouvera la paix et la sérénité qu'en détruisant cette volonté de puissance qu'est son moi. Les idéologues appellent cela la soumission du moi au monde. C'est la voie des philosophies matérialistes et athées.

La troisième voie, symétrique de la deuxième, résout la dualité en niant l'autre pôle : le monde. Le monde est une illusion. Seule l'âme immatérielle existe. Cet idéalisme radical s'épanouit dans certaines écoles chrétiennes, surtout germaniques et anglo-saxonnes.

Enfin vient la quatrième et dernière voie, celle où s'inscrit la mystique, celle de la construction dynamique (de la résolution dialectique) par la synthèse des contradictions.

Autrement dit, si les deux pôles du moi et du monde existent bel et bien, et sont inconciliables et irréductibles l'un à l'autre, alors cela signifie qu'il existe un troisième pôle mystérieux, caché, inconnu. Un troisième pôle qui unit, dépasse, transcende les deux premiers. Et ce troisième pôle qui unit et transcende, ce troisième pôle mystérieux et caché, s'appelle l'Un, tout simplement. L'Un comme lieu absolu de résolution de toutes les tensions et de toutes les contradictions. L'Un comme principe absolu d'unité et de cohérence de tout ce qui est.

Avec l'énoncé de cet acte de foi en la possibilité de la synthèse en l'Un, commencent toutes les quêtes religieuses et spirituelles de l'histoire des Hommes. Ces quêtes refusent toutes de subir les douleurs de la contradiction et de la dualité, et partent toutes, sur des chemins divers, à la recherche effrénée de cette mystérieuse idée de l'Un.

De plus, chacun de ces chemins s'élabore sur un langage qui lui est propre et qui lui permettra de sortir enfin de la prison des langues profanes.

En somme, chaque chemin possède son propre véhicule.

Pour l'ermite, ce sera le Silence.

Pour le moine, ce sera la Prière.

Pour le fidèle, ce sera l'Office.

Pour l'alchimiste, ce sera le Grand Œuvre.

Pour le franc-maçon, ce seront le Rituel et ses symboles.

Autour de ces langages, autour de ces véhicules spirituels s'élaborent, plus ou moins intensément, la complicité, la solidarité, la fraternité, bref la communauté de ceux qui les partagent : la fraternité est d'abord le partage d'un langage commun !

Au milieu de toutes ces voies diverses que les hommes se sont inventées depuis des millénaires, se dégage une typologie assez simple, en somme.

Il y a d'abord les voies solitaires : celle du kabbaliste, celle de l'alchimiste, celle de l'ermite.

Il y a ensuite les voies communautaires qui peuvent se classer en quatre catégories :

— il y a la voie congrégationnelle qui regroupe une communauté de fidèles autour d'un rite et d'un credo, orchestrés par un officiant plus ou moins institutionnalisé ;

— il y a la voie monastique qui regroupe une communauté de contemplatifs autour de la prière et d'une règle de vie ;

— il y a la voie philosophique qui regroupe une communauté d'intellectuels ou d'artistes autour d'une école de pensée ou de création ;

— il y a enfin la voie initiatique qui regroupe une communauté d'initiés ou d'élus, autour de rites et de symboles agencés avec régularité au sein d'un ordre plus ou moins précis.

J'espère que l'on aura compris qu'*a priori*, aucune de ces catégories n'est mutuellement exclusive des autres.

Les chemins vers l'Un sont innombrables et tous finissent par converger en lui, pourvu que l'on y marche assez longtemps et que l'on y aille assez loin.

A ce stade, nous sommes mieux armé pour définir l'essence de la spiritualité.

Cette définition tient en somme en peu de mots : « la spiritualité est une communauté initiatique visant à harmoniser l'homme et le monde en l'Un ».

Cette définition est simple, mais terriblement lourde de conséquences. Ses différents termes appellent bien des commentaires que je ne ferai pas ici. Je me limiterai ici à n'approfondir qu'un seul point : celui des rites et symboles comme langage particulier de la quête.

Souvenons-nous que les langues profanes usuelles se révèlent rapidement inaptées à traduire et à communiquer l'essentiel, c'est-à-dire le mystère, et le chemin qui y mène. Au cœur de la contradiction entre le moi et le monde, les mots usuels enferment l'homme dans une prison de solitude et d'impuissance. Chaque quête spirituelle de l'Un s'est inventé un langage propre, sacré, pour s'évader de cette prison artificielle.

Toute communauté spirituelle a hérité du langage de ses aïeux, hommes des chantiers de la maison de l'Un, dépositaires des secrets de leur cheminement. Tous ces éléments offraient évidemment un langage incroyablement riche, pourvu qu'ils se métamorphosent en symboles et en rites.

Le rite ordonne les symboles, il les assemble dans une structure cohérente, en des combinaisons incroyablement riches pour qui sait les décrypter.

« Ici tout est symbole »

Mais ici rien n'est idole ; prenons garde. Celui qui idolâtre les objets, les paroles, les rites blasphème. Ces objets, ces paroles, ces rites jamais ne peuvent devenir des fins en eux-mêmes, que l'on cultive idolâtrément en toute stérilité.

La spiritualité est une quête vivante et pas une momie pétrifiée.

Il faudrait donc plutôt dire :

« Ici tout est symbole vivant... »

Ces symboles, ordonnés par les rites, constituent un langage spécifique, un véhicule sur le chemin à la recherche de l'Un.

Ils sont porteurs de Lumière.

Donc d'éclairement à celui qui a les yeux ouverts.

Cette lumière-là n'est pas la lumière matérielle du soleil et de la lune dont la Genèse dit qu'ils ne furent créés qu'au quatrième jour.

Non, cette lumière-là est purement spirituelle ; elle est la Lumière de l'Un telle qu'il la créa au premier jour de la Genèse par sa première Parole :

« La lumière sera (Que la lumière soit) ! »

Avec cette lumière-là, l'ordre émergea du chaos. « Ordo ab chaos ».

Et cette Lumière ne dit finalement qu'une seule chose : Il y a Toi, il y a le Monde, et il y a l'Un pour vous réconcilier.

Quel Un ?

Celui qui se cache dans les livres sacrés ;

Celui qu'invoque le prêtre ;

Celui qui édicte la loi ;

Celui qui est source de cette lumière dont le soleil et la lune ne sont que les pâles reflets ;

Celui qui est au bout du chemin des chercheurs ;

Celui qui répond au silence par la paix et à la prière par le silence ;

Celui qui engendre la beauté.

Bref, celui auquel tous les mystiques du monde consacrent (con-sacre-nt) leur vie afin que, sur le chantier du Monde, s'érige son temple.

Voici, la route est tracée.

Il reste à marcher.

Le voyage sera long, parfois décourageant s'il n'y avait la chaude amitié de ceux qui marchent avec nous.

Il sera difficile, plein d'embûches et de doutes, plein de pièges, plein de joies et de souffrances, plein de découvertes.

Il ne nous reste plus qu'à partir, à quitter le Deux des conflits pour pénétrer le Trois du mouvement vers l'Un.

Il nous reste à faire le premier pas.

DIEU EST-IL MATHÉMATICIEN ?

(Mousty, le 16 avril 1996)

Le problème posé peut encore s'exprimer autrement. L'univers est-il gouverné par des principes mathématiques comme l'ont supposé des générations de physiciens ? Ou, comme cela se disait au XVIII^e siècle, par la géométrie ? Ou encore, comme le pensait Platon, au travers du mythe de la caverne, le monde est-il la réalisation imparfaite d'idées parfaites et éternelles ?

La Bible, en affirmant la liberté de l'homme et en utilisant le concept de miracle, tend à répondre par la négative.

La mécanique quantique, se fondant sur des modèles probabilistes et sur le principe d'incertitude, a, en tout cas, battu en brèche les modèles strictement déterministes hérités de Newton et de Leibniz. Elle a ainsi ouvert une porte, étroite d'abord, mais béante désormais, à des réponses moins simples.

La systémique, spécialement dans ses modèles d'attracteurs étranges et dans sa théorie des bifurcations, a montré qu'à partir d'un certain seuil de complexité, le comportement des systèmes n'est jamais prédictible au sens déterministe du terme, mais qu'il se décrit comme une trajectoire soumise à des choix multiples (les bifurcations), dans un espace chaotique dont les vallées sont creusées par des attracteurs qui sont, en fait, des centres de convergence situés dans le futur (ce qu'en langage philosophique, on appelle des finalités).

Ainsi, au-delà des modèles obsolètes de la physique classique, voire quantique, la physique systémique regarde l'univers entier comme un immense être vivant, complexe, plongé dans des champs morphiques qui définissent le champ des possibles, et évoluant vers des attracteurs étranges qui se comportent comme des finalités vers lesquelles tendent tous les mouvements, toutes les mutations, toutes les bifurcations, toutes les créations.

Le succès des modèles mathématiques (d'Archimède à Einstein, en passant par Galilée et Newton) peut, dès lors surprendre.

Le paradoxe se dissout lorsque l'on constate que les sens et l'intellect humains, *par nature*, fonctionnent selon la pente de la plus grande économie, c'est-à-dire de la moindre consommation neurale. Or, il est évidemment très économique de pouvoir faire « entrer » tout l'univers dans une seule équation.

C'est pourquoi, également, l'esprit ne capte dans une image brute fournie par les sens que les régularités, les objets habituels aisément repérables, donc comptables, et rejette tout le reste au rang de « bruit » sans intérêt.

Cette sélection partielle et partielle est à l'origine de tous les langages, de tous les vocabulaires.

L'expérience montre qu'un tableau « bizarre » reste incompréhensible jusqu'à ce qu'y soient repérés des indices, réels ou imaginés, qui permettent d'y « découvrir » un objet ou une scène connus. Le tableau devient alors accepté et « compris ». Il en va de même pour les tableaux de la nature que nos sens fournissent à notre cerveau. Celui-ci y sélectionne des éléments habituels, familiers ou répétitifs, et y élimine le reste dans la poubelle du bruit, du parasite, de l'interférence, etc.

Notre cerveau ne gardant de l'univers que les éléments habituels a tôt fait de modéliser ce qu'il aura retenu au moyen d'un langage dont l'essence même est d'exprimer le comptage d'éléments identiques, d'abord, et la forme de lois régulières, ensuite : les mathématiques.

Au niveau des systèmes simples de la physique classique, les lois mathématiques se faisaient déterministes.

Au niveau des systèmes plus flous de la physique quantique, les lois mathématiques se faisaient probabilistes.

Au niveau des systèmes complexes de la physique systémique, les lois se muent en structure d'espace des états dont la topologie non euclidienne se trouve tordue, ravinée, creusée par des chéodes, des attracteurs, des bifurcations. Einstein avait montré la voie dès 1916 avec la relativité générale et ses recherches sur le champ unifié, au sein d'espaces non euclidiens pleins de courbures et de tenseurs de tensions.

Malgré tout, la question demeure : les mathématiques sont-elles un langage absolu et divin, fondateur de l'univers dans sa totalité, parce que Dieu est mathématicien (et donc platonicien) ? Ou les mathématiques sont-elles un langage humain susceptible de modéliser le comportement de certains morceaux d'univers pas trop complexes, pas trop soumis à d'importantes interactions non linéaires avec le reste du monde ?

La question est donc : les mathématiques sont-elles un langage humain parmi d'autres, permettant l'expression de certains phénomènes convenablement choisis, ou les mathématiques sont-elle le langage divin à l'origine de tous les phénomènes et de toute évolution, mouvement, mutation dans l'univers (en ce comprises les bifurcations libres ou probabilistes des systèmes complexes) ?

Et la question subsidiaire, mais encore plus troublante, est celle-ci : en admettant que les mathématiques soient le langage de Dieu, les lois de l'univers qu'elles expriment, sont-elles immuables et universelles (absolues), ou sont-elles évolutives, locales et spécifiques (variables) ?

Il est difficile de tenter une réponse rationnelle et logiquement construite à ces deux questions fondamentales, car elles ressortissent fondamentalement de la métaphysique.

En effet, les sciences, en progressant, pourront toujours construire des outils mathématiques ou pseudo-mathématiques qui modéliseront plus ou moins adéquatement, un nombre toujours croissant de phénomènes de plus en plus complexes, de moins en moins réguliers (au sens classique de régularité).

Mais cette croissance, même si elle tend à devenir asymptotique, ne constitue pas une preuve en soi que les mathématiques sont ontologiquement consubstantielles à l'univers physique.

Aussi, la réponse à la question « Dieu est-il mathématicien ? » ne peut-elle recevoir une réponse que dans l'exacte mesure où l'homme connaîtrait déjà la totalité du champ des mathématiques, ce qui n'est assurément pas le cas : les mathématiciens contemporains clament eux-mêmes que la part connue du domaine des mathématiques est infime par rapport à la totalité des champs possibles probables.

Cela signifie donc que la question n'a aucun sens, comme n'a aucun sens la question de se savoir si Dieu s'exprime en « sdfghj » alors que personne sur terre ne connaît parfaitement cette langue « sdfghj ».

Par contre, la question subsidiaire mentionnée plus haut, elle, du point de vue métaphysique, a un sens profond.

En effet, toutes les sciences, mais aussi toutes les religions et toutes les écoles spirituelles et philosophiques, ont, à quelques rares exceptions près, postulé, souvent implicitement, voire inconsciemment, que la loi de Dieu est absolue, immuable, éternelle, universelle. Bref, Dieu serait platonicien !

Autrement dit, la Loi serait antérieure au monde, elle serait une Idée absolue, définitive, qui se réalise peu à peu, tant bien que mal (sans trop de jeu de mots) dans le monde réel.

Dieu serait donc idéaliste.

L'alternative à cette loi absolue, fondatrice, originelle et immuable, serait un modèle totalement organique de l'Être — dont Dieu est la face inconnue et personnelle — : Être en devenir, tendu en chaque lieu et à chaque instant, vers une finalité (pas forcément absolue, fondatrice, originelle et immuable) et inventant à chaque pas le chemin qui lui permettra de l'atteindre. La(les) loi(s) ne serai(en)t alors que l'expression locale et temporaire de l'une ou l'autre solution habituelle et efficace au problème de l'atteinte de la finalité, dans telle ou telle circonstance typique.

Les lois ne seraient alors plus qu'une des panoplies de la boîte à outils de Dieu pour façonner l'être et le rapprocher de sa forme finale. Cette boîte à outils se crée peu à peu, au fur et à mesure des inventions, des trouvailles, des essais-erreurs, des hasards (pourquoi pas ?) du chantier du monde.

Et parce que Dieu est paresseux, qu'Il a ses habitudes, et qu'à problème semblable, Il répond par des solutions (des outils) semblables, l'homme a eu la possibilité de les exprimer sous forme de régularités et de lois mathématiques.

Mais, fondamentalement, Dieu est essentiellement et continuellement créatif (créateur), inventif, artiste comme est artiste ce peintre qui, avant que d'entamer sa toile, a une idée plus ou moins précise de ce qu'il voudrait réaliser, mais qui réinvente son projet à chaque coup de pinceau, en fonction des effets, des difficultés, des maladroites, des heureux hasards qui émergent au fur et à mesure de sa création.

Au Dieu mathématicien répond alors un Dieu artiste !

Et rien n'empêche, comme parmi les hommes, que des critiques d'art rationnels (les physiciens) décortiquent et analysent l'œuvre de Dieu jusqu'à lui trouver des structures et des modèles géométriques, numériques, mathématiques.

Et rien n'empêche que le Dieu artiste soit, Lui aussi, sensible à l'esthétique mathématique, et que les mathématiques fassent, elles aussi, partie de sa boîte à outils.

Nous voilà ramenés à un tout autre problème.

Si Dieu est un artiste comme l'étaient les bâtisseurs de cathédrales, alors, quel genre d'architecte est-il ?

Est-il plus ingénieur qu'artiste, féru de calculs et de plans détaillés, parfaitement et scrupuleusement dessinés ?

Est-il de ces architectes un peu bohèmes qui ne tracent que quelques esquisses ou croquis à main levée, et qui laisse aux maçons du chantier, le soin de tout inventer à leur guise sur le tas ?

Est-il de ces maîtres d'œuvre géniaux qui improvisent au contact des résistances de la pierre, et qui construisent un dialogue créatif avec leur œuvre ?

Dieu, par définition, parce que je Le nomme ainsi, est l'architecte du monde. C'est évident.

Et la question qui se pose est celle-ci : quel genre d'architecte est-Il ?

Ingénieur, c'est-à-dire idéaliste et très directif ?

Artiste, c'est-à-dire éthéré et absent ?

Maître, c'est-à-dire improvisateur et inventif ?

Est-il génial ou incompetent ?

Est-il raisonnable ou fou ?

LES STRATES DE L'HOMME

(30 mai 1996)

Le développement intérieur de l'homme, de chaque homme, n'est pas un processus continu et linéaire.

Tant le cœur (la sensibilité) que l'esprit (l'intellect) et l'âme (la spiritualité) se développent par niveaux quantiques, c'est-à-dire par saut d'une strate à la suivante, dans un processus discontinu et non linéaire.

Dans l'espace entre deux strates, comme entre deux couches d'électrons dans l'atome, il n'y a rien. Le développement intérieur de chaque homme est une succession de sauts d'une couche inférieure à une couche supérieure.

Dans l'espace de l'âme spirituelle, comme dans celui du cœur sensible, ce processus par sauts successifs se nomme en général « initiation » ; initiation respectivement spirituelle et esthétique.

Dans l'espace de l'intellect, aussi, finalement. Car on parle bien d'initiation aux mathématiques ou à la physique quantique.

Ces initiations impliquent l'accès successif à des niveaux de structuration, de langage, de compréhension, de connaissance supérieurs qui font entrer, à chaque saut, dans un espace radicalement différent, radicalement hermétique à tous ceux qui sont restés aux étages inférieurs.

Là naît le fondement incontournable de l'inégalité foncière des hommes et de l'incommunicabilité entre eux.

Il n'y a pas de solution de continuité entre les différents niveaux de connaissance spirituelle, intellectuelle ou esthétique.

Les ruptures nettes et franches qui séparent les diverses couches successives de la connaissance, fragmentent l'humanité en communautés informelles d'hommes et de femmes de même niveau, enfermés ensemble dans leur « couche », incompris de tous ceux des niveaux inférieurs et ne comprenant rien à ceux des niveaux supérieurs.

Toute vulgarisation est une tentative héroïque pour reformuler une connaissance de niveau supérieur dans le langage d'un niveau inférieur. Toute vulgarisation est forcément une trahison, quelque nécessaire et sublime soit-elle.

L'exemple de la physique théorique est assez parlant, et peut être transposé immédiatement aux autres espaces de la connaissance.

Cette science offre une véritable vision du monde, passionnante, vivante, immense, élégante, intrigante. Mais pour y pénétrer avec fruit, de nombreuses étapes conceptuelles, structurelles et mathématiques sont impératives. Cette connaissance ne s'offre dans toute sa splendeur qu'à un tout petit nombre « d'élus » qui les ont patiemment franchies tout au long d'études ardues et laborieuses.

Einstein et Bohr, pour ne citer qu'un exemple fameux, ont discuté entre eux pendant près de vingt ou trente ans quant à l'interprétation conceptuelle, structurelle et philosophique à donner à l'équation de Schrödinger.

Mais avant de pouvoir espérer comprendre ne serait-ce que l'objet de cette discussion, il faut être capable de lire ladite équation. Or elle fait appel à un formalisme mathématique d'équation aux dérivées partielles qui n'est abordable qu'à des universitaires ingénieurs, mathématiciens ou physiciens, soit peut-être un individu sur dix milles qui a franchi pas à pas les multiples sauts de connaissance et de structuration mentale qui sépare l'homme de la rue de ces sommets scientifiques. Cet individu-là a rompu d'avec l'homme de la rue : il ne parle plus le même langage. Il ne peut plus partager ses préoccupations avec lui. Il lui est devenu étranger. Et lorsque cet homme de la rue, avec la certitude des imbéciles ou la naïveté des ignorants, se pique d'exprimer une opinion sur ces matières qui le dépassent infiniment, notre initié demeure muet, abasourdi, effondré devant le ridicule et la vanité de ce discours, mesurant toute la distance immense qu'il faudrait lui faire franchir pour, peut-être, espérer lui faire prendre conscience des énormités qu'il profère avec fatuité.

Dans tout domaine, il en va de même.

Celui de l'intellect, des idées, des théories, des modèles.

Celui de la sensibilité, des arts, de l'esthétique, des émotions.

Celui de la spiritualité, de la foi, du rite, du symbole, de la tradition.

Et l'essentiel, ici, est de bien comprendre clairement que, du fait du caractère quantique et discontinu des développements intérieurs, la fragmentation de l'humanité en niveaux hiérarchisés nettement et radicalement séparés les uns des autres, est incontournable.

Le symbole de l'échelle de Jacob sied à merveille à ce phénomène : à chaque échelon correspond une hauteur de vue et donc une vision concevables seulement par ceux qui ont su monter jusque-là.

Et la distance entre deux échelons successifs est grande ! L'effort de l'ascension est énorme, et de plus en plus énorme au fur et à mesure de la montée.

Beaucoup s'arrêtent en cours de route et abandonnent l'escalade pour demeurer là où ils ont pu arriver. Beaucoup, après un temps, commencent d'ailleurs à redescendre en se laissant glisser vers le bas, par paresse, par vieillesse, par désintérêt.

Que l'on comprenne bien deux choses.

La première est que la montée sur l'échelle des connaissances, n'a rigoureusement rien à voir avec l'accumulation de savoir ou d'éruditions.

La seconde est que cette montée ne confère aucun pouvoir ou droit ou privilège. Au contraire, plus que probablement : elle implique plus de devoirs, plus d'exigences, plus d'exemplarités. Plus de solitude, sûrement.

POUR EN FINIR AVEC L'ATHEISME ET L'AGNOSTICISME
(9 juin 1996)

L'athéisme et l'agnosticisme, en tant que, respectivement, scepticisme ou indifférence spirituels, sont probablement aussi vieux que l'homme.

Mais en tant que systèmes de pensée, en tant que théories ou que cosmologies, ils sont tous deux enfants de la Renaissance, et ont atteint leur maturité à la fin du XVIII^e siècle et pendant le XIX^e ; ils sont largement en déclin depuis les années 60 de ce siècle.

L'athéisme est une foi potentiellement dogmatique comme toutes les autres fois.

Dire « Je ne crois pas en l'existence de Dieu » est un acte de foi qui devient dogme lorsqu'il est affirmé : « Dieu n'existe pas ! ».

Dire « Je ne crois pas que Dieu existe » est logiquement et rigoureusement identique à l'affirmation : « Je crois que Dieu n'existe pas », qui est bien un Credo commençant, comme il se doit, par « Je crois... ».

Tous les philosophes comme tous les logiciens ou tous les scientifiques, quelle que soit leur spiritualité propre, reconnaissent désormais cette évidence que l'inexistence de Dieu est une proposition aussi indémontrable que Son existence.

Quant à l'agnosticisme qui dit « Je ne sais pas », il ne dit rien. Puisque Dieu est indémontrable, personne ne sait ! Ainsi, bien logiquement, ou bien tout le monde, athées comme croyants, est agnostique, ou bien l'agnosticisme est un flacon vide permettant de fuir la question de la transcendance. L'agnosticisme est donc soit une absurdité, soit une lâcheté.

Car c'est autour de la transcendance que se noue le débat entre athées et croyants. Un peu de recul par rapport à la géographie et à l'histoire des religions permet de voir distinctement que le mot Dieu, si chargé d'affect en Occident chrétien, n'est qu'un mot, une étiquette dont la seule fonction est de désigner le mystère de la transcendance.

Il serait dommage de confondre ce débat métaphysique fondamental, avec l'analyse critique des déviances que les institutions religieuses (et spécialement l'Église Catholique) ont engendrées tout au long de leur histoire.

L'athéisme est une foi métaphysique. L'anticléricalisme, le combat laïque, la dénonciation (toujours légitime et saine) de toutes les intolérances et de tous les dogmatismes, de toutes les inquisitions et de tous les endoctrinements ou conversions forcés, n'ont rien à voir avec l'athéisme. Tous ces mouvements sont absolument compatibles tant avec la foi athée qu'avec la foi croyante ; ils relèvent tous du combat quotidien des hommes de bonne volonté pour les Droits de l'Homme et contre toutes les formes d'oppression.

Il faut donc exorciser l'amalgame trop fréquent entre ces mouvements éthiques et l'athéisme métaphysique, et bien voir qu'il n'y a aucune relation de cause à effet entre eux. Le nazisme ou le communisme soviétique, par exemple, sont la parfaite démonstration a contrario de ceci : quoique métaphysiquement athées, ces régimes furent les plus oppressifs, les plus dogmatiques, les plus cruels, les plus intolérants qui furent jamais sur Terre. Il est donc temps de dénoncer les simplifications idéologiques qui cloisonnent le monde en deux camps : d'un côté les athées forcément libres penseurs, laïques, anticléricaux, défenseurs des droits de l'homme et de gauche, et de l'autre, les religieux forcément obscurantistes, bigots, inféodés, intolérants, oppresseurs et de droite !

Ce discours-là, tout droit venu du XIX^e siècle français n'a plus aucun sens (s'il en a jamais eu !).

Au niveau de la forme, la question métaphysique de la transcendance a été très longtemps (et est encore souvent) affectée par l'usage du mot Dieu qui en a longtemps perverti le sens et la portée.

Quoiqu'en disent les militants de l'antireligion, il n'y a presque plus qu'eux pour croire que les croyants croient en un Dieu anthropomorphe, noble et beau vieillard, tout de blanc vêtu, assis sur son petit nuage et contemplant, avec méchanceté ou compassion, c'est selon, l'humanité souffrante.

Il existe encore quelques croyants (clercs ou laïcs) ignares et primitifs qui prennent les images bibliques ou coraniques ou védiques au pied de la lettre. Tant pis pour eux. Ils ne représentent pas plus la réalité de la foi ou de l'engagement spirituel dans une foi, que le paranoïaque de l'anticléricisme ne représente le sérieux et la cohérence de la démarche philosophique et métaphysique athée. J'ai connu, comme tout le monde des athées superstitieux ; cela ne signifie pas que l'athéisme soit une superstition.

Ces préalables étant posés, il nous est loisible de revenir à la question de fond : celle de la transcendance.

En toute généralité, le problème de la transcendance et, donc de l'existence ou de la non-existence de Dieu, revient à ceci : croit-on à l'existence, au-delà de l'humain (c'est à dire du relatif et du contingent), d'un ou plusieurs principes universels (pas forcément statiques) qui donnent à tout ce qui est un sens et/ou une cohérence dans l'espace et dans le temps ?

Si la réponse est non, la foi est athée. Si elle est oui, la foi est croyante.

Mais il faut être cohérent avec ces actes de foi, quels qu'ils soient. Par exemple, être athée signifie aussi dénier tout sens aux recherches théoriques en physique et en cosmologie, qui visent à formuler les lois universelles qui président à l'évolution des répartitions des énergies dans l'espace et dans le temps. En effet, ces lois, précisément parce qu'elles sont universelles et absolues, sont totalement suprahumaines (même si elles sont péniblement formulées dans des langages humains comme les mathématiques) : elles donnent sens et cohérence à ce qui est ; elles forment une base de transcendance. L'existence même de ces lois est typiquement un acte de foi maintes fois analysé par les épistémologues et les physiciens et cosmologistes eux-mêmes, dont Einstein le croyant et Bohr l'athée.

Au plein sens des mots, l'athéisme récuse autant le théisme religieux (auquel participe la plupart des religions occidentales du salut et de la foi en un Dieu personnel), que le déisme philosophique (auquel participent, depuis Galilée et Newton, le credo de la physique moderne à la recherche de ses lois unitaires et universelles).

Plus le temps passe, et moins la science est athée. Le clivage artificiel entre raison et foi, entre science et religion est enfin dépassé et dénoncé par les scientifiques eux-mêmes. La question n'est plus de savoir si Dieu existe ou non, mais bien de savoir si Dieu est mathématicien ou artiste, si Dieu est présent ou absent par rapport à l'homme, si Dieu est parfait ou en voie de perfectionnement, si Dieu souffre des souffrances de l'homme ou leur est indifférent, etc. Bref, le problème n'est plus celui de l'existence de Dieu, mais bien celui de la recherche et de la connaissabilité de ses attributs.

Nier l'existence de Dieu, symbole et source de toute transcendance, implique *ipso facto* la dénégation absolue de tout attribut divin quelque rationnel ou scientifique soit-il.

Si Dieu n'existe pas, cela signifie, *en toute rigueur*, qu'il n'existe aucun absolu d'aucune sorte, ni éthique, ni moral, ni scientifique, ni esthétique, parce que, par définition du mot Dieu, celui-ci désigne symboliquement la source et le centre de tout absolu.

Si Dieu n'existe pas, l'homme redevient et reste la seule mesure de toute chose, avec tout le relativisme, tout le subjectivisme qui cela implique.

Rien n'est universel (pas même la déclaration « universelle » des droits de l'homme).

L'homme est définitivement et totalement seul, face à lui-même, sans signification, sans espérance, sans communicabilité, prisonnier d'une vie absurde coincée entre deux néants froids et obscurs, jouet, à chaque instant, du hasard seul (il ne peut même pas y avoir de nécessité, celle-ci étant transcendante à l'homme, par définition).

Cet athéisme-là (le seul qui ait un sens sérieux et qui soit rigoureux et défendable) a bien peu d'adeptes.

Même les plus acharnés de ceux qui se disent athées, ne rejettent ni l'universalité des lois de la physique, ni l'universalité des principes éthiques de base.

A part quelques malades mentaux, aucun d'eux n'en viendrait à justifier les crimes d'un Hitler, d'un Staline, d'un Pol Pot, au nom de la totale relativité des valeurs morales essentielles.

J'en conclus donc que sauf quelques rares exceptions éminemment respectables, *il n'y a pas d'athée*.

Par contre, il existe de très nombreux humains pour se réclamer de l'athéisme. Pourquoi ?

Les réponses sont nombreuses, et sans beaucoup de corrélations entre elles.

- Derrière l'étiquette « athée », on trouve d'abord tous ceux que le questionnement métaphysique indiffère totalement, et qui n'éprouvent la question de Dieu qu'aux

heures des angoisses primaires de la souffrance aiguë ou de la peur de la mort. C'est dommage pour eux, car, lorsque survient l'angoisse, rien n'est prêt en eux pour l'affronter positivement.

- On trouve ensuite tous ceux qui, par humanisme, dénoncent et condamnent les exactions (ô combien nombreuses) de certaines institutions religieuses, tant dans le passé que dans le présent. Ceux-là confondent a-théisme et a-religion. En conspuant tel Pape ou tel Ayatollah, ils croient parler de Dieu, mais ne racontent en fait que la turpitude humaine où Dieu n'a rien à voir, l'homme étant libre.
- On trouve aussi tous ceux qui, à juste titre, se gaussent des superstitions, des bondieuseries et des saint-sulpiceries. Ceux-là sont trop intelligents pour croire en un tel Dieu, modelé dans le plâtre et le carton pâte des anthropomorphismes primaires. Ceux-là ne sont pas forcément athées : ils condamnent seulement (en toute légitimité) toutes les idolâtries.
- On trouve encore tous les attardés du rationalisme et du scientisme militants qui, malheureusement, ont arrêté leur progression culturelle, philosophique, intellectuelle et psychologique aux certitudes du XIX^e siècle. Ils n'ont pas vu ou voulu voir que les découvertes scientifiques, techniques et culturelles du XX^e siècle ont complètement réhabilité, face à la triomphante raison d'antan, la sensibilité, l'intuition, l'analogie, le globalisme, l'incertitude, l'impermanence, la complexité, la symbolique, les rituelles, la créativité, les sentiments, etc. On sait à présent beaucoup des limites de la raison humaine. Elle n'est plus cet absolu universel, capable à lui seul de venir à bout de tous les maux, de toutes les souffrances des hommes. Même la science la plus mathématisée se reconnaît pétrie d'actes de foi essentiels (ne serait-ce que celui de l'adéquation du langage mathématique pour traiter de la modélisation de la nature) et de démarches intuitives et symboliques où la raison n'a plus rien à voir.

On pourrait multiplier les exemples de tous ceux-là qui se disent athées, mais qui le sont pas forcément.

L'étiquette « athée » leur est commode pour se placer dans une case de l'échiquier socioculturel occidental. Surtout en terres de catholicité et d'islam, ils expriment ainsi leur opposition au totalitarisme passé et présent des institutions et hiérarchies cléricales qui prétendent représenter ces religions.

Les protestantismes comprennent mal ce mot « athée » qui, pour eux, n'a pas grand sens (hormis naguère aux USA où « athée » était souvent devenu synonyme de « communiste »), peut-être parce que la démarche protestante, hors quelques excès fondamentalistes et évangélistes populaires, est précisément le berceau du libre examen et de la tolérance religieuse.

Le Judaïsme, quant à lui, est toujours aux prises avec les deux démons de l'assimilation et du sionisme qui, tous deux, mènent à un athéisme apparent plus par indifférence, par honte ou rejet de la tradition et de ses particularismes, que par conviction réelle.

L'étiquette « athée », quoiqu'en nette régression aujourd'hui, signifiait également « de gauche » parce que les socialismes historiques du XIX^e siècle se sont presque toujours prétendus « athées », et que cet athéisme-là était plus une provocation sociale et verbale à l'endroit des bourgeois et des cléricaux de droite qu'une position authentiquement métaphysique.

On trouve un peu tout cela sous l'étiquette, mais, on le voit bien, rien n'y est sérieusement métaphysique au sens clair et sérieux de ce mot.

Tous ces athées n'ont que peu à voir avec l'athéisme. Il faudrait plutôt les nommer a-religieux car leur attitude est bien plus culturelle, sociale ou morale que réellement métaphysique. Ils confondent presque toujours foi et religion, alors que, sous nos yeux, la spiritualité individuelle de la foi prend de plus en plus le pas sur les institutions collectives des religions.

Cette confusion était probablement excusable il y a un petit siècle ; elle le devient de moins en moins à chaque jour qui passe.

Il est impératif, dans l'optique de l'ouverture à l'autre, et de la tolérance et du respect réciproques, de bien faire, désormais, la distinction entre trois niveaux, à savoir :

- le niveau métaphysique de la foi où se place l'attitude authentiquement athée,
- le niveau sociologique des religions où se situent l'a-religion voire l'antireligion,
- le niveau politique des églises où l'on trouve l'a-cléricalisme et l'anticléricalisme.

Naguère, ces trois niveaux étaient confondus sous les étiquettes tronquées de « religion » d'un côté, et d'« athéisme » de l'autre. Aujourd'hui, cet amalgame n'est plus admissible, parce qu'il n'a plus de sens.

Un seul exemple : combien de chrétiens se réclamant de la catholicité, ne voit-on pas aujourd'hui, condamner, combattre ou ignorer les délires du Vatican et de son Pape, précisément au nom de leur foi, de leurs évangiles et de leur religion.

Il y a donc moyen d'être croyant sans être ni religieux, ni clérical ; comme, à l'inverse, on voit certain militantisme « athée » se matérialiser en institutions paranoïdes et anticléricales, pétries d'agressivité, d'intolérances, de fanatismes et de dogmatismes, qui ne sont que des fossiles débiles d'un XIX^e siècle rationaliste et scientiste complètement dépassé.

Je plaide donc, en conclusion, pour que le mot « athée » reprenne son seul et vrai sens de rejet de toute forme de transcendance, et soit purifié de ses contresens d'antireligion et d'anticléricalisme.

Ces trois concepts sont désormais étrangers les uns aux autres.

DE L'IMPERMANENCE A LA PERMANENCE

(28 septembre 1997)

A l'origine des temps, il n'y a qu'un océan informe et tumultueux d'énergie à la conquête de l'étendue à peine entrouverte.

C'est le royaume de l'impermanence pure.

Mais, dès cette origine — et probablement, avant elle — il y a un désir, un projet, une finalité (le projet est d'atteindre la finalité qui est la satisfaction du désir).

Cette téléologie s'exprime par une tension qui vise à déployer l'étendue spatio-temporelle de l'énergie en créant de l'ordre.

C'est le principe de la paresse maximale.

Ce principe s'exprime successivement comme le principe de la perturbation minimale, ou comme celui de l'optimisation informationnelle. Il se décline selon deux « forces » antagonistes et complémentaires qui sont la « force » négentropique qui organise (qui crée de l'ordre par la complexité), et la « force » entropique qui uniformise (qui crée de l'ordre par l'uniformité).

L'action de ce principe et de ces « forces » sur l'énergie informe (in-forme) celle-ci.

Ainsi apparaissent des formes qui contribuent à l'atteinte de la finalité. Ces formes introduisent une certaine permanence éphémère au sein de l'impermanence primordiale.

Plus une certaine classe de formes contribue à la finalité, de façon répétitive, plus elle est efficace.

Elle devient alors une structure plus ou moins stable à laquelle la nature aura tendance à recourir chaque fois que le problème auquel elle répond se présente.

Ainsi voit-on émerger successivement, les quarks, les nucléons et électrons, les atomes stables, les molécules stables, les virus, les unicellulaires, les protozoaires, etc.

Chaque étage de cette poupée russe sélectionne, parmi la multitude des combinaisons possibles des structures de l'étage inférieur, les seules structures qui contribuent le plus efficacement à la finalité.

Ces combinaisons ne sont pas prédéterminées, mais elles sont inventées au fur et à mesure dans un processus de création continue où rien n'est écrit et où tout s'expérimente, en tous lieux, à tout instant, par essais et erreurs.

Ces structures, puisqu'elles sont efficaces, se multiplient et deviennent d'autant plus la « norme » qu'elles sont plus fréquentes et donc plus visibles. Elles induisent, autour d'elles, un univers qui leur sera d'autant plus « favorable » qu'elles y seront plus nombreuses.

Elles engendrent, peu à peu, à leur tour, des structures plus complexes qui les unissent dans des assemblages de plus en plus élaborés.

Certains de ces assemblages, parce qu'ils ont atteint un haut degré de complexité, gagnent la capacité à s'auto-reproduire.

Ainsi, le schéma des structures efficaces parvient à se perpétuer malgré l'impermanence des êtres qui les portent.

Ce sont ces structures informationnelles auto-perpétuées qui constituent le plus haut niveau de permanence dans ce monde d'impermanence foncière.

L'ADN humain est une telle structure informationnelle semi-permanente (on note « semi-permanente » du simple fait que la molécule d'ADN varie légèrement d'un individu à l'autre, et qu'elle évolue dans le temps, au fil des mutations génétiques).

Ainsi, tout se passe comme si le principe de paresse maximale impliquait un passage de l'impermanence matérielle et énergétique, vers l'émergence d'une certaine permanence structurelle et informationnelle.

Passage du chaos naturel et matériel, à l'ordre culturel et immatériel (informationnel).

Mais l'émergence de ces structures efficaces, induit à son tour, l'apparition d'attracteurs étranges dans l'espace des phases de l'univers. Et, à leur tour, ces attracteurs (qui expriment formellement l'existence et l'efficacité de ces structures abstraites) structurent le temps et l'histoire, et induisent des comportements qui leur sont compatibles ou utiles : ce sont les lois de la nature.

Ainsi, tout se passe comme si la finalité, par tension téléologique, induisait l'émergence de structures qui, en se répandant et en se multipliant, induisent un univers qui est de plus en plus favorable à leur perpétuation.

La prolifération des structures efficaces appauvrit le champ des combinatoires possibles, en induisant des lois et des processus de structuration de plus en plus stéréotypés (donc efficaces, complexes et permanents).

Cette prolifération et ces processus de structuration correspondent à des développements fractals, dont les structures élémentaires constituent les germes ou les motifs. Le modèle de la poupée russe, déjà évoqué, symbolise bien le processus homothétique propre à cette logique fractale.

La notion de bifurcation s'éclaire aussi assez bien à la lumière de ces considérations.

En effet, prenons les nucléons. Par combinatoire, ils engendrent, parmi l'infinité de « cocktails » nucléaires possibles, de l'ordre de deux cents isotopes stables classés dans le tableau périodique de Mendeleïev.

Parmi ces isotopes, un bon nombre sont chimiquement peu féconds, voire stériles. Mais certains d'entre eux seront chimiquement très actifs et déclineront leurs propriétés au sein d'un univers chimique qui leur sera propre ; par exemple, le carbone sera le germe de toute la chimie organique terrestre, d'où sortiront tous les êtres vivants.

Une telle déclinaison spécifique est une bifurcation ; de même, dans le monde vivant, la bifurcation cellulistique a engendré, d'un côté, tout l'univers végétal, et de l'autre, tout le monde animal qui, lui-même, a connu d'importantes bifurcations

successives qui ont donné lieu à des univers parallèles, par exemple celui des insectes par rapport à celui des animaux à squelettes internes.

Ainsi, lorsque certains cosmologistes s'étonnent aujourd'hui, que les constantes cosmologiques sont idéalement celles qui sont nécessaires à la possibilité de l'univers, de la vie et de l'homme, ils pèchent par idéalisme platonicien. En effet, ils postulent implicitement que l'univers répond à des idées pures éternelles et préexistantes à tout, précisément ces fameuses constantes cosmologiques.

C'est pourtant l'inverse qui est vrai : ce sont les structures élémentaires émergeant du chaos initial qui, peu à peu, en proliférant, ont induit un univers que leur est de plus en plus favorable.

Les constantes cosmologiques ne sont que des conséquences d'un processus de création et d'invention continu, qui, plus le temps passe, converge vers une méga-structuration universelle, de plus en plus ordonnée, dont les constantes cosmologiques ne sont que les reflets dans le cerveau des physiciens. Elles ne sont pas des a-priori, ni des causes.

Il n'y a pas d'idée pure, préexistante et éternelle.

Il n'y a ni plan, ni loi, ni norme préétablis.

Il n'y a qu'un désir, une tension téléologique qui induit des milliards de milliards d'inventions et de tentatives de forme, dont certaines réussissent et qui, parce qu'elles réussissent, induisent une force structurante dans leur univers afin de le leur rendre plus favorable.

Il y a, en somme, un processus dialectique non déterministe, entre la finalité et les formes qu'elle induit.

Plus les formes inventées sont efficaces envers la finalité, plus elles influencent le processus universel à leur être plus favorable. Ainsi les lois — et leurs constantes cosmologiques — naissent des formes qu'induit la finalité.

Cela signifie aussi que les lois de la nature sont d'autant plus universelles et permanentes qu'elles s'appliquent à des formes archaïques et élémentaires, et qu'elles deviennent d'autant plus spécifiques et fluctuantes qu'elles s'adressent à des superstructures complexes émergentes.

Plus on monte dans l'échelle de la complexité, moins les lois (c'est-à-dire les modalités de structuration et de développement fractal) sont stabilisées :

- ◆ premièrement, puisque ces niveaux-là de complexité sont de loin les plus récents, les « lois » qui leur correspondent, doivent encore largement être inventées et mises au point,
- ◆ deuxièmement, par effet combinatoire lié précisément à ce haut niveau de complexité, le nombre de bifurcations potentielles croît exponentiellement, chaque bifurcation entraînant avec elle tout un univers de développements possibles selon des modalités chaque fois différentes et à inventer.

Dieu n'est pas un ingénieur qui trace, avec précision les plans de son projet, pour les réaliser ensuite avec minutie.

Dieu est un artiste qui a rêvé de créer un monde répondant à Son désir, et qui improvise son œuvre au fur et à mesure des satisfactions que le hasard ou Son génie lui apportent.

Dieu n'est pas platonicien !
Dieu est expressionniste.

HOLISME ET MONISME :
REGARD ONTOLOGIQUE
(3 octobre 1997)

Toute la philosophie depuis Platon, toute la science depuis Démocrite, bref toute la connaissance occidentale depuis le « miracle grec » est une connaissance du multiple, du différencié.

Toute cette connaissance se fonde sur la séparation essentielle entre le sujet qui observe et pense, et les objets qui sont perçus dans leur apparence et pensés dans leur essence.

La philosophie classique demande : quelle est l'essence d'une table au-delà de l'apparence des tables que je regarde ?

Cette question n'a doublement aucun sens.

D'abord, il n'y a pas d'essence « table », il n'y a que des tables réelles, toutes différentes dans leur forme, leur substance et leur fonction.

Par contre, il y a un mot « table » qui n'est qu'un mot (donc une convention artificielle) inventé par des hommes pour désigner une classe d'objets répondant à une définition arbitraire basée sur quelques propriétés communes que sont censées posséder les membres de cette classe à la différence de tous les autres objets ; définition d'ailleurs assez imprécise comme le démontre aisément l'analyse comparative des différents dictionnaires dans les diverses langues humaines.

Ensuite, l'objet « table » n'existe pas en lui-même. C'est le regard de l'homme, au travers de ses fenêtres de perception, partiales et partielles, qui crée, artificiellement, l'image d'un objet séparé auquel on collera l'étiquette « table ». Changeons de fenêtre, changeons d'échelle, changeons d'instrument d'observation, et la « table », en tant qu'objet, disparaît, purement et simplement. Ce que l'homme appelle « cette table-ci » n'est qu'une représentation mentale, induite par ses sens et leurs imperfections ; cette représentation mentale n'est qu'une image subjective d'un amas particulier d'énergie plus ou moins organisé, que ses sens et ses processus d'identification formelle et conceptuelle ont arbitrairement séparé du reste de l'univers. Cette séparation objectale n'a absolument rien d'objectif. Elle n'exprime que les réalités fonctionnelles des sens et du cerveau de l'homme.

Ainsi, la table n'est que le résultat de la lecture subjective, partiale et partielle, d'un phénomène local, arbitrairement sélectionné par les sens humains. Elle n'a aucun noumène.

La question classique de la philosophie classique n'a donc plus de sens dès lors que l'on se place dans une vision holiste et moniste de l'Être.

Mais, si les « objets » n'existent pas en eux-mêmes, mais ne constituent que des images purement humaines de vagues sur l'océan de l'un, toute métaphysique conceptuelle perd tout sens, toute physique objectale est absurde.

Que peut-on dire de l'absolument un qui soit autre chose que : « il est l'absolument un » ?

Est-ce la fin de toute philosophie et de toute science ?

La réponse est doublement non.

D'abord, parce qu'une philosophie et une science purement phénoménologiques ont parfaitement un sens, dès lors qu'elles se savent telles et qu'elles abandonnent toute prétention à parler de l'essence des choses ou de l'Être.

Cette philosophie et cette science ne parlent plus que des représentations humaines des phénomènes observés, et des relations expérimentales ou théoriques entre ces représentations : elles reflètent donc exclusivement le fonctionnement et l'influence des mécanismes psychosensitifs de l'homme, sans n'avoir rien à dire ni sur les phénomènes eux-mêmes, ni, surtout, sur leurs causes et origines.

Ensuite, parce qu'une approche strictement phénoménologique n'interdit nullement une réflexion ontologique et métaphysique sur l'Être en lui-même, pourvu qu'elle lui soit distincte, sans confusion des genres.

Cette réflexion ne pourra jamais prétendre à quelque vérité absolue que ce soit, mais pourra formuler des hypothèses et modèles jouissant de quelque vraisemblance. Cette vraisemblance sera induite de la confrontation avec les résultats de la philosophie et de la science purement phénoménologique donc question plus haut.

Il y a donc une démarche dialectique entre l'approche phénoménologique des perceptions et des représentations humaines, et l'approche ontologique qui n'est que le reflet de fantasmes mystiques dénués de caractères et critères de vérité intrinsèque.

Cette approche ontologique est, en fait, un énorme effort de synthèse, purement hypothétique, rassemblant dans un modèle conceptuel compact, le plus possible de faits et de représentations phénoménologiques.

Penser l'Un est au centre de l'ontologie holiste et moniste.

Et cette pensée ne porte que sur un nombre extrêmement restreint de questions.

L'Un étant Un, il ne peut être divers ou multiple dans aucune de ses dimensions. Il n'y a donc qu'une substance unique, développant, dans un espace unique, une forme unique (même si cette forme varie de point en point), et, dans un temps unique, une histoire unique (même si cette histoire varie d'instant en instant).

Le nombre des questions qui pourrait encore subsister, se restreint de pas en pas :

Quelle est la nature de la substance de l'Être ?

Quelle est la structure de la forme de l'Être dans l'espace ?

Quelle est la structure de l'histoire de l'Être dans le temps ?

Même les questions sur l'espace et le temps n'ont plus de sens, dès lors que l'on définit, arbitrairement, l'espace comme le lieu (réel ou imaginaire) de la forme, et le temps comme le lieu (réel ou imaginaire) de l'histoire.

La question de la nature de la substance de l'Être, elle non plus, n'a aucun sens, puisque cette substance étant unique, elle est ce qu'elle est, et ce qu'elle est n'est pas définissable puisque incomparable avec quoi que ce soit.

Et, avec un pas de plus, dès lors que l'on définit l'histoire comme « la forme » de l'Être dans le temps, ou la forme comme « l'histoire » de l'Être dans l'espace, de toutes les questions, il n'en reste qu'une seule :

- Quelle est la forme de l'Un dans son lieu ?

A partir de cette question fondamentale, diverses sous-questions peuvent se décliner, chaque fois que l'on fragmente un concept en sous-concepts.

Par exemple : la forme de l'Un est-elle fixée ou variable, prédéterminée ou créative, fruit d'un hasard ou d'une nécessité, etc ?

De ces sous-questions découleront toutes les écoles métaphysiques classiques. Mais ces questions n'ont pas de sens. Elles ne font que polluer la question ontologique avec des concepts humains inadéquats. Puisque issus de l'approche phénoménologique, ces concepts induisent une fragmentation de l'Être, ne serait-ce qu'en restaurant sournoisement la distinction entre objet (l'Être, l'Un) et sujet (l'homme qui pense l'Être avec ses concepts artificiels).

Ainsi, tout questionnement métaphysique déclinant la question unique, fait entrer la réflexion dans le domaine de la philosophie et de la science phénoménologique.

L'ontologie holiste doit donc sortir de la prison des concepts et des idées. Elle rejoint là une préoccupation typiquement bouddhiste, notamment dans ses écoles Zen et tibétaines, qui placent l'éveil au-delà de tout concept et de toute idée, dans la plénitude de l'instant totalement vécu, en communion avec l'Un absolu.

L'ontologie holiste ne pourra-t-elle donc qu'être non conceptuelle (voire anticonceptuelle) et mystique ?

Puisque l'ontologie holiste implique l'abolition de l'objet (de tout objet), elle implique aussi l'abolition du sujet (de tout sujet).

Elle implique donc l'abolition du Moi (de tout Moi).

Et, donc, ce n'est pas moi qui pense l'Un, c'est l'Un qui me pense ici et maintenant. Je ne suis qu'une partie locale et éphémère de la forme de l'Un, ici et maintenant.

Là est le point d'entrée dans l'ontologie holiste.

Dans l'abolition du Moi.

Dans l'identification de tout avec l'Un (le monisme holiste est un panenthéisme). Mais l'Un est plus que le Tout, puisqu'il pense tout, notamment en moi.

L'Un est forme et il est substance : il est substance in-formée. Et cette forme est information (l'information décrit une forme). Et la transformation (tant dans l'espace que dans le temps) de l'information étant pensée, l'Un est substance et il est pensée : il est substance pensée.

Il est essentiel de bien comprendre qu'il ne peut s'agir, ici, de reconduire la trop désastreuse dichotomie matière/esprit due à Platon et qui a empoisonné toute la philosophie occidentale pendant deux millénaires et demi.

L'Être est substance-pensée et non pas substance et pensée.

Il est tout à la fois substance pensante et pensée réifiante.

Mieux, il n'y a plus de distinction possible entre substance et pensée, car une substance désinformée, donc sans forme même chaotique, est identique au vide et au néant. En effet, sans forme, la substance serait absolument uniforme, totalement « plate », sans la moindre variation : c'est bien la définition précise du vide (qui n'est pas la vacuité).

Ainsi, ce qui est, est forme, donc information, donc pensée. L'Être est pensée. L'Un est pensée. Mais une pensée en voie de réalisation, de substantification.

Les mystiques juifs et les kabbalistes parleraient de Parole créatrice.

Les spirituels chrétiens diraient qu'il est un Verbe en voie d'incarnation.

Et si l'Être est un verbe, une pensée, une forme, une parole, alors l'unique question ontologique devient :

Que pense l'Un ?

Or, toute pensée étant un effort de réponse à un questionnement, l'unique problème ontologique devient :

Quelle est la Question que se pose l'Un ?

Quelle est la Question ?

Sa pensée étant la recherche de la réponse à sa Question, et le monde et les êtres qui le peuplent, étant les éléments vivants de cette réponse en marche, connaître cette question, c'est connaître tout l'Un, et c'est atteindre la connaissance absolue.

Or, celui qui pense par ces lignes, n'est que de l'Un en train de penser, ici et maintenant. Donc, au-delà de mon ego, c'est l'Un qui pense par moi, en moi, au travers de cette illusion qu'est mon moi.

Donc la Question se pose en moi, puisque j'en suis un élément de réponse à l'œuvre.

Aussi pour connaître la Question, me « suffit-il » de l'écouter se poser en moi, et d'écouter la pensée penser en moi.

La voie de la connaissance ontologique est donc la méditation, au sens oriental du terme, au-delà de tout concept et de toute projection et de toute représentation.

Il faut apprendre à *écouter la Question qui se pose en moi*.

Non pas mes questions, mais *la* Question.

Celle qui justifie mon existence pour peu que j'en devienne un élément de réponse... (et là naît toute la réflexion éthique et sotériologique).

Écouter la Question qui se pose en moi.

« Écoute, Israël... »

Le bruit du chaos, le silence du vide et la musique des systèmes organisés sont autant de bribes de réponse. Et cette réponse est en marche, en cours d'élaboration. Elle est une création continue d'une œuvre d'art, d'un poème cosmique de l'Un pour lui-même.

Il faut écouter cette création à l'œuvre.

Il faut entendre la question à laquelle cette création répond.

Il faut écouter et entendre au fond de mon silence intérieur.

Question, est-il dit...

La Question ontologique essentielle et unique et centrale, origine et fin de toute connaissance.

Mais la pensée n'est pas que discursive. Le mot question renvoie la pensée intellectuelle et rationnelle qui n'est pas toute la pensée ; la pensée est aussi poétique et symbolique, mystique et extatique.

Le mot Question est dès lors trop restrictif. Il faut plutôt parler de ce titillement de l'Être qui le fait perpétuellement sortir de son équilibre statique pour le faire tomber dans le mouvement, comme la marche qui n'est marche et avancement que dans le déséquilibre voulu et contrôlé.

Il faut donc exprimer l'origine et la source de la force créatrice de l'Être dans un mot plus large et plus général que Question. Ce mot est Désir.

Car la question n'exprime rien de plus qu'un désir de vrai, mais il est bien d'autres désirs possibles que celui du vrai.

Quel est le désir de l'Un ?

Voilà reformulée, dans sa plus grande généralité, la question ontologique unique.

En abandonnant le mot Question au profit de Désir, la question ontologique de base a gagné en généralité, donc en non conceptualité.

Elle devient dès lors :

Quel est le désir de l'Un ?

ce qui implique que :

Il faut apprendre à *écouter le Désir qui désire par moi et dont je suis l'instrument, l'outil et le véhicule.*

Et puisque Désir il y a, il y a concomitamment volonté de satisfaire ce désir. L'Un est donc doté de volonté, car si tel n'était pas le cas, le monde qui est réponse au désir, ne saurait être. Le monde est donc le fruit de la volonté de l'Un.

Cette volonté aussi s'écoute et s'exprime en moi.

Ma volonté est son reflet d'autant plus déformé et perverti que l'écoute est faible ou inexistante.

Et l'expression la plus efficiente de cette volonté recourt à la notion de finalité.

Puisqu'il y a désir et question, puisqu'il y a volonté de satisfaire ce désir et de répondre à cette question, il est aisé d'admettre que la finalité de l'Être est cette satisfaction et cette réponse.

Cette formulation finaliste permet d'échapper aux classiques expressions déterministes qui partent de la source (le désir et la volonté de la satisfaire) et tracent de là le chemin qu'elles croient unique, alors que rien ne permet d'interdire à l'Un la liberté de créer et d'inventer tous les chemins possibles à tout moment.

Pourquoi l'Un devrait-il être réduit à une machine horlogère, alors que le moi qui est en lui, qui est lui, a l'expérience de la créativité et de la liberté ?

Si je parviens à être libre et créatif, c'est que lui, qui s'exprime par moi, l'est évidemment aussi.

Si la vague possède certaines propriétés ou potentiels, combien plus les possède l'océan dont elle n'est qu'un épiphénomène.

Mais ma liberté est manifestement limitée. Mon libre arbitre n'est capable de triompher que de certaines contraintes, mais non de toutes.

Qu'en est-il de la liberté de l'Un ?

Ma créativité quelque féconde soit-elle, n'est certes pas infinie, et il est bien des problèmes dont elle ne se sort pas.

Qu'en est-il de la créativité de l'Un ?

Ainsi, quelque inconnu et inconnaissable soit l'Un, il appert qu'il connaît un désir et la volonté de le satisfaire, que cela induit une finalité à l'Être, et que le chemin de cette plénitude (l'autre mot pour « totale satisfaction du désir originel ») soit construit à la fois sur de la liberté créatrice et sur des contraintes inertielles (sinon, le désir serait immédiatement satisfait et l'Un n'aurait nul besoin d'Être).

Il est assez facile d'identifier les notions de « contrainte inertielle » et de « substance », car la seule propriété immédiatement connaissable de la substance est précisément son potentiel de résistance au mouvement et à la transformation.

Bref, on sent bien qu'il est possible de décliner toute une ontologie spécifiquement holiste et moniste, en concédant peu à la dialectique conceptuelle classique.

Il faudra néanmoins, à chaque pas, se méfier des concepts immanquablement utilisés : question, désir, volonté, liberté, créativité, inertie, finalité, etc.

Encore une fois, la métaphysique holiste ne peut réellement s'épanouir qu'au-delà de tout concept, dans l'écoute intérieure immédiate du désir et de la finalité qui nous gouverne, nous justifie et nous valorise.

Cependant, il est encore un aspect qui peut être médité : l'Un est en mouvement, en transformation, en métamorphose, poussé par son Désir vers sa finalité qui est la satisfaction de ce désir ; c'est donc que l'Un n'est pas satisfait de son Être actuel, et cette insatisfaction traduit son Désir et s'exprime dans la souffrance de son Être que l'homme subit et observe et nomme le Mal (encore un concept. mais qui n'est qu'un mot, une définition, une étiquette neutre qui exprime, comme en négatif, le concept central de Désir).

Mais le problème n'est pas là pour l'heure. Le problème est celui de comprendre que l'Un en mouvement ne peut désirer que deux choses : *atteindre un état d'Être autre* ou *rester en perpétuel Devenir*.

Atteindre un état d'Être autre signifie que la pensée de l'Un a conçu un projet qui a pour finalité de se construire avec d'autres attributs, plus ou moins prédéfini, plus ou moins fixé.

L'Un, dès lors, se comporte selon le mode idéaliste : le projet revient à la réalisation de l'idée de perfection qu'il s'est lui-même assignée.

L'Un est un ingénieur.

Rester dans un perpétuel devenir signifie que le désir est celui de la perpétuelle jouissance du mouvement qui est création pour la création, métamorphose pour la joie de l'invention, de l'expérimentation, de la créativité pure.

Ici, l'Un se comporte selon le mode existentialiste : il évolue sans autre projet que de jouir du plaisir de se créer, de plus en plus divers, de plus en plus complexe, de plus en plus joyeux.

L'Un est ici un artiste.

Et rien n'empêche de penser que ces deux modes peuvent très bien interagir, et se substituer l'un à l'autre, au fil des transformations. C'est cela la liberté.

Dans les deux cas, le Mal, qui est l'expression de l'insatisfaction et de la souffrance de l'Un, s'exprime bien clairement : pour l'ingénieur, il est l'inachèvement de l'œuvre, pour l'artiste, il est les ratés dans l'œuvre.

Distance d'avec la perfection, dans les deux cas...

Perfection projetée dans le premier cas, perfection vécue dans le second.

La dialectique possible entre les deux modes d'évolution de l'Un, induit une richesse inouïe dans les hypothèses à faire pour approcher de l'Un et tenter de le comprendre un peu.

A la fois rationnel et idéaliste (ingénieur), et fantasque et existentialiste (artiste), l'Un ouvre tous les chemins possibles, tout en offrant une compréhension simple et claire de l'existence du Mal dans l'Être : son imperfection qui est sa souffrance, et qui se répercute au travers de tous les êtres qui peuplent son Être, et qui souffrent de sa souffrance.

Mais comment l'imperfection est-elle possible au sein même de l'Être Un absolu ?

C'est précisément sur ce point que l'holisme moniste se détache totalement des religions et théologies classiques où Dieu est un être idéal et parfait, hors du monde, pur esprit, pure perfection achevée, n'ayant aucun besoin ni désir (pourquoi donc a-t-il créé ce monde d'imperfections et de douleurs, alors ?).

L'Un n'est pas Dieu.

Dieu est un concept d'homme, inventé par l'homme, pour y fonder une espérance : l'espérance d'un « salut » loin de ce monde de larmes et de souffrances.

L'Un est et se sait imparfait. Il n'est pas cet être idéal et parfait, puisqu'il est vivant !

La vie est, par essence, mouvement, transformation, évolution, métamorphose.

Tout mouvement implique un état ou un lieu que l'on désire quitter, et/ou un état ou un lieu que l'on désire atteindre.

Ces désirs expriment forcément une insatisfaction, donc un manque, donc une non-plénitude, donc une imperfection.

L'holisme moniste ne peut donc pas rencontrer les théologies théistes classiques.

L'Un n'est pas un dieu parfait. L'Un est l'absolu unique qui contient tous les êtres et tous les dieux qu'ils s'inventent.

Les dieux des religions et des mythologies relèvent de l'approche phénoménologique.

Seuls les mystiques de toutes les religions qui ont su se hisser au-dessus de ces dieux phénoménologiques, sont sur le chemin de l'Un. Leurs écrits et leurs témoignages démontrent, depuis toujours, la totale convergence de toutes les croyances philosophiques et religieuses, dès qu'elles se débarrassent de leurs carcans phénoménologiques issus de la nature culturelle et cultuelle de tel peuple, de telle langue, de telle culture, etc.

Qu'en est-il, dès lors de l'espérance ?

La souffrance est-elle inéluctable et le « salut » impossible ?

Y a-t-il place pour une sotériologie dans le cadre holiste et moniste ?

Mais de quelle sotériologie doit-il s'agir ?

S'il s'agit d'un « salut » individuel, il faut se rappeler que le Moi n'existe pas en lui-même, qu'il est une vague changeante et fluctuante à la surface de l'océan de l'Un. Le « salut » d'une vague, d'une forme, d'un épiphénomène n'a aucun sens. Pourquoi vouloir « sauver » quelque chose qui n'existe pas en lui-même ?

S'il s'agit, par contre, d'un « salut » global, le problème est tout autre et éminemment évident. Comme je suis partie intégrante de l'Un, comme je ne suis que par lui, le « salut » dont il s'agit, ne peut être que son salut auquel je participe puisqu'il n'y a de moi qu'en lui.

Or son salut n'est rien d'autre que la réalisation de son désir, donc l'éradication de tout mal et de toute souffrance.

« Mon » salut revient donc seulement à assumer « ma » raison d'être qui est d'être une forme, une vague vivante à la surface de l'océan vivant, n'ayant d'autre finalité que de servir son Désir, son projet, sa finalité, donc sa perfection.

Toute limite, tant dans l'espace que dans le temps, que l'homme se donne à lui-même et aux choses, relève purement de l'approche phénoménologique et ne fait que trahir les imperfections de ses sens et de son cerveau.

Du point de vue ontologique, l'Un est un, indifférencié, continu, éternel (au sens où son existence remplit la totalité de la durée, et donc du temps, que celui-ci soit infini ou non).

Ainsi le moi n'existe qu'en tant qu'épiphénomène. Ou plutôt, c'est l'Un et lui seul qui existe en « moi » ici et maintenant. Donc « je » participe de son unité, de son indifférenciation, de sa continuité et de son éternité.

Ainsi, la mort est-elle radicalement un faux problème, et, par suite, sont autant de faux problèmes ceux d'au-delà, de récompenses ou punitions, d'immortalité de l'âme individuelle, de résurrection des morts, du paradis et de l'enfer, etc.

Seule l'idée de réincarnation, prise en son sens le plus symbolique de continuité de la vie au-delà des avatars épiphénoménaux, pourrait avoir quelque sens.

Cette idée est d'ailleurs bien présente dans les trois mystiques monistes originelles qu'elles soient juive, hindoue ou chinoise.

Répetons-le, il n'y a de « moi » que dans l'Un !

DE LA DIALECTIQUE DE L'ÊTRE ET DU DESIR
(6 décembre 1997)

Tout mouvement, tout changement, toute mutation, toute transformation nécessite indispensablement une dualité.

En effet, qui dit mouvement dit tension entre deux pôles nécessairement distincts par au moins une de leurs caractéristiques. Il n'y a là rien de plus que l'application du principe central de toute mécanique, de toute thermodynamique.

La pensée grecque classique avait établi une dualité qui a été lourde de conséquences sur toute la pensée occidentale : celle de l'esprit et de la matière.

L'esprit subtil, immatériel et pur est l'antithèse de la matière pesante, inerte et vile. Leur interaction induit tous les comportements humains, bons s'ils favorisent l'âme contre la matière, mauvais s'ils polluent l'âme par la matière.

Cette dualité-là a induit toutes les formes d'idéalismes.

Notamment l'idéalisme chrétien qui a fait de ce monde essentiellement matériel le lieu du mal en face d'un au-delà, lieu divin et totalement spirituel, donc immatériel, lieu de perfection et de délices éternelles.

Cette partition occidentale est essentiellement spatiale. Elle découpe l'Être en deux espaces distincts, mais contemporains : l'espace de ce « bas monde », qui est celui de la matière, du mal et de la souffrance, et l'espace du monde de « l'au-delà » qui est celui de l'esprit, du bien et de la béatitude.

Ces deux mondes communiquent et interfèrent entre eux, ils ont des points de contact : ainsi, l'âme individuelle, immatérielle et éternelle de l'homme, en tant que participant par nature du monde spirituel, est incarnée dans un corps matériel impur qui l'emprisonnera jusqu'à la bienfaisante libération de la mort.

Cela induit, naturellement une haine de la matière en général, et du corps « immonde » en particulier, spécialement dans ses aspects les plus jouissifs, ceux de la « chair ».

Le péché n'est dès lors rien de plus que la pollution de la pureté spirituelle de l'âme par l'immonde matérialité sous quelque forme qu'elle soit.

Quoi d'étonnant, dès lors, à la schizophrénie délirante du monde chrétien, déchirée entre un corps matériel réel qu'il abhorre et une hypothétique âme spirituelle qu'il tente en vain d'appréhender ? L'omniprésence du péché, du diable et de la culpabilité est probablement la caractéristique la plus forte de la culture chrétienne, héritière directe de l'idéalisme grec classique de Platon et d'Aristote.

On l'a dit, cette partition idéaliste est purement spatiale, en ce sens qu'elle juxtapose au cœur de l'homme deux mondes distincts, l'un matériel et immonde, l'autre spirituel et pur.

La spiritualité orientale, essentiellement juive, explique le mouvement, la transformation, la mutation du monde dans une autre dialectique, non plus spatiale, mais temporelle : celle de l'Être-Un et de sa Finalité.

Il n'y a qu'un seul monde, un seul être, un seul espace.

Mais c'est un monde en devenir qui se déploie dans la durée, depuis la naissance du désir jusqu'à sa réalisation.

Cette réalisation est le moteur de tout mouvement, de toute métamorphose, de toute transformation.

C'est donc sa finalité qui crée et qui entraîne le monde.

Au début, il y avait le Désir...

Un désir mystérieux d'explosion.

L'Être d'avant le big-bang matériel était confiné dans le temps pur. Il désira sortir de cette unidimensionalité.

En inventant la substance primordiale qui est l'énergie, il inventa le volume, donc l'étendue, donc l'espace géométrique à trois dimensions. Et son désir poussa cette substance à s'étendre et à s'organiser dans ce nouvel espace qui n'est que le déploiement, quadri-dimensionnel, du précédent, unidimensionnel.

En se complexifiant, la matière atteignit des niveaux d'organisation tels qu'un nouveau big-bang devint possible vers les espaces immatériels de la pensée, de l'information.

C'est l'homme qui, sur cette terre, est porteur et moteur de ce second big-bang.

De quatre, le nombre de dimensions possibles pour l'Être devient infini.

On comprend aisément que cette dialectique « orientale » débouche sur une tout autre métaphysique et une tout autre éthique que la dialectique « occidentale ».

A la partition spatiale de l'esprit et de la matière, du pur et du vil, se substitue une partition temporelle de l'Être Ici-et-Maintenant face à sa Finalité qui est de réaliser son désir originel. D'elle découle une éthique de chantier, de construction ; une éthique de contribution positive ou négative à la finalité de l'Être-Un.

A l'éthique occidentale idéaliste du Bien et du Mal absolus et fixes, liés à et définis par la nature intrinsèque des deux mondes en présence dans l'Être, la vision orientale oppose une éthique pragmatique et opportuniste obsédée de la seule réalisation du désir, seule mesure du bien ou du mal qui n'ont plus aucun sens absolu et fixe.

Bref, au risque d'interprétations outrancières et caricaturales : la fin (la réalisation du Désir) justifie les moyens (les actes qui y contribuent positivement).

Tous les êtres issus de l'organisation de la substance dans l'espace-temps, participent de et à la réalisation de ce désir, donc de et à cette Finalité. Plus ces êtres sont complexes, plus ils en sont coresponsables dans la mesure où la croissance de la complexité induit la possibilité de choix non déterministes, donc la liberté.

Cette Finalité agit sur l'Être (et donc sur tous les êtres qu'Il contient) précisément comme un attracteur étrange au sens précis que donne la théorie du chaos à ce concept.

L'Être-Un et le monde qui en est l'expression, inventent à chaque instant, en chaque lieu, le meilleur chemin pour se rapprocher de cette finalité cosmique. Le monde se crée donc continuellement et continûment.

Les régularités et les « lois » que l'homme observe dans le monde ne disent rien de plus que ceci : il existe des chemins privilégiés plus efficaces que d'autres vers cette finalité, ce qui n'exclut nullement que, dans certains cas, d'autres chemins exceptionnels ne puissent être empruntés ici ou là.

Mais, bien évidemment, une question centrale demeure : quel est ce mystérieux désir dont la réalisation constitue la finalité cosmique de l'Être, donc de tout ce qui est et de toutes les créatures qui y vivent ?

Ce désir est l'ultime mystère.

Il régit tout ce qui est. Il fonde tout ce qui est. Il juge tout ce qui est. Il est le moteur et la jauge de tout.

Quel est-il ?

Pour le savoir, deux voies complémentaires traditionnelles s'ouvrent, deux livres s'offrent à nos déchiffrements : celui de la Révélation et celui de la Nature.

Le livre de la Révélation parle à notre intuition, soit directement par les méditations et les exercices mystiques, soit indirectement par les écrits et les paroles des grands inspirés : Moshé, Mahomet, Lao-Tseu, Bouddha, etc.

Le livre de la Nature parle à notre entendement, soit directement par l'étude et l'observation, soit indirectement par les écrits des scientifiques et des savants.

Que disent ces livres et ces efforts aujourd'hui ?

Ils disent d'abord qu'ils sont encore loin de comprendre la finalité de l'Être, mais que certains de ses aspects commencent à être bien perçus.

Mais sciences et mystiques convergent en ceci que l'Être emprunte, en toute chose, deux voies complémentaires, deux voies qui contribuent toutes deux à la réalisation du désir.

La première voie est celle du vide, de l'uniformité.

C'est la voie entropique.

La seconde est celle de la vie, de la complexité.

C'est la voie néguentropique.

Ces deux voies se conjuguent, s'interpénètrent, se combinent en chaque être, pour conduire à des processus homéostatiques complexes qui correspondent, chacun, à une forme d'optimalité entre elles.

La formule de cette optimalité exprime le secret de la nature du Désir.

Que sait-on de cette formule aujourd'hui ?

Pas encore grand'chose... à ceci près qu'elle revient à optimiser une forme, une densité d'information.

Il y a derrière tout cela comme un principe esthétique, une recherche d'harmonie et de beauté.

En outre, ces processus homéostatiques induisent des cycles enchevêtrés, des sortes de mouvements spiralés qui tourbillonnent dans l'espace des phases. De là viennent l'illusion d'un temps cyclique et le mythe de l'éternel retour, si présents dans la culture classique.

Les deux dialectiques en présence (l'occidentale et l'orientale) sont dans un rapport du particulier au général.

La dialectique spatiale occidentale devient un cas particulier de la dialectique orientale dès lors qu'on réduit celle-ci à un seul instant de l'échelle de la durée.

En effet, sur cet instant précis, tout ce passe comme si l'expression particulière, hic et nunc, du désir ou de la finalité de l'Être, devenait une exigence immatérielle, spirituelle donc, hors de ce monde réel imparfait.

Tout se passe comme si, réduit dans l'instant, l'attracteur étrange flou et chaotique, devenait un impératif fixe et absolu.

En passant de trois dimensions à quatre, la métaphysique et l'éthique, d'idéalistes et déterministes, deviennent relativistes et créatrices.

Comme les géométries, en passant de trois dimensions à quatre, elles deviennent « non euclidiennes ».

Le Temps est cette curieuse dimension qui réintroduit la création et l'impermanence dans le monde.

L'idéalisme occidental classique est une vision de sédentaire immobiliste et sécuritaire, vissée à l'espace et incapable d'intégrer la durée, l'impermanence, l'incertitude, le foisonnement, l'évolution, l'innovation, l'invention permanente.

Dieu n'est pas un ingénieur mathématicien ; Dieu est un artiste obsédé par son rêve qu'il prend pour modèle.

Et l'artiste ne répugne pas aux beautés formelles et aux élégances concises des mathématiques, mais elles ne sont qu'un parmi ses langages de Beauté.

L'idéalisme occidental est une vision d'ingénieur pour qui la vérité et la norme sont gravées dans l'airain, une fois pour toutes, de toute éternité.

Le finalisme oriental est une vision d'artiste, où tout est à inventer tout le temps, en tous lieux, afin de créer la perfection dont il rêve.

Dieu est un rêveur !

ÉPISTEMOLOGIE
(11 décembre 1997)

Le rapport de l'homme et du monde s'inscrit au travers de trois univers parallèles.

Le monde en lui-même, l'univers réel, est le premier de ces univers : il est ce qu'il est, hors de l'homme, mais en contact permanent avec lui au travers des sens.

Le deuxième univers est l'univers image, celui qui est constitué des images du monde telles que les ont perçues les sens et telles que les a enregistrées la mémoire. Cet univers image est organisé et structuré au travers de connexions neurophysiologiques complexes.

Le dernier univers est l'univers modèle qui, au moyen de nouvelles connexions neurophysiologiques, reformule et interprète l'univers image en créant des mots, des concepts et des théories.

Ces trois univers se nourrissent mutuellement. L'univers réel fournit des sensations à l'univers image. Celui-ci fournit de nouveaux faits ou relations à l'univers modèle. Mais, à l'inverse, respectivement par le questionnement et l'action, les rétroactions se font également.

Cependant, l'interface entre l'univers réel et l'univers image (les sens) est partial et partiel. Il fonctionne au travers d'une fenêtre grillagée et déformante.

Les sens fournissent à l'univers image, donc, par suite, à l'univers modèle, une vision de l'univers réel filtrée et triturée par les mécanismes psychophysiologiques qui les sous-tendent.

Les sens découpent la réalité en objets distincts et séparés, simplement du fait de leurs « bandes passantes ». La mémoire, par souci d'économie, n'enregistre pas le fugace, le ténu, l'insignifiant, l'évanescent ; elle se concentre sur le permanent, le récurrent, le stable, le reproductible, le répétitif. De plus, elle ne capte que les informations qui « l'intéressent », c'est-à-dire celles qu'elle « sait » exploitables par les mots et les concepts de l'univers modèle.

Le langage induit le regard.

Le regard crée l'objet.

L'objet devient image.

L'image devient mot.

Cette boucle épistémologique conduit à une conclusion essentielle : l'univers réel et l'univers humain (où se déploient les univers image et modèle) sont connexes mais disjoints.

La vision du monde par l'homme, et le monde en lui-même, diffèrent infiniment.

Le monde réel en lui-même est fondamentalement et définitivement inaccessible et inconnaissable à l'homme.

L'homme invente, littéralement, le monde dans sa tête et ne sait pas toujours que ce monde qu'il invente, est son œuvre, et n'est pas identique au monde réel.

Magritte peignant une pipe a la sagesse de savoir que « ceci n'est pas une pipe », mais bien la représentation d'une pipe. Ainsi des univers image et modèle, les seuls accessibles à l'homme.

A ce stade, une conclusion essentielle s'impose : la réalité et la connaissance sont des univers distincts et disjoints, tant en nature qu'en structure.

L'homme ne perçoit et ne comprend de la réalité que ce que lui permettent les mécanismes neurophysiologiques de son cerveau.

L'homme est donc ontologiquement condamné à une sorte de schizophrénie épistémologique : il vit dans un monde réel mais ne pense que dans un monde fictif.

Face à cette déchirure épistémologique, les philosophies classiques ont inventé toutes sortes de solutions.

L'idéalisme nia le monde réel.

Le rationalisme nia le monde fictif.

La phénoménologie tenta le compromis et espéra la convergence asymptotique des deux mondes.

Cette dichotomie classique entre le sujet (et le monde subjectif, image, modèle) et l'objet (et le monde objectif, réel, en soi) s'estompe dès lors que l'on quitte les catégories artificielles.

En effet, il n'y a pas, il n'y a jamais eu de sujets et d'objets séparés. L'Être est Un.

L'observateur et l'observé ne font qu'un dans l'observation ; cela la physique quantique, avec Heisenberg, l'a bien redécouvert.

Il n'y a pas l'homme d'un côté et le monde de l'autre. L'homme et le monde ne font qu'un.

C'est parce que son orgueil le pousse à se vouloir différent et séparé du monde que l'homme devient schizophrène, et qu'il se crée les outils de cette séparation artificielle.

Mais c'est oublier que le cerveau humain, et donc la pensée et les langages humains ne sont que des émergences collectives de l'Être par lesquelles c'est Lui-même qui Se pense.

C'est oublier que les outils de la pensée se sont construits peu à peu, pendant plusieurs dizaines de milliers d'années, par essais et erreurs, et que, si les représentations cognitives humaines n'avaient pas atteint un niveau suffisant de vraisemblance, l'homme n'aurait tout simplement pas survécu.

Il n'en demeure pas moins que le monde subjectif et le monde objectif ne sont pas identiques, même si, dans la pratique, ils sont homéomorphes.

Le renforcement de la qualité de cet homéomorphisme est précisément tout l'objet de l'épistémologie classique et des méthodologies scientifiques.

Mais le problème fondamental n'en demeure pas moins.

Cette séparation entre le monde réel et sa représentation humaine est-elle ontologique (donc incontournable) ou méthodologique (donc soluble) ?

La voie classique d'appréhension du monde par l'homme, qui conduit tout droit à cette séparation, est une voie externe : celle des sens et de leurs limitations et distorsions neurophysiologiques.

Mais, comme l'homme et le monde ne font qu'un dans l'Être, comme ils ne sont que deux émergences du même Être, comme la distinction entre eux est une illusion purement artificielle, induite par les sens eux-mêmes, ne peut-on concevoir une appréhension directe de l'Être (et donc de ces diverses manifestations) par voie interne, sans plus passer par les sens ?

Ne peut-on envisager, avec les mystiques de toutes les traditions spirituelles, une aperception immédiate et globale de l'Être dans son unité, aperception où s'évanouit, par essence, toute distinction entre sujet et objet, entre monde et homme, entre moi et ça.

Si l'homme (comme toute manifestation de l'Être dans le monde) est comme une vague sur l'océan qui veut « connaître » l'océan, alors s'ouvrent à lui deux voies.

Soit il utilise les yeux de son écume pour observer l'océan de l'extérieur, soit il se souvient qu'il est l'océan par l'intérieur.

Ces deux voies ne s'excluent pas mutuellement, elles sont complémentaires.

Cependant, à l'inverse de certaines traditions extrêmes orientales, l'occident a hypertrophié la voie externe : celle de l'observation, de l'analyse, de la conceptualisation. Il en a oublié l'autre voie, jusqu'à l'atrophie presque complète.

De là viennent les difficultés épistémologiques et méthodologiques liées, en Occident, au développement des sciences systémiques de la complexité où les dichotomies artificielles et les déficiences des sens mènent à l'impasse.

En se concentrant sur des images mémorisées, la voie classique externe ne s'inscrit pas dans l'instant vécu totalement ; comme déjà souligné, lui échappent tout l'éphémère, le fugace, le ténu, l'insignifiant, l'évanescent ; elle se concentre sur le permanent, le récurrent, le stable, le reproductible, le répétitif.

Or précisément, la complexité se joue tout entière dans l'instant, au niveau du non perçu fugace, ténu, évanescent, etc.

De là naît le malaise épistémologique de la science systémique et des théories du chaos.

L'autre voie doit donc être explorée, même en Occident.

Si la voie externe classique est la voie des sens et du cerveau gauche, quelle est cette voie intérieure du cerveau droit ?

Faute de mieux pour l'instant, appelons-la la voie de l'intuition. Explorons-la.

L'idée clé est que la voie externe passe par les sens et travaille sur des souvenirs.

Par contraste, la voie interne doit passer par l'intuition et s'immerger dans l'instant vécu.

Ne va-t-on pas là rejoindre les techniques de méditations prônées un peu partout par les mystiques, et particulièrement développées dans les yogas hindous et dans les bouddhismes zen ou tibétains ?

La voie est ouverte.

MYSTIQUE DE L'UN
(12 décembre 1997)

Exorde.

Rien n'est plus beau qu'une ode à l'indicible.
Rien n'est plus essentiel que la quête de l'ineffable.
Rien n'est plus désespéré, aussi.

Le divin n'est que le nom que donne l'homme à la part inconnue et inconnaissable de lui-même, du monde et de leurs existences.

La part inconnaissable de l'Être.

Il gît à la fois en deçà et au-delà de l'homme.
En-deçà, par immanence, par présence effective en tout ce qui est.
Au-delà, par transcendance, par unité absolue de tout ce qui est.

L'homme prie le divin, le presse de questions et de demandes, mais le divin ne répond pas, car c'est le divin lui-même qui, en l'homme, s'adresse ces prières et se pose ces questions et demandes.

Genèse.

Avant le début de ce monde, l'Être n'était que durée.
Unidimensionnel.
Et dans la durée, un Désir mystérieux, immémorial...
Et le Désir fit éclater le temps pur et inventa l'étendue.
Et l'énergie, chair divine, unique, absolue, commença de s'étendre, de s'épanouir, de jaillir et de se construire l'espace.
L'Être devint multidimensionnel.

Et les flots bouillonnants de l'énergie explosèrent en un chaos orageux, dantesque, tumultueux. Comme une boule de feu qui se dilate et enfle et envahit, en tourbillonnant sur elle-même, toute l'étendue de l'Être.

Et le monde n'est que la peau de cette boule tournoyante qui s'épanouit dans l'étendue et la durée.

L'univers, tout ce que l'homme voit ou devine dans l'infini des cieux, n'est que la mince pellicule qui sépare l'Être qui vit, du Néant.

Il n'est que le front d'onde de l'Être face au Néant. Frontière infime entre l'Un et le Rien.

L'homme et toutes les créatures et l'univers physique tout entier forment la périphérie de l'Être.

Son manteau.

Sa peau.

Et le Désir de l'Être est un désir de beauté, d'harmonie, d'ordre et de perfection.

Et le chaos engendré par l'invention de l'étendue, n'était rien de tout cela.

Alors le Désir engendra la forme. Et il désira la forme belle, harmonieuse, ordonnée et parfaite.

Et l'énergie qui est chair unique de l'Être, substance unique de tout ce qui est, inventa la force pour atteindre la forme.

Et la force fut duale.

Par l'une de ses faces, elle chercha l'uniformité.

Par l'autre, elle construisit la complexité.

Et l'uniformité et la complexité se combinèrent et engendrèrent tous les êtres.

Et l'énergie se condensa et devint matière comme l'eau qui se fige devient glaçon. Et chaque glaçon était un grain. Et poussés par la force de complexité, les grains se rassemblèrent, s'accrochèrent et formèrent des édifices de plus en plus organisés, de plus en plus compliqués, de plus en plus différents.

Mais partout où agit la force de complexité, agit aussi la force d'uniformité, afin que de leur équilibre naisse la beauté, l'harmonie, l'ordre et la perfection.

Et leur équilibre prit cinq formes : ondulante et rayonnante comme la lumière du Feu ; amorphe et fluente comme l'Air ; visqueuse et coulante comme l'Eau ; minérale et figée comme les cristaux de la Terre ; foisonnante et mouvante comme la Vie.

Plus on monte dans cette échelle, plus la force de complexité triomphe ; plus on y descend, plus la force d'uniformité domine.

Et en cela, le Feu répond à la Vie, et l'Air répond à la Terre. L'Eau se répondant à elle-même.

Et la Vie par le Vert se fit végétale. Sève. Enracinement dans le lieu et la durée.

Et la Vie par le Rouge se fit animale. Sang. Déracinement dans la course et l'instant.

Et les cinq formes s'enchevêtrent et se complètent et se nourrissent mutuellement.

Et elles inventent à tout instant, en tous lieux, de nouvelles combinaisons pour répondre au Désir.

Et ces architectures, parfois, créent de la beauté, de l'harmonie, de l'ordre et de la perfection.

Alors, elles deviennent Loi.

Elles viennent enrichir la Mémoire de l'Être qui les duplique chaque fois qu'il peut.

Ainsi naissent les régularités, de la récurrence.

Mais le génie créateur des formes est infini. Perpétuellement de nouvelles architectures viendront enrichir la Mémoire et y créer de nouvelles Lois.

L'Être invente ses Lois au fur et à mesure que se construit sa forme.

Rien n'est écrit.

Hors l'impossible, tout est probable.

La force de complexité engendre des créatures de plus en plus affranchies de la substance, de plus en plus libres pour la forme pure, de plus en plus immatérielles. Ainsi naquit la Pensée, de la Vie.

La Nature engendre peu à peu la Culture.

Et la Culture tend à la Connaissance et à la Création.

Création de mondes immatériels infinis et innombrables, germant sur le sol fertile du monde matériel. L'homme étant entre celui-ci et ceux-là, un pont.

Chaque Niveau de l'échelle du monde possède ses Lois propres, ses Architectures propres ; et s'en invente de nouvelles, perpétuellement.

Et des combinaisons entre ces Niveaux et ces Lois et ces Architectures naissent des myriades d'êtres ou de mouvements qui, à leur tour, s'inventent de nouvelles Lois et de nouvelles Architectures.

Rien n'est définitif.

Rien n'est absolu.

Tout est en perpétuelle création.

L'invention est la règle qui ne se soumet à rien.

Le Désir de l'Être engendre le foisonnement universel vers plus de Beauté, plus d'Harmonie, plus d'Ordre et plus de Perfection.

Par les chemins combinés de l'Uniformité et de la Complexité.

Les créatures.

Chaque créature est une architecture complexe qui vit, ici et maintenant, à la périphérie de l'Être-Un.

Chacune participe à sa manière du Désir.

Elle en est à la fois le fruit et l'instrument.

Elle en est le fruit parce qu'elle est issue des combinaisons foisonnantes des forces de forme qui inventent et créent tout ce qui est afin de réaliser le Désir.

Elle en est l'instrument parce que, à travers elle, les forces de forme continuent de tendre vers plus de Beauté, d'Harmonie, d'Ordre et de Perfection.

Ainsi, toute créature a d'autant plus de signification et de sens, qu'elle participe plus à la réalisation du Désir, par son existence même. Par ses œuvres.

Ainsi se dessine le fondement de toute éthique.

Mais les créatures ne sont pas des êtres en elles-mêmes, distinctes et séparées de l'Être.

Elles ne sont que des formes particulières, ici et maintenant, en constante évolution et en perpétuel échange avec le monde autour d'elles.

Elles sont comme des vagues sur l'océan : épiphénomènes formels participants d'un Être qui les dépasse, les intègre, les porte et les transcende.

L'Être est Un, essentiellement.

La diversité des formes est purement existentielle, superficielle.

Elle est illusion.

Le regard de l'homme crée des frontières autour des choses et des êtres ; mais ces frontières n'existent que dans son infirmité à ne pas percevoir la continuité de l'Être entre les êtres.

Rien n'est séparé. Tout est lié.

Tout est dans l'Un. Partie intégrante de l'Un.

Comme les vagues sur l'océan.

Chaque créature exprime l'Être sans en être un par soi-même.

Chaque créature est une existence particulière sans essence distincte.

Au sein du Projet qui est la réalisation du Désir, chaque créature prend sens, par sa contribution passive et active.

Sa contribution passive vient de sa forme et de son existence même, comme réponse à un besoin qui la dépasse.

Sa contribution active vient de ses œuvres.

Une œuvre sera bonne dès qu'elle contribue à la réalisation du Désir, c'est-à-dire en engendrant un peu de Beauté, d'Harmonie, d'Ordre ou de Perfection.

L'œuvre bonne engendre la Joie.

Elle sera bonne aussi dès qu'elle élimine un peu de laideur, de dissonance, de chaos et de barbarie.

L'œuvre bonne combat la Souffrance.

Toute existence est placée au centre de la Joie et de la Souffrance.

Elle prend sens et valeur dès lors qu'elle augmente la Joie et qu'elle diminue la Souffrance.

Et l'homme appelle Bien la croissance de la Joie.

Et l'homme appelle Mal la croissance de la Souffrance.

Ainsi naît la Loi des hommes.

Et le Mal existe parce que l'Être est être de Désir, et que le désir non satisfait est Souffrance. C'est aussi pourquoi les créatures existent.

Le Mal, la Souffrance et tous les êtres procèdent de la même source : le Désir insatisfait de l'Être-Un.

Et les souffrances des créatures ne sont que le reflet et l'expression des souffrances de l'Être-Un.

La Souffrance existe dans le monde parce que l'Être-Un, par son Désir, est en voie de Perfection, mais qu'Il ne l'a pas encore atteinte.

La mission propre à chaque créature est de contribuer à cette Perfection à venir, pour la Joie et contre la Souffrance.

Et la Loi morale est simple et limpide.

Faites naître la Joie.

Faites reculer la Souffrance.

Œuvrez pour le Bien et la Joie contre le Mal et la Souffrance.

Mais la Joie et la Souffrance sont inextricablement liées, en de complexes combinaisons, dans l'espace et le temps.

Là commencent les lois des hommes.

Lorsque débute le démêlage des écheveaux des causes et des conséquences, des intentions et des hasards.

Une créature n'est ni bonne ni mauvaise en elle-même.

Elle naît bonne parce qu'elle naît.

Elle est alors bonne passivement, par sa seule forme qui est réponse. Qui est puissance. Qui est promesse.

Elle devient bonne par ses œuvres. Lorsque ses œuvres exaltent sa forme et réalisent sa puissance et sa promesse.

Toute créature est l'expression particulière du Désir de l'Être-Un en marche vers sa Perfection.

Toute créature est au centre d'une Alliance entre elle et l'Être-Un : l'Alliance pour la réalisation du Désir dans l'accomplissement du Bien et l'avènement de la Joie.

Au sein de chaque créature, le Désir prend une forme particulière et ouvre la porte vers le Bien et la Joie.

Mais plus elle est haut dans l'échelle du monde, plus la créature est libre de refermer cette porte et de rester sourde à l'appel de l'Alliance pour la réalisation du Désir par le Bien et la Joie.

Et la seule récompense du Bien réalisé est la Joie qu'il engendre.

Et la seule punition du Mal réalisé est la Souffrance qu'il engendre.

Il n'y a aucun autre monde ; ni paradis, ni enfer qui ne soient de ce monde.

Toute créature est mortelle.

Au-delà de sa mort, rien ne subsiste d'elle que les conséquences de ses œuvres et la mémoire de sa trace dans la chair de l'Être.

Car le passé ne meurt pas.

La conscience de l'homme est ancrée dans le présent seulement, mais l'Être se crée comme se crée une tapisserie dont le présent n'est que la navette. La navette passe, mais les motifs tissés demeurent et vivent de leur vie propre loin de la navette qui n'en a été que l'instrument.

Ainsi des existences des créatures dont chacune trace un motif particulier sur la tapisserie du monde.

Lorsque le motif est achevé et que meurt la créature, sa conscience quitte la navette du présent pour vivre de la mémoire vivante de la tapisserie dans la chair de l'Être. Elle quitte la périphérie pour rejoindre l'Intérieur.

Seul l'Être-Un est éternel et immortel.

Mais en Lui et par Lui, chaque créature participe de Son immortalité et de Son éternité.

Lorsqu'une existence est réussie, le motif laissé derrière elle participe de la Beauté et de la Perfection de l'Être-Un.

Cela peut être appelé Paradis.

Si elle est ratée, le motif est laid et devra être retravaillé de l'Intérieur ou s'effacer.

Cela peut être appelé Enfer.

Il en est ainsi pour toutes les créatures.

Pas seulement pour l'homme.

Mais plus pour l'homme que pour les autres créatures qui, moins que lui, ont conscience et liberté.

L'homme.

L'homme est une créature.

Procédant du même courant que toutes les créatures.

Ni perfection, ni aboutissement de la création et de son évolution.

L'homme aussi n'est qu'une des étapes, qu'un des instruments inventés par les forces de forme pour la réalisation du Désir.

Il se distingue seulement par un peu plus de complexité encore que les autres créatures. Donc par un peu plus de liberté et un peu plus de conscience.

En ce sens, il n'y a pas continuité, mais saut.

L'homme est pont et passage entre le niveau de la Vie et le niveau de la Pensée.
 Entre Nature et Culture.
 Entre monde matériel et mondes immatériels.
 Il ouvre de nouvelles dimensions pour la réalisation du Désir.
 Celles de l'idée. De la forme pure. De l'Art. De la création libre et sans
 pesanteur. De l'abstrait. Du conceptuel.

L'homme est Un.
 Fait de Terre, d'Eau, d'Air et de Feu.
 Et la Terre lui donne Corps et présence charnelle au monde.
 Et l'Eau lui donne Cœur et présence émotionnelle au monde.
 Et le Feu lui donne Esprit et présence intellectuelle au monde.
 Et l'Air lui donne Ame et présence spirituelle au monde.

Et l'Ame de l'homme est triple.
 Elle est d'abord reflet du Désir originel qui est éternel.
 Elle est ensuite porteuse de l'élan vital qui est immortel.
 Elle est enfin source d'une personnalité particulière qui est mortelle.

Et le Corps, le Cœur, l'Esprit et l'Ame de l'homme ne font qu'Un, indissociables,
 indifférentiables.

Tous participent de son être et de sa mission. De sa signification.

Par son Corps, l'homme reçoit et donne. De là naît le Bien.
 Par son Cœur, l'homme ressent et aime. De là naît le Beau.
 Par son Esprit, l'homme connaît et invente. De là naît le Vrai.
 Par son Ame, l'homme est révélé et prie. De là naît le Sacré.

Et le Bien, le Beau, le Vrai et le Sacré ne forment qu'une seule et même chose.
 Celle qui l'objet du Désir.

Du Cœur de l'homme partent trois ponts.
 L'un vers le monde matériel de la Nature, par le Corps.
 Le second vers les mondes immatériels de la Culture, par l'Esprit.
 Le dernier vers l'absolu de l'Être-Un, par l'Ame.

Mais le Cœur est au centre.
 Car l'Amour est au centre.
 Amour charnel et intellectuel et spirituel.
 Sensibilité et émotion.
 Intuition et passion.

L'Amour est Désir.

Désir de fusion. Désir d'union. Désir d'unité.
 Et le Désir est le centre de l'Être-Un.
 Amour de la Beauté par les yeux du Cœur.
 Amour de l'Harmonie par les yeux du Corps.
 Amour de l'Ordre par les yeux de l'Esprit.
 Amour de la Perfection par les yeux de l'Ame.

L'Amour, la Bonté et la Joie se confondent.
 L'Amour désire l'union.
 La Bonté réalise l'union.
 La Joie goûte l'union.

Et l'Amour est joyeux.
 Et la Joie est bonne.
 Et la Bonté est aimable.

La Sainteté.

La Sainteté est atteinte lorsque l'Amour, la Bonté et la Joie sont réalisés de façon permanente en l'homme.

La Sainteté est une quête qui réunit en elle toutes les quêtes de l'homme.
 Elle est le terme réussi de l'ascèse humaine.

Toutes les religions des hommes en ont fait leur centre et leur but car l'Un est unique et le Désir est unique.

La Sainteté a donc bien plus d'un chemin.
 Aucun n'est le meilleur. Aucun n'est le pire.
 Tous mènent au même terme : l'union avec l'Un.
 L'union avec l'Un au-delà et en deçà des illusions de la multiplicité des créatures.
 L'union avec l'Un par Amour, avec Bonté et pour la Joie.
 L'union avec l'Un par le Corps, par le Cœur, par l'Esprit et par les trois Ames.

Les étapes de la Sainteté sont multiples.
 Ses noms et ses voies aussi.
 Sagesse, Gnose, Mystique, Prophétie, Révélation, Mystagogie, Transfiguration,
 Parousie, Théodicée, Illumination.

La Sainteté commence par la pleine et claire conscience de la Vacuité.
 L'Être est totalement et absolument Un.
 Rien en lui de distinct.
 Il ne contient donc rien que lui-même.
 Il est donc Vide.
 Mais d'un Vide plein.

C'est ce Vide plein que l'on nomme Vacuité.

La non-Vacuité commence avec la distinction et le multiple. Elle sourd de l'illusion et du regard infirme de l'homme.

La Vacuité n'est pas le Néant.

Elle n'est pas le non-être.

Elle est pleine. Elle exprime que rien de ce qui est aux yeux des hommes, n'est par lui-même.

Ce sont l'esprit et les sens de l'homme qui créent en imagination les objets et les êtres distincts qui ne sont en fait que des formes que prend, ici et maintenant, l'Un indifférencié.

Aucun être, aucun objet n'existe en soi.

Seul l'Un est, et il est vide de tout « autre ».

Ici naît la Vacuité.

Par la Vacuité, la conscience sait que l'Un est au-delà et en-deçà de tout ce qui semble exister aux yeux des hommes.

La Sainteté se développe ensuite par le Détachement.

Puisque rien n'est hors l'Un qui est indifférencié, s'attacher à quoique ce soit, c'est s'attacher à une illusion.

C'est vivre dans l'absurdité.

L'attachement est à l'origine de toutes les angoisses et de toutes les peurs.

Et donc de toutes les violences. De toutes les haines. De toutes les colères. De toutes les guerres. De toutes les barbaries.

Être attaché à quoi que ce soit, être ou chose, idée ou règle, c'est avoir peur d'en être séparé ou privé.

C'est avoir peur de celui qui pourrait s'en saisir.

C'est déjà haïr et se préparer à se défendre, donc à se battre.

L'exigence de Détachement est ainsi la conséquence inéluctable de la claire conscience de la Vacuité de l'Un.

Mais ce Détachement n'est pas indifférence.

Il est joie.

Il est pleine jouissance de l'instant dans l'instant, pour l'instant, mais sans aucune prétention à la possession qui, illusoirement, espère prolonger l'instant dans la durée.

L'homme profane craint l'éphémère.

Le détachement découvre la joie dans tout sans jamais rien posséder.

Il s'inscrit dans la fluidité de l'Être-en-devenir qui coule comme une eau infinie où chaque homme est un tourbillon, une vague, une écume.

Le détachement s'inscrit dans l'instant. Exclusivement. Laisant le passé à la mémoire et l'avenir à la confiance.

La Sainteté se construit encore par cette Confiance.

Elle n'est pas abandon à la fatalité.

Il n'y a pas de fatalité.

Car la fatalité anéantit la liberté qui fonde l'Alliance.

Or le détachement offre une source infinie de liberté inouïe.

Car être détaché, c'est être délié.

C'est n'être plus prisonnier ni esclave de rien.

C'est s'être libéré de tous ses esclavages intérieurs.

Dans cette libération s'établit la Confiance.

Elle se construit et se nourrit dans l'instant qui, lorsqu'il est vécu totalement, établit une totale harmonie entre le moi et l'Un, entre le relatif et l'absolu, entre l'éphémère et l'éternel, entre le fini et l'infini.

Cette harmonie-là préfigure la Joie accomplie.

La Sainteté s'accomplit aussi dans la Gratuité.

Puisque l'Être est Unité absolue et Amour absolu, puisque l'Être est Vacuité absolue, alors toute œuvre doit s'épanouir sur le principe de Gratuité.

Détachement et Gratuité se répondent.

Ils se répondent au sein de la Vacuité.

L'Être ne punit ni ne récompense.

Il n'est ni un père, ni un maître. Il est. Et l'homme est, en Lui.

Le Détachement dit : Je ne possède rien, donc je ne peux rien perdre, donc je n'ai plus peur : je capte la Joie de chaque instant.

La Gratuité dit : Je ne veux rien posséder, donc je ne demande rien, donc je n'attends rien : j'agis dans la Joie de l'accomplissement de l'Alliance.

Les Religions.

Il y a autant de chemins vers le Divin qu'il y a d'êtres humains pour vouloir en parcourir un.

Mais il n'y a qu'une seule Foi : celle qui est commune à tous les mystiques de tous les temps, de toutes les contrées du monde et de l'esprit.

Celle qui sait que l'Être est Un.

Celle qui sait que cet Être-Un est inconnaissable, mais qu'Il est tout en tout, forme et substance, mémoire et désir.

Celle qui sait que tout ce qui est, et tout ce qui vit, et tout ce qui pense, et tout ce qui aime, et tout ce qui prie, participe de Lui totalement comme la vague participe totalement de l'océan.

Chaque peuple exprime le Divin dans sa langue. Et chaque langue traduit le Divin dans ses mots à elle qui ne sont ni pires, ni meilleurs que les mots des autres langues. Mais qui ne leurs sont pas non plus superposables.

Chaque culture induit sa propre religion.

Celle de l'Hébreu. Celle du Grec. Celle du Latin. Celle de l'Arabe. Celle du Sanskrit. Celle du Mandarin.

Les religions sont affaire de langue d'abord. Elles deviennent affaire de rites et de temples après. Certaines deviennent encore affaire de prêtres et de pouvoirs.

Et chaque religion, comme chaque être humain, cultive, successivement ou en parallèle, l'accès au Divin selon les quatre portes : celle des actes du corps, celle des concepts de l'esprit, celles des élans du cœur et celle des extases de l'âme.

Quatre voies donc.

La voie de l'action est celle de l'engagement éthique au service d'un projet social fondé sur l'Alliance avec le Divin, sur la coopération à l'avènement d'un monde sans souffrance, d'un monde de Joie et de Paix et de Beauté. Cette voie se décline en des millions de chemins individuels entre le dévouement doux et universel et le militantisme fanatique et intolérant.

La voie de l'esprit est celle de la théologie, du discours sur le Divin, de la théorie qui est la contemplation intellectuelle et conceptuelle de l'ineffable.

La voie théologique se décline aussi en myriades d'écoles dispersées entre le « je-ne-sais-rien » humble et ouvert, et le « je-sais-tout » dogmatique et fermé.

La voie du cœur est celle de l'amour et de la contemplation. La religion se fait ici émotion.

Le Divin est aimé en Lui-même ou au travers de ses Créatures. Mille sensibilités s'y épanouissent entre compassion universelle et macération morbide, entre amour de la vie et haine de la vie.

La voie de l'âme est celle de la mystique, de l'immersion totale dans le Divin, de l'union fusionnelle avec Lui. Au-delà de l'ego ou en deçà de lui. En l'annihilant ou en le sublimant. Par l'extase technique ou l'ascèse initiatique.

Ces quatre voies coexistent et se complètent. Elles se combattent parfois.

Chaque langue, chaque culture en favorise naturellement une.

L'arabe du Coran favorise la voie de l'action.

Le latin de la Vulgate favorise la voie de la théologie.

Le grec des Évangiles et le sanskrit du Bouddha favorisent la voie de la sensibilité.

L'hébreu de la Torah et le mandarin du Tao Te King favorisent la voie de la mystique.

Seul le latin est devenu une langue réellement morte.

Avec lui, meurt le discours théologique dogmatique du « Je-sais-tout » normatif, totalitaire et culpabilisant.

Avec lui, meurt ce Dieu personnel, externe au monde, cruel ou stupide, qui inflige la souffrance du haut de sa triste et parfaite transcendance imbécile.

Ce Dieu-là est mort.

A Auschwitz et à Hiroshima.

Avec lui, meurent tous les paganismes et polythéismes déguisés, tous les mensonges des miracles et des apparitions, des magies et des superstitions, tous les inquisiteurs et tous les missionnaires.

Avec lui, meurent les Paradis et les Enfers de l'au-delà, de « l'autre monde », de l'après-mort.

Avec lui, meurent les morales de la bonne conscience et de la rétribution.

Avec lui, meurent le péché originel, l'immortalité de l'âme individuelle, la résurrection des morts et le jugement dernier.

Avec lui, meurt le péché ! Pas l'erreur. Pas le Mal.

Avec toutes ses morts, renaissent enfin toutes les religions authentiques :
celles de la responsabilité de l'homme face à ses propres souffrances ;
celles de l'imperfection de l'Être et de son désir essentiel de perfectionnement ;
celles de l'unité absolue de tout ce qui est, et du monisme sous toutes ses formes ;

celles de l'immanence du Divin en tout et de Sa transcendance englobante et fusionnelle ;

celles de Son inconnaissabilité ;

celles de la tolérance mutuelle entre tous ces hommes de foi, en quête d'un peu plus de Joie, de Paix, d'Harmonie et de Beauté ;

celles du détachement et de la compassion universelle.

La conscience.

Celui qui s'éveille, ressent l'existence.

En deçà de tous les mots qu'il s'inventera pour inventorier les morceaux de sensation qu'il jugera plus dignes de son attention, en deçà de tous ces inventaires, de leurs catégories, de leurs typologies, en deçà de tout cela, il ressent l'existence globalement, comme un plongeur ressent l'océan qui l'englobe.

Avant même d'ouvrir les yeux, celui qui s'éveille sait qu'il est, non parce qu'il pense — il ne pense pas encore — mais parce qu'il ressent qu'il y a de l'existence et qu'il y a conscience de cette existence.

Et il dira JE au lieu de cette conscience qui ressent l'existence.

Ce JE est un lieu de conscience où l'existence se ressent.

Et cette conscience ne sortira plus de ce JE qui est son lieu spécifique, dont elle est comme prisonnière, non par contrainte, mais par définition.

Prison confortable aux contours flous, sans murs précis, truffée de fenêtres et de portes qu'il faudra apprendre à ouvrir tout grand.

Regard... Écoute... Sensation... Sentiment...

Autant de fenêtres entrouvertes sur l'Autre qui est tout ce que l'on veut sauf JE, non par contrainte, mais par définition, parce que la conscience, dans le JE, connaît bien vite que Tout n'est pas JE et que l'existence qui vit hors du JE, est existence de l'Autre, grand Autre.

Du dialogue du JE avec l'Autre naîtra la pensée, forme organisée de conscience au sein du JE.

Alors se fera cette immense découverte que dans l'Autre, il existe des lieux de conscience similaires au JE qui, eux aussi, se nomment Je.

Pour JE, ces Je-là deviennent des TU.

Du dialogue du JE avec les TU, naîtront tous les langages, formes conventionnelles de la pensée.

Alors commence le grand voyage de l'esprit, à partir de cette triade : Je, Tu, Autre.

D'elle sourd la dynamique spirituelle d'où naîtront toutes les questions que le langage posera à la pensée, d'abord, et à la conscience derrière la pensée, ensuite.

Alors commence le grand voyage !

Au bout du chemin l'Un naîtra comme synthèse absolue et définitive de la triade.

Et le Divin émergera comme sa face invisible. Comme face invisible de Je, de Tu et de l'Autre.

Et en chemin vers le Un, la conscience évoluera comme par niveaux successifs, s'élargissant, s'approfondissant, jusqu'à étendre son lieu initial à la totalité de l'Être, par degrés, par cercles concentriques. Jusqu'à englober tous les Je, tous les Tu et tous les Autres.

Alors Je et Un sont un seul et même Être.

Englobant tous les langages, mais libérés d'eux tous.

Au-delà de toutes les religions qui ne sont que langages, et libérés d'elles toutes.

Au-delà de tous les rites qui ne sont aussi que langages, et libérés d'eux tous.

L'élargissement/approfondissement progressif de la conscience individuelle vers la conscience universelle est l'ascèse fondamentale de toute mystique.

De proche en proche.

Par cercles concentriques.

L'élargissement/approfondissement de la conscience commence par le détachement.

Détachement de l'individuel vers l'universel.

Il commence aussi par la gratuité.

Gratuité qui est comptabilité de l'universel au-delà de la comptabilité de l'individuel.

Il commence aussi par la compassion.

Compassion qui est sortie de l'individuel vers l'universel.

La Nature.

La Nature est ce que l'homme est capable de percevoir de l'Être au travers des fenêtres de ses sens.

La Nature est la peau de l'Être. Elle est le vêtement du Divin qui est à nu sous elle.

Comme un vêtement bien ajusté, la Nature laisse deviner les formes de l'Être qu'elle habille.

La Nature exprime le Divin qu'elle habille.

De l'union de la Nature et du Divin, naît l'Un.

La Nature est la face visible par l'homme de l'Un.

Le Divin est la face invisible par l'homme de l'Un.

L'Être-Un est au-delà et en deçà de la Nature et du Divin.

Puisqu'il est invisible de lui, l'homme dit du Divin qu'Il est surnaturel, qu'Il est mystère.

Ce ne sont que des mots.

Ils naissent des infirmités des sens de l'homme incapables de percevoir l'Être-Un.

Lorsqu'il lit la Nature, l'homme y cherche l'immuable. Il y cherche de la permanence.

Il y cherche de l'Éternité alors que tout y est mouvement, changement, mutation et métamorphose.

Mais l'homme fini toujours par trouver ce qu'il cherche.

Et l'homme s'invente des lois de la Nature pour s'expliquer les régularités qu'il repère.

Et il fait de ces lois des immuables.

Et il y soumet tout ce qu'il perçoit.

Mais il ne voit pas que c'est son regard qui élimine l'impermanence pour ne lui présenter que le peu fluctuant.

Son regard filtre le bouillonnement des torrents pour ne conserver que quelques galets. Et de la forme des galets, il conclut que le monde est solide et pesant et dur et rond.

Mais que sait-il alors du torrent qui a façonné ces galets ?

Et l'homme ne sait pas non plus que ce qu'il nomme les lois de la Nature ne sont que des recettes que l'Être-Un s'est inventées pour poursuivre sa métamorphose vers plus de perfection par la complexité.

Et qu'à chaque strate de son périple, Il invente de nouvelles recettes, parfois sur base des anciennes, parfois totalement neuves.

Les lois de la Pensée sont autres que les lois de la Vie qui sont autres que les lois de la Matière.

Plus on monte sur l'échelle de la complexité, moins ces lois sont contraignantes.

Plus il y a de degrés de liberté.

Plus émerge la Liberté.

Le Divin est la chair de l'Être-Un sous le manteau de la Nature.
 Et la Nature révèle le Divin qu'elle habille de près.
 Et les formes de la Nature sont les formes du Divin.
 Celui qui lit le livre de la Nature, lit aussi celui du Divin.
 Et de ces lectures naîtra peut-être la Connaissance de l'Être-Un au-delà de tous les livres.

L'Être-Un en quête de plus de perfection, invente la Nature peu à peu, sans idée préconçue, sans plan précis autre que son Désir.

Il l'invente par essais et erreurs successifs.

Ne conservant dans Sa mémoire cosmique que les inventions qui marchent, et les réutilisant chaque fois que l'occasion s'en présente.

Cherchant toujours de nouvelles recettes qui lui apportent quelque saveur de Beauté.

Et l'homme, dans son Alliance avec Lui, est artisan dans le monde de la métamorphose de l'Être-Un.

Lui aussi participe à cette invention permanente, à cette improvisation cosmique, à cette création continue.

Sa Liberté l'en rend coresponsable.

L'homme est fait à la ressemblance du Divin parce que l'homme participe de la Nature et que la Nature est le reflet des formes du Divin.

La Culture.

Mais par l'homme, L'Être-Un s'est inventé la Pensée.

Et la Pensée crée au-delà de la Nature, d'autres mondes.

Des mondes immatériels.

Des mondes virtuels, faits d'idées, de signes et d'images.

Par la pensée de l'homme, le Divin s'échappe de la matière et part à la conquête de nouveaux univers infinis.

Comme l'arbre qui s'enracine dans la terre mais ne lui appartient plus, les mondes immatériels de la Pensée s'enracinent dans le monde matériel de la Nature mais s'échappent de ses lois et de sa substance.

Comme une seule terre nourrit des myriades d'arbres, le monde matériel s'ouvre sur des infinités de mondes immatériels.

Ce sont les mondes de la forme pure.

Les mondes de l'information pure.

Les mondes de l'imaginaire.

Les mondes de l'imaginal.

Par la Genèse, l'Être-Un s'était échappé de son unique dimension temporelle et avait inventé l'espace.

Par la Pensée, le nombre des dimensions de l'Être-Un est devenu infini.

Chaque langage que l'homme s'invente, ouvre des espaces infinis de création potentielle.

Musiques.

Poésies.

Mathématiques.

Dessins.

Couleurs.

Modèles.

Concepts.

Signes.

Codes.

Et l'ensemble de tous ces espaces immatériels se nomme culture.

Par la Culture, l'Être-Un s'est doté d'un nombre infini de dimensions.

Un. Quatre. Infini.

Arborescence des dimensions divines.

Par deux grandes explosions de l'Être : celle de la Genèse et celle de la Pensée.

Et l'homme est l'artisan de cette dernière.

Il est un pont entre le matériel et l'immatériel.

Dernier maillon de la Nature et premier pionnier de la Culture.

Par lui, l'évolution change d'espace.

Par lui, la complexification se libère de l'inertie matérielle pour prendre son envol sans contraintes dans les mondes de l'imaginaire et de l'informationnel.

En pensant, l'homme dote l'Être-Un de la Pensée. Du penser.

L'homme devient le cerveau de dieu.

Le Divin pense par l'homme. Comme le Divin est pensé par l'homme.

L'homme et le Divin se créent, s'inventent et se pensent mutuellement.

Seul l'Être-Un est par lui-même, en lui-même.

Le Monde dote l'Être de la Nature.

La Nature dote l'Être de l'Homme.

L'Homme dote l'Être de la Pensée.

La Pensée dote l'Être de la Culture.

Ainsi l'Être se développe et poursuit sa métamorphose jusqu'au bout de Son Désir.

Je suis ça, Je est Lui, Lui est Un.

C'est Lui qui vit et agit, souffre et jouit par mon corps.

C'est Lui, aussi, qui pense et qui connaît, qui invente et se souvient par mon esprit.

C'est Lui, toujours, qui aime et qui ressent, qui devine et qui pardonne par mon cœur.

C'est Lui, enfin, qui se révèle et qui se prie par mon âme.

Je ne suis qu'une forme au creux du monde, ici et maintenant.

Un vase.

Un vase tout rempli de Lui, rien que de Lui.

Comme l'eau et l'amphore.

L'amphore sans eau n'est que vide.

L'eau n'a de forme que dans l'amphore.

L'amphore donne forme à l'eau.

L'eau donne sens à l'amphore.

Et chaque vase est unique. Mais aucun n'est indispensable.

Chacun a sa propre forme, venue des mains d'un potier parfois malhabile, toujours inventif.

Et la plupart des souffrances des hommes viennent de la confusion du Je et du Lui.

Je n'est que Son reflet à la surface d'un lieu, à la surface d'un instant. Je suis Lui, ici et maintenant.

Et Lui est une eau vive, perpétuelle. Ainsi l'amphore en se pétrifiant, devient obstacle. Alors, dans la pierre pétrifiée, triomphe le Je. Et avec lui, la mort. Et avec la mort naît la peur. Et la peur pétrifie.

Pour être vivante comme est vive l'eau qui coule, l'amphore doit réapprendre la souplesse de la glaise fraîche. Par sa mollesse, elle devient incassable. Et la mort n'est plus alors qu'une illusion, car la glaise n'est que de l'eau, un peu plus dense, un peu plus compacte, un peu moins fluide.

Et l'eau rejoint l'eau en lui offrant ses formes multiples et changeantes.

Le mouvement reprend ses droits.

Je n'est plus.

Je est tout.

Je est Lui.

Je est Un.

Je est vacuité et détachement.

L'amphore qui sèche et se pétrifie, meurt et se casse. Elle fait croupir en elle l'eau qu'elle emprisonne.

L'eau y pourrit des miasmes de la stagnation.

L'amphore alors pue des haleines fétides des lieux sédentaires de fixation et de pourrissement. Des lieux d'immondice où les corps se vautrent, hallucinés, dans la fange frivole, pour tenter d'oublier leur vide sale.

La vie ne vit que de mouvement !

La fin du mouvement est la fin de la vie.

Lorsque s'arrête le voyage, se rompt le mince fil qui relie l'écume humaine au torrent divin.

Alors crèvent les bulles.

Alors, leur vide intérieur éclate et leur mince apparence brillante et irisée s'évanouit dans l'oubli et le néant.

Éphémère.

Être eau dans l'eau avec l'eau.

Être filet d'eau dense dans le torrent d'eau vive.

Couler.

Ni écume, ni galet : eau.

L'écume éclate de vide.

Le galet s'érode d'inertie.

L'eau seule coule et rejoint l'océan.

Devenir poisson ou algue.

Car le poisson n'est qu'eau et forme.

Car l'algue n'est qu'eau et forme.

L'un nage et voyage.

L'autre flotte et s'ancre.

Tous deux épousent l'eau. Ni écume, ni galet.

Libération.

Les hommes sont bien plus libres qu'ils ne le croient.

Leurs besoins réels quotidiens sont, fondamentalement, bien moins importants qu'ils ne le savent et ne le disent généralement.

Combien de ces innombrables besoins indispensables et vitaux ne sont pas en réalité factices, artificiels, inventés de toutes pièces par l'homme lui-même ?

A vouloir un résidence secondaire, on se crée des obligations.

A vouloir un chien, on se crée des servitudes.

A vouloir une fortune, on se crée des aliénations.

A vouloir des plaisirs onéreux, on se crée des créanciers.

A vouloir être aimé, on se crée des engagements.

Souvent, l'homme est le bâtisseur de sa propre prison. Il forge ses propres fers au nom du « devoir » ou du « il faut bien... ».

Comme si ces besoins factices et artificiels lui étaient indispensables pour se justifier, pour se donner une raison d'être, pour s'excuser de n'avoir pas fait ce qu'il aurait fallu faire au bon moment.

A force de se créer des obligations factices, l'homme en oublie ses obligations essentielles, celles qui, seules, lui donnent sens et signification dans ce monde qui n'est pas le sien, dans cette histoire qui n'est pas la sienne, mais dont il n'est que l'instrument, l'outil, l'artisan et le métayer.

Que faut-il, à l'homme, pour vivre une vie pleine ?

Peu de chose en somme : de quoi nourrir son corps, son cœur, son esprit et son âme !

Avec ces nourritures-là, somme toute modestes, il est armé pour apporter sa pierre au chantier du monde.

Sa vraie puissance est en lui, dans sa capacité de créer, de rêver, de s'exprimer dans les mille langages que ses ancêtres ont peu à peu élaborés et qu'il élabore à son tour.

Un toit, un peu de nourriture chaque jour, un peu de vin, quelques livres, quelques objets (les plus jolis possible), un peu de musique, et voilà bouclée la besace du nomade et de l'ermite.

Pouvoir aussi adoucir ou abrégé les souffrances de son corps lorsqu'elles adviennent, par trop douloureusement.

Tout le reste est superfétatoire.

Mais ce n'est guère ainsi que vivent les hommes de notre siècle qui, pour fuir leur néant intérieur, cherchent à posséder tout ce dont ils n'ont guère besoin afin de ne pas avoir à penser à ce qui leur manque.

Et pourtant, ce qui leur manque et qui leur fait si peur est tellement proche, tellement accessible.

Il est à portée de main : cela s'appelle la simplicité.

Rien n'est plus triste que ces mendiants riches, que ces mendiants de l'évidence, que ces mendiants misérables parés d'ors et de bruits volatils et frivoles. Rien n'est plus triste que ces prisonniers du paraître qui perdent leur vie à la gagner alors qu'ils la possèdent déjà sans le savoir, qui gaspillent leur existence à se doter de moyens qu'ils ont en eux déjà, à foison.

Pourquoi l'homme passe-t-il le plus clair de son temps à se créer des contraintes factices et artificielles afin de posséder l'inutile, plutôt que de se consacrer à l'essentiel, simple et à portée de main ?

Posséder des poissons rouges...

Que personne ne regarde vraiment...

Qui coûtent de l'argent (qu'il faut aller gagner en plus du reste), pour leur achat, leur aquarium, leur nourriture...

Qui impliquent les voisins ou la famille pendant les vacances...

Qui demandent du temps de soin et de nettoyage...

Qui crèvent souvent, d'ennui ou de tristesse, personne ne le sait vraiment...

Ou de négligence, ou d'ignorance, ce qui est pire...

Et qui se demande si les poissons rouges sont heureux de vivre prisonniers d'un aquarium ?

L'homme serait plus libre sans poissons rouges !

Les poissons rouges seraient incontestablement plus libres et plus heureux sans l'homme !

Et de même pour tant de choses...

Pour ces chiens et ces chats et ces chevaux dont on fait des esclaves pour mieux les dompter...

Pour ces canaris et ces serins ou ces colombes que l'on encage pour mieux les capturer...

Pour ces bois et ces champs que l'on enclôt pour mieux les laisser en friche...

Pour ces paysages que l'on bétonne pour mieux les envahir...

Pour ces fleurs que l'on cueille pour mieux les envaser...

Pour ces femmes que l'on voile pour mieux les violer...

Pour ces enfants que l'on bât pour mieux les exploiter...

Pour ces hommes que l'on honore pour mieux les châtrer...

Pour ces ignares que l'on discipline pour mieux les embrigader...

Pour ces travailleurs que l'on syndicalise pour les rendre plus dépendants et plus assistés.

Pour ces entreprises que l'on rackette pour mieux les dominer en les appauvrissant.

L'homme est-il donc si allergique à la liberté qu'il n'a de cesse que d'en brimer, que d'en brider toutes les manifestations ?

Et tout vient de cet instinct débile de possession, alors que seule la jouissance importe.

La possession. Et pourtant, aucun linceul n'a de poches.

Possession...

Qui possède est possédé !

Ceci n'est pas un appel à la pauvreté, au vœu de pauvreté.

Ceci est un appel au détachement !

Pour survivre, il faut user des choses, des biens, des êtres. Il faut se protéger parfois et préserver quelque réserve.

Soit !

Mais faut-il nécessairement toujours posséder pour pouvoir utiliser ?

L'homme cherche-t-il toujours à ne posséder que ce qui est indispensable à sa survie ?

Le chant de joie de l'oiseau en liberté dans les bois n'est-il pas toujours plus beau que le pauvre chant désespéré de l'oiseau en cage ?

Et surtout, l'entendre sans le posséder, ne permet-il pas de l'offrir aussi à tous ceux qui passent et qui écoutent ?

Mais cette générosité-là n'est guère en vogue, elle ne coûte que le prix de la sagesse.

LA VOIE INTERIEURE
(14 décembre 1997)

La voie externe est celle qui prévaut en Occident ; elle est celle du cerveau gauche ; elle est celle des sens et de la mémoire, de l'image et du modèle, de l'observation et du langage, de la séparation et de la schizophrénie, de l'objet et du sujet, du moi et du ça, du monde et de l'homme ; bref, elle est celle de la dualité.

Cette voie devient une impasse dès lors que l'essentiel est le sous-jacent, l'éphémère, le ténu, le subtil, l'impermanent.

Elle est une impasse pour les sciences de la complexité, donc pour les connaissances de demain.

La voie alternative est celle du cerveau droit : celle du développement de l'intuition et de l'inscription dans l'instant présent vécu totalement.

Il s'agit donc de renouer le lien perdu avec le sous-jacent.

La vague a oublié qu'elle est l'océan.

La vague a perdu le contact direct, par l'intérieur, avec l'océan dont elle n'est qu'une vague, un épiphénomène, une forme éphémère et locale, une expression impermanente et changeante.

Les écoles de méditations orientales ont cultivé, des siècles durant, cet accès intérieur et immédiat au sous-jacent, au substrat universel, à l'Un au-delà ou en deçà, comme on voudra, des choses et des êtres, à l'océan sous les vagues.

Mais l'occident n'est guère prêt à s'immerger dans ces techniques sophistiquées, mais inadéquates et souvent inefficaces, quoique leurs thuriféraires puissent en dire.

L'occident doit donc s'inventer ses propres techniques méditatives, c'est-à-dire, ses propres techniques de retrouvailles avec l'instant et le sous-jacent.

Il doit apprendre à se réintégrer dans l'Être, sans passer par ses sens, ses mots, ses concepts et ses raisonnements.

Il doit se retrouver à sa source.

Et malgré les louables efforts des maîtres zen ou tibétains, je ne pense pas que ces retrouvailles passent par des étapes analytiques et rationnelles.

Bien sûr, on pourrait proposer un cheminement logique passant successivement par la souffrance du moi, la conscience de l'impermanence du moi, l'évanescence du moi illusoire, la conscience de l'un, l'immersion dans le courant du un, etc.

Mais un tel cheminement conduit peut-être au *savoir* de l'Un et de sa relation à l'homme, mais il ne conduit pas au *vécu* de l'Un.

Il faut donc chercher autre chose.

Il s'agit de renouer le nœud défait.

Non pas contre les autres formes de connaissance ou d'appréhension de l'Être, notamment par la voie extérieure.

Mais en plus d'elles, par l'immédiateté de l'immersion dans l'instant au moyen de l'intuition, c'est-à-dire de cette écoute mystérieuse de l'ineffable qui chante en nous.

Écoute intérieure active mais non filtrante, non interférente, non captivante, non possédante, non analysante, non conceptualisante, non réfléchissante, etc.

La réussite de cette écoute intérieure, aboutit à ce que les mystiques de toutes les traditions et de toutes les époques, ont appelé l'extase.

Les moyens d'y parvenir ont infiniment varié selon les horizons : danses, méditations, yogas, macérations, ascèses, philocalies, psalmodies, hésychasmes, oraisons, respirations, alcools et drogues, flagellations, etc.

BREVIAIRE
(28 décembre 1997)

L'Un est Un : un, unique et unitaire.

1. L'Un est l'Être dans son intégralité.
2. L'Un intègre le Tout.
3. L'Un est l'être en devenir.
4. Il est poussé par son Désir vers sa Finalité.
5. Sa finalité est la réalisation de son désir.
6. La chair unique de l'Être est l'énergie.
7. Elle est l'instrument de la réalisation de son désir.
8. Les chemins de l'Être se créent pas à pas.
9. La chair de l'Être porte toutes les cicatrices des succès et des échecs du désir.
10. Pour parler de son moi avec les autres moi, l'homme a inventé l'Homme.
11. Pour parler de ce qu'il voit avec les autres moi, l'homme a inventé le Monde.
12. Pour parler du reste de l'Être avec les autres moi, l'homme a inventé Dieu.
13. Pour mesurer l'étendue du monde, l'homme a inventé l'Espace.
14. Pour mesurer les mouvements du monde, l'homme a inventé le Temps.
15. Les yeux de l'homme ont des fenêtres et des trames.
16. Il ne voit pas ce qui est au-dessus ou au-dessous de ses fenêtres.
17. Il ne voit pas ce qui est plus ou moins que ses trames.
18. Il ne voit que le permanent parmi l'impermanence.
19. Il ne voit que le massif parmi le subtil.
20. Il ne voit que la peau de l'Être, que les vagues à la surface de l'océan.
21. Pour le permanent qu'il voit, l'homme invente des lois.
22. Pour le massif qu'il voit, l'homme invente des frontières.
23. Les lois reflètent la mémoire de l'Être et les cicatrices de sa chair, pas sa créativité perpétuelle.
24. Les frontières reflètent les mots de l'homme et la trame de ses yeux, pas la réalité de l'Un.
25. La pluralité des êtres est une invention des yeux et des mots de l'homme.
26. L'homme ne voit pas le lien qui unit, il croit donc à la séparation.
27. L'homme ne voit pas le furtif, il croit donc au durable.

- 28.L'Un sait ce qu'il voudrait devenir.
- 29.L'Un ne sait pas ce qu'il devient.
- 30.L'Être s'invente à chaque pas de l'Un vers la réalisation de son désir.
- 31.L'homme, le monde et Dieu sont les outils et les artisans de cette réalisation.
- 32.Lorsque le désir sera réalisé, l'Un, l'Être, l'homme, le monde et Dieu seront confondus.
- 33.Cette convergence est appelée Amour.
- 34.L'amour fait passer du désordre du désir inassouvi qui est Souffrance, à l'ordre du désir réalisé qui est Joie.
- 35.L'Être invente perpétuellement de nouveaux chemins vers l'ordre.
- 36.La force du désir pousse l'Être vers l'ordre selon de multiples voies qui se complètent et se répondent et s'harmonisent.
- 37.L'ordre naît de la simplicité.
- 38.Il est deux forces de simplicité : l'uniformité qui nivelle, la vitalité qui ordonne.
- 39.Ces deux forces sont actives partout et toujours, dans le petit comme dans le grand, dans le furtif comme dans le durable, dans le subtil comme dans le massif.
- 40.Ces deux forces, en se conjuguant, engendrent toutes les formes que l'homme prend pour des êtres.
- 41.La force d'uniformité aplanit les chaos.
- 42.La force de vitalité bâtit les structures.
- 43.La force d'uniformité fait mourir les structures.
- 44.La force de vitalité fait renaître les chaos.
- 45.L'homme appelle lois naturelles, les formes récurrentes de l'énergie.
- 46.L'homme appelle lois morales, les formes récurrentes du désir.
- 47.L'Être n'a pas de lois. Il a seulement de la mémoire et il crée toujours mieux de nouvelles formes.
- 48.Les lois sont l'expression, dans les langages des hommes, de quelques bribes de la mémoire de l'Être.
- 49.L'homme cherche les lois naturelles dans le livre du monde.
- 50.L'homme cherche les lois morales dans le livre de son âme.
- 51.Lorsqu'il trouve, l'homme dit que Dieu lui a révélé sa loi.
- 52.Ainsi l'homme et l'Un noue un dialogue double par le monde et par l'âme.
- 53.Le dialogue par le monde s'appelle science.
- 54.Le dialogue par l'âme se nomme foi.
- 55.La conjugaison des forces d'uniformité et d'ordinalité engendre les formes de la complexité.
- 56.Cet engendrement se fait par paliers successifs le long de l'échelle de l'évolution et de l'histoire.
- 57.La forme informe l'énergie.

- 58.L'énergie réalise la forme.
- 59.La complexité engendre de plus en plus de formes avec de moins en moins d'énergie.
- 60.L'abstrait s'amplifie.
- 61.L'Être se dématérialise.
- 62.La complexité tend vers la simplicité.
- 63.La simplicité sublime la complexité.
- 64.Le désir engendre les forces qui créent la forme.
- 65.La forme simple réalisera le désir et naîtra de la complexité.
- 66.Le désir inassouvi engendre la vraie souffrance.
- 67.Le désir réalisé engendre la vraie joie.
- 68.L'homme appelle Mal ce qui engendre de la souffrance ou détruit de la vraie joie.
- 69.L'homme appelle Bien ce qui engendre de la joie ou détruit de la vraie souffrance.
- 70.L'Un ignore le bien et le mal.
- 71.L'Un souffre et jouit.
- 72.La réalisation du désir sera la fin des temps de vraies souffrances pour l'Être et tous les êtres.
- 73.Les illusions engendrent les fausses souffrances.
- 74.Toutes les frontières sont des illusions : la naissance, le moi et la mort sont des frontières.
- 75.Les illusions engendrent les fausses joies.
- 76.Toutes les possessions sont des illusions : la richesse, le pouvoir et la gloire sont des possessions.
77. L'amour dénonce les illusions.

CONFIANCE
(3 janvier 1998)

La foi en l'Un, en la réalité de l'unité foncière, essentielle et originelle de tout ce qui est, n'est pas raisonnable en ce sens qu'elle échappe radicalement au discours rationnel et discursif.

La foi en son Désir à atteindre une finalité mystérieuse ne l'est pas davantage.

Certitude n'est pas Vérité : la vérité est un attribut divin, largement au-delà des infirmités humaines.

La certitude est un choix de l'intuition.

Et les pistes de certitudes sont finalement peu nombreuses.

Au niveau du principe, il n'y en a que deux : ou bien l'existence a un sens qui, forcément, la dépasse puisqu'elle en procède, ou bien elle n'en a pas et la vie, l'homme, les valeurs, les dieux sont des amas d'absurdités n'ayant que l'absurde pour horizon.

Le seul vrai choix, celui de la foi, infiniment au-delà des maigres talents de la raison, est celui-là : transcendance ou absurdité.

Quel que soit le choix fait, il est respectable et indémontrable. Mais entre athéisme absolu et foi absolue, il n'y a place pour rien. Tout le reste est bavardage de salon ou d'académie.

Avoir la certitude que l'Être a une finalité au-delà de l'homme, c'est opter pour la transcendance : c'est un pas, mais il ne résout rien.

Quelle est cette finalité ?

Quelle est la clé de son mystère ?

Ce secret est-il accessible ou restera-t-il à jamais le dernier apanage divin fermé à l'homme ?

Là intervient la confiance.

La confiance ne dit pas quel est le secret de la finalité.

Par contre, elle dit : peu importe la finalité, créez votre chemin dans la direction et avec les outils que je vous indique, et vous verrez bien.

Suis-moi, viens derrière moi, tu verras bien.

La première voie, le premier pas de l'Amour est la confiance.

Confiance en la transcendance plutôt qu'en l'absurdité.

Confiance en l'intuition plutôt qu'en la raison.

Confiance en l'avenir plutôt qu'au passé.

Confiance en la créativité plutôt qu'en la mémoire.

Mais la confiance ne doit pas être aveugle. Elle doit être consciente, posée comme un acte rationnel, face aux infirmités de la raison.

Il n'y a ni miracle, ni hasard.

Il y a autour de chaque projet, un champ morphogénique qui attire les événements et les opportunités ; mais ce champ se nourrit exclusivement de confiance, confiance en soi, confiance au projet.

La chance, le hasard, le miracle n'existent pas. Les événements sont attirés par la confiance aussi sûrement que les masses matérielles sont attirées par la gravitation.

La gravitation est à l'espace ce que la confiance est au temps : un attracteur.

La confiance protège efficacement contre toutes les fausses souffrances. Elle inhibe ou éteint toutes ces fausses souffrances qui forment la majorité de nos douleurs humaines, celles qui naissent de la peur, de l'angoisse, du doute, du remords, du regret, etc.

Par contre, il y a de vraies souffrances contre lesquelles la confiance est impuissante : ce sont les souffrances cosmiques dont participent tous les êtres de chair et de sang, et qui témoignent de la souffrance divine, celle d'être loin encore de Sa perfection à venir. Cette souffrance-là, l'Être-Un n'en est pas quitte, pourquoi et comment l'homme confiant le serait-il ?

Contre les fausses souffrances, interviennent les champs morphogéniques, nourris de confiance, et attracteurs d'événements et d'opportunités.

Ils courbent l'espace des états comme les champs de force gravitationnelle ou électromagnétique ou nucléaire creusent l'espace-temps matériel.

La confiance, puisqu'elle élimine les peurs, fait ouvrir les yeux, avec bienveillance, sur le monde et sur soi-même. Elle dessille et rend apparents les événements et opportunités que nos peurs voilaient.

Elle ouvre les portes de l'instant présent. Elle rend présent au monde et à la multitude de ses richesses et opportunités. Elle rend éveillé, ouvert, attentif.

Mais il faut prendre garde : la confiance n'est pas un don que l'on reçoit une fois pour toutes, et qui permet de « dormir sur ses lauriers ». Elle requiert du travail, de l'effort, de l'énergie ; elle se cultive.

Ce n'est parce que la fenêtre est ouverte que les oiseaux entrent sans qu'on ne les attire avec quelques graines.

Établir la confiance, la maintenir et la cultiver sont un processus continu, impliquant l'énergie de l'homme à tout instant. Comme l'ordre...

La confiance et l'instant présent sont en dialogue perpétuel. La confiance ouvre l'instant présent et en rend toutes les richesses accessibles, alimentant ainsi le cercle vertueux de l'épanouissement.

En retour, l'instant présent, pourvu qu'on en cultive les trésors, nourrit la confiance et la renforce.

Foi et confiance se renvoient l'un à l'autre : la foi nourrit la confiance de ses certitudes comme la confiance nourrit la foi de ses joies.

Pour les deux, l'ennemi est le doute.

Ne plus douter ni de soi, ni de ses certitudes, sans sombrer ni dans l'orgueil, ni dans le fanatisme.

Un acte de foi, quelque'indémontrable — par essence — soit-il, est une hypothèse de vie dont on forge une certitude afin d'en faire le socle de sa construction intérieure.

Peu importe que cette certitude soit la vérité, pourvu qu'elle soit suffisamment plausible et vraisemblable pour être hors de portée des ratiocinations ou des flagrants délits de contrevérité. Dès qu'elle est stable, elle suffit à écarter tout doute et, donc, à permettre la continuité et la pérennité de la dynamique de construction intérieure.

Peu importe vos certitudes particulières pourvu qu'il y en ait de suffisamment vraisemblables pour construire hors du sable. Car le doute est un sable qui enlise, paralyse, étouffe et finit par tuer. Il est la matière première de ces déserts où il ne pousse rien.

Seul le risque de la certitude — l'antidote du doute — permet d'entreprendre et de se dépasser. Et comme par miracle, plus la construction devient haute et solide, plus elle devient légère et aérienne jusqu'à se détacher complètement de son socle et de ses certitudes initiales, et à flotter librement dans les espaces, bien au-delà de toutes les certitudes possibles.

Toute certitude est un point de départ indispensable ; jamais un point d'arrivée.

Les indispensables certitudes initiales ne servent qu'à ancrer la confiance, à offrir un terreau aux racines naissantes de la pousse.

Une fois ancrée, la confiance peut se développer par elle-même, sans tuteur.

Les champs morphogéniques creusent dans le désert du temps, ces chemins de l'histoire où s'inventent pas à pas les merveilles de l'évolution des mondes. Ils répondent à une tension, à une force téléologique, effet de cet attracteur étrange qu'est la finalité de l'Être.

Ces chemins de créativité sont multiples : larges et droits comme des autoroutes ; étroits et sinueux comme des sentes de chevriers. Ils canalisent, sans les déterminer, les forces créatrices à l'œuvre dans tous les êtres.

Ils agissent sur l'histoire comme les chemins de plus grande pente agissent sur les corps mécaniques dans un champ physique. Ils induisent l'émergence de formes nouvelles d'être en suscitant des convergences d'événements et d'opportunités.

Ils sont d'autant plus puissants qu'ils naissent d'un pôle téléologique ou d'un attracteur étrange plus profond.

Confiance est le mot des hommes pour désigner cette capacité à créer un pôle téléologique profond, capable de susciter des forces morphogéniques puissantes.

La confiance comme toute force morphogénique, est une force d'ordre. Elle favorise la convergence des êtres et des choses dans le temps, vers un ordre complexe, vers une organisation dynamique et vivante.

En fait, les champs physiques ne sont que les manifestations dans l'espace-temps de ces champs morphogéniques de l'espace des états.

Tout le problème de l'homme est d'établir cette confiance capable de courber le monde. La foi en une finalité cosmique de l'Être y est d'un grand secours. En effet, dès que se pose la question de « la confiance », suit immédiatement la question de « la confiance en quoi ? ».

Pour être réellement puissante, la confiance ne peut se contenter de relatif, de demi-certitudes, de vagues peut-être.

Un sculpteur qui attaque un bloc de marbre sans avoir la certitude inébranlable qu'il parviendra à en « sortir » en chef d'œuvre, ne réussira qu'à gâcher le matériau et à produire une horreur.

De même, lorsqu'un homme s'attaque à la chair du monde, il ne pourra drainer les énergies et les germes nécessaires que par la force de sa confiance en lui et en son projet.

La genèse de cette confiance est double.

D'abord, il y a la foi en l'existence d'un champ morphogénique cosmique résultant de la finalité ultime de l'Être lui-même. Cette foi permet de se dire que, pour autant que le projet particulier dont on parle, s'inscrive en harmonie avec ce projet transcendant auquel il participe, il y a de bonnes chances pour que les champs morphogéniques se conjuguent et augmentent encore la puissance de la volonté agissante et de la confiance active.

C'est le « Aide-toi et le ciel t'aidera ».

Ensuite, il y a la confiance en soi, en ses propres talents, en la propre connaissance que l'on a de soi, de ses points forts mais aussi surtout de ses points faibles.

Car un champ morphogénique ne fait que favoriser la convergence des énergies et des germes, des événements et des opportunités, mais cela ne sert de rien si l'homme qui se trouve au centre de ces convergences ne sait rien en faire.

Et derrière la confiance en soi, il y a aussi la certitude de pouvoir se tirer d'affaire dans presque toutes les situations.

Même s'il rate une frappe, le sculpteur expérimenté ou talentueux sait qu'il pourra « rattraper » le coup en transformant légèrement le projet et en l'adaptant aux effets de l'accident.

De même, l'homme confiant sait qu'il y a une solution à tout problème et que toute erreur est rattrapable. Il sait que l'échec n'a d'importance que s'il ne devient pas défi.

Il sait que ses ressources créatives sont infinies pourvu qu'il sache les solliciter.

Mais il sait aussi qu'il y a une condition essentielle à sa confiance : sa capacité à refuser la peur, l'angoisse et la panique, ces immondes destructeurs de confiance.

Là est probablement le plus difficile : ne plus être accessible à la peur.

Cela ne signifie nullement qu'il faille devenir téméraire ou inconscient ou casse-cou.

Ceci implique seulement une attitude sereine devant le danger de quelque nature soit-il : développer une tranquillité apaisante qui transforme la menace ou le danger en un problème à résoudre le plus efficacement possible avec une économie maximale. Rien de plus, rien de moins.

Ici la sagesse rejoint les arts martiaux.

Malheureusement, la confiance ne s'apprend presque nulle part.

Ni la confiance en l'Être...

Ni la confiance en soi.

MANIFESTE
(4 janvier 1998)

Dieu est mort
Il s'est taillé la barbe
Il est tombé de son nuage
Les hommes ne l'ont pas reconnu
Il a peur
Il a pris honte
D'avoir laissé croire
Qu'il était tout puissant
Que le péché avait un sens
Que la souffrance était un bien
Que la mort était l'ultime délivrance
Il pleure
Il prie le néant
Il appelle les ciels d'hier
D'envoyer une espérance neuve
Qu'il cherche en vain dans les nuages vides
Pauvre dieu
Qui ne sait pas encore
Qu'il est comme moi, comme nous,
Une vague sur l'océan de l'Un
sur l'océan de vie
Sur la Vie
Un

.

SOUFFRANCES, SOUFFRANCE
(7 février 1998)

Tout commence par la conscience de la souffrance. Par le scandale de la souffrance. Par la peur de la souffrance.

La souffrance est le cœur et le moteur de tout questionnement humain. De toute métaphysique, de toute éthique, de toute connaissance, de tout art.

La souffrance engendre la métaphysique pour se comprendre.

La souffrance engendre l'éthique pour se maîtriser.

La souffrance engendre la connaissance pour se juguler.

La souffrance engendre l'art pour se dissimuler ou pour se hurler.

Tout commence par cette question : pourquoi y a-t-il de la souffrance ?

Pourquoi l'homme souffre-t-il ? Du monde, des autres, de lui-même, de la mort, de la misère, de la tristesse.

Cette question est à la source de toutes les religions. Chacune tente d'y répondre avec ses mots, avec ses concepts, avec ses modèles : illusion ici, rédemption là, épreuve ici, combat là.

Et les hommes se sont inventés des dieux à l'image de leur réponse : dieu vide, dieu cruel, dieu jaloux, dieu guerrier.

Mais la réponse juste est infiniment plus simple : l'Être-Un est une chrysalide, il n'est plus chenille, il n'est pas encore papillon.

L'Être-Un est au travail ; il est en travail comme une parturiente.

L'Être-Un est en travail, en train d'accoucher de lui-même ; il est en souffrance, et de cette souffrance naissent toutes les souffrances, toutes les douleurs, toutes les peines du monde et des hommes.

Le Mal n'existe pas ; c'est un mot humain, un mot abstrait inventé pour expliquer. Le mal n'existe pas, seule la souffrance qui « fait mal », existe.

Et l'homme est en travail avec l'Être-Un ; chaque homme est un petit muscle qui, en travaillant, en se contractant jusqu'à la crampe, jusqu'à la douleur, contribue à l'enfantement de l'Être parachevé.

L'Être est cette chrysalide en combat contre elle-même ; à force d'efforts inouïs de chacune de ses fibres, elle parachèvera sa métamorphose, déchirera sa coque, déploiera ses ailes magnifiques et s'envolera dans ce nouvel espace aérien inconnu absolument de la chenille de naguère.

L'homme participe de et à cette métamorphose de l'Être-Un. C'est son travail. C'est sa mission. C'est sa justification.

Le processus de métamorphose de la chenille en papillon est probablement la métaphore la plus pertinente pour exprimer cette vision de l'histoire du monde et de l'origine de la souffrance dans le monde (ce que les hommes appellent, à tort, le mal).

L'Être passe de la perfection de la chenille à laquelle il a renoncé, à celle du papillon à laquelle il aspire.

Et l'espérance, c'est précisément la rupture du cocon et le déploiement dans le ciel des ailes magnifiques du papillon enfin achevé, enfin libéré.

La chenille et son monde terrestre ne seront plus ; le papillon découvrira le monde aérien, un autre espace, une autre perfection, radicalement autre et nouvelle.

Ainsi toutes les souffrances du monde et des hommes, ne sont-elles que les pâles reflets, les échos des souffrances et des douleurs de l'Être en métamorphose.

De cet Être désormais imparfait, impuissant, souffrant...

L'homme s'est inventé des dieux omniscients, omnipotents, parfaits et étrangers au monde, extérieurs et distants : ces dieux-là n'existent pas. Ils ne sont que les fantasmes affolés d'hommes désespérés cherchant à conjurer leurs propres faiblesses en rêvant aux miracles qui n'arrivent jamais.

L'Être-Un est un Être en devenir, en fragilité, en solitude et en souffrance.

Et c'est la mission et la justification de l'homme de mettre sa liberté et ses talents au service de cette métamorphose, en solidarité avec l'Un.

Mais il est partie intégrante de cet Être-Un en métamorphose et en souffrance. Il participe de cet Être, de cette métamorphose, de cette souffrance. Et ses propres douleurs en sont le reflet et l'écho.

Être homme, c'est être impliqué dans la souffrance de l'Être. Bon gré, mal gré.

Mais toutes les souffrances de l'homme trouvent-elles leur source dans la souffrance de l'Être ? L'homme « subit », certes, certaines souffrances auxquelles il ne peut rien, qui s'abattent sur lui comme autant d'inévitables fatalités. Alors, il hurle aux injustices et aux cruautés divines, comme si les dieux y pouvaient quelque chose.

Mais à bien y regarder, on voit sans beaucoup de peines, que ces cas-là sont bien rares, et que, le plus souvent, l'homme est lui-même cause de ses propres souffrances, par bêtise, par ignorance, par méchanceté, par paresse, par négligence, par inconscience, par insouciance.

Lorsque la météorite vient frapper le toit d'une maison tranquille et anéantit dans son incendie atroce les enfants d'une famille heureuse, il s'agit d'une souffrance subie, injuste, infâme dont rien ni personne, pas même les dieux, ne sont responsables : cette souffrance-là est vraiment la souffrance de l'Être-Un impuissant et fragile, victime de ses propres tourments.

Mais lorsque l'homme brûle un enfant parce que les siens appartiennent à une autre race, à une autre religion, à une autre nation, il ne s'agit plus de souffrances

subies et injustes : il s'agit de barbarie humaine dont l'homme et l'homme seul est responsable. Les dieux n'y sont pour rien. L'Être-Un encore moins. Puisque l'homme est libre, il est responsable, et toute souffrance née des effets de sa liberté n'est imputable qu'à lui seul.

Même lorsque ces souffrances induites par lui ne sont pas voulues, sont engendrées par de l'ignorance ou de l'inconscience ou de la sottise, lui et lui seul en reste totalement responsable.

Lorsque des enfants meurent de maladies, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même d'avoir dépensé ses talents, ses ressources et son temps à inventer des machines de guerre plutôt que des vaccins ou des médicaments.

Lorsque des enfants meurent de faim, il est seul responsable de n'avoir pas voulu acheminer là-bas les surplus de ses greniers d'ici, de n'avoir pas voulu leur enseigner comment faire pousser le mil ou le maïs ou le blé ou le riz, de n'avoir pas voulu mettre sa science et ses techniques en branle.

Lorsque des enfants meurent dans un tremblement de terre ou dans un typhon, il est encore responsable de n'avoir pas voulu prévenir de ce que sa science lui fait prédire afin de sauver à temps tout ce qui peut l'être, c'est-à-dire presque tout.

Lorsque des enfants meurent sous les balles ou dans des camps, il est évidemment le seul responsable de ses barbaries, de celles de celui qui tire, et de celles de celui qui torture ou emprisonne, et de celles de celui qui sait et ne dit rien, et de celles de celui qui ne sait pas et ne veut rien savoir.

Mais il n'y a pas que la souffrance des autres. Que dire de nos propres souffrances intérieures ?

L'injustice et la cruauté divines n'y ont-elles pas la part belle ?

Les souffrances intérieures sont au fond les seules ; les souffrances des autres ne sont que des reflets, des images, des imaginaires, perçues (parfois) mais jamais vécues réellement.

Mais de nos souffrances personnelles, il en va bien autrement.

Celles-là viennent-elles de l'Être-Un ?

Quelles sont-elles ces souffrances-là, si chevillées à nos existences personnelles ?

D'où sortent-elles ces souffrances humaines intimes ?

Toutes relèvent des peurs de l'ego : peur de la mort, peur de la tristesse, peur de l'humiliation, peur de la solitude, peur de la pauvreté, peur de la dépossession, peur de la honte, peur de l'inconfort, peur de la faiblesse, et tant d'autres.

Toutes relèvent des illusions du moi.

Toutes sont dérisoires.

Dès que l'ego qui se prétend être par et pour lui-même s'évanouit, dès que s'affirme la personne qui est ce masque par lequel la parole sonne, par lequel s'exprime l'Un qui est l'océan dont la personne est la vague, alors disparaissent ces peurs et les souffrances factices qu'elles engendrent.

La mort, la solitude, la honte n'existent plus.

La possession, le confort, l'orgueil ne sont plus que vanités.

La faiblesse, la tristesse et l'humiliation ne signifient plus rien.

Ils ont raison les sages qui disent que la souffrance est, et que la souffrance naît du désir, et que l'extinction du désir éteint la souffrance.

Ils ont raison de croire que tous les désirs humains sont éteignibles par la seule volonté et la seule discipline de l'homme lui-même. Il y a là une voie immense de sagesse, indispensable au progrès de l'homme face à lui-même et à son existence.

Mais le Désir suprême de l'Être-Un ne pourra être éteint que par l'avènement du Royaume, à la fin des temps de souffrance, lorsque l'homme et toute la création auront rempli leur mission et que la métamorphose de l'Être-Un sera achevée.

Aussi, tant que cela n'est pas, la souffrance sévira-t-elle dans le monde et dans le cœur des hommes.

Une souffrance rare, mais inévitable, qui fera encore hurler l'homme ignorant ou révolté contre l'injustice et la cruauté des dieux. Il devra alors se rappeler que l'Être-Un souffre plus que lui et que cette douleur qui le vrille, n'est que le pâle reflet, le faible écho de Sa douleur à Lui.

Cette pensée ne résoudra rien, ne consolera de rien, mais il y puisera la force de se relever et de repartir.

Car l'homme n'a pas droit à la désespérance !

Sa mission est la seule voie ; la remplir est sa seule issue.

Car au bout du chemin, toute souffrance sera éteinte, pour l'éternité.

L'Être-Un sera accompli ; la métamorphose et ses douleurs seront terminées ; l'homme n'aura plus jamais peur de rien ; le « mal » sera éradiqué.

La paix et la plénitude seront établies en tous lieux, à tout moment, en profondeur.

LA VALEUR DE L'HOMME
(7 février 1998)

Que vaut un homme ?

Tout disent les uns ; rien disent d'autres ; pas grand-chose affirment les sceptiques et les cyniques ; tous les trésors de la terre répliquent les grands cœurs.

La question est au centre de l'ère qui naît en ces jours de fin de cycle.

Les hommes sont égaux, disent les humanistes.

Et, donc, tous les hommes valent la même chose.

Mais le tortionnaire barbare vaut-il réellement la même chose que le sage bienfaiteur ?

Naguère, l'homme était si rare qu'il n'avait pas de prix.

Mais l'homme, aujourd'hui, n'est plus rare. Au contraire, certains disent qu'il surpeuple la terre et la met en danger de mort.

Mais les hommes de valeur restent bien rares, malgré ce surpeuplement.

Il y aurait donc des hommes de valeur ? Il y aurait donc aussi des hommes sans valeur ?

Que vaut donc un homme ?

Si la valeur de tout homme est incommensurable, alors la vie de tout homme est sacrée et tout doit être fait par tous pour en promouvoir ou en sauver la moindre parcelle.

Si la valeur de chaque homme est mesurable donc finie, alors le prix de sa disparition ou de sa survie, de son élimination ou de son sauvetage, est clair et connu, payable, calculable, comptabilisable, budgétisable.

L'histoire réelle des civilisations, de leurs lois et de leurs guerres montre assez que ce second raisonnement est celui que l'homme s'est presque toujours appliqué à lui-même, partout, en tout temps.

Alors : que vaut un homme ?

Si sa valeur est infinie, alors tous les hommes se valent.

Si elle est finie, alors ils deviennent comparables et donc objectivement inégaux.

Ici encore, au-delà des discours, les faits démontrent l'option seconde, partout, toujours.

Si la valeur de l'homme est infinie, alors se résolvent d'elles-mêmes toutes les questions de peine de mort, d'avortement, d'euthanasie, et toutes les problématiques de guerre, de violence, de drogue, de suicide.

Si elle ne l'est pas, toutes ces questions, toutes ces problématiques restent ouvertes.

En définitive : la valeur de l'homme est-elle infinie ou finie, incommensurable ou mesurable ?

La réponse à cette question est cruciale.

Elle doit être absolue et définitive.

Elle ne peut souffrir la moindre exception, car la moindre faille détruirait irrémédiablement tout l'édifice.

Toute vie dont la valeur serait mesurable et finie, aurait un prix que quiconque pourrait payer pour en être maître, avec droit de vie ou de mort.

N'est-ce pas ainsi que va le monde aujourd'hui, pour qui a des yeux pour voir ? N'en est-il pas ainsi des certains états qui déclarent des guerres et y envoient leurs hommes jeunes ? N'en est-il pas ainsi de certaines entreprises qui achètent des bras ou des cerveaux, et les exploitent jusqu'à l'usure contre des salaires parfois dérisoires ?

Toute la question reste là : que vaut un homme ?

Même les plus idéalistes ne proclament-ils pas depuis toujours et encore aujourd'hui, que leur cause est digne de tous les sacrifices, même suprêmes. Leur vie et celle de leur militant valent donc moins que leur cause ; leur valeur est donc mesurable et finie.

Décidément, l'histoire réelle, même vue avec les yeux des grands cœurs, démontre que la valeur de l'homme est parfois dite incommensurable, mais est presque toujours vécue comme parfaitement mesurable.

Alors, que faire... ? La question demeure entière.

Que vaut un homme ?

On le sent bien, cette manière de poser la question et d'aborder le problème fait tourner en rond.

Pourquoi ? Parce que la question n'a pas de sens : l'homme, cela n'existe pas. Un homme non plus. Seul l'Être-Un existe. Lui seul a valeur, et elle est incommensurable. ou nulle, ce qui, à Son niveau, revient au même, puisqu'Il est absolument incomparable à quoi que ce soit.

Que vaut une vague sur l'océan ? Cette question, ainsi posée, est absurde.

Une vague ne vaut que par l'effet qu'elle produit : elle est « bonne » à un moment si elle pousse le voilier vers sa destination, elle est « mauvaise » à un autre moment si elle noie le nageur qui s'y débat.

Ainsi, ce n'est pas l'homme qui vaut ou ne vaut pas quelque chose, ce sont chacun de ses actes qui vaudra la valeur d'une certaine contribution à la mission de l'homme et à la finalité de l'Être.

Ainsi s'évanouissent tous les débats éthiques sur la valeur de l'homme, dans l'absolu, et toutes leurs conséquences sur les notions d'égalité, de droit, de vie ou de mort, etc.

La notion de valeur de l'homme, dans l'absolu, n'a absolument aucun sens.

La valeur d'un homme, hic et nunc, est la valeur de ce qu'il fait, hic et nunc ; ni plus, ni moins.

Ainsi, il est vrai que les hommes ne sont pas égaux du tout, du moins *hic et nunc* ; mais il est aussi vrai que l'échelle peut s'inverser radicalement, demain ou tout à l'heure, selon ce que feront alors ceux que l'on compare.

Rien de ce qui est humain n'a de valeur absolue : tout est relatif, fluctuant, fluide. La seule aune à laquelle mesurer les actes particuliers (et donc les hommes, hic et nunc) est leur contribution particulière, hic et nunc, à la finalité.

On pourrait appeler cela l'échelle ou le principe téléologiques.

Ainsi, en fonction précise de ce qu'il fait ou ne fait pas, chaque homme, hic et nunc, a une valeur mesurable (par qui ?), mais cette valeur est éminemment fluctuante et variable.

L'homme, chaque homme, ne prend de valeur que par rapport à l'histoire, à son histoire.

C'est peut-être cela que l'orient appelle le karma.

Mais aussi, cette valeur n'est pas qu'individuelle ; puisque l'action est si souvent collective, la valeur doit l'être également.

Et par tache d'huile, la notion de valeur s'étend à toute l'humanité, et à tout le genre humain depuis la nuit des temps, et, au-delà, à toute la Vie, et finalement à L'Être-Un lui-même.

La boucle se boucle : l'Être-Un est l'origine, la finalité et la mesure de toute chose et de tout être et de tout homme !

Mais dans la pratique de l'existence quotidienne, quel impact cette vision pourrait-elle avoir ?

Certainement, celui d'éviter de perdre son temps et son énergie dans les débats oiseux des philosophes et moralistes idéalistes...

Mais surtout celui de ramener l'homme au centre de sa justification et de sa mission : ses actes par rapport à la finalité du monde. Tout le reste est bavardage stérile.

Tout se ramène à ceci : un homme et les hommes ne valent rien par eux-mêmes. Ils ne valent que par leurs actes. Ceux qu'ils ont faits, ceux qu'ils font, ceux qu'ils pourraient encore faire. Actes individuels ou collectifs, banals ou exceptionnels, éphémères ou durables.

Peu importent les intentions ou les motivations, seuls les effets comptent.

Un homme qui détruit est un destructeur, même si son intention était de construire. La justice des hommes qui scruterait et plaiderait les intentions, les

circonstances, les antécédents, serait injuste : seuls comptent les effets des actes. Les explications ne peuvent jamais devenir ni des excuses, ni des échappatoires. Là finirait la justice et commenceraient le compromis, la compromission, le marchandage, la mauvaise foi, la tricherie, le simulacre.

Mais qui peut juger et jauger la valeur d'un acte ? Et comment mesurer cette valeur ?

Toute l'histoire du droit et de la justice des hommes est dans cette question.

La seule certitude est celle-ci : les actes seuls comptent, et leur contribution à la finalité du monde est leur seule mesure.

ESSAI MINIMALISTE
(10 février 1998)

Un.

Un est être et finalité.

L'Un est forme et mouvement.

Le mouvement engendre le temps.

Le temps est la forme du mouvement.

La forme engendre l'espace.

L'espace est le mouvement de la forme.

Le mouvement transforme la forme de l'être vers la forme finale.

La forme finale est la forme minimale.

Le mouvement adéquat est le mouvement minimal.

La substance n'est que par la forme. Sans forme, la substance serait vide.

La substance n'est que la mesure de la forme.

La substance unique est l'énergie, c'est son nom.

L'être est sa forme.

Le mouvement est le changement de forme.

La finalité est la forme finale.

Ainsi ne restent que la forme actuelle (l'être) et la forme finale (la finalité).

L'ensemble formant l'Un.

Puisqu'il y a forme, il y a espace, par définition.

Puisqu'il y a actualité et finalité, il y a mouvement et temps, par définition.

Un.

Forme, actualité et finalité.

La finalité est la minimalité.

Un implique une forme continue sur tout l'espace, sinon il y aurait deux.

Un implique un mouvement continu dans le temps, sinon il y aurait aussi deux.

Mais continu ne signifie pas sans rupture ; il signifie seulement sans interruption.

Il y a des bifurcations. Sans bifurcation possible, il n'y aurait pas de liberté possible, donc pas de création. Donc ce texte n'existerait pas.

Trois concepts unis dans l'Un : forme, actualité, minimalité.
Concision extrême.

Deux questions incontournables.

Comment décrire la forme actuelle et minimale ?

Comment décrire le mouvement minimal de la forme actuelle vers la forme minimale ?

Quel langage pour la forme ?

Quel langage pour la minimalité ?

Comme forme et minimalité se répondent, s'engendrent mutuellement par un jeu dialectique, leur langage doit être communs.

Quel langage unique ?

Les langages verbaux sont inaptes à traiter le quantitatif.

Les langages mathématiques sont inaptes à traiter les ruptures.

Les langages graphiques sont inaptes à traiter l'abstrait.

Les langages musicaux sont inaptes à traiter la rigueur.

Etc.

Ne reste que le langage le plus simple : 0 et 1 (abstrait, quantitatif, rigoureux, discontinu, etc.).

METTRE DE L'ORDRE

(12 février 1998)

Mettre de l'ordre, pour la ménagère, c'est remettre les choses à leur place ; pour le manager, c'est réorganiser, ou planifier, ou hiérarchiser ; pour le magistrat, c'est faire régner l'ordre, c'est-à-dire la loi ; pour le policier, c'est appliquer les règlements et uniformiser les comportements ; pour le physicien, c'est diminuer l'entropie du système considéré.

On sent bien que derrière ces multiples aperceptions, il y a un concept unique : mettre de l'ordre, c'est diminuer le désordre, c'est-à-dire ordonner.

Ce verbe possède deux sens qui se traduisent tous deux, paradoxalement, par « donner un ordre ».

On donne un ordre à un subalterne, c'est-à-dire qu'on lui donne une directive qui réglera son action par obéissance à la règle émise par le chef.

On donne un ordre à un ensemble d'objets, c'est-à-dire qu'on les range dans un certain ordre, selon une certaine règle de rangement.

Il y a donc « ordre » dès qu'il y a existence d'une règle respectée.

En fait, l'ordre est la concordance à une règle, quelle que soit cette règle. L'ordre est la réalisation pratique d'une abstraction, c'est-à-dire d'un principe d'ordonnement compact, contenant très peu d'information, mais permettant d'en générer beaucoup (donc fidèle au principe d'économie), principe « universel » donc reproductible sur le domaine considéré.

L'application d'une règle au sein d'un ensemble chaotique est typiquement un processus de développement fractal, une « prolifération » architecturale.

Admettons le cas suivant : d'un côté, une maison complètement vide, de l'autre un monceau de pièces démontées et d'objets divers constituant le contenu de ladite maison.

Telle qu'ainsi, la maison est inhabitable : tous les meubles sont en morceaux, tous les ustensiles sont épars, tous les ensembles sont démontés, et le tout est pêle-mêle au fond du jardin. Un chat n'y retrouverait pas ses jeunes.

Que faire ? Mettre de l'ordre ! Mettre tout en ordre !

Comment cela se passera-t-il ?

Première considération : il faudra dépenser beaucoup d'énergie (les reins de ceux qui ont déjà déménagé s'en souviennent encore). Que de va-et-vient. Que d'efforts pour soulever, porter, déposer les éléments. Que de travail cérébral pour découvrir les plans de montage (bien entendu perdus lors des déménagements antérieurs) des meubles et ensembles démontés. Que d'énervements lorsque les emboîtements ne

s'emboîtent pas, lorsque les vis ne se vissent pas, lorsque les tenons haïssent les mortaises. Que de discussions et de tentatives d'essais et d'erreurs pour choisir la meilleure place pour telle table, telle garde-robe, tel lit. Bref, toutes les énergies ont été dépensées sans compter : le corps, la mémoire, l'imagination, l'intelligence, les nerfs ont été mis à rude épreuve.

Deuxième considération : partout, sur plusieurs niveaux, revient systématiquement l'idée de plan. Plan d'ensemble de la maison, plan d'aménagement des pièces, plan de montage des éléments, plan de travail, etc.

Ce plan est plus ou moins explicite, et plus ou moins précis : le plan de la maison est physiquement incontournable (y compris la largeur des portes qui sont toujours trop étroites), les plans de montage des meubles et des ensembles sont peut-être disponibles sur forme de papiers plus ou moins clairs, les plans d'aménagement des pièces est bien plus flou, voire totalement improvisé, le travail est plus ou moins organisé et planifié, mais le chien et les gosses se feront un plaisir de perturber tout cela à qui mieux mieux.

Derrière l'idée de plan se cache en fait, celle de règle : règles de disposition, de montage, d'agencement, de coordination, de test, etc.

Troisième considération : l'énergie cérébrale dépensée pour mettre le tas en ordre, a transformé un monceau désordonné d'éléments, en un agencement complexe des mêmes éléments. Ainsi, il y a eu génération de complexité à partir d'un désordre compliqué mais non complexe. Cet ordre complexe est hautement improbable, du même ordre d'improbabilité que de voir s'écrire « Le Rouge et le Noir » par le simple jeu des doigts d'un singe sur un clavier de machine à écrire. Le hasard n'engendre pas d'ordre s'il n'y a pas un champ morphogénétique, une tension téléologique, un attracteur dans l'espace des états : c'est l'objet de la considération qui suit.

Quatrième considération : cette même énergie cérébrale dépensée pour rendre la maison habitable et confortable, a changé un tas inutilisable d'éléments, en un agencement complexe et utilisable des mêmes éléments.

Mais utilisable ou utile par rapport à quoi ? Par rapport à une finalité bien simple, et bien légitime : habiter confortablement la maison. Il est très clair que si le projet change de nature, l'ordre qui en découlera sera très différent, voire sera inexistant : en effet, si l'idée est d'alimenter le feu du barbecue avec le tas de planches qui est dans le jardin, il ne résultera, en fait d'ameublement, qu'un tas de cendres.

En mettant ensemble les mots clé de ces quatre considérations, on obtient : *énergie, règle, complexité, finalité.*

L'ordre est l'expression concrète de la rencontre entre ces quatre concepts :

- l'ordre consomme de l'énergie,
- l'ordre actualise une règle,
- l'ordre engendre de la complexité,

- L'ordre répond à une finalité.

L'énergie, la règle et la finalité sont les trois composantes à l'origine de l'ordre ; la complexité en est la conséquence.

Qu'une seule de ces trois composantes vienne à manquer, et l'ordre n'émergera pas. Interrogeons les une à une.

L'énergie. Dès le XIX^e siècle, les thermodynamiciens savaient déjà qu'il ne pouvait y avoir de décroissance d'entropie sans consommation d'énergie. Tout système complexe a besoin de consommer (de manger, de se nourrir, donc de détruire) pour survivre, pour maintenir son ordre.

La finalité. Notion plus difficile, plus neuve : le matérialisme cartésien classique avait remis la notion de finalité (la cause finale des mystiques et des théologiens) au placard des vieilleries non scientifiques. Les scientifiques de cette fin de XX^e siècle (en ce compris le très matérialiste prix Nobel Jacques Monod) conviennent que sans téléologie (donc sans finalité), il n'y aurait ni complexité, ni ordre (donc ni vie, ni pensée, ni culture) possibles.

Le règle. Voilà la notion la plus neuve, la plus surprenante, la plus déroutante. Elle suscite deux écoles.

La première, franchement idéaliste (au sens platonicien du terme), parle de lois préexistantes, universelles, absolues, sorte de Verbe divin, de Logos fondateur antérieur à l'univers lui-même, incontournables, inaliénables, inamovibles, immuables.

La seconde, nettement réaliste, parle de « trucs » inventés et mémorisés par la nature au fur et à mesure de ses essais et erreurs pour répondre la moins mal possible à la finalité qui l'attire, comme un attracteur étrange, vers la réalisation de son projet.

Dans le premier cas, les règles sont des contraintes pour le projet, préexistantes à lui et venues de l'extérieur. Dans le second, elles sont des outils inventés, de l'intérieur, au fur et à mesure, pour réaliser le projet.

Dans le premier cas, l'intelligence est externe et fixe ; dans le second, elle est interne et créative.

L'histoire de la connaissance humaine montre que l'idée de permanence et d'universalité est systématiquement imputable aux infirmités sensorielles ou mentales de l'homme, et qu'elle est chaque fois démentie par une investigation plus fine ou plus précise (cf. l'insécabilité des atomes, la prévisibilité des trajectoires planétaires, l'immuabilité des particules élémentaires, l'absoluité de l'espace et du temps, etc.).

Tout cela milite, une nouvelle fois, pour abandonner définitivement la vision et l'école idéalistes et platoniciennes, et pour opter résolument pour l'école réaliste : les règles sont des inventions de la nature pour résoudre son problème : atteindre son objectif et réaliser sa finalité.

Ce point est essentiel : les règles ne sont donc pas des contraintes absolues. Elles sont des germes d'ordre, éprouvés, que la nature a en mémoire et garde dans sa panoplie afin de les mettre en œuvre chaque fois qu'elles sont susceptibles de générer de l'ordre adéquat. Cela fonctionne par essais et erreurs. Si aucun truc ne fonctionne, alors il faudra bien inventer autre chose : c'est cela la création continue.

Ainsi, les règles ne sont pas fondatrices d'ordre, mais facilitatrices d'ordre. La nuance est d'importance.

Elle ouvre la porte à la créativité permanente.

La nature accumule dans ses mémoires (?) des règles (on dirait aujourd'hui, avec plus de précision : des heuristiques) qui sont autant de germes potentiels d'ordre, à partir desquels, par un processus de développement fractal, émergeront, par prolifération, une complexité, une organisation, un ordonnancement.

Ces heuristiques sont à l'œuvre partout, en tout, tout le temps. Ils sont des moteurs de génération d'ordre. Leur panoplie est vivante et s'enrichit continuellement des nouvelles inventions de la nature.

L'idée qui germe à ce stade, est d'imaginer que ces règles heuristiques s'engendrent mutuellement en une combinatoire structurée par niveau. Cette idée naît, par exemple, de la constatation que les « lois » de la vie émergent des « lois » de la physique, mais ne s'y réduisent pas ; que les « lois » des sociétés humaines s'élaborent à partir des « lois » de la psychologie individuelle, mais ne s'y réduisent pas non plus.

Comme chaque « règle » ou « loi » exprime, en fait l'existence d'un attracteur simple ou étrange dans l'espace des états, l'idée est séduisante de considérer une structure de poupées russes fonctionnant par zoomings successifs : à un niveau donné de réalité, l'énergie s'organise selon un nombre restreint de règles matérialisées dans l'espace des états par des points représentant les attracteurs qui leur correspondent. Imaginons que la répartition de ces attracteurs laisse apparaître un « nuage » plus dense, il est facile de se hisser à un niveau de zooming supérieur pour « réduire » ce nuage à un « point » représentant une « règle », une « loi » de niveau et de complexité supérieurs. Cette nouvelle règle, s'appliquant à une classe particulière de phénomène (par exemple, la vie ou la société humaine) serait une combinatoire complexe des « règles et lois » sous-jacentes.

Cette approche permettrait de partir à la recherche des « règles élémentaires universelles de base » constitutives de toutes les « règles et lois » particulières. C'est le rêve de la fameuse et inaccessible théorie unitaire qui excite tant les physiciens depuis Einstein. C'est aussi le risque de créer de la complexité là où il n'y en a peut-être pas comme l'on fait les physiciens des particules élémentaires en s'acharnant à inventer des particules de plus en plus inexistantes, de plus en plus fumeuses, pour modéliser quelque chose qui n'a rien de particulière : la matière.

PARTI-PRIS MINIMALISTE
(14 février 1998)

Le minimalisme est l'application systématique, dans tous les domaines de la création, qu'elle soit scientifique, philosophique, esthétique, artistique, technologique, théologique ou managériale, d'un principe directeur simple et unique : celui de la plus grande simplicité, celui de la plus grande sobriété, celui de la plus grande compacité.

C'est, en fait, la transposition, aux actes humains les plus divers, du principe même de la nature : celui de l'optimisation de la densité informationnelle c'est-à-dire celui de la plus grande paresse.

C'est aussi la généralisation d'un vieux principe philosophique appelé « le rasoir d'Occam » du nom d'un théologien et philosophe nominaliste anglais, Guillaume d'Occam (1290?-1349), qui dit ceci : « Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem » (Ne pas multiplier les entités au-delà du nécessaire). Ce principe est encore appelé le principe de parcimonie ou le principe d'économie.

Avant d'aller plus loin, il n'est pas inutile de rappeler qu'Occam était nominaliste, c'est-à-dire qu'il prétendait, comme Roscelin (1050-1120) ou Hobbes (1588-1679), qu'il n'existe pas d'idées générales au sens platonicien du terme : les concepts généraux ne sont que des productions commodes de l'esprit humain pour exprimer, avec un minimum de moyens, des classes de faits ou de phénomènes les plus nombreuses possibles. La science devient alors un langage humain conventionnel tentant d'englober, dans les mêmes modèles, un nombre toujours plus grand d'éléments.

L'attitude nominaliste, en rupture avec la science idéaliste des siècles rationalistes, est assez typique d'un esprit holiste et systémique. Elle revient à refuser toute valeur objective aux concepts, et par suite aux lois et théories scientifiques. Cependant, rien n'empêche, au-delà, de discerner des signes généraux émanant de la nature et alimentant la réflexion théorique ; ceci permet de penser que l'effort de théorisation n'est pas vain et qu'il permet, sinon de connaître, du moins de s'approcher du réel.

Minimalisme, donc.

Le principe minimaliste dit simplement qu'entre deux théories modélisant adéquatement la même classe de phénomènes, il faut considérer comme « vraie » celle qui s'appuie sur le plus petit nombre d'hypothèses.

On le sent bien, il s'agit là d'un principe d'élégance, d'une forme d'esthétique conceptuelle. Mais pas seulement : on le sait, la nature fonctionne, invente, vit, travaille selon un principe d'économie généralisé, partout s'exprime l'idée de minimalisation, de parcimonie, d'économie.

Pourquoi faire compliqué lorsqu'on peut faire simple ?

Il est curieux de constater que ce principe minimaliste a conduit le nature à des exubérances inouïes, à des foisonnements et des combinatoires infinis, à des diversifications exponentielles là où l'on s'attendrait à une uniformité morne et grise.

Là réside précisément le paradoxe.

Cependant, à y regarder de plus près, on conviendra que, très précisément, l'application du principe minimaliste implique une explosion de formes par le simple fait de sa simplicité même. En effet, plus une règle est abstraite, concise, compacte, ramassée, plus elle engendre de combinatoires différentes selon les circonstances.

Par exemple : les 20.000 idéogrammes chinois permettent de représenter des millions d'objets réels, mais ils sont infiniment moins puissants, en terme de potentiel informationnel et communicationnel, que le 0 et le 1 à la base des techniques de digitalisation. Or ce langage binaire est le plus simple — et le plus abstrait — de tous les langages possibles. Il peut véhiculer aussi bien les idéogrammes chinois que les dictionnaires de toutes les langues humaines, mais aussi n'importe quelle image fixe ou animée, n'importe quel son, bruit ou musique, bref n'importe quelle information généralement quelconque, ce que ne peuvent faire les idéogrammes chinois.

De plus, parce qu'il est le plus simple, le langage binaire est aussi le plus facile à apprendre dès lors que l'apprenti a l'habileté nécessaire pour manier des concepts mathématiques abstraits. Apprendre à lire le chinois est une autre paire de manches.

Minimalisme, donc.

Moins il a d'hypothèses nécessaires, plus le modèle a de bonne chance d'être le bon.

« N'importe quel fou peut rendre les choses plus grandes, plus complexes et plus violentes. Cela demande un peu de génie — et beaucoup de courage — d'avancer dans la direction opposée. » (Albert Einstein).

Ou encore, du même : « Toute chose devrait être faite aussi simplement que possible. Mais pas plus simplement. »

L'un est plus simple — et plus abstrait — que le multiple, même si le multiple paraît plus évident.

Donc l'un est une bonne hypothèse pour tenter de modéliser l'Être.

Un seul monde et non deux comme l'imaginent les mythologies platoniciennes, chrétiennes et musulmanes, lorsqu'elles postulent l'existence parallèle d'un monde matériel imparfait et d'un monde spirituel parfait.

Une seule substance — l'énergie — et non deux comme l' imagine la physique classique en distinguant artificiellement matière et vide, ou matière et champ.

Un seul Être et non une infinité d'êtres distincts comme le croient ceux qui croient leurs yeux.

Une seule finalité et non chacun la sienne comme le pensent les égoïstes, les orgueilleux et les désespérés.

Une seule loi : l'ordre de la forme minimale. et non quatre forces fondamentales comme le pensent les cosmologistes actuels.

Et de plus, cette substance unique, cet Être unique, ce monde unique, cette loi unique, cette finalité unique ne sont qu'Un. Ils ne sont que des regards humains différents et complémentaires, avec des yeux et des mots humains, posés sur l'unique réalité.

Il faut bien voir que toute dualité, que toute différenciation, que toute distinction sont artificiellement induites par le regard de l'homme, qu'elles ne traduisent que son infirmité, son incapacité à appréhender l'Être globalement, immédiatement, directement.

L'Être est simple, infiniment, mais c'est l'homme qui le rend compliqué par ses mots et ses modèles, parce que cette simplicité est trop abstraite pour son petit cerveau.

La simplicité naît de l'abstraction.

Et avec elle, la beauté. la pureté.

Combien étaient compliqués les modèles astronomiques avant que Newton ne synthétise la loi de la gravitation universelle. Mais quel saut dans l'abstraction que cette loi : masse matérielle, force qui se propage instantanément partout dans le vide, équation différentielle du second degré, constante universelle de gravitation,.

Au bout de la connaissance, il n'y aura plus qu'une seule phrase, une tautologie absolue et parfaite, vraie mais inutilisable : Tout est Un.

Ou encore : l'Un est Un.

En deçà, il y a l'expérience subjective humaine collectionnant des myriades de faits et d'impressions qui cherchent à se mettre en ordre pour devenir « compréhensibles ».

Entre ces deux extrêmes, il y a les théories humaines qui tentent de raccrocher ces myriades à l'Un. Théories scientifiques, philosophiques ou religieuses, ensemble ou séparément, complémentaires ou contradictoirement.

Et à côté de tout cela, il y a les mystiques de tous horizons, de tout temps, qui court-circuitent le chemin de la théorie et qui, par la pratique de l'extase, plongent directement dans l'Un sans chercher à « comprendre » ou à « formuler ». Parce qu'ils savent que toute formulation, que toute compréhension sont fallacieuses du fait des mots qui découpent ce qui est Un, donc indécoupable.

Ainsi, la théorie n'atteindra jamais l'Un, même si elle parviendra à s'en rapprocher infinitésimalement. Il restera toujours un petit écart, un petit saut : celui qui sépare le modèle du réel. Et cet écart, ce saut, imposeront toujours, en dernier recours, le plongeon mystique au-delà de tous les savoirs, même les plus simples, même les plus abstraits.

La méthode minimaliste — qui n'est pas, qui ne peut pas être une démarche de simplisme, de simplification ou de réductionnisme — consiste donc à vouloir grimper dans l'échelle de l'abstraction/simplicité en quête de l'Un inaccessible au savoir.

La simplicité naît de l'abstraction.

Idée à creuser. Il y a comme une relation de quasi synonymie entre ces trois mots : simplicité, abstraction et concision.

Un modèle est d'autant plus abstrait qu'il recourt à des concepts plus généraux.

Il est d'autant plus concis qu'il utilise moins de concepts.

Il est d'autant plus simple que la formulation de ces concepts est plus triviale.

Pour être concis, il faut être simple.

Pour être simple, il faut être abstrait.

Pour être abstrait, il faut être concis.

Pour être concis, il faut être abstrait.

Pour être abstrait, il faut être simple.

Pour être simple, il faut être concis.

La concision est affaire de langage adéquat.

L'abstraction est affaire de méthode adéquate.

La simplicité est affaire de concepts adéquats.

L'abstraction crée de la simplicité que la concision exprime.

PRIERE
(23 février 1998)

Le Vrai est au-delà de tous les mots de l'esprit.
Le Bien est au-delà de tous les actes du corps.
Le Beau est au-delà de toutes les émotions du cœur.
Le Sacré est au-delà de toutes les prières de l'âme.

L'Un est au-delà du Vrai, du Bien, du Beau et du sacré.
L'Un est le vide plein au-delà de Tout.

MEDITATION :
L'ATTENTION DANS L'INSTANT
(8 mars 1998)

La permanence n'existe pas. Rien n'est permanent parce que tout ce qui est, tout ce qui existe, tout ce qui vit, est mouvement, changement, transformation, écoulement, fluidité.

L'impermanence est absolue. L'impermanence est la seule réalité. Les persistances temporaires que l'homme décèle parfois avec délectation relèvent de son esprit, de ses sens. Ces persistances sont des épiphénomènes émergents. Elles forment la mémoire de l'Un.

Or, l'homme, parce qu'ainsi le veut la paresse de sa pensée et de sa mémoire, cherche à ancrer son esprit dans l'immuable. Il ne recherche, ne regarde, ne voit que les persistances qui s'offrent à lui, et passe à côté de l'essentiel : l'impermanence et le mouvement.

Et s'il ne trouve pas de persistance à observer, alors il les invente sous les noms d'idéal, ou d'absolu, ou d'idée pure, ou de perfection, etc.

Toutes les sciences, toutes les philosophies, toutes les religions ont longtemps cherché désespérément à découvrir derrière l'impermanence « apparente », la « vérité » c'est-à-dire les constituants permanents de la réalité. Mais il n'y a pas de constituants permanents, et l'impermanence n'est pas apparente, elle *est* la réalité. « La Vérité n'a pas de sentier, et c'est sa beauté : elle est vivante ».

De plus, la distinction, la séparation, la différenciation et l'individuation sont des projections de l'esprit humain. L'Être-Un est continu comme un fleuve qui coule, comme un océan vivant de courants et de vagues. Ce sont les sens humains qui créent des êtres et des objets distincts, pour leur donner un nom. Parce que la permanence du mot qui le dénomme, fournit l'illusion de la permanence de l'objet nommé.

En fait, l'Être-Un est totalement impermanent et totalement continu. C'est en ce sens que rien à son propos ne peut être dit et qu'il est ineffable. Les mots, tous les mots, les concepts, tous les concepts, les modèles, tous les modèles sont partiels et partiels ; ils ne reflètent tous que les infirmités et les limites de l'esprit humain qui les inventent. Car là où l'homme prétend découvrir, il ne fait qu'inventer !

Ces vérités ne doivent pas faire renoncer à la pensée, à la science, à la philosophie ou à la religion ; elles doivent seulement les replacer clairement dans le relativisme humain et les faire renoncer à toute prétention d'absolu. Elles sont des chemins qu'il faudra parcourir à l'infini, mais sans jamais atteindre au but. Car le

but est d'entrer dans la connaissance globale et directe de l'Être-Un, connaissance fusionnelle au-delà des mots, des concepts et des modèles, au-delà des sciences, des philosophies et des religions. Entrer dans la continuité et l'impermanence.

Entrer dans la vie de l'Un.

Dans son Être, dans sa conscience, dans son vécu global.

Pour cela, il faut se libérer.

Se libérer du carcan des mots, des concepts et des modèles.

Se libérer des maîtres et des autorités.

Se libérer des fantasmes de la permanence et de la séparabilité des êtres et des choses.

Bref, se libérer de la mémoire qui est le siège fondamental de l'illusion de la permanence.

Bref, se libérer du passé sous toutes ses formes, c'est-à-dire sous la forme des fragments isolés et conceptualisés qui encombrant notre conscience.

Se libérer ne signifie pas rejeter, renier, détruire, se révolter, car ce serait soi-même qu'il faudrait rejeter, renier détruire et renverser. Se libérer signifie relativiser, replacer, conscientiser clairement les infirmités de la pensée conceptuelle classique, et découvrir de nouveaux canaux de connaissance sans référence aux illusions de la mémoire et des mots.

Mais pour se libérer, il faut d'abord s'affranchir des peurs que conjurent les mots et les concepts, les maîtres et les autorités.

L'homme a naturellement besoin de certitudes, et comme l'Être ne lui en offre aucune, apparemment, il s'en invente avec des mots, des concepts et des modèles ; et il conforte ses inventions en recherchant avidement des éléments de permanence dans ce qui n'est qu'un continuum impermanent et vivant.

Soulignez le caractère illusoire et factice de ces certitudes, et la peur s'installe.

Il est bien plus difficile d'accepter de vivre la Vie vivante réelle telle qu'elle est, simplement, que de s'enfermer dans les fantasmes sécurisants de la pensée conceptuelle truffée de certitudes factices.

Ainsi la libération commence avec l'éradication de la peur, ce qui n'est guère malaisé dès lors que l'on sait que seul l'Un est et qu'il est certitude d'être, et que tout être participe de cette certitude d'être un avec l'Un.

Si « je » n'existe pas en lui-même, qu'ai-je à protéger ? Que peut-il bien arriver à un « je » qui n'existe pas ?

De quoi « je » a-t-il peur ?

De ce qu'il ne connaît pas !

Mais que connaît-il ? Ses mots !

Ces mots qui masquent la vie réelle, la vie continue, la vie fluctuante et impermanente, bref, la vie vivante.

A force de ne chercher, de ne regarder, de ne voir que ce qui offre suffisamment de caractère persistant pour entrer dans le moule des mots, « je » passe à côté de l'essentiel, qualitativement et quantitativement.

« Je » a peur de la vie. « Je » cherche la certitude, la sécurité. « Je » aspire à l'immobilité, à l'immuabilité, à la permanence, au repos c'est-à-dire à la mort.

« Ne pas rechercher une sécurité c'est participer à un incessant mouvement où la vie et la mort sont une seule et même chose ».

L'homme a hérité du monde biologique un besoin de sécurité proprement animal : être sûr de pouvoir, demain, boire, manger, dormir et forniquer.

Être sûr de survivre. Être sûr d'échapper à la souffrance et çà la douleur. Être sûr d'accumuler de la joie et du plaisir.

Comme si quoi que ce soit pouvait être sûr. !

Les trois conditions à la libération de l'homme sont le détachement total, la confiance totale et la présence totale.

Le détachement pour exprimer le caractère illusoire du « je ».

La confiance pour éradiquer toute forme de peur.

La présence pour éliminer la mémoire et les fragments de passé qui masquent le présent et l'instant.

Ces trois conditions doivent être réunies avant d'aller plus loin sur le chemin de la connaissance de l'Être-Un.

Pour cela, il faut cultiver l'art de tourner perpétuellement la page.

L'art de perpétuellement partir sans jamais se retourner. L'art de se dépouiller perpétuellement de son passé et de se renouveler, de se recréer à chaque instant.

L'art de ne s'attacher à rien ni à personne.

L'art de cultiver l'amour immédiat, pur, désintéressé, libre, sans l'inféoder ni aux souvenirs que l'on a des plaisirs passés, ni aux projections que l'on fait des plaisirs futurs.

Aimer l'autre pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il a procuré ou pour ce qu'il pourrait procurer.

L'art, enfin, de clairement savoir que chaque instant est résolument neuf, vierge, indéterminé, unique.

C'est l'art, finalement, de se savoir totalement seul et de se réjouir infiniment de cette solitude.

Mais ce savoir, cette conscience ne suffisent pas. Encore faut-il les rendre opératoires, les inscrire dans les faits, dans l'action, dans la vie réelle, vivante et pleinement vécue.

C'est là que commence la méditation.

La méditation est tout le contraire de la concentration. La concentration ferme, occulte, aveugle, rend indisponible alors que la méditation est une ouverture totale sur la totalité de l'instant.

La méditation est l'exercice de la plus complète attention dans l'instant, au-delà de la pensée, de ses mots et de ses concepts.

Être attentif, c'est être présent, totalement présent, à soi-même et au monde ; c'est être éveillé.

L'attention, contrairement à la concentration, est ouverte, accueillante, opportuniste ; elle est vivante et active.

L'attention est une « tension vers » qui est l'opposé de la distraction qui vous « tire loin de », qui vous détourne, vous dévoie de vous-même et du monde.

L'attention est un état de pleine conscience ; elle n'exclut rien.

Conscience de se qui se passe, au dedans comme au dehors de soi, sans jugement ni attachement.

« Je » devient témoin, antenne, lieu de conscience de la Vie telle qu'elle est, telle qu'elle se vit elle-même.

L'attention, c'est abandonner la rive des certitudes et des sécurités factices, et accepter de se plonger dans le courant de la vie comme on entre dans un fleuve.

C'est avoir l'esprit vif et éveillé pour s'inscrire, par chaque mouvement, en harmonie avec les mouvements de l'onde.

Plonger et nager dans l'onde et le courant de la Vie qui coule dans l'instant, mobilise l'énergie vitale qui vient du désir de la joie et de l'aversion de la souffrance.

Cette mobilisation peut être intelligente (créativité, humour, étude, efficacité) ou bestiale (colère, haine, violence, agressivité).

Elle peut puiser à deux sources : soit en volant celle des autres par la tyrannie, la culpabilisation, la mystification ou la pitié ; soit en puisant directement au-dedans et sous l'homme, dans le fond infini et inépuisable d'énergie de l'Être-Un. Mais cette mobilisation, quelles qu'en soient les modalités, n'est possible que dans l'instant : on n'agit jamais « plus tard », on agit ou on agit pas. Point !

L'attention, c'est être attentif au monde et à ses mouvements, à ses événements, à ses opportunités. Mais c'est aussi être attentif à soi, à ses pensées, à ses caractéristiques, à ses modalités existentielles de mobilisation de ses propres énergies vitales.

C'est d'abord se connaître et se reconnaître tel que l'on est, non pour s'attacher ou juger, mais pour s'utiliser à bon escient.

Et commencer par assumer nos propres « défauts », nos haines, nos colères, nos « mauvais » penchants, etc., comme de simples faits, sans juger, sans justifier ni condamner. Ils sont. Un point c'est tout.

Aussitôt, dès que ces caractéristiques ont perdu toute valeur du fait qu'elles ne sont pas jugées (elles ne sont pas valorisées ni négativement dans la condamnation, ni positivement dans la justification), elles commencent à se positiver, ouvrant à l'homme toutes les potentialités jusqu'alors occultées par le souci de respectabilité.

Ainsi, la personnalité ne fait plus ni obstacle, ni filtre à l'immersion libre dans l'instant aux richesses infinies.

L'attention, c'est vivre intensément chaque instant, c'est vivre l'instant, dans l'instant, pour l'instant. C'est ne vivre que l'instant.

S'agit-il de nier le passé? Le passé n'est que le chemin parcouru, sans attachement ni jugement.

S'agit-il de fataliser l'avenir? L'avenir n'est que l'ensemble des possibles qui s'offrent à la liberté créatrice.

Au sein du temps, il n'y a que deux réalités : l'instant et la finalité. Tout le reste est illusion ou fantasme !

L'attention permet de vivre l'instant.

La finalité permet d'éradiquer toutes les peurs qui perturbent et brouillent l'attention.

L'attention portée à l'instant et à toutes ses richesses, porte évidemment aussi sur tout ce que contient l'instant, en ce compris « les autres ».

L'attention favorise la disponibilité et permet, en étant attentif à l'autre, de positiver toute relation, de vivre en paix, c'est-à-dire d'éradiquer la source de tout conflit.

Ne pas attaquer. Ne pas se sentir attaqué. Bien sûr, mais aussi supprimer la distance qui sépare le réel de l'idéal, l'être du désir. L'autre est ce qu'il est, et non ce que l'on voudrait qu'il soit ou qu'il devienne. Il est.

Ne plus le voir comme un réservoir d'énergie vitale à capter pour soi-même.

Trouver sa propre source intérieure d'énergie vitale. Cette source est abondante, elle permet d'abreuver les autres qui ne sont plus perçus comme prédateur, mais comme visiteur. Cela réhabilite l'hospitalité.

L'attention dans l'instant exige aussi de se libérer du *désir* de liberté et de vivre libre dans l'instant. Quel est l'obstacle à cette libération du « désir de liberté » ? Si « je » désire la liberté, c'est que « je » ne me sens pas libre ?

Qu'est-ce qui m'empêche d'être libre *maintenant* ?

Ainsi débute le processus de décryptage des peurs enfouies au plus profond de soi.

Ainsi débute le chemin de la libération.

Être attentif à vivre le présent et non à réaliser un désir qui n'est qu'une projection artificielle hors du présent.

Car la libération est une délivrance.

Comme un accouchement ! Comme une re-naissance ! Comme une initiation ! Comme une extase (*ex stare*) !

La liberté est mouvement.

Et le mouvement est entravé par des obstacles extérieurs et des contraintes intérieures.

Dès que les contraintes intérieures, toujours filles de la peur, sont éradiquées, les obstacles extérieurs n'en sont plus.

Si la voie est une impasse, et que votre orgueil ne vous interdit plus de faire demi-tour, le voyage continue malgré l'impasse qui n'interdit plus rien.

L'homme se forge perpétuellement des obligations artificielles pour se sécuriser, pour justifier ses peurs et ses immobilités.

Être libre, c'est renoncer aux contraintes, aux obstacles et aux obligations.

Être libre, c'est plonger dans le fleuve de la vie et s'identifier à lui, à ses mouvements, à ses courants, à ses vagues et à ses méandres.

Et s'y nourrir de tous les limons qu'il charrie avec générosité.

LES RELIGIONS
(14 mars 1998)

Il y a souffrance.

L'humain exècre la souffrance. Toute forme de souffrance, physique ou morale, réelle ou imaginaire.

Il y a joie.

L'humain désire la joie. Toute forme de joie, physique ou morale, réelle ou imaginaire.

Mais où est la joie ? Où trouver cette joie pour abolir la souffrance qui traîne de par le monde ?

Où est la source de la Joie ?

Où donc est la divinité qui est l'autre nom que donne l'homme au maître, à la source de la Joie ?

Et l'homme de chercher la source de la joie, parmi le fatras de ses concepts, de ses référentiels, dans l'espace et dans le temps.

Partout, toujours la même question : où est la joie ? où est la source de la joie ? où est dieu ?

Ainsi naquirent les religions.

Et il n'y a que trois religions humaines puisqu'il n'y a que trois réponses possibles dans les référentiels humains.

La première réponse dit : la joie est ici et maintenant.

La deuxième réponse dit : la joie est ailleurs et maintenant.

La troisième réponse dit : la joie est ici et plus tard.

La quatrième réponse aurait dit : la joie est ailleurs et plus tard ; elle affirme l'absence totale et entraîne la désespérance absolue. L'instant, l'ici-et-maintenant n'y trouvent aucun contact avec la joie. Cette quatrième réponse n'est pas recevable, car elle revient au néant, à l'affirmation absolue de la souffrance et de la désespérance.

Toutes les religions des hommes s'abreuvent ainsi à trois sources.

A la première, il est dit que la joie est ici et maintenant, mais vous ne la voyez pas parce que vous êtes ignorants ou aveugles ou endormis.

Il y est dit que la souffrance est un leurre, un mensonge ou une illusion qui naissent de vos désirs, de votre orgueil, de votre culte du moi.

Il y est dit que l'éveil passe par l'évanouissement du moi et de ses fantasmes.

Il y est dit que l'instant est la seule réalité.

Il y est dit que les mots et les concepts de l'homme l'empêchent de voir ce qui est tel qu'il est, et qu'ils obscurcissent le monde en l'enfermant dans le passé de la mémoire ou le futur de la volonté, sans laisser la moindre place à l'instant présent, à la présence seule réelle.

A la deuxième, il est dit que la joie est ici mais ailleurs. Qu'il existe un autre monde au-delà du monde de l'homme, et qu'il faut que l'homme meure pour passer dans cet autre monde où règne la joie.

Ceux qui parlèrent ainsi, parlaient de la mort initiatique au monde illusoire de la profanité ; mais la foule des ignorants crut qu'ils parlaient de la mort physique des corps. La foule des idolâtres inventa alors un ailleurs hors de l'Un, lieu d'un dieu étranger, père et juge, cruel et fou : un dieu étrange et fantasque, magicien, capable de ressusciter les morts, capable d'assurer l'immortalité des personnes. Ce dieu-là est un dieu de contes pour enfants débiles.

A la troisième, il est dit que la joie est ici mais plus tard. Qu'elle est à construire, à inventer, à établir. Que c'est la mission et la responsabilité de l'homme d'œuvrer à cet avènement. Que la souffrance est le signe et la preuve de l'inachèvement du monde et de l'imperfection de l'Être. Que l'homme est un artisan et un métayer dans le monde, sur le chantier du monde, et qu'il est au service de son parachèvement.

Et la vérité est en chacune des trois sources :
 il y a bien de la joie ici et maintenant,
 il y a bien de la joie ailleurs et maintenant,
 il y aura bien de la joie ici et plus tard.
 Puisque l'Un est ici, maintenant, ailleurs et plus tard.

Chercher la joie, c'est emprunter trois chemins qui se tressent depuis des millénaires.

Le chemin des fils du ciel qui cherchent ici et maintenant ;
 le chemin des fils du fleuve qui cherchent maintenant et ailleurs ;
 le chemin des fils du désert qui cherchent ici et plus tard.

La première source coule en Chine.
 La deuxième source coule en Inde.
 La troisième source coule en Israël.

Tous les fleuves sortent de ces trois sources, de leurs eaux plus ou moins mélangées.

Mais ces trois sources puisent la même eau profonde, celle de l'Être-Un.

Et toutes les eaux sont la même eau, mais chacune a un goût particulier. Et cela est bien.

Et il est bien des manières de boire.

Et l'eau, qu'elle soit saké, soma ou yain, offre toujours la même chaleur et la même ivresse.

Et l'ivresse combat la souffrance et ouvre la joie.

Mais l'ivresse n'est pas la beuverie.

L'eau du ciel est une eau d'air. Celle de l'âme.

L'eau du fleuve est une eau d'eau. Celle du cœur.

L'eau du désert est une eau de feu. Celle de l'esprit.

Et l'eau, sous toutes ses formes, étanche la soif et abreuve le corps.

Chacune aborde la souffrance à sa manière.

En la niant. En l'assumant. En la combattant.

En en dénonçant les illusions.

En en supportant les effets.

En en détruisant les sources.

En l'ignorant. En s'en protégeant. En l'attaquant.

LA CONNAISSANCE

(14 mars 1998)

La connaissance a deux dimensions : la sagesse et l'érudition.

Elles se répondent l'une l'autre : l'érudition nourrit la sagesse de faits, d'observations, de savoirs ; la sagesse stimule l'érudition par ses pans d'ombre, par ses questions, par ses émerveillements.

L'érudition analyse, vérifie, doute, ergote, calcule, s'obstine.

La sagesse globalise, assure, s'élève, englobe, s'impatiente.

La connaissance les intègre toutes les deux, se défiant de l'objectivité de l'érudition et de la subjectivité de la sagesse.

Mais la connaissance est au-delà, à la fois, de la sagesse et de l'érudition. Elle s'ouvre sur l'infini de l'immédiat par delà les efforts de synthèse ou d'analyse, par delà les choix et les collections, par delà les modèles et les faits, par delà la raison et l'intuition.

Elle niche dans l'âme qui est au-dessus de l'esprit et du cœur.

Au long de son apprentissage d'homme, l'homme apprend surtout à emplir sa mémoire de faits et de savoirs, souvent sans beaucoup d'intérêt.

La mémoire s'emplit et, par paresse native, essaie de se désengorger en compactant son contenu à force de synthèses. Voilà la sagesse qui apparaît dans les têtes bien pleines qui se sentent trop lourdes et qui cherchent à devenir bien faites.

Mais même lorsque s'accomplit ce miracle rare du passage de l'érudition à la sagesse, l'homme est encore loin de la connaissance.

L'érudition est toujours un amassement, un amoncellement, une collection, un engrangement : elle ne s'accroît et ne devient efficiente que par sa propre mise en ordre, par classement, tri, choix, synthèse.

La sagesse opère ces tris et choix et synthèses ; elle trie entre le vrai et le faux, le certain et le douteux, l'important et l'accessoire, le bien et le mal, le pire et le meilleur : elle ne progresse que par les consolidations, recoupements, superpositions que lui offre l'érudition.

La connaissance est ailleurs.

Elle naît d'une certitude externe, abrupte, immédiate. Elle émerge, donc, sans médiation ni des outils de l'érudition que sont les sens, ni des instruments de la sagesse que sont les idées. Elle se nourrit de tout cela, mais sans s'y identifier, sans s'y ramener. Elle est libre. Absurde parce que nativement vraie. Elle ne demande ni confirmation, ni argument. Elle est certitude pure au-delà de toutes les arguties, au-

delà de toutes les expériences. Elle est au plan divin, d'emblée, étrangère à l'humain quoique infiniment humaine.

La connaissance n'est dans aucun livre quoique tous en parlent, avec bonheur parfois. Elle ne rejette rien, ni la science, ni la mystique, pourvu qu'elles soient authentiques ; ni l'expérimentation, ni le génie ; ni l'observation, ni l'imagination ; ni les faits, ni les idées ; ni l'expérience, ni la révélation ; ni le détail, ni le modèle. Rien.

Elle est au-delà, sans rien renier, intégrant tout.

La source de la connaissance où il faut aller puiser directement, est aussi la source de la joie et du sacré, dans ce fond unique et infini qui sous-tend tout ce qui est, dans l'océan qui engendre toutes les vagues, dans l'Un qui vit sous la multiplicité des êtres et des choses, des faits et des idées.

La connaissance est gratuite, et la posséder ne lèse personne. La propriété ne s'y applique jamais. Elle est !

Ceux qui y accèdent, savent qu'elle est inépuisable et ils l'offrent gracieusement ; ceux qui n'y accèdent pas, la croient rare et monnayable, alors qu'elle n'a aucune valeur marchande quoique étant la seule valeur de celui qui marche.

Que vaut l'eau pour celui qui n'aura plus jamais soif et qui vit dans la source intarissable ?

Que vaut l'eau pour celui qui a soif et ne voit pas la source sous ses pieds ?

Celui-ci cherche l'eau non pour s'abreuver, mais pour vendre l'eau à tous ceux qui n'ont pas soif.

Il se trompe deux fois.

Où est la connaissance ?

Comment la reconnaître ? Comment la re-con-naître ?

Comment naître une fois encore avec elle ?

Puisqu'elle vit en chacun d'entre nous depuis le début de nos jours, puisqu'elle est en nous, puisqu'elle est nous, puisque nous sommes elle, que nous la vivons, que nous en vivons, que nous l'exprimons à chaque instant par le simple fait d'exister, de vivre et de penser, nous n'avons pas à la chercher, mais simplement à la laisser se dire, dans le silence et la simplicité, dans l'attention de la méditation.

La connaissance est aussi au-delà de tous les mots. Elle est indicible, ineffable comme la divinité.

Dire que la divinité ou que le sacré sont « tout autre ».

Tout autre par rapport à quoi ?

Ce ne peut être par rapport à ce que l'on sait.

Mais que sait-on ?

Des mots, c'est-à-dire des étiquettes humaines collées sur des conglomérats de sensations humaines.

Dire que la divinité ou que le sacré sont tout autre, signifie seulement qu'ils sont au-delà de tout mot et qu'il n'est ni ne sera aucun mot apte à les décrire.

Ainsi de la connaissance authentique : elle est au-delà de tous les mots, même des plus savants, même des plus poétiques.

La connaissance n'est plus affaire de mots !

Et pourtant, je tente désespérément d'écrire sur elle. !

Ironie.

En cherchant la connaissance, on ne trouve que des savoirs.

En inventant la connaissance, on ne crée que des fantasmes.

La connaissance s'offre. Gratuite. Inopinée.

Au détour d'un éclat de lumière ou de rire.

Sa marque est la certitude de sa certitude.

Sa simplicité, aussi.

Sa minimalité.

Sa fulgurance.

Presque rien.

LES STRUCTURES GERMINATIVES

(15 mars 1998)

Les structures germinatives ou germes morphogéniques sont des concepts abstraits, liés au développement fractal de tout ce qui est.

Ce sont des germes sur lesquels viennent se développer des formes, des êtres qui en découlent, des créatures dont la réalité complexe est, en quelque sorte, une déclinaison particulière du germe initial.

Les cristallographes savent, par exemple, depuis longtemps, que les cristaux de glace ne se développent, au sein de l'eau en passe de se solidifier, qu'autour de germes qui, souvent, ne sont que des grains de poussière étrangers à l'eau elle-même, mais dont la présence est indispensable à la cristallisation, et dont la nature et la forme particulières vont influencer lourdement, la forme et la structure du cristal naissant.

La variété des formes des flocons de neige n'exprime rien de plus que la variété des formes des grains de poussière atmosphérique autour desquels ils se sont organisés.

Dans ces exemples, le germe morphogénique des flocons de neige est un objet matériel, identifiable et mesurable : un grain de poussière.

Si l'on descend l'échelle microscopique jusqu'au fond de l'infiniment petit des physiciens d'aujourd'hui, on trouve les quarks comme êtres initiaux et fondateurs.

Êtres quantiques pourvus de caractéristiques morphologiques (masse, charge, spin, étrangeté, charme, etc.) dont toutes les particules « supérieures » hériteront par combinaisons plus ou moins complexes.

Les quarks ne sont pas à proprement parler des particules, ni au sens classique, ni au sens quantique, mais des germes structurels : non pas des « graines » de matière, mais une sorte d'ADN matériel qui, par déclinaisons et développements successifs, forme, niveau par niveau, des structures de plus en plus complexes et élaborées, jusqu'à ce qu'émergent les particules stables : neutron, proton, électron, neutrino, etc.

Un quark est une structure abstraite, un germe conceptuel, un motif élémentaire autour duquel s'élabore fractalement les « graines de matière ».

Ce processus se retrouve tout au long de l'échelle du réel.

Ainsi tout être vivant naît du développement fractal de son germe contenu dans la molécule d'ADN de ses chromosomes.

Ainsi toute galaxie est le développement d'une structure d'étoiles selon l'une des quelques « formes » identifiées ; ce développement s'opère autour d'un germe central qui induit la forme générale.

Derrière ces quelques exemples, on trouve un loi très générale qui fait de l'Un lui-même un être en développement fractal à partir de germes morphogéniques initiaux contenu dans le noyau du big-bang.

L'Un est un être fractal dont le nombre de dimensions se situe entre quatre et cinq.

Plus particulièrement, chaque être, chaque existence individuelle est le développement, la déclinaison particuliers d'un motif, d'un germe qui se perpétue et se « réincarne » au-delà des existences particulières qui le portent, jusqu'à atteindre son plein accomplissement.

Ainsi naissent les croyances en la réincarnation qui traduisent ce principe de perpétuation des structures germinatives au-delà des existences individuelles particulières.

Untel sera considéré comme la réincarnation de tel disparu si l'on retrouve chez lui la même structure germinale de comportement.

Ainsi naît aussi ce que l'on pourrait considérer comme le fondement du principe de l'immortalité de l'âme, mais à la condition de considérer celle-ci comme un concept abstrait supra-personnel et non, ainsi que de coutume, comme un être spirituel réel et personnel.

La psychologie d'un individu est aussi un développement fractal déclinant des structures germinatives particulières : ce que l'on appelle parfois les « caractères » pour lesquels foisonnent les typologies, qu'elles soient astrologiques ou psychologiques, ne sont rien d'autres que l'expression de ces motifs caractériels ou comportementaux dont toute personnalité n'est qu'une déclinaison particulière.

Enfin, la foi forge des germes de certitudes qui seront des motifs structurants pour la construction d'une vie intérieure hors de la peur.

Toutes les croyances, toutes les religions, toutes les traditions découlent de ces germes de spiritualité qui en constituent les credo centraux.

De manière générale, les structures germinatives constituent des germes de permanence au sein de l'impermanence native. Ils constituent la mémoire de l'Être.

Celui-ci les perpétue par récurrence, et cette récurrence engendre toutes les régularités que l'homme lit comme des lois universelles.

Ainsi se retrouve l'intuition géniale des kabbalistes qui affirmaient que les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu constituent les briques élémentaires abstraites dont tous les êtres procèdent.

Ces lettres étaient sensées être aux côtés de Elohim avant la création (cfr. le *Sepher Yetzirah*). Et la création elle-même ne fut rien d'autre que la mise en œuvre de ces lettres dans des combinaisons complexes engendrant la Parole (les dix paroles) qui, elle-même, engendre toutes les créatures.

Ainsi, la kabbale dénombre vingt-deux structures germinatives actives dans le monde. Qui sait combien elles sont en réalité ?

Là où les kabbalistes ont raison, rejoints en cela par les physiciens des particules, c'est que la connaissance des structures germinatives fondamentales implique *ipso facto* la connaissance « du langage de Dieu ».

Mais il faut manier ceci avec prudence et se défier des pièges de l'idéalisme : il n'en faudrait que peu pour sombrer dans la croyance que cet alphabet fondamental constitue des « idées » absolues, préexistantes, déterminantes et intangibles.

C'est surtout de cette intangibilité dont il faut se méfier ; en effet, la liberté présente dans l'Être implique nécessairement non seulement une liberté combinatoire des « lettres » anciennes, mais surtout une liberté d'invention de nouvelles « lettres » pour écrire le futur. Le « langage de Dieu » est une langue vivante !

Nier cela revient à s'engluer dans le fatalisme fermé et obscur dans anciens âges.

En somme, s'ouvrent deux pistes de réflexion et de recherche complémentaires.

D'une part, il y a celle de la recherche des structures germinatives fondamentales ou élémentaires ou initiales.

Cette recherche ne présente que peu d'intérêt spirituel dans la mesure où l'on sait clairement que l'Être s'invente de nouvelles « lettres » d'alphabet à chaque instant.

Cependant, l'intérêt intellectuel de cette recherche est incontestable.

D'autre part, il y a celle de la recherche des processus de déclinaison d'un motif abstrait au sein d'un être réel.

Processus de développement fractal encore largement inexploré, mais détenteur du grand « secret » de la génération des êtres.

Car il ne faut jamais oublier que l'Être-Un lui-même, dans sa globalité, participe d'un tel processus. Il est lui-même un être fractal en développement.

Origine, Développement. Finalité.

Les trois éternelles interrogations essentielles.

La recherche des « lettres » initiales rejoint l'origine et en scrute les linéaments.

L'étude des processus fractals se penche sur le développement et les mécanismes de la morphogenèse.

Il reste la finalité, mystère des mystères, clé finale à la fois de l'origine et du développement de l'Être-Un, car elle en éclaire les pourquoi : pourquoi telle origine plutôt que telle autre, pourquoi tel développement plutôt que tel autre ?

La méditation sur la finalité de l'Être-Un, sur le désir moteur dont tout procède, échappe à la science.

Elle relève de la pure spiritualité mystique.

Et celle-ci procède aussi de celui-là : cercle vicieux ? cercle vertueux ?

Non-linéarité !

Une fois de plus, il appert que la finalité aussi se révèle impermanente et se réinvente au fur et à mesure que l'œuvre se construit.

Il ne me déplaît pas de penser que c'est la pensée humaine qui invente Dieu et que, le réalisant, elle finisse par donner un sens à l'Univers.

POLITIQUE DES HOMMES
(22 mars 1998)

La vie sociale, depuis des temps immémoriaux, est mue par un dilemme aussi vieux que le premier clan.

Tout discours sur la cité, toute politique s'inscrit entre l'individu et le groupe.

L'hypertrophie de l'individu mène à l'individualisme forcené, tissé d'égoïsme, d'égotisme, de violence, d'autoritarisme, de conflit et de compétition.

L'exacerbation du groupe conduit au socialisme idéologique, tressé d'égalitarisme, de solidarités forcées, d'étatisme, de populisme, de nivellement et de médiocrité.

L'histoire politique de l'humanité est une longue tentative de compromis entre ces pôles contradictoires. Dosages subtils ou grossiers d'individualisme réactionnaire ou libertaire, et de socialisme démocratique ou dictatorial.

Or, au-delà de toute considération idéologique, il est patent que l'individu sans groupe est d'une fragilité étonnante, et que le groupe sans individualité est d'une stérilité navrante.

Qu'on le veuille ou non, les humains ne naissent, ni ne grandissent, ni ne mûrissent, ni ne déclinent, ni ne meurent égaux.

Or cette inégalité foncière, en talents, en forces, en vertus, en savoirs ou en résistances, est la plus grande chance du groupe par la panoplie d'opportunités et le réservoir de génies qu'elle offre.

Encore faut-il que le groupe ait le réalisme et la sagesse de cultiver ces différences à l'encontre de la tentation simplificatrice du nivellement et de l'égalitarisme.

Encore faut-il, aussi, que les individus aient la sagesse et la modestie nécessaire pour se rendre compte que leur petit « plus » personnel est totalement insuffisant pour prétendre à quelque égocentrisme que ce soit.

Les hommes ne sont pas égaux, mais ils ont tous droit au respect absolu d'une dignité minimale.

Ainsi donc, l'individu et le groupe sont en rapport dialectique et offrent donc, comme toujours, trois scénarii possibles : le conflit, le compromis ou la synthèse dynamique.

L'histoire politique de l'humanité a parcouru ces deux premières voies successivement. Avec bien des hésitations, des retours en arrière, des ruptures, des réformes et des révolutions (presque toutes ratées et génitrices des carnages les plus immondes et des pires dictatures).

Il est temps de passer outre les mythologies idéologiques et les romantismes révolutionnaires.

Les conflits mènent à la violence, à la guerre et aux féodalismes.

Les compromis aboutissent à l'enlèvement politique, aux parlementarismes dévoyés et aux électoralismes cyniques et populistes.

Le monde doit apprendre à dépasser ces clivages-là et à sortir de la bipolarité, de la dualité, du manichéisme idéologique.

Ni le conflit socio-politique, ni le compromis démocratique-électoraliste ne présentent de solution durable et satisfaisante à long terme.

Seule une synthèse dynamique de l'individu et du groupe permettra de passer outre la dichotomie simpliste des politologues.

Pour que l'individu et le groupe cessent de s'opposer face à face, il suffit qu'ils décident de regarder dans la même direction.

Plus ce qu'ils regarderont sera profond et durable, plus ce regard sera garant d'une harmonie longue et stable.

L'individu et le groupe, l'homme et l'humanité ne se réconcilieront que dans un projet qui les unisse au plus profond de leurs êtres.

Or, qu'y a-t-il de plus profond et de plus durable que l'Un ?

L'homme et l'humanité ne sont-ils pas deux expressions complémentaires de l'Un, deux de ses formes, deux de ses manifestations dans le monde ?

L'individu est une vague unique, le groupe est une houle multiple ; mais vagues et houles participent du même océan et sont toutes au service de ses mouvements et de ses équilibres.

Ainsi l'Un devient le principe directeur d'une réconciliation totale et forte entre l'individu et le groupe, à la condition expresse qu'ils prennent conscience, l'un et l'autre, qu'ils ne représentent, ni l'un, ni l'autre, une fin en soi !

Ceux qui parlent au nom du groupe sont des individus, travaillés par leurs propres appétits de pouvoir, de gloire, de revanche, et leurs propres objectifs égocentriques.

Ceux qui parlent au nom de l'individu n'ont de cesse que de regrouper autour d'eux les individualistes qui leur ressemblent afin de former une secte, un clan, un parti.

Seuls ceux qui parlent authentiquement de l'Un se placent au-delà de tous les groupes et de tous les individus.

Ils savent, s'ils sont vrais, qu'aucun individu — pas même eux-mêmes — et qu'aucun groupe — pas même le leur — n'ont d'existence, de valeur ou de fin en soi.

Ils savent que gloire, pouvoir, revanche ne sont que baudruches vides et vaines.

Au-delà des individualismes et des socialismes, l'avenir de l'humanité sera ou ne sera pas selon qu'elle prendra conscience de sa mission au service de l'Un.

Peu importe la manière dont elle s'organise selon les lieux ou les époques.

Peu importe le système de pouvoir.

Peu importe le mode de désignation de ceux qui arbitreront les différends ou qui décideront l'affectation des patrimoines collectifs.

Ce qui importe, c'est que le pouvoir, quel qu'il soit, favorise l'éclosion et l'épanouissement des talents et des énergies au service de l'Un, dans la joie et la liberté, dans l'harmonie et la cordialité.

Le vrai pouvoir n'est pas celui des chefs.

Le vrai pouvoir est celui de l'Un qui, avec ou contre les chefs, avec ou contre les hommes, poursuivra son dessein vers plus d'ordre et d'harmonie.

Quelque immenses soient les rochers en travers de son lit, le fleuve coulera vers la mer, et les rochers finiront par disparaître en galets ou en sables.

Les chefs illégitimes sont ces rochers.

Puisque la politique des hommes s'occupe du pouvoir des chefs sur la collectivité, et puisqu'il faut dire la politique pour la faire taire, disons-la.

Un pouvoir n'est légitime que lorsqu'il n'offre aucun attrait, aucun privilège, aucune gloire, aucune possession, aucune richesse.

L'exercice du pouvoir doit être un sacerdoce, un sacrifice ; jamais un but de vie.

Tout système politique qui veut régenter la vie des hommes est intrinsèquement mauvais.

Le pouvoir est seulement le pouvoir d'arbitrer.

Tout système politique qui entend confisquer les œuvres humaines est fondamentalement voleur.

Le pouvoir est seulement le pouvoir de stimuler.

Le pouvoir ne peut rien posséder, ni hommes, ni argent, ni édifices, ni usines, ni trésors, ni rien : le pouvoir est seulement le pouvoir d'arbitrer et de stimuler.

Arbitrer par les jugements de ses juges.

Stimuler par les paroles de ses prophètes.

Le pouvoir n'est fort que s'il est pauvre et libre.

Le pouvoir n'est crédible que s'il est juste et austère.

Le pouvoir n'est vrai que s'il dit la vérité.

Le pouvoir n'est réel que s'il assume la réalité.

Le pouvoir n'a de sens que s'il sert, que s'il se dévoue totalement et se dédicace uniquement au service de l'Un.

Qu'il soit mondial, régional ou local, le pouvoir n'a qu'un seul droit : arbitrer et stimuler les hommes à s'épanouir et à se grandir au service de l'Un, de l'ordre et de l'harmonie.

Le pouvoir ne peut être que sacerdotal.

Mais il faut prendre garde au mot « ordre », car il se trouve parfois connoté péjorativement du fait de souvenirs anciens et atroces, de dictatures infâmes qui

couvrirent leurs classifications et leurs disciplines imbéciles, abjectes et infectes du nom d'« ordre ».

Il ne s'agissait pas d'ordre mais de haines, de simplismes, de réductions, de disciplines mécanistes et cristallines.

L'ordre vrai est foisonnant, différenciant, explosant. Il naît de la complexité, se nourrit des différences et se déploie organiquement.

La discipline militaire n'est pas de l'ordre ; elle n'est que de l'abêtissement.

L'ordre est ailleurs, dans les bifurcations structurelles et fractales d'un arbre, d'une fleur, d'une galaxie. Cet ordre-là est sans discipline puisqu'il est création continue, invention perpétuelle, liberté active et délirante, créativité désordonnée et dynamisme effervescent.

Le pouvoir politique n'est pas et ne peut pas devenir le sommet d'une illusoire et ridicule pyramide sociale qui n'existe que dans la tête débile des assoiffés de gloire ou de privilèges.

Le pouvoir politique n'a de raison d'être qu'en tant que germe structurel ou que structure germinative autour duquel pourront foisonner de multiples corps sociaux entremêlés et interagissants.

Là est sa seule légitimité.

Et puisqu'il faut vider l'idée de pouvoir, il faut aussi vider celle de loi.

Les hommes ont depuis toujours tenté de donner des solutions définitives à leurs différends en codifiant, en légiférant, en légalisant, en réglementant.

Toutes ces tentatives sont des échecs.

Aucune solution n'est définitive : il n'existe que des cas particuliers.

Tout code, tout règlement n'expriment que l'orgueil du législateur qui croit pouvoir enfermer toute la complexité humaine dans quelques mots tarabiscotés.

A telle enseigne que les codes d'aujourd'hui ne sont plus maîtrisés par personne tant ils contiennent de cas particuliers, de lacunes, d'exceptions, de contresens, de contradictions qui font les choux gras des tricheurs et des faussaires, des avocats et des malhonnêtes.

Le pouvoir n'est pas celui de légiférer.

Le pouvoir est seulement celui de nommer des juges intègres, humains et pleinement conscients de la mission humaine en ce monde au service de l'Un.

Et non des juges fonctionnaires au service du pouvoir, uniquement préoccupés de leur carrière ou de leurs lauriers.

Le bien et le mal ne sont pas affaire de code ou de légalité.

Est bien ce qui apporte ou favorise la joie et l'ordre harmonieux.

Est mal ce qui provoque ou amplifie la souffrance et la zizanie destructrice.

Tout le reste est affaire de cas particulier, d'écoute, de bon sens, d'expérience et de connaissance de l'âme humaine.

La morale n'a rien à faire de la moralité.

La seule loi est la loi divine ; elle est peu connue des hommes.

Les lois des hommes sont des monuments d'orgueil qui, au nom de la justice qu'elles ne connaissent pas, ne sont que des instruments de pouvoir.

Le seul vrai pouvoir est celui qui n'a besoin d'aucune autorité pour être entendu, suivi et respecté.

L'INDICIBLE
(15 mars 1998)

Il est temps de dire l'indicible, l'ineffable, le mystère infini qui courent les déserts depuis l'aube des temps immémoriaux.

Rien ne lui ressemble, rien ne lui est étranger.

« Écoute la lune perchée
Sur le ululement d'une effraie
Éclat rose d'un eucalyptus
Rien ne scintille plus
Qu'une larme de joie. »

Lorsque le vrai s'installe, il ne prend aucun mot ; il ne prend pas de place : il règne.

L'indicible est trop évident.

Il tue celui que blesse l'ignorance des animaux humains, dans l'arène d'une vie qu'ils ne comprendront jamais.

Comment hurler cette certitude que personne ne veut, ne peut entendre ?

Il reste l'ivresse malsaine des alcools du corps ou de l'esprit, l'opium qui fait dormir et rêver, les scories d'une animalité qui n'est plus que pour l'apparence, mais qui englue l'âme.

Que dire de l'indicible ?

Tous les livres sont inutiles.

Tous les mots sont impuissants.

Même s'ils l'étaient, qui lirait ? Qui écouterait ? Qui comprendrait ?

L'eau n'étanche la soif que de celui qui crève de vie !

Le sable n'a jamais soif.

Ni la mort.

Ni le néant.

Seuls les mots du silence qui ne sont ni mots, ni silence, peuvent parler la parole du vrai.

Car l'art est à la limite du néant.

Le presque-rien dit tout.

La musique de l'Être se joue sans presque aucun instrument, sans presque aucune note. A la limite du silence.

Et seul le silence des hommes permet d'écouter et d'entendre le presque silence de dieu.

Alors les hommes deviennent parole et prennent sens.

Alors le monde devient vrai, réel, tangible.

Alors l'Être vit. En moi. Et moi en lui.

Car le silence est la condition.

Et la fureur et le bruit, l'obstacle définitif.

Rien n'est plus étranger à la parole vraie et à l'harmonie vraie — mais quelle est la différence ? — que le bruit.

Et l'homme est faiseur de bruits. Il a peur du silence. Il a peur de sa vie. Il a peur de soi. Et pour se rassurer, comme un chien, il aboie.

Il aboie dans ses vanités, dans ses orgueils, dans ses jeux, dans ses guerres, dans ses discours, dans ses idéaux, dans ses drapeaux, dans ses amours.

Il aboie. Il a peur.

Et le silence amplifie les peurs. Parce qu'il ne les respecte pas. Parce qu'il les exécère.

Le silence est seul apte à souligner l'indicible.

Par le silence, l'indicible s'affirme, s'entrouvre, se libère, se révèle.

Par le silence naît la vérité.

Et, au-delà de la vérité, l'authentique et le véridique.

L'indicible est indicible parce que le silence est indicible.

NOMBRES
(21 mars 1998)

Au-delà et en deçà de tout niveau, il y a l'Ineffable. Là gît toute vérité.

Au premier niveau, il y a l'Un.
Aucun autre mot n'y existe.

Au deuxième niveau, il y a la dualité.
Deux voies : le vide et le plein.
Deux réalités : la joie et la souffrance.

Au troisième niveau, il y a le mouvement.
Trois regards : l'homme, le monde et dieu.
Trois étapes : naissance, vie et mort.
Trois mondes : l'objet, l'image et le modèle.

Au quatrième niveau, il y a le monde.
Quatre éléments : l'air, le feu, l'eau et la terre.
Quatre lieux : l'âme, l'esprit, le cœur et le corps.
Quatre forces : le sacré, le vrai, le beau et le bien.
Quatre croyances : ici et maintenant, ici et plus tard, ailleurs et maintenant,
ailleurs et plus tard.

Ensuite viennent tous les nombres et tous les êtres.

LE PRINCIPE D'ÉMERGENCE

(13 avril 1998)

« Le principe d'émergence caractérise le fait qu'une chose sort d'une autre, sans que celle-ci la produise à la manière dont une cause produit nécessairement un effet, et suffise à en faire comprendre l'apparition. »

Lalande

« L'émergence d'une nouvelle qualité à un certain niveau de l'existence signifie qu'à ce niveau vient à l'être une certaine constellation ou collocation de mouvements appartenant à ce niveau et possédant la qualité qui lui est propre ; et cette collocation possède une nouvelle qualité caractéristique d'un complexe supérieur.

Cette qualité et la constellation à laquelle elle appartient sont à la fois quelque chose de nouveau et d'exprimable intégralement en termes des processus propres au niveau dont elles émergent ; c'est précisément ainsi que l'esprit est une nouvelle qualité distincte de la vie avec ses méthodes propres et particulières de comportement non pas *purement* vital mais *aussi* vital. »

Lloyd Morgan

« La théorie de l'émergence est une sorte de créationnisme laïcisé, dilué ou interverti. »

R. Ruyer, *Néo-finalisme*

Ainsi : la matière émerge de l'Un primordial. La vie émerge de la matière. La pensée émerge de la vie. Dieu émerge de la pensée. L'Un ultime émerge de Dieu. Émergences.

Chaque nouveau niveau de complexité engendre des qualités et des propriétés nouvelles qui ne se ramènent pas à une combinaison des caractéristiques et propriétés des niveaux inférieurs.

C'est précisément en cela que le tout est plus que la somme de ses parties et que se fondent l'holisme et le principe holistique.

A l'évidence, les propriétés émergentes ne participent pas de la nature des éléments en interaction dans le complexe, mais de ces interactions elles-mêmes. Ces interactions supplantent les composants pour fonder l'être neuf, à telle enseigne que la mort ou l'élimination d'un nombre restreint de ces composants impliquent leur remplacement, sans que ni la structure et ni le processus interrelationnels n'en ait souffert.

C'est une conception assez difficile à assimiler que de faire de l'interrelation et, donc, du mouvement, le fondement des êtres complexes.

Il est pourtant clair, par exemple, que la différence entre un homme et son cadavre s'enracine dans le mouvement et l'interrelation entre ses constituants, et dans rien d'autre.

Ce que l'on nomme « âme », dès lors, symbolise bien ce principe, cette architecture, cette structure interrelationnels immatériels.

Il y a identité entre « âme », principe vital, et structure interrelationnelle. Seul le type de regard change : théologien, biologiste ou systémicien.

Il n'est donc pas abusif de parler de l'âme d'un système complexe pour désigner la structure interrelationnelle du complexe en question. On rejoint alors la langue vernaculaire lorsqu'elle parle de l'âme d'un peuple, d'une ville, d'une civilisation, d'une communauté, etc.

Plus un système aura un haut degré de complexité, plus son « âme » sera de niveau supérieur.

On peut donc aussi, sans problème, parler d'hylozoïsme, car tout ce qui est possède une certaine complexité, même le caillou ou le nuage ou la rivière, et, donc, tout ce qui existe possède aussi une âme vivante qui en synthétise l'essence profonde.

On comprend alors mieux la genèse de tous les animismes, de tous les chamanismes, de toutes les magies noires ou blanches.

On comprend mieux pourquoi et comment l'homme primitif a vu dans les êtres qui l'entourent, des manifestations « d'esprits » mystérieux et cachés, présents dans toute chose ou dans tout être, mais en deçà ou au-delà d'eux. Ses observations minutieuses de la nature et de la vie lui ont laissé entrevoir l'existence de structures récurrentes indépendantes, en quelque sorte, des êtres particuliers qui les portent. Il les a appelés « esprit » ou « âme ».

On comprend mieux aussi la stérilité et l'absurdité des raisonnements scientifiques et rationalistes qui déclarent l'inexistence de l'âme, sous prétexte que l'on ne l'a jamais découverte au bout d'un scalpel. La vie, le principe vital non plus. Et pour cause : l'âme ou le principe vital relève, nous l'avons vu, exclusivement des structures interrelationnelles qui émergent d'un complexe de constituants variés ; le scalpel, en coupant dans ce tissu, élimine évidemment ces interrelations fondatrices immatérielles. Au bout du scalpel, il ne reste jamais que des constituants morts et inertes.

Ceci démontre une fois de plus l'inefficacité foncière des méthodes analytiques et cartésiennes classiques dans l'approche des systèmes hautement complexe,

précisément parce qu'elles sont inaptes à appréhender les structures interrelationnelles immatérielles qui émergent de ces complexes.

La complexité est le fruit d'une homéostasie globale et dynamique au sein d'un complexe fait de constituants en interrelations fortes entre eux. Les méthodes classiques d'observation et de modélisation sont inadéquates pour l'étude de ces complexes interrelationnels.

On le sait pertinemment, désormais, et les impasses d'une certaine médecine « analytique » ou d'un certain management « scientifique et rationnel » le confirment tous les jours.

Mais ce seul constat ne va pas très loin s'il ne s'accompagne d'une ébauche de méthodologies alternatives capables, elles, d'appréhender les structures interrelationnelles dynamiques et immatérielles.

C'est ici que le bât blesse.

De telles méthodes restent encore largement à inventer.

Quelques définitions s'imposent.

Une interrelation est une interaction récurrente, voire permanente. Deux systèmes qui interagissent, ne sont pas forcément en interrelation qui impliquent un certain caractère de répétitivité.

Ainsi, les interrelations forment-elles une sous-classe dans l'ensemble des interactions.

Mais qu'est-ce qu'une interaction entre deux systèmes ? Il y a interaction entre deux systèmes dès qu'il y a modification corrélative de leur état. Donc, il y aura interrelation entre deux systèmes si leurs trajectoires dans l'espace des états sont corrélées au sens statistique du terme.

En généralisant, il vient qu'un complexe s'établit dès lors que, dans l'espace des états, l'ensemble des positions de ses constituants forme un nuage à corrélation forte. La forme de ce « nuage » traduit précisément la structure interrelationnelle du complexe considéré, son « âme » immatérielle.

Ainsi, on voit apparaître toute l'importance de la notion de corrélation dans l'espace des états. Ce sont ces corrélations qui fondent très précisément le principe d'émergence : une propriété ou une structure émergent dès lors qu'une corrélation d'états s'établit dans l'espace des états. La forme immatérielle de cette corrélation induit la nature de la caractéristique émergente.

Ainsi la vie naît d'une corrélation comportementale macromoléculaire.

La complexité n'est pas une propriété matérielle palpable ; elle traduit plutôt un comportement, une dynamique, un mouvement, toujours immatériels. Elle émerge du matériel par le biais de structures interrelationnelles immatérielles.

DE L'INFORMATION

(17 avril 1998)

Qu'est-ce qu'une information ? Un signe.

C'est-à-dire une représentation symbolique, allégorique ou conventionnelle d'un être réel ou idéal.. Un signe.

A décrypter, à interpréter, à comprendre. Un signe.

Un signe est toujours un modèle, mais n'est jamais qu'un modèle. C'est dire qu'il est toujours partial et partiel par rapport à ce qu'il tend à représenter. Que l'on se souvienne ici de la pipe de Magritte.

Un langage est un code de signes, c'est-à-dire un ensemble (conventionnel) de signes élémentaires, en nombre fini, et de règles d'association de ces signes (aussi simples et peu nombreuses que possible) en vue de coder une représentation et d'en faciliter le décryptage, l'interprétation et la compréhension.

Le langage utilisé dans ce texte est composé de 26 signes littéraux, de 10 signes numériques et d'environ 16 signes d'accentuation ou de ponctuation, soit une bonne cinquantaine de signes élémentaires.

Ce langage est encore constitué de règles d'écriture (tel signe correspond à tel son), de sémantique (tel mot représente tel objet ou telle idée), d'orthographe (tel mot, dans tel contexte doit s'écrire de telle manière) et de syntaxe (les mots s'assemblent dans des phrases en respectant les règles de la grammaire). On pourrait encore y ajouter les règles de composition et de style, et les règles de la logique et de l'argumentation.

Ainsi s'exprime le problème du codage et du décodage : passages dans les deux sens de l'objet (au sens le plus général de ce terme comprenant les objets immatériels tels les idées, les sentiments, les sensations, etc.) au signe et du signe à l'objet.

L'ensemble des règles de codage/décodage sera indifféremment appelé code ou langage.

L'homme s'est inventé une multitude de codes depuis l'aube de son histoire : vocal, pictural, musical, rythmique, scriptural, mathématique, géométrique, architectural, poétique, symbolique, héraldique, chorégraphique, et informatique.

Mais la vie dans la nature l'avait précédé en inventant, au moins, le code génétique.

La représentation codée d'un objet (aussi volumineux, complexe, dynamique, immatériel soit-il) sera appelée « message ».

Ainsi, une information est-elle toujours un message codé au moyen de signes conventionnels puisés dans un langage.

La question de fond qui se pose est celle de savoir pourquoi la vie naturelle, d'abord, et la vie culturelle, ensuite, ont eu besoin d'informations. Pourquoi les objets ne se suffisaient-ils pas à eux-mêmes ? Pourquoi a-t-il fallu les représenter ?

La réponse tient en un mot : paresse.

Et par paresse, il faut entendre cette propension à l'économie de moyen qui sous-tend toute l'activité des êtres vivants, en général, et de l'homme, en particulier.

C'est la loi du moindre effort. Même l'eau du torrent coule en suivant la plus grande pente. Tout mouvement résulte d'une minimalisation de transfert d'énergie.

La loi du moindre effort est la loi unitaire, au centre de la vie de l'Un. Tout s'y plie, tout s'y ramène.

Mais en quoi l'information est-elle favorable à la loi du moindre effort ?

Tout simplement en ceci qu'elle tend à la dématérialisation, et, qu'en tant que forme presque pure, elle est légère à transporter et facile à conserver.

Lorsque je veux signifier « table » à quelqu'un, il est infiniment plus facile de prononcer le mot « table » ou d'en faire un croquis, que d'en porter une sur mon dos à longueur de temps. Que dire de « baleine », de « montagne » et j'en passe.

L'information n'est donc utile que si elle se conserve et se transporte plus facilement que l'objet.

Tout message a besoin, pour exister, d'un code, on l'a vu, mais aussi d'un support.

Aucun Mozart ne s'entendrait sans air pour vibrer.

Aucun Monet ne se verrait sans toile et peinture.

Aucun Verlaine ne se lirait sans papier et encre.

Aucun ordinateur ne fonctionnerait sans disque magnétique et circuits électroniques.

Toute l'histoire des technologies de l'information n'est qu'un vaste effort pour alléger et miniaturiser au maximum ces indispensables supports.

Il est bien plus aisé de transporter un simple CD-ROM que de transbahuter toute l'encyclopédie britannique. Et que dire si celle-ci était taillée dans la pierre comme un obélisque.

C'est pourquoi, l'histoire de la civilisation (et donc de l'information, car qu'est-ce qu'une civilisation si ce n'est une culture, c'est-à-dire un corpus informationnel ?) a connu trois grandes révolutions : celle du support « papier » complétée par l'invention de l'imprimerie, celle du support « courant électrique » complétée par l'invention de l'électronique, et celle du support « champ électromagnétique » complétée par l'invention des télécommunications.

L'homme est passé successivement du bloc de pierre, à la feuille de papier, au fil électrique et aux ondes hertziennes. Supports de plus en plus légers, de plus en plus immatériels. De plus en plus précis. De plus en plus fragiles, aussi.

Chacune de ces étapes, chacun de ces nouveaux supports a entraîné avec eux une révolution des langages et des technologies de codage/décodage, de

communication et de mémorisation. Le monument est devenu livre ; le livre est devenu télévision ; la télévision est devenue micro-ordinateur ; le micro-ordinateur est devenu nœud de réseau ; etc.

Chaque modalité informationnelle est donc bâtie sur un tripode : un support, un type de langages et une famille technologique. Ces trois pôles se répondent intimement sans que l'un ait préséance sur les deux autres.

Notre propre cerveau humain a lui aussi ses trois pôles : un support biologique, un langage électrochimique et une technologie neuro-synaptique.

Toute la difficulté consiste à « interfacer » le cerveau humain avec toutes les autres modalités informationnelles inventées par l'homme. et par la nature.

Chaque nouveau langage, chaque nouvelle technologie appelle un effort d'apprentissage et de maîtrise : apprendre et maîtriser les codes nouveaux et leurs instruments.

Cela est évidemment vrai pour les modalités informationnelles artificielles inventées par l'homme : qui n'a pesté sur son incapacité à lire du chinois, à programmer une vidéo, à utiliser un nouveau software.

Mais cela l'est tout autant en ce qui concerne l'interfaçage entre la modalité informationnelle humaine, propre au cerveau, et les autres modalités informationnelles naturelles en usage dans l'univers.

Les insectes communiquent au moyen de phéromones que l'homme ne sent pas.

Les fleurs et les fruits utilisent des codes « couleur » que l'homme ne connaît ni ne comprend.

Les animaux s'expriment par des codes gestuels et comportementaux que l'homme déchiffre à grand-peine.

Les exemples foisonnent.

Mais là n'est pas l'essentiel. Il suffirait de mener au bout toutes les études éthologiques possibles, et le catalogue sera complet : il n'y a là que collecte de savoirs plus ou moins encyclopédiques.

L'essentiel est ailleurs, au niveau cosmique, au niveau global, au niveau de l'Être lui-même.

Au niveau de la connaissance des autres codes globaux utilisés par l'Être-Un pour s'exprimer dans le monde. Pour se signifier par le monde.

Le théologien formulerait ainsi sa question : quels sont les langages de dieu ?

Qui dit « langage » dit signes élémentaires et règles d'association de ces signes. Quels sont-ils ?

Si le monde est le livre qu'écrit l'Un, où chaque homme n'est qu'un personnage imaginaire inventé pour mener l'intrigue au mot « fin », si le monde est la symphonie qu'improvise dieu, où chaque homme n'est qu'une ligne mélodique pour un instrument, alors en quelle langue s'écrit ce livre et sur quelle gamme se joue cette symphonie ?

Et surtout, le cerveau de l'homme peut-il réellement entrer en résonance avec cette langue, avec cette gamme ?

La cosmologie, la physique fondamentale, la mystique forment toutes l'hypothèse que cette résonance est au moins partiellement possible.

Même si l'homme naît aveugle (et la grande majorité le reste toute son existence), il est possible d'apprendre à voir. Voir tout ? Peut-être pas, mais, au moins, entrevoir quelque peu.

Alors se pose la question : comment apprendre à « voir » ? Comment apprendre à éveiller, à développer et à maîtriser ces capacités de perceptions que d'aucuns disent « extrasensorielles » ?

La réponse tient en un mot : « méditation », ou, ce qui revient précisément au même, « attention totale à l'instant ».

Pour apprendre une langue étrangère, rien ne vaut l'immersion totale, quelque déroutante et décourageante soit-elle, du moins au début.

Développer l'écoute et se familiariser avec les sons et intonations nouvelles. Écouter la musique des mots avant que d'en comprendre le sens. Deviner peu à peu le sens. Risquer enfin un embryon de phrase qui soulèvera, probablement, quelque hilarité bon enfant.

Pourquoi n'en serait-il pas de même avec la langue cosmique de l'Être-Un ?

Être à l'écoute de l'Un derrière les murmures des mondes.

Et renoncer, lors de cette écoute, à user de nos mots, de nos concepts, de nos modèles.

Écouter vraiment et se familiariser avec la musique des sphères.

Écouter sans penser, sans analyser, sans disséquer.

Écouter de tout son être, dans le silence intérieur total.

Faire taire le moi et tendre tout son être dans l'écoute totale.

Alors entendre.

Alors comprendre.

Alors tenter le dialogue.

EXTASE
(17 avril 1998)

Vendredi dernier, jour de Pessa'h, j'ai connu pour la deuxième fois l'expérience que l'on nomme, selon les cultures, extase, illumination, nirvana, satori, et tant d'autres.

La première fois, c'était il y a 23 ou 24 ans, en préparant mes examens de physique nucléaire. Mais alors, l'expérience n'était pas tout à fait de même nature : il s'agissait plus d'une exaltation intellectuelle violente et orgasmique.

Cette seconde expérience fut d'une nature infiniment plus paisible.
Ce fut bref. Évident. Indicible.

Évidence totale et immédiate de la parfaite coïncidence entre mon existence et celle de l'Être.

Bien-être total délié de toute crainte, de toute peur, de toute contrainte.

Sourire intérieur et calme absolu et tranquillité complète.

Un grand ciel bleu sans nuage où coule une brise légère.

Rien ne peut en être dit, car les mots n'y servent à rien.

Rien ne peut en être transmis.

Presque rien n'en subsiste hors la conscience claire que cet état existe et le vif désir d'en refaire l'expérience plus longtemps (pour toujours ?) et plus profondément.

Cela ressemble à un orgasme, mais sans en avoir ni la violence, ni le déchaînement.

Aucun souvenir précis n'en subsiste : ni le moment exact, ni les circonstances exactes, ni les sensations exactes.

L'expérience est inanalysable, essentiellement ! Ni les mots, ni la mémoire n'en captent rien.

Seulement la conscience d'une immense joie et l'immense désir d'y retourner.

Il y a aussi cette claire et déchirante certitude qu'il ne sert de rien de vouloir forcer l'expérience, de la rechercher, de singer ce que l'on pourrait croire être les conditions de sa venue.

Aucune mécanique n'est de mise : il n'y a ni méthode, ni truc, ni technique ! Ceux qui vendent le contraire sont tous des charlatans.

Tout au plus peut-on espérer que l'effort de méditation et de paix intérieure sera favorable à sa venue, mais rien n'est moins certain.

Ce qui reste c'est un souvenir de profonde communion et de joie intense. De légèreté. De simplicité. D'évidence.

Ils ont infiniment raison les mystiques de toutes cultures qui n'ont pu qu'utiliser des images poétiques pour suggérer leur expérience et sensibiliser leurs frères humains à la possibilité de sa réalisation.

Écume chaude à la limite de l'océan
Filet d'eau dans un torrent
Dont les pierres sont d'illusion
Brise légère dans un ciel de lumière.

SUR LA VERITE ET LA LOGIQUE

(19 avril 1998)

La pensée humaine, appliquant en cela le principe universel du moindre effort, plutôt que de reprendre sempiternellement à zéro tous les raisonnements et déductions, a estimé pouvoir établir des règles générales permettant de diminuer l'effort de réflexion et de tirer comme mécaniquement, avec plus d'efficacité et de certitude, les conclusions à partir des hypothèses.

Ainsi naquit la logique qui, au cours des âges, d'absolue qu'elle fut pour Aristote et les classiques, devint plus relative à mesure que s'édifiait l'approche axiomatique et les logiques non aristotéliennes.

Il n'empêche. Hors une logique, point de salut. Mais quelle que soit la logique envisagée, l'essence même du processus logique est de tirer avec certitude du vrai à partir du vrai. Toute la civilisation occidentale est construite sur ces deux piliers : la vérité et la certitude. Le lien entre eux ? La logique.

Dès lors deux questions se posent.

D'abord, dieu, l'univers, l'Être sont-ils logiques ? La mécanique paresseuse inventée par l'esprit humain (la logique) est-elle adéquate, compatible, en phase avec les processus de paresse à l'œuvre dans la création de l'Être ? A priori, la tentation est d'inférer l'affirmative du simple fait que le cerveau humain, produit de la « logique » de l'Être, doit « logiquement » être en harmonie avec lui. Hypothèse. Croyance ! S'il n'en était pas ainsi, l'Être serait incompréhensible à l'homme : il ne serait ni cohérent, ni consistant. Il ne pourrait y avoir aucun ordre. Dieu n'existerait pas car qu'est-ce que dieu sinon le principe de cohérence de l'Être dans l'espace et dans le temps. On peut donc prendre comme hypothèse — sinon l'absurde régnerait en maître et tous nos efforts seraient vains — que l'Être est au moins partiellement « logique ». Du moins, dans sa logique à lui qui n'est pas forcément une de celles inventées par les hommes jusqu'ici, mais au moins faisons l'hypothèse que malgré tout il devrait être partiellement « logicifiable ».

L'autre question est plus importante ici : que signifient vrai, vérité, certitude ?

Qu'est-ce qui est vrai ?

Qu'est-ce que le vrai ?

Ou, à tout le moins, le vraisemblable ?

Et si les concepts de vrai et de faux étaient tout simplement inadéquats ? Et si, donc, l'idée d'une logique, quelle qu'elle soit, n'avait aucun sens, puisque ses valeurs de fond, le vrai et le faux, seraient vides de tout sens ?

La question est angoissante. Qu'est-ce que le vrai ?

Quand une assertion est-elle vraie ?

Quand elle reçoit l'assentiment. Soit, mais l'assentiment de qui ? De moi ? De tous ? De la majorité ? De quelques uns, et, si oui, desquels ? L'histoire des hommes montre à suffisance que la vérité ne se décrète pas, ni ne se vote, ni n'est liée au grand nombre de ses adeptes.

Non, décidément, le vrai doit pouvoir échapper à la subjectivité humaine : est vrai ce qui correspond à la réalité indépendamment des jugements des hommes.

Est vrai ce qui est vérifiable, mesurable, objectivable au sens scientifique du terme. Oui, mais voilà, l'objectivité n'est pas de ce monde : rien n'est pour l'homme hors de son propre esprit, lieu à la fois de la perception et de l'interprétation du monde et des phénomènes. Et qui plus est, la part mesurable, reproductible, etc. de nos existences est clairement la part la plus mince et la moins passionnante.

Alors, force est de croire que peut être considérée comme vraie toute hypothèse forcément subjective et invérifiable, pourvu qu'elle soit efficace à résoudre les problèmes existentiels de l'homme. Pragmatisme, donc.

Mais si le vrai est l'efficace (ce qui fonctionne et donne de « bons » résultats), encore faut-il définir par rapport à quelle échelle, à quel critère on compte mesurer l'efficacité dont on parle. Et nous voilà retombés dans le total relativisme et subjectivisme, car ce qui est désirable pour l'un ne le sera probablement pas pour beaucoup d'autres. Vérité ici, mensonge ailleurs. Alors ?

Peut-être l'issue est-elle en ceci : le vrai est hors de portée, car les hommes disent vrai tout à la fois ce qui leur semble, ici et maintenant, assez vraisemblable, assez vérifiable et assez efficace, et le vrai a changé tant de fois de visage dans l'espace et dans le temps.

Mais le faux, lui ? Si le vrai est inaccessible parce qu'inimaginable, le faux, lui est bien connu de nos mémoires. L'homme, depuis l'aube des temps a accumulé tant d'erreurs, de fausses pistes, de fallacieuses certitudes que sa mémoire regorge d'indices du faux. Or, le vrai est ce qui n'est pas faux. Si le faux est connu, alors ce qui reste c'est le possible.

Alors s'ouvre une nouvelle logique : celle du faux et du possible (et il est clairement écrit « possible » et non « probable » !).

Ce qui est faux, c'est bien ce qui s'est révélé invérifié, inopérant, inefficace, rejeté après usage.

Mais rien n'est changé : le faux d'hier est-il encore le faux d'aujourd'hui ? Le rejeté d'hier n'est-il pas le fait de l'ignorance ou du fanatisme d'hier ? L'invérifié d'hier n'est-il pas que le reflet des incapacités à vérifier d'hier ?

Même le faux se dérobe, aux mêmes arguments. Même cette prometteuse logique du faux et du possible meurt dans l'œuf.

Il faut donc en faire son deuil : la certitude, même relative, n'a pas de sens pour l'homme. Le vrai n'existe pas. Le faux non plus. Et si rien n'est ni vrai ni faux, si rien n'est certain, que reste-t-il ? Qu'est-ce qu'une logique qui ne peut s'appliquer sur rien ? Qui tourne à vide comme un bel objet abstrait inutile. Que reste-t-il, alors, de la raison, siège et moteur de la logique, du vrai et du faux ?

Rien ! Une illusion ! Une utopie !

Et pourtant. Même si l'idée même de certitude est inaccessible. Même si le vrai et le faux sont des idées vides et des mots sans sens. Même si toute logique tourne forcément à vide. Même si la raison est un mythe creux. Peut-être y a-t-il une autre voie, un autre mode de penser, une autre manière de rigueur.

On sent bien que le nœud se noue sur le côté absolu et définitif des mots « vrai » et « faux », du mot « certitude », du mot « vérité ».

Rien n'est jamais vrai.

Mais certaines choses peuvent être vraisemblables pour moi ou nous, ici et maintenant. Et par vraisemblable, il faut entendre admissible, agréable, opérationnel, efficient, etc.

Et à ces choses vraisemblables peuvent s'appliquer, sous toute réserve et à mes risques, les règles de ma logique, règles qui seront d'autant mieux admises qu'elles seront plus efficientes.

La mesure de la vérité devient alors totalement relative et dynamique, et égocentrique.

Individualisme et nombrilisme ? Dans un premier stade, oui, peut-être, à titre transitoire. Au second stade, il faut se rappeler que « je » n'est que le lieu d'expression de l'Un ici et maintenant, de l'Un qui vit en et par moi.

Et que, donc, ce qui pense en « je », ce qui raisonne en « je », ce qui invente constamment et crée en « je », c'est l'Un à la recherche de Son chemin vers la réalisation de son désir.

Dieu connaît-il la vérité, dès lors ? Celle d'hier et d'aujourd'hui, oui, très certainement mieux que quiconque puisqu'il a tout vécu lui-même en lui-même, par le biais des êtres qui émergent de lui tout en restant en lui. Sa mémoire est plus que la somme de toutes les mémoires. Il se souvient de tout. Il vit tout.

Mais de l'avenir, il ne sait rien. Tout est inconnu. Tout reste à inventer. Il n'est donc pas omniscient ? Si, bien sûr, puisqu'il qu'il connaît tout ce qui est connaissable. Mais l'avenir relève de l'inconnaissable puisqu'il reste à inventer. C'est précisément là que jaillit la liberté tant divine qu'humaine (la liberté humaine n'étant que l'expression ici et maintenant d'un reflet de la liberté divine).

Le problème est plus ou moins celui d'un randonneur qui sait la destination qu'il veut atteindre, mais qui ne connaît rien du pays qu'il aura à traverser. Il découvre au fur et à mesure les embûches et les opportunités, et ces découvertes imprévisibles, stimulent continuellement son inventivité. Et les options, même bonnes, fausses ou mauvaises, qu'il prendra, feront partie, qu'il le veuille ou non, de Sa vérité tout au long de la suite de ses pérégrinations.

Le randonneur n'est donc pas totalement libre, puisqu'il est plongé dans un univers préexistant à lui qui lui impose sa géographie, ses reliefs, sa faune et sa flore. Mais si l'on parle de l'Être, rien n'existe hors de lui, ainsi, de deux choses l'une, ou bien, en tant qu'Être suprême, il est totalement libre et omnipotent, et l'on se demande alors quel est cet Être absurde et cruel qui engendre tant de souffrance ; ou bien il ne l'est pas et il y a donc quelque chose au-dessus de lui pour lui imposer des contraintes dont il n'est pas maître.

On le comprend vite, seule cette dernière hypothèse a un sens. Mais alors quel est cet Être au-dessus de l'Être-Un ?

La réponse est d'une simplicité enfantine : puisqu'il ne peut y avoir d'être supérieur à l'Être-Un, Être suprême, alors cet être supérieur ne peut être que lui-même.

Comme le randonneur, il reste habité de son passé, de sa mémoire, de ses options antérieures qui continuent de vivre et d'opérer au sein de son être-même. Et y renoncer, ce serait renoncer à lui-même, donc à l'Être même.

Ainsi la mémoire et l'histoire de l'Un conditionnent partiellement son devenir. Le vrai et le faux d'hier ne seront pas ceux de demain, mais ils les influenceront avec d'autant plus d'efficacité que ces expériences passées sont plus porteuses.

Ainsi, encore, la nouvelle logique devient-elle une logique dynamique, fondée sur l'impermanence du vrai et du faux, qui, comme les êtres eux-mêmes, se construisent fractalement et progressivement par niveaux et germes successifs, dans d'inextricables chaînes d'influence où même le faux d'hier conditionnera à jamais le vrai de demain. Du moins tant que durera son souvenir au sein de l'Être-Un.

Ce sera dès lors la dernière question : la mémoire de l'Être-Un finit-elle par s'effacer, ou est-elle la seule chose qui soit permanente ?

Le théologien demanderait : y aura-t-il un jour rémission de nos péchés ou nos actes sont-ils à jamais indélébiles et impardonnables ?

Le systémicien répondrait probablement que la mémoire n'étant pas une fin en soi, mais un outil d'efficacité sur le chemin de la réalisation de son désir, il est probable que les souvenirs insignifiants sont progressivement éliminés ou, au moins, désactivés.

L'informaticien abondera sûrement dans son sens.

Mais en fait, personne n'en sait rien.

Bref, concernant le passé, il est possible de dire si une assertion paraît vraie, fautive ou indéterminée (c'est donc une logique non aristotélicienne qui convient entre propositions relevant toutes du passé). Par contre, une assertion portant sur le futur ne pourra avoir, en théorie que deux valeurs : possible ou impossible. La très grande majorité sera possible, mais il ne faut pas exclure la possibilité de formuler des règles vraisemblables qui permettent de déclarer une assertion impossible dans le futur.

Il restera, de plus, à trouver les règles d'inférence qui permettront de relier les assertions concernant le passé avec celles concernant le futur.

On le voit, la nouvelle logique reposera sur cinq valeurs de « vérité » (vrai, faux, indéterminé, possible, impossible), et sur un ensemble de règles à la fois « logiques » (et, ou, équivalent, etc.) et « probabilistes » (quelle est la probabilité d'occurrence de tel possible parmi tous les possibles ?).

Par cette logique neuve, la pensée montera d'un niveau dans l'échelle de complexité en passant d'une logique mécaniste à une logique probabiliste.

SALUT ET SOLIDARITE

(25 avril 1998)

Il faut revenir à la souffrance.

Chaque être naît face à la souffrance. Chaque être naît seul face à la souffrance. A toutes les souffrances. Celles du corps et du cœur et de l'esprit et de l'âme. Celle qui s'appelle misère. Celles qui s'appellent pauvreté, faim, maladie, solitude, haine, violence, ignorance, bêtise. La liste est tellement longue.

Et cette souffrance n'est pas inéluctable. Elle peut et doit être dépassée. C'est cela que les hommes nomment « salut » : passer au-delà de la souffrance.

Chaque homme naît face à un mur par-dessus lequel il lui faut sauter. Passer de l'autre côté de la souffrance. Et en reconnaître l'illusion et la vacuité.

Faire ce saut, c'est réaliser son salut. Et le salut est personnel. Personne ne peut ni ne pourra jamais sauter à la place de qui que ce soit. Le salut est un chemin, une ascèse, une méditation, une discipline, une illumination qui ne peuvent se dérouler qu'au centre de chaque individu, dans son intimité la plus profonde, la plus secrète, la plus impénétrable.

Le chemin est à parcourir, et personne, jamais, ne pourra marcher à la place de quiconque.

Il n'y a pas, il n'y aura jamais de salut collectif et gratuit. Chacun doit affronter son propre salut à la sueur de son propre front, de ses propres angoisses, de ses propres peines, de ses propres souffrances, de ses propres morts intérieures.

L'Être-Un se sauve par le salut de chacun des êtres qui vit de Lui. Il est impuissant à offrir ou à décréter le salut individuel ou collectif des hommes. La grâce n'existe pas. La prédétermination non plus.

L'homme est libre de vouloir dépasser la souffrance et de vouloir construire son salut. Il est libre aussi de refuser, de renoncer, de rire ou de mourir. Il est libre, enfin, d'y être indifférent. Il est libre, donc, de faire de son existence un néant inutile et laid. L'Un est patient. Il attendra le temps qu'il faudra, le nombre de vies d'hommes nécessaire à son accomplissement.

Il n'y aura pas de fin des temps. Ni de jugement dernier. Ni de résurrection des morts. Ni d'immortalité personnelle. Ni de paradis, ni d'enfer. Le salut est affaire d'homme, ici et maintenant. Il n'y a pas une seconde à perdre à différer le choix entre joie et souffrance. Accepter la souffrance et s'en protéger du mieux, ou dépasser la souffrance et renaître à la joie.

Le choix est là. Il attend chacun. Et personne ne peut faire ce choix à la place de l'autre.

Les menteurs proclament des recettes de salut collectif : faites ceci, donnez cela, faites tel rite, dites telle prière, offrez telle aumône, déclamez telle incantation, portez telle amulette et vous serez sauvés. Et la foule les croit parfois. Et la foule se croit sauvée à peu de frais. Et elle s'étonne de ceux qui dénoncent ces mensonges si confortables, et elle ne décolère plus jusqu'à ce qu'elle les ait convertis ou expulsés ou exterminés. Et ses prêtres se réjouissent de leur pouvoir et de leurs prébendes.

Et la foule réclame le salut. Elle dit : « Il est juste que notre salut soit assuré par « eux », les autres, car « ils » ont le pouvoir et la richesse et la puissance. Il est juste que la souffrance soit éradiquée par les princes. »

Mais ce « ils » n'existent que dans l'imaginaire de la foule ; elle se « les » inventent pour se rassurer, pour s'inventer une mère ou un père bienveillants qui la dispenseraient de se prendre en charge, de s'assumer, de se sécuriser elle-même.

Les princes de la foule ne sont que ses parasites. Ils ne vivent que de ses peurs, qu'ils entretiennent comme un juteux fonds de commerce. Ils se goinfrent des richesses et des forces qu'elle leur prodigue pour se débarrasser de son propre destin. Ils s'empiffrent de ses angoisses en l'aveuglant de rêves et de promesses illusoires et infantiles.

Oui, la foule réclame son salut des autres. Un salut collectif, gratuit, apporté sur un plateau d'or et d'argent.

Elle s'offre aux vendeurs de mirages.

Puisqu'elle ne veut pas s'assumer, elle réclame des miracles.

Des pilules de bonheur qui dispenseront de penser, de travailler, de suer, de souffrir, de mourir, de désespérer. De se regarder en face et de voir le monde tel qu'il est.

Il faut que la foule apprenne à faire deuil d'elle-même : il n'y a pas, il n'y aura jamais de prince, ni divin, ni humain, pour venir instaurer le salut et la joie parmi les hommes.

La foule sera ou ne sera pas son propre messie. Le salut collectif ne sera jamais que la somme des saluts individuels.

Chacun est seul, absolument seul devant le mur de la souffrance.

Chacun est seul, absolument seul à pouvoir le franchir et à passer au-delà.

Et puisque le salut est affaire de chacun, et que chacun est absolument seul devant son propre salut, devant son propre combat contre toute forme de souffrance, contre la misère sous toutes ses formes, des plus matérielles au plus spirituelles, à quoi bon se gaver du mot creux et vide de solidarité ?

N'est-il pas patent que toutes les formes de solidarité institutionnelle ont été des échecs, des gabegies, des escroqueries, des prétextes à détournement, à bureaucratie, à prébendes ? N'est-il pas évident que la majeure part de la générosité n'atteint jamais ceux à qui elle était destinée ? N'est-il pas clair que les circuits et les modalités de la solidarité deviennent naturellement des fonds de commerce, des droits acquis, des ferments de paresse, de trafics, de pleurnicheries ? Bref, des activités et des métiers à part entière.

N'est-il pas évident que la générosité est toujours plus ou moins forcée, par le prince ou par la mauvaise conscience, mais qu'elle n'est plus jamais un élan, un accueil de l'autre, une réelle fraternité ?

Puisque le salut et le combat contre les misères sont strictement individuels, puisque la solidarité, dès qu'elle est institutionnelle, devient racket public, n'y a-t-il plus de place pour aucune forme de fraternité authentique ?

Si, bien sûr, il y a toute la place qu'il faut pour une fraternité et une solidarité intimes et libres, une place à découvrir, à cultiver, à inventer, une place illimitée mais encore fermée par les lois et les murs de ceux qui vivent de leurs ersatz institutionnels.

Intime et libre.

Intime parce que choisie intimement par chacun, au fond de son cœur et de son âme, parce que destinée à ceux qui sont proches plutôt qu'à des anonymes portant numéro de sécurité sociale. Intime parce que portant visage.

Libre parce que s'adressant, sans intermédiaire d'aucune sorte, à ceux que l'on a choisis, à ceux que l'on désire et que l'on décide d'aimer. Libre et sélectif parce qu'il est impossible d'aimer tout le monde et qu'il est vital d'aimer quelqu'un.

Bref une fraternité et une solidarité de proche en proche, dont chacun est le centre et le moteur, librement.

Une générosité libérée de toute contrainte et de toute culpabilisation. Une générosité authentique, personnelle, réappropriée.

Et cette générosité est la réponse à toutes les misères.

A celle du pauvre qui crève de faim. A celle du malade qui meurt de solitude ou de douleur. A celle de l'ignorant qui connaît la honte de son ignorance. A celle du haï que l'on exclut, que l'on expulse, que l'on opprime, que l'on extermine parce qu'il est autre. A celle du rejeté ou de l'inaaperçu que l'on ignore par indifférence dans les caniveaux de l'oubli. A celle de celui qui ne croit pas ou qui ne croit plus à rien d'autre qu'à son néant et à sa désespérance, et qui meurt d'indigence de l'âme.

A celles de tous ceux qui sont restés en deçà du mur de la souffrance, de ceux qui n'ont pas — encore — osé ou pu ou voulu franchir ce mur, pour découvrir que la souffrance n'existe que dans l'idée que l'on s'en fait.

A ceux qui ont franchi ce mur et ce seuil, à ceux qui ont acquis la sagesse de la souffrance et la richesse du don, à ceux qui ont enfin atteint la source inépuisable de la Joie qui est au centre de l'Être-Un, à ceux-là, je dis qu'ils ont le devoir de générosité.

De cette générosité simple et gratuite qui naît de leur rayonnement, autour d'eux, vers ceux qui leur sont proches par le corps, par le cœur, par l'esprit ou par l'âme.

Au centre de leur proximité, chacun d'eux sera une source intarissable de don. Non pas forcément de don matériel et périssable, mais de don d'énergie pour combattre la souffrance de l'intérieur, à la racine intime de l'être.

Car la souffrance se combat de l'intérieur. Donne à manger à celui qui crève de faim, et il aura à nouveau faim demain. Apprends à lire à celui qui ne peut avoir aucun livre, et il ne saura rien de plus. Dépense des millions pour prolonger les douleurs d'un condamné à mort, et il mourra demain soir encore plus misérable qu'aujourd'hui. Révèle les vérités de la religion à celui qui n'y est pas prêt, et il deviendra un fanatique superstitieux, prêt à haïr quiconque ne lui ressemble pas.

L'initié sait que la lumière ne se répand que très lentement, de proche en proche, dans l'intimité, dans le silence, loin de la foule, de ce maître à ce disciple qui se sont mutuellement choisis.

Cette transmission intime elle-même devient le moteur et le fondement de la fraternité et de la solidarité authentiques. Que chaque homme en choisisse cinq autres pour leur faire tout le don de sa sagesse et de son énergie, et que chacun de ces cinq en choisisse cinq autres à son tour, alors il ne faut que sept jours pour que toute l'humanité se soit tissée un réseau intense de générosités réciproques, intimes et sélectives, de solidarités efficaces et authentiques, de fraternités simples et concrètes.

Alors tous les princes rêvés ou actuels seront aussi inutiles que leurs institutions fallacieuses.

Le passage d'une solidarité publique, institutionnelle et obligatoire à une solidarité privée, protéiforme et libre est un pari. Un pari indispensable. Un pari essentiel.

Un pari pour sortir enfin des ornières enlisantes où le cœur s'embourbe et où la rancœur germe.

Pour sortir de la boue des échecs et des corruptions.

Pour sortir de la poisse de l'assistanat normalisé et banalisé.

Un pari sur l'homme, sur les hommes, après l'échec des institutions et des lois.

L'homme a montré combien il était capable d'engendrer, *ex nihilo*, de larges et féconds mouvements de solidarité spontanée et efficace, bien avant qu'ils ne soient récupérés par les vautours.

Ainsi des syndicats, des mutuelles d'entraide, des caisses de solidarité, des communautés religieuses ou laïques nourries de toutes les utopies romantiques ou mystiques, des kibboutzim, des monastères et couvents, de tous ces élans dédiés aux pauvres, aux malades, aux orphelins, aux filles perdues, aux vieillards abandonnés.

D'hier ou d'aujourd'hui, ces mouvements mobilisent les énergies et les actes, tant que dure leur pureté.

Ensuite viennent les vautours qui bâtissent leur fonds de commerce sur ces élans spontanés et libres, qui institutionnalisent ce qui était protéiforme afin que durent leur prébende, leur pouvoir, leur gloire.

Aujourd'hui la loi de tous est la loi de ces vautours. Et s'y opposer, c'est être un monstre, un sans-cœur, un égoïste.

Être égoïste, pour les vautours, c'est toujours se révolter contre leurs privilèges, contre leurs institutions, contre leurs fonds de commerce.

C'est proposer la mise à bas de leurs murailles, de leurs lois iniques et lourdes et inefficaces, de leurs usines à gaz juridiques et réglementaires, bref, de ce qui les nourrit eux au détriment de ceux qui crèvent la faim.

Bien sûr l'abandon des institutions au profit de la solidarité libre est un pari. Mais ne faut-il pas prendre la chance de réussir un pari là où la continuité ne mène qu'à une triple certitude : l'échec et la misère et la souffrance.

Mieux vaut un pari que la désespérance et le renoncement.

SUPERSTITIONS
(26 avril 1998)

Toute croyance naît de la peur.
Sans peur, plus de croyance.
On ne voit que ce que l'on croit, et non le contraire.

Apologie de l'ici-et-maintenant.

« Le présent n'est jamais notre fin.
 Le passé et le présent sont nos moyens ;
 Le seul avenir est notre fin.
 Ainsi nous ne vivons jamais,
 Mais nous espérons de vivre
 Et, nous disposant toujours à être heureux,
 Il est inévitable que nous ne le soyons jamais. »

Blaise Pascal

*

Apprendre non pas à devenir heureux,
 Mais à prendre la joie
 Enfouie dans chaque instant.

*

Le chemin n'a aucune importance.
 Seul le voyage importe.
 Et le voyage, c'est un pas, puis un autre.
 Et rien d'autre.
 Chaque pas est seul réel,
 Tout le reste est imaginaire.

*

Il n'est d'obstacle
 Que celui que l'on cogne.
 Il n'est de danger
 Que celui que l'on affronte.
 Il suffit d'une vue claire
 Pour éviter l'obstacle et le danger.
 Tout le reste n'est que peur, angoisse, imaginaire !

*

Le bonheur durable est un mythe,
 Un mensonge,
 Un mirage.

Seule la joie de l'instant,
 De la présence à l'instant,
 Est réellement réelle.
 Et la joie est bien au-delà du plaisir.

*

Découvrir dans l'instant
 Des myriades de potentiels de joie,
 Tant intérieurs
 Qu'extérieurs.

*

La vie est un voyage
 Qui ne se fait que pas à pas.
 Il n'y a ni destination commune,
 Ni itinéraire invariable,
 Ni chemin nécessaire.
 La vie est un voyage
 Qui s'invente à chaque pas.

*

D'aucuns diront : choisis ta destination !
 D'autres diront : assume ta destination !
 Je dis : deviens ce que tu es.
 Deviens-le un peu plus
 Chaque instant.
 Épanouis-toi, déploie-toi !
 Nourris-toi de tout ce qui est là pour t'accomplir.

*

La prévision tue la vision !

*

Plus tard aveugle maintenant.

*

Bien faire ici et maintenant
 Ce qu'il y a à faire ici et maintenant.

*

Être en devenir ici et maintenant
Et non devenir demain.

*

Être présent, ici et maintenant
A tous les flux du devenir
En pleine conscience.

*

Le lourd apprentissage
De la pleine confiance
Contre toutes les peurs.

*

Il n'y a pas un temps pour chaque chose,
Mais chaque chose vient à son temps.

Être disponible et vigilant.

*

Ne croire à aucune forme de planification,
Mais croire à la force des flux téléologiques.

*

L'imprévisible est omniprésent,
Et l'imprévu arrive toujours.

*

Chacun n'a peur
Que de ses propres faiblesses.

*

Dis-moi ce que tu crains,
Je te dirai où tu te trompes.

*

On ne triche jamais avec la vie.

*

Entre le bois de passé
Et l'espace vide du futur,
Le fin cambium, seul, est le présent vivant :
C'est en lui et par lui que se fait tout l'arbre.

*

Refus obstiné de se soumettre aux idoles,
Quelles qu'elles soient,
Afin que la vie de chaque instant soit con-sacrée.

*

Il est au cœur de chaque instant
Des appels à écouter,
Des signes à lire.

*

Ciseler chaque instant
Et en faire une œuvre d'art
Gravée à jamais
Dans le bois de l'Être.

*

L'instant offre tous ses trésors
A qui cherche et cueille,
Mais il n'y a rien à exiger de lui.

*

Le chemin se construit en marchant.

*

L'instant ne prend de valeur

Que dans la conscience
 Et l'inscription totale
 Au sein du flux vital cosmique
 Qui va de la souffrance à la joie,
 Et du désordre à l'ordre.

*

Connaître la vérité ne suffit pas,
 Encore faut-il la vivre.

*

Dans l'intemporel,
 Il n'y a plus de succession.
 Tout est dans l'instant présent.
 Tout est manifestation immédiate.

*

La rencontre entre
 les potentialités du sujet
 et les opportunités de l'objet
 ne se passe que dans l'instant,
 là où se reformule et s'enrichit
 perpétuellement le projet.

*

La seule finalité,
 A chaque niveau, divin, humain ou individuel,
 Est de confronter, dans l'instant, à chaque instant,
 Le plus profondément et le plus intensément possible,
 Les potentialités présentes
 Avec les opportunités présentes.

*

Théorie de l'instant.
 Principe directeur :
 Rencontre ici et maintenant
 D'une potentialité et d'une opportunité
 En vue d'une réalisation épanouissante.

*

Ne chercher ni dans l'espace, ni dans le temps
 Chercher dans la profondeur de l'instant
 Ici et maintenant.

*

Concentrer le temps
 Dans l'éternel présent.

*

L'envie : prendre ce qu'il y a derrière le mur.
 La douleur : ne pas pouvoir traverser le mur.

En fait, il n'y a rien derrière le mur qui ne soit aussi ici.
 En fait, il n'y a de mur que dans ton imagination.

*

Le passé n'est plus.
 L'avenir n'est pas.
 Et pourtant les fantômes du passé
 encombrant les mémoires.
 Et pourtant les fantômes de l'avenir
 engendrent toutes les angoisses.
 Et ensemble, ils occultent la seule réalité :
 L'instant présent.

*

Il faut renoncer à la petite liberté égotique
 Pour accéder à la Grande Liberté Cosmique.

Passer du caprice au Projet.
 Passer de l'envie à la Finalité.

*

« Présents, ils sont absents. »

Héraclite d'Éphèse

*

Chaque instant de notre vie
Est une porte ouverte
Sur le néant ou sur l'immortalité.

*

« Il faut apprendre à se moquer
de la postérité, de la pérennité, du futur,
de tous ces pièges et ces filets du temps
où les hommes se laissent prendre. »

Jacques Lacarrière, *Les Gnostiques*

*

Je suis ce que je pense...
Ici et maintenant.

Le Livre du Devenir

Le 23 octobre 1999

Dieu est la fin de l'homme. Comme finalité et comme aboutissement.

Dieu a tout à attendre de l'homme. L'homme n'a rien à attendre de Dieu.

« Dieu » est un mot utile et facile au plan du discours, mais il est totalement vide et exclu du plan de la Connaissance.

L'Absolu est absolutum, ab-solutum : le délié, le dis-solu, l'absolu, le dés-agrégé : l'indépendant ; l'in-conditionné.

Contingent : le non-nécessaire, le fortuit, l'indéterminé, ce qui trempe avec.

La création est l'entreprise de Dieu pour créer des créateurs.

Il n'y a ni récompense, ni punition. Il n'y a aucun au-delà où compenser les prospérités des méchants et les misères des gentils. Il n'y a pas d'ordre moral. Il n'y a pas de justice divine. Il n'y a que ceci : l'infinie béatitude intérieure de vivre et de devenir en résonance et en harmonie avec le flux et le processus cosmique de création et de réalisation du Désir de création, de l'entéléchie divine.

Le 24 octobre 1999

Après tant de siècles de déterminisme mécaniste, le III^e millénaire redécouvre enfin, en tout, partout, la contingence, le fortuit, l'aléatoire, l'incertain, l'éphémère, le transitoire, le précaire, l'impermanent, le foisonnant, l'exubérant, le chaotique.

L'heure n'est plus au faux débat et à la fausse dialectique du hasard et de la nécessité : *il n'y a ni hasard, ni nécessité !*

Dieu n'est ni horloger, ni géomètre. il n'est pas non plus un fantôme vide. Dieu est un artiste qui s'improvise dans un immense élan de joie créatrice !

Ses créatures sont ses pinceaux et ses couleurs sur une toile de fond d'énergie vivante.

A tout sperme fécondant, il faut matrice féconde : Dieu est hermaphrodite.

Les potentiels divins sont en grand nombre : lorsque l'un vient à rencontrer son parèdre, la rencontre de leurs potentialités est opportunité de fécondation. Les hommes parlent de dualité là où il n'y a qu'un couple particulier au sein d'une multitude d'attributs divins en quête d'appariement.

« La "création quantique" partage avec la Création biblique un caractère important : la *contingence*. Le monde n'est pas une nécessité absolue. Dieu est libre dans sa création. » (Michel Cassé)

Je crois profondément que l'être (les idées) et l'avoir (la matière) sont tous deux des créations, des émanations du Devenir (l'âme ou l'esprit). Je suis donc spiritualiste en ce sens que je suis à la fois anti-matérialiste et anti-idéaliste.

Je crois qu'il n'y a aucun absolu, aucun fixe : tout est mouvement, essentiellement.

Héraclite triomphe enfin de Platon et de Démocrite.

Le Judaïsme (la religion du Devenir) triomphera du Christianisme (la religion de l'Être) et du Matérialisme (la religion de l'Avoir).

Au commencement, il n'y avait ni l'énergie, ni Dieu.

Tout commence avec *BR A* répété deux fois dans les deux premiers mots de la Torah (Genèse, 1 ; 1) : *BR A ChIT* qui est traduit classiquement par « Au commencement, il créa, » mais que l'on peut, avec bien plus de profondeur, écrire : *BR A ChIT BR A*, et traduire par « CREER est fondement, CREER ».

Tout commence par un VERBE, le verbe « créer ».

Dieu n'est pas moral. Dieu est créateur, Dieu est Esthète mais il n'est pas moral : n'est « moral » que ce qui lui est utile dans sa création, dans la réalisation de son désir.

Dieu est foncièrement utilitariste !

Il n'y a aucune morale, aucun absolu moral, aucune Idée du Bien : il n'y a que de l'éthologie et de l'utilitarisme.

Les valeurs, comme les œuvres d'art, sont les purs produits d'une culture ; autant — si pas plus du fait de leur immatérialité — sujets à obsolescence ou à effet de mode. Les valeurs morales sont des moyens ; jamais ni des fixes, ni des absolus.

« Ce n'est pas parce qu'une chose est bonne que nous la désirons, c'est au contraire parce que nous la désirons que nous la jugeons bonne ! » (Spinoza).

Par la pensée et la conscience, la Nature engendre le Sur-Naturel.

Dieu et Matière ne sont rien d'autre que des concepts humains, des fruits culturels imaginaires — mais plus ou moins utiles — dont rien, jamais, ne pourra prouver la pertinence absolue.

« Il y a pensée ici et maintenant » est la seule certitude : première et définitive ; la seule ! Tout le reste n'est que concepts imaginés par cette pensée à l'œuvre.

Le temps — donc, tout au fond, le mouvement dont le temps n'est que le cadre artificiel et conceptuel — est fondateur de tout le reste.

Tout ce qui est fixe, est faux !

L'évolution (donc le changement, la transformation, la mutation, la rupture, la bifurcation, la métamorphose) est la réalité essentielle, ultime, unique et fondamentale.

C'est le péché mortel de toute la philosophie classique — héritière en cela de la pensée grecque socratique et postsocratique — que d'avoir évacué le temps et d'avoir privilégié (sinon exclusivement traité) le fixisme et l'absolutisation des concepts (et donc leur momification). C'est en revanche le génie du Judaïsme que d'avoir fait de la perspective temporelle le socle et la colonne vertébrale de tout.

Le 25 octobre 1999

« Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends. »

Blaise Pascal

Le 2 novembre 1999

Logique du Devenir : ne plus parler d'objet, mais de projet (porté par un sujet).

Donc renoncer à une logique portant sur des concepts (des substantifs) et des attributs (des qualificatifs), et rechercher une logique basée sur des verbes et des adverbes.

Connaître, comprendre : cela signifie alors tisser un réseau de relations entre des verbes d'action. Relations de cause à effet, de précédence, de simultanéité, etc.

Relation dialectique entre sujet (subjectif) et projet (projectif) où l'objet (objectif) n'a aucune part.

Il n'y a plus de Vérité, mais il y a du « penser adéquatement ici et maintenant ».

Quatre modalités au lieu d'une seule : le « la Vérité est » devient :

- il y a du penser adéquatement ici et maintenant, (mode actuel réel)
- il devrait y avoir du penser adéquatement ici et maintenant, (mode actuel virtuel),
- il y aura du penser adéquatement ailleurs et tantôt, (mode potentiel réel)
- il devrait y avoir du penser adéquatement ailleurs et tantôt, (mode potentiel virtuel).

La métaphysique du Voyage :

Pourquoi prendre le risque de définir à l'avance une destination (un but) qui risque bien, au-delà des prospectus, d'être une mauvaise surprise ou une déception, alors que le seul plaisir, la seule finalité d'un voyage est le voyage lui-même, c'est-à-dire le mouvement, la découverte, avec l'infinité des opportunités qui s'ouvrent à celui qui voyage pour voyager, c'est-à-dire pour rencontrer et non pour arriver.

Voyager, c'est vivre la rencontre.

Vivre c'est rencontrer. La vie est un voyage. Aller à la rencontre.

Rencontrer des paysages, des gens, des idées qui germent au long des chemins, des situations, des dangers, etc.

La métaphysique du Devenir est une métaphysique du voyage, donc une métaphysique de la rencontre, du « rencontrer » !

Être : on est ce qu'on est, on ne peut plus rien y faire (l'actuel est fermé) : l'être n'est donc pas un problème ! Mais ce que l'on va être ou pourrait être, bref, ce que l'on devient, cela est sujet à questionnements, voire à angoisses ou à fantasmes.

La joie du créateur : s'émerveiller sans fin de sa propre création, comme si elle venait d'ailleurs que de soi. Et c'est le cas ! Miracle de la création.

Devenir c'est parvenir à l'autonomie : auto-nomie = qui a fait sa propre loi.

Le 3 novembre 1999

Toute la philosophie occidentale, depuis Platon et Aristote, est une philosophie de l'Être, c'est-à-dire, au fond, une philosophie de l'Immuable, une recherche du Permanent et, par suite, une affirmation inaltérable du Vrai, du Beau, du Bien et du Sacré.

L'Absolu, objet final de toute philosophie, est devenu nécessairement statique, figé, hors du temps.

La métaphysique, elle-même, est devenue synonyme d'ontologie, de sciences de l'Être, de discours sur l'Être, étant entendu que cet Être, tel le Dieu des chrétiens, ne « vit » pas, ne change pas, ne se transforme pas : il est l'Immuable face aux turbulences de ce bas monde. Après s'être enfin dégagé des apparences et de l'illusion, on atteint enfin au « Vrai », c'est-à-dire à ce qui ne change pas.

Ou alors, si changement il y a, c'est un changement immuable, c'est-à-dire un changement inscrit immuablement dans des lois du changement, éternelles et gravées dans l'airain : second degré de l'immuabilité.

Ou enfin, si la variabilité des lois s'avère, il reste l'immuabilité des desseins poursuivis, l'Immuable finalité de l'Être qui s'identifie alors aux platoniciennes Idées pures, éternelles et immuables : troisième degré.

Pour prendre un tour scolastique, je dirais que la philosophie s'échine depuis trois millénaires à considérer le mouvement, donc le temps, comme un accident !

Après d'autres, dont le Maître est incontestablement Friedrich Nietzsche, je pense qu'il est grandement temps, au vu des piètres résultats atteints par les philosophies de l'Être, de tenter une réhabilitation du mouvement et du temps, et *la fondation d'une véritable philosophie du Devenir*. C'est tout l'objet de cette réflexion.

*

Je voudrais ici m'expliquer sur les « piètres résultats » des philosophies de l'Être.

Peu ou prou, ces philosophies aboutissent toutes à une forme plus ou moins religieuse, plus ou moins mystique, ou plus ou moins athée, de théisme : l'Être suprême, qu'il s'appelle Dieu ou Vérité ou Progrès (technique, social, politique), est forcément hors du temps et hors du monde réel d'ici et maintenant : il instaure donc, explicitement ou insidieusement, un dualisme essentiel et existentiel entre le

fixe et le variable, entre l'immuable et l'impermanent, entre l'éternel et l'éphémère. Bref, entre le Réel, d'une part, et le Vrai, le Beau, le Bien ou le Sacré, d'autre part.

Toutes ces philosophies sont des philosophies de la séparation, de la déchirure, et donc de la souffrance qu'elles entraînent, avec ou sans espérance, avec ou sans espoir de rédemption, avec ou sans sotériologie.

Toutes les traditions chrétiennes sont de cette veine. A l'autre extrême, toutes les traditions révolutionnaires le sont autant. Toutes les philosophies de l'Être en viennent finalement à être *idéalistes*, au sens le plus technique et le plus profond de ce terme. Donc dualistes. puisque l'Idée et le Monde constituent, forcément, deux « entités » absolument distinctes, tant par leur nature que par leur signification.

Or, disais-je, ces philosophies sont des échecs.

Depuis trois millénaires qu'elles sévissent, elles n'ont pas aidé l'homme à progresser. Au contraire, les immenses progrès de la connaissance et de la technologie, de la vie intérieure comme de la vie sociale, ce sont en général déroulés contre elles, et n'ont d'abord été payées que de bûchers, d'excommunications, d'anathèmes de tous genres : cela est vrai des Christianismes et de l'Islam, cela est vrai des Socialismes et de tous les Communismes, cela est vrai du Scientisme et du Positivismisme.

Lorsqu'ils ne se sont pas passés à leur insu, les progrès de l'humanité se sont faits contre elles et non grâce à elles, contrairement à ce que tendent à laisser croire les multiples tentatives de récupération.

La récupération est d'ailleurs un art où elles sont passées maîtres puisque, l'idée et l'idéal étant hors du temps, la réalité vécue ne peut avoir aucune prise sur eux.

Comment donner tort à une idée ?

Comment instruire le procès d'un idéal ?

Comment condamner un rêve ?

Bref, *la civilisation occidentale s'est construite essentiellement en rébellion contre ses propres fondements et non grâce à eux* : l'idéalisme philosophique de Platon, vulgarisé par le théisme de Paul de Tarse et laïcisé par le matérielo-messianisme de Marx a engendré une seule et unique veine philosophique : l'Idéalisme !

Celui-ci établit, pour l'éternité et dans l'absolu, un dualisme irréductible entre le Monde apparent, impermanent et grouillant, d'une part, et l'Être réel, immuable et pacifié, d'autre part. Que cet Être soit divin ou pas, accessible ou pas, dans l'ici-bas ou dans l'au-delà, tout cela importe peu quant au fond : ce sont des modalités.

Le dualisme idéaliste les rapproche bien plus que ces divergences de détail.

Or, l'incontestable hégémonie de l'Occident sur le monde d'aujourd'hui, fait que cette famille philosophique, peu ou prou, fonde toutes les idéologies et toutes les croyances actives d'aujourd'hui. Les absolus ont changé de nom, mais les « informations » quotidiennes les véhiculent par brouettes entières : Justice, Démocratie, Égalité, Droits de l'Homme, autant d'idéaux vers lesquels tout *doit* tendre, mais dont on fait volontiers l'économie d'une définition, souvent, et d'une analyse critique, toujours : l'idéal n'est, par essence, pas critiquable !

Ce que j'affirme ici, c'est ceci : au-delà de toutes ses divergences internes de modalité ou de vocabulaire, la famille philosophique des idéalismes de tous bords est nuisible, au niveau de la pensée comme au niveau de l'action.

Par la souffrance qu'induit directement ou indirectement tout dualisme et, donc, tout idéalisme, elle est la responsable fondamentale du mal-être et du mal-vivre de l'Occident et, donc, du reste du monde qui vit à l'heure de l'Occident et de ses valeurs et de ses gadgets !

Le fond des choses, le voici :

Il est absurde de demander à « devenir » si l'« être » est prédéterminé, si ce que l'on doit devenir est fixé, irrémédiablement.

Quel est l'attrait d'un voyage, si l'on sait, dès le départ, que ce sera le dernier, que la destination est connue et imposée, et qu'elle est unique et définitive, quoique l'on puisse faire ou désirer ?

Conséquence : depuis des siècles, l'Occident s'engluie dans l'avoir (entendez la jouissance immédiate et matérielle des pacotilles et des verroteries de l'existence) tout en continuant à se justifier par un discours hypocrite au sujet d'un Être dont personne ne veut, mais qui permet de tout justifier.

Disons-le autrement :

Qui voudrait vraiment du paradis chrétien, de cette promesse d'un infini ennui dans la béatitude figée et définitive de la « contemplation » d'un Dieu immobile ?

Qui voudrait du paradis communiste, de ce monde uniquement préoccupé de « chaude » camaraderie dont le seul horizon est la productivité des usines, l'éducation des peuples et la lecture des indigences de Lénine ou de Mao, qui voudrait être interdit de quant-à-soi, d'intimité, de privauté, qui voudrait être absolument et continuellement redevable de tout au nom de l'égalité et de l'abnégation sociale et de la haine de l'individu ?

Personne évidemment (à quelques masochistes près, j'en connais).

Mais ces « idéaux » sont tellement pratiques pour tous les bien-pensants, pour tous les militants, pour tous les apparatchiks qui y trouvent tout ce qui leur est idéologiquement nécessaire pour se construire, en toute impunité, une vie de jouissance tranquille et protégée.

Toute l'histoire de l'Occident se résume à cette dialectique de l'idéal et de l'hypocrisie.

Aujourd'hui, les idéaux chrétiens ou gauchiens ou autres ne passionnent plus grand'monde, mais nourrissent encore tous ceux qui en récoltent la manne (politiciens, idéologues, journalistes, syndicalistes, chômeurs, exclus, pauvres, indigents, etc). C'est assez dire qu'ils ne sont pas prêts de lâcher leur os.

Au second degré, on voit bien que ces idéaux-là sont usés, ils ne leurrent plus grand'monde, même s'ils alimentent encore bien des conversations de salon ou de café du commerce. Alors que faire ? Renier toute philosophie de l'Être et renoncer à toute forme d'idéal ? Ou se forger en catastrophe de nouveaux idéaux mieux s'adapter à l'époque ?

Poser le choix, c'est choisir. Aujourd'hui s'entame la nouvelle religion idéaliste de l'Occident : elle s'appelle Droits de l'Homme, agrémenté des Droits du Citoyen, des Enfants, des Femmes, des Animaux, des Bébés-phoques (un petit bonjour à la belle Brigitte), des Homosexuels (un petit bonjour à ceux qui n'en pincent pas pour Brigitte), etc.

Droits que personne ne respecte, ni n'a l'intention de respecter, mais qui restent au centre de tous les discours et de toutes les accusations de l'autre, celui dont on veut se défaire.

Religion du Droit ! Voilà où l'on en est. Tout le drame de l'Occident et du Monde est dans ces simples mots : plutôt que de renoncer, enfin, en adulte aux colifichets et aux mirages infantiles de l'Idéal, l'humanité s'enfonce à présent dans une religion du Droit.

Dans une déification du Droit. Dans une idolâtrie du Droit. Le Droit est supposé être la panacée de demain.

Depuis Hammourabi et Solon, on sait pourtant que la loi n'est qu'un moyen de régulation de la vie des cités, et qu'il n'y a rien de plus relatif, de plus contingent, de plus arbitraire que le Droit, mais rien n'y fait !

Quelques penseurs non occidentaux ont beau démontrer avec calme et sérieux, avec érudition et tolérance, que les Droits de l'Homme ne sont que la dernière mouture des valeurs chrétiennes qui, fondamentalement, ne concernent qu'une minorité de l'humanité, rien n'y fait !

Quelques bougons de moralistes ont beau, depuis Montaigne, s'interroger sur la valeur des valeurs, et sur la légitimité de toute « loi », sur le sens que peut avoir le remplacement de la loi du plus fort par la loi du plus nombreux, et sur la justification d'en quoi le nombre est préférable à la force ou à tout autre critère, rien n'y fait !

Qu'aucune réponse ne vienne à ces autres moralistes qui demandent qu'on leur dise quels sont les Devoirs qui viendraient équilibrer ces fameux Droits, rien n'y fait !

Il est symptomatique de l'impasse idéaliste que cette époque-ci, après avoir usé les idéaux les plus accessibles, n'a plus comme idéaux de rechange, donc comme fin, comme finalité, que ce qui n'est que moyens : le droit et la loi !

Faute de Temple à construire, le Maçon en vient à adorer ses propres outils !

*

Toute l'histoire culturelle de l'Occident est, en fait, une succession de cycles ayant chacun, pour centre et pour cœur, un « idéalisme » plus ou moins explicite, ou, à tout le moins, une constellation d'idéaux en cousinage réciproque.

Il y eut l'idéal antique, l'idéal chrétien, l'idéal féodal, l'idéal monarchique, l'idéal impérial, l'idéal républicain, l'idéal révolutionnaire, l'idéal démocratique, l'idéal écologiste, etc.

Chacun de ces idéaux se distingue de ses congénères par un ensemble, plus ou moins flou ou clair, plus ou moins formel ou implicite, de valeurs qui le fonde et l'identifie.

L'histoire, ainsi, prend l'aspect d'une litanie de sauts de puce, d'une démangeaison à une autre.

Chaque démangeaison est une utopie qui fait son chemin.

Une utopie qui transforme en idéal culturel, social ou politique, un quelconque éclat d'absolu, tombé du beau ciel inaccessible de l'idéalisme : bref, une Idée.

Et une Idée qui, pour être vraiment Idée et ne pas faire rougir Platon, doit être immuable, définitive, parfaite, etc.

C'est curieux, tout de même, cette manie de l'Occident de changer tout le temps d'idéal absolu, définitif et immuable.

Le 4 novembre 1999

Dans une perspective résolument moniste, les métaphysiques du Devenir, quelle qu'elles soient, impliquent de *renoncer à* :

1. tout *providentialisme* puisque la notion de providence n'a de sens que dans un contexte dualiste : afin qu'il puisse y avoir intervention de quelque chose (ou quelqu'un) sur le monde, il faut qu'il y ait un quelque chose (ou quelqu'un) distinct du monde. Dans un contexte strictement moniste, il n'y a rien de distinct ; il n'y a que des interférences et des interactions, soit entre différentes parties d'un même tout, soit entre le tout et les parties, c'est-à-dire entre un niveau plus global et un niveau plus local.

2. Tout *déterminisme* puisque la notion de détermination implique l'existence d'un monde réel ET d'un monde des idées préétablies, absolues et éternelles. Il faut donc, pour qu'il y ait déterminisme, qu'il y ait dualisme, et même dualisme idéaliste.

Ainsi, toute métaphysique moniste du Devenir impliquera, éthiquement parlant, d'assumer pleinement :

1. la *responsabilité* et la *volonté* contre toute forme de providence,
2. la *liberté* et la *créativité* contre toute forme de déterminisme.

LE PROBLEME DU MAL
(6 novembre 1999)

Tout ce qui trouble l'existence des hommes (souffrance, douleur, mort, laideur, erreur, etc.) prouve qu'il y a de l'imperfection dans le monde, au moins par rapport à l'homme et à la perception qu'il en a.

Dès lors,

1. soit cette imperfection est illusoire et :
 - i. soit l'homme est potentiellement capable de sortir de cette illusion et doit apprendre à changer pour transformer sa perception. Il s'inscrit dans une *perspective initiatique* ;
 - ii. soit l'homme est absolument et définitivement incapable de sortir de cette illusion et doit apprendre à subir l'imperfection. Il s'inscrit dans une *perspective stoïque* ;
2. soit cette imperfection est réelle et :
 - i. soit l'imperfection est temporaire et l'homme s'inscrit dans une *perspective messianique* ;
 - ii. soit l'imperfection est éternelle et :
 - 1) soit la perfection existe dans un « ailleurs » qui est :
 - a) soit absolument et définitivement inaccessible à l'homme et celui-ci s'inscrit alors dans une *perspective hédoniste* ;
 - b) soit potentiellement accessible à l'homme et :
 - i) soit cet ailleurs est en-dehors de cette vie et l'homme s'inscrit dans une *perspective eschatologique* ;
 - ii) soit cet ailleurs est au-dedans de cette vie et l'homme s'inscrit dans une *perspective mystique* ;
 - 2) soit la perfection n'existe pas et l'homme s'inscrit alors dans une *perspective nihiliste*.

Il n'y a donc que sept perspectives métaphysiques possibles, à savoir :

Stoïque	Eschatologique	Messianique
Hédoniste	Initiatique	Mystique
Nihiliste		

Ainsi, pour ne se centrer que sur le regard porté sur le concept de « perfection », les familles métaphysiques sont trois :

1. soit la perfection n'existe(ra) pas et c'est la voie des *matérialismes* et des *métaphysiques de l'avoir*

stoïque : avoir peu pour minimiser la douleur,
hédoniste : avoir tout pour maximiser le plaisir,
nihiliste : n'avoir rien pour éliminer le problème ;

2. soit la perfection existe(ra) dans un « ailleurs » et c'est la voie des *idéatismes* et des *métaphysiques de l'être* (eschatologique : être dans l'au-delà après la mort),
initiaticque : être au-dedans au cours de la vie ;

3. soit la perfection existe(ra) dans un « autrement » et c'est la voie des *spiritualismes* et des *métaphysiques du devenir*,

mystique : devenir individuellement,
messianique : devenir collectivement,

En parallèle avec ces considérations métaphysiques, il est utile de considérer que, face à l'imperfection réelle du monde, ici et maintenant, deux attitudes éthiques ou éthologiques sont possibles :

1. l'*euphorisation* qui consiste à atteindre des lieux réels (luxe, plaisirs) ou imaginaires (drogues, spectacles) de moindre imperfection, et d'orienter son action vers la capture des ressources nécessaires à cette fuite ;

2. la *créactivation* qui consiste à « entrer en créativité active » pour transformer le monde et y apporter, y induire, y provoquer tous les processus de perfectionnement possible par l'art, par l'enseignement, par l'entreprise, par la philosophie, par la mystique, etc.

Il n'est pas neutre de considérer en sus que ces comportements ne sont pas strictement individuels, mais qu'ils sont contagieux : ainsi, quelqu'un qui naît dans le luxe et l'euphorie, même s'il n'a pas ou très peu de contact avec les imperfections les plus scandaleuses du monde réel, aura tendance à perpétuer son ancrage dans l'euphorisation.

De même, pour la voie de la créactivation.

Enfin, il est utile de regarder les comportements sociaux au travers de ce prisme binaire : par exemple, pour les euphorisés, le travail n'est qu'un moyen pour se procurer, au moindre coût possible, les moyens de leur euphorisation, alors que pour les créatifs, le travail, parce qu'il est l'expression concrète de leur créativité, a grande signification et valeur en lui-même, par lui-même, vecteur de joie intrinsèque.

Plus généralement, pour les créatifs, la « prospérité » qu'apporte le « travail » n'offre que peu d'intérêt puisque, par définition, un créatif n'a besoin d'aucune ressource à dépenser pour s'euphoriser.

Pratiquement et économiquement, il n'est que l'euphorisation qui coûte cher puisqu'elle est purement *artificielle* !

De même, pourrait-on constater la radicale divergence de regard sur la famille (lieu de « bonheur » euphorisant pour l'un, lieu de construction de Devenir pour l'autre), sur les valeurs morales (qui, pour l'euphorisé, sont l'indispensable dispensateur des « règles du jeu » d'accès à la rareté euphorique, et qui, pour le créatif, ne sont que des boulets et des entraves relatives, inutiles et anticréatives), sur la politique (structure permanente d'équité euphorisante (sécurité, justice, droit à., etc) pour les uns, et prison absurde et castratrice, pourrie et imbécile, pour les autres), etc.

Le 7 novembre 1999

Établir une métaphysique et une philosophie du Devenir, nécessite, en préalable, de renoncer (au sens commun, mais aussi au sens mystique) à toute forme de permanence : le Vrai, le Beau, le Bien, toutes les valeurs absolues, tous les cadres absolus, toutes les lois absolues, toutes les logiques absolues, tout ce qui est absolu doit être banni de la construction.

La précarité, l'éphémère, le changement, la relativité, l'évolution, la bifurcation deviennent des « valeurs » (des antivaleurs) en elles-mêmes ou, à tout le moins, des concepts fondateurs qui excluent radicalement tous leurs contraires.

Ce concept de « antivaleur » pourrait bien devenir central.

Rien n'est fixe : ni les choses ou les êtres, ni les concepts, ni les lois présidant à leurs mouvements et évolutions, ni aux lois présidant à l'évolution des lois, etc.

Métaphysiquement, les conséquences sont lourdes. Puisque tout est en devenir et que, si l'on exclut le hasard absolu, tout devenir implique une finalité. Comme rien n'est fixe, il faut se résoudre à considérer les finalités que nous croyons entrevoir ou découvrir dans l'existant, comme des « absolus temporaires et relatifs ». De plus, la variabilité essentielles de ces finalités, ne peut être assujettie à rien d'autre qu'au mouvement créatif pur, libre et contingent.

Rien n'est nécessaire, tout est contingent.

Il faut considérer la réalité métaphysique comme un emboîtement de différents niveaux d'invariance allant du plus fluide et précaire au plus durable « tout autre chose restant égale ».

Ainsi, dans l'espace des formes, dans cet espace-temps que nos sens nous révèlent et dans lequel se déploient à la fois notre conscience immédiate et spontanée, et nos théories physiques ou autres, dans cet espace, les formes sont de loin moins invariantes que leurs attracteurs situés dans l'espace des états.

Ainsi, encore, les attracteurs sont d'autant plus invariants qu'ils concernent des holons de plus haut niveau d'intégration (et donc de plus haut niveau de complexité).

A la limite (au sens mathématique précis), le plus invariant des attracteurs et donc le niveau de plus grande invariance se situe au niveau du Tout, de l'Un, de Dieu.

Ainsi la métaphysique et l'éthique du Devenir demandent à *établir une philosophie des finalités (des attracteurs), de leurs dynamiques réciproques et de leurs niveaux relatifs d'invariance.*

METAPHYSIQUE DU DEVENIR,
METAPHYSIQUE DE LA RENCONTRE
(9 novembre 1999)

Le mot « raison » possède deux sens importants : le sens de « cause » (la raison de mon retard est une panne) et le sens de « rationalité » (la raison commande de peser le pour et le contre).

Ces deux sens ne sont évidemment pas le fruit du hasard : est rationnel ce qui a une cause et raisonner c'est rechercher les causes. C'est là tout le fondement de la démarche des sciences « rationnelles » classiques qui « ex-ploquent » le monde sous la forme de chaînes de causes et d'effets ; c'est là la racine de tout déterminisme (strict ou statistique).

Donc, ce qui n'a pas de cause, ce qui est fortuit, spontané, créatif, improvisé, contingent, ne peut être rationnel.

C'est le cas de l'Être-Un dans son essence fondamentale. Puisqu'Il est contingent, spontané, imaginatif, créatif, improvisateur, etc.

La rationalité n'est donc pas un attribut « natif », ontologique, essentiel de l'Un !

Mais « il y a de la rationalité, donc des relations causales » DANS l'Être-Un ; celui-ci ne s'y réduit pas, mais Il en use comme d'une opportunité, comme d'un outil pour dupliquer, pour reproduire, pour réutiliser des processus créatifs féconds.

La rationalité est une propriété émergente, existentielle de l'Un !

La rationalité est une invention fortuite de l'Un dont la vertu est de lui permettre des économies créatives par duplication et reproduction : c'est Son truc à Lui.

*

Penser aussi est un voyage.
Penser le plus loin qu'on peut.

*

Métaphysique, philosophie et éthique de la Rencontre.

Rencontre :

- de « contre » : *contra* : en face de, vis-à-vis, contre, à l'égard de ; de *con* (avec) et *trans* (au-delà, par delà, à travers).
- de « encontre » : venir en contre, être en face de ; *aller au-delà avec*.
- « à l'encontre de » : en opposition à, aller au contraire de.

- proche de « conflit » : de *cum-fligere* : « se heurter à » ou « entrer en heurt avec ».
- proche de « coïncidence » : de *cum-in-cadere* : « tomber dedans avec ».
- proche de « duel » : de *duo-bellum* : « guerre à deux » avec *bellum* qui est la guerre, mais aussi le bien.

Parousie : Être auprès de, existence auprès de : la parousie n'est pas une rencontre, elle n'a aucun caractère dynamique, elle est fixe, figée ; elle est dans l'Être et non dans le Devenir.

*

Les sciences prédictives (donc déterministes) sont les versions modernes de la divination et de toutes les mancies.

Elles traduisent un profond élan sécuritaire animal, une profonde incapacité à assumer le fortuit, le contingent, le radicalement neuf, le radicalement autre.

Il s'agit d'une incapacité foncière à assumer la liberté et l'incertitude dans lesquelles l'homme-animal ne voit que des « dangers » presque toujours imaginaires, plutôt que d'y voir toutes les opportunités d'épanouissement qu'elles recèlent.

Chez l'homme-animal, la défiance l'emporte toujours sur la curiosité.

L'homme est essentiellement un animal peureux !

Il y aurait toute une réflexion à mener sur la relation entre « couardise » et « civilisation ».

En vrac :

- la vie collective et sociale est une réponse à la peur d'être seul, de s'assumer seul ;
- les animaux qui se sont laissés domestiquer par l'homme (la vache, le mouton, le cheval et surtout le chien) sont des animaux extrêmement craintifs et peureux ;
- donc si le Devenir de l'homme est bien dans le dépassement de sa peur, il est aussi bien dans le dépassement (qui n'est nullement destruction ou abandon, mais relativisation et chosification utilitariste) de la société et de la civilisation !

L'homme dit de lui-même qu'il est *homo sapiens*, homme de sagesse. homme de prudence, puisque la sagesse (*sapientia*) est l'art de minimiser le risque et de maximiser la sécurité (*sapiens* vient du verbe *sapire* qui signifie originellement « être prudent »).

L'homme est *homo sapiens* et il n'est donc ni *homo audax* ni *homo efficiens* ni *homo fortunarum* (*efficere* = faire sortir de, inventer, créer ; et *fortuna* = aventure).

Et l'homme actuel se dit *homo sapiens sapiens* comme s'il fallait encore renforcer sa couardise !

Le Devenir prédictible n'est que de l'Être déguisé, de l'Être figé, prédéterminé, achevé quoiqu'en cours d'accomplissement : ce n'est plus qu'une question de temps, mais les jeux sont faits, l'homme n'y a qu'un rôle d'exécution, mais n'a plus aucune part à la création, à l'invention, à l'imagination des mondes.

Cet Être-là est un être figé et mort ; un Être achevé à quatre dimensions dans un espace à cinq dimensions ; un Être fixe que la conscience humaine se contente de *parcourir* en suivant la ligne du temps.

La métaphysique du Devenir rejette en bloc et sans compromis possible une telle métaphysique cadavérique, un tel Être momie.

La liberté et l'incertitude y jouent le rôle central.

Le prédictible n'est qu'un infime sous-ensemble du possible.

L'Un y est non seulement *en* Devenir, mais *un* Devenir.

Aucun jeu n'y est fait : tout reste à inventer, à créer, à construire !

Le passé, la mémoire, le figé, les « lois » ne sont que des plates-formes, des fondations, sur lesquelles tout reste à ériger en totale invention, avec seulement quelques contraintes de *compatibilité*.

Analogie : un architecte est libre de dessiner et de réaliser tous les immeubles les plus fous à la seule condition de ne pas ignorer cette contrainte locale qu'est la gravitation terrestre. Celle-ci ne *détermine* pas le bâtiment ni ne *stérilise* la créativité de l'artiste : au contraire, en leur opposant une *résistance*, elle les stimule, les nourrit, les enrichit.

J'ai écrit :

L'Un et le Vide
Engendrent la Forme et l'Inertie.
D'eux deux naissent toutes les mutations
Et tous les êtres.

La Forme n'est rien
Sans Inertie.
L'Inertie n'est rien
Sans la Forme.

La Forme crée, façonne, transforme.
Elle est la force jaillissante.
Elle est néguentropie pure.
Elle est information pure.

L'Inertie retient, maintient, oppose.
Elle est la force stabilisante.
Elle est entropie pure.
Elle est énergie pure.

Il y a un terrible enjeu métaphysique dans l'appréciation de cette nécessité ontologique d'une inertie comme *condition* de la créativité.

Un désir sans inertie pour s'y *opposer* serait, évidemment, immédiatement assouvi. Et cet assouvissement immédiat détruirait inmanquablement toute la dynamique, tout le processus, toute la logique du Désir.

Le Désir n'est désir que dans la stricte mesure où le devenir lui résiste.

Bien sûr, on perçoit immédiatement que cette résistance sera effectivement le terreau de toutes les souffrances (ce qui explique l'identification, par les idéalistes, de la matière — qui est la forme la plus immédiate de résistance et d'inertie — au mal), mais elle sera symétriquement le terreau de toutes les joies qui, dans leur tréfonds, sont toujours joies de la victoire, du triomphe, de l'effort couronné.

On est loin ici de la vision et de l'idéal romantiques de la création dans et par la souffrance, mais il est incontournable que souffrance et joie naissent de la dialectique entre création et inertie qui se répondent et se sculptent l'une l'autre. et *qui ne peuvent exister l'une sans l'autre !*

C'est donc sur le plan ontologique que ces deux notions prennent sens l'une face à l'autre.

C'est de leur *rencontre* que l'Un peut extraire toutes ses créatures, et que celles-ci peuvent à leur tour procréer. Il n'y a là aucune résurgence plus ou moins hypocrite d'un quelconque dualisme qu'il faudrait absolutiser. Il n'y a qu'un *couple* de potentialités à l'intérieur de l'Un et de l'ensemble de ses multiples attributs.

L'inertie crée le sujet et le désir crée le projet ; de leurs accouplements naît l'espace-temps comme cadre de l'*accomplissement* du *travail* de coopération dialectique entre ce désir et cette inertie, entre ce sujet et ce projet qui, dans leurs rapports, engendrent tous les objets comme ustensiles à leur service.

Le 11 novembre 1999

« Le principe créateur est donc la vie, qui est en perpétuelle expansion. »

Alexandre Safran, *La Cabale*

L'énigme du temps se révèle selon les couleurs propres de chaque famille linguistique.

Ainsi, les langues indo-européennes cultivent-elles le synchronisme et mettent-elles dans *le même temps* les événements spatiaux contemporains : il y a classement en trois tranches synchroniques étanches : le passé, le présent et le futur. Toutes leurs conjugaisons verbales en découlent avec des acrobaties parfois ardues pour rendre, par passé ou futur antérieurs, le diachronique, incongru dans cette structure ternaire.

Les langues sémitiques, à l'inverse, s'ancrent dans le diachronique et ne connaissent que deux modes : celui de l'accompli qui fonde l'Être, et celui de l'inaccompli (et de tous les potentiels) qui nourrit le Devenir. Le temps n'y est plus

une structure de classement d'un ensemble d'événements, mais l'expression de la nature dynamique intime de chaque événement ou, vaudrait-il mieux dire, de chaque processus.

Ici le temps est l'expression de la vie intérieure des choses, de chaque chose, chacune ayant son temps propre et son propre mode d'accomplissement dans ce temps ; là le temps est un cadre commun, figé, mort, froid qui se glisse *entre* les événements pour y induire des relations de simultanéité, d'antériorité ou de postériorité qui ne disent rien quant aux événements eux-mêmes.

Le temps indo-européen se préoccupe d'événements et, donc, de faits ponctuels. Le temps sémitique se préoccupe de processus et, donc, de dynamiques globales. Celui-là est analytique alors que celui-ci est systémique.

*

La métaphysique du Devenir devra s'abstenir de *concepts* et se nourrir de *processus*.

*

Le temps naît de la distance entre l'actuel et le potentiel. Il naît *avec* cette distance. A contrario, si cette distance s'annule, si le désir s'éteint, si le potentiel et l'actuel se superposent parfaitement, le temps s'éteint avec eux.

Alors l'Être, mort et figé, succède au Devenir qui meurt.

*

Dans *accomplissement*, il y a *complet*. S'accomplir, c'est devenir complet, c'est devenir *cum-plenus*, « plein avec ».

En hébreu, cet accomplissement est *shalom* : la paix, la plénitude.

Le 12 novembre 1999

Le chemin de l'Être était la voie du détachement de l'Avoir.

Le chemin du Devenir sera la voie du détachement de l'Être et de l'Avoir.

Détachement ne signifie aucunement « mépris » ou « honte » ou « péché » !

Il signifie seulement « instrumentalisation », « relativisation », « insignifiance ».

Pour entrer dans le Devenir, il faut renoncer à l'Être, donc il faut renoncer à être, c'est-à-dire à toute fixité, à toute identité durable ou stable ou instituée. Il faut devenir totalement nomade, totalement mobile, non seulement par rapport à là où l'on est, mais surtout par rapport à ce que l'on est. Nomade. Nomadiser. Nomadiser est le fondement même de la vie.

La Vie nomadise sur Terre et dans l'Univers. Elle les visite et y exploite ce qu'elle peut ; elle se nourrit de tout ce qu'elle trouve ; elle y invente sa survie en fonction des rencontres.

Nomadiser dans l'avoir et dans l'espace, n'est que le premier pas, la première épreuve, le premier stade : le plus facile, assurément. Qui nomadise sait qu'il ne possédera réellement que ce qu'il peut emporter avec lui, c'est-à-dire bien peu de choses, en somme. Il y a là, de facto, un détachement automatique vis-à-vis des choses et de leur possession, donc de l'Avoir.

La méditation essentielle du nomade de l'espace tourne autour d'une question centrale : de quoi ai-je *réellement* besoin ? Tout ce qui n'est pas absolument vital, devient superflu. Et c'est l'immense majorité des choses et des êtres !

Et puisque ce qui n'est pas vital, est superflu, rien ne sert de s'en encombrer et de s'échiner à les porter. Mieux vaut en jouir (au sens noble et positif du terme : en recevoir et y procurer de la joie), puis s'en détacher au moment du départ : choses et êtres. Le nomade de l'espace ne tisse aucun lien social durable dans les lieux où il bivouaque, même si les relations humaines qu'il y vit et qu'il y éprouve, sont d'une intensité exceptionnelle. Cette intensité sera d'ailleurs d'autant plus authentique et profonde qu'il les sait éphémères, puisqu'elles s'évanouiront à son prochain départ, demain matin, ce soir, tout à l'heure peut-être.

Vivre chaque jour comme si c'était le dernier. Vivre chaque rencontre comme si tu devais mourir demain.

Le nomade n'est cependant pas « asocial » : il connaît la valeur de l'hospitalité et sait se plier aux mœurs de l'oasis où il s'arrête pendant le temps qu'il y reste, mais il n'est authentiquement fraternel qu'avec les nomades de sa tribu, qu'avec ceux qui connaissent et comprennent son détachement souverain de l'avoir.

Puis vient l'autre détachement, l'autre nomadisme, bien plus profond, bien plus difficile : celui qui s'épanouit hors de l'Être.

Ne plus être. Ne plus être ceci ou cela. N'être plus que Devenir, que mouvement, que potentiels en marche, que création continue de soi-même et du monde.

Renoncer à toute forme d'identité. Ne plus être quelqu'un. Ne plus être chosifiable, réifiable. Ne devenir qu'évanescence. N'être plus qu'une infinie suite de morts et de résurrections, à chaque instant, à tout instant.

Être le vent qui passe, la vague qui roule et déferle, le rayon de lumière qui éclate et traverse tout et rebondit et se réfléchit sans cesse.

Être devenir sans être.

Et, au-delà de soi, prendre conscience qu'être n'est pas une modalité de l'Être, qu'être est un verbe *auxiliaire*, une invention du cerveau humain pour fixer, chosifier, appréhender (donc prendre, accaparer, posséder), pour figer, geler, tuer, momifier.

Renoncer métaphysiquement à l'Être et ne plus voir que l'Un qui est un Devenir pur. L'Être n'est pas : Il devient Devenir. Et l'imiter.

Devenir un devenir pur : briser l'écorce de l'être et de ses momifications, et jaillir dans la sève, par la sève, pour la sève.

Couler !

Pierre et eau.

Devenir eau dans l'eau, et bien voir l'usure de la pierre érodée qui disparaît peu à peu en sable, en poussière, en boue.

Devenir eau dans l'eau et couler vers l'océan Un.

Passer au-delà des choses et des êtres, et ne plus voir que les flux, que le flux. Ce flux cosmique qui s'écoule hors de lui-même, ce flux de vie et de création, ce flux de joie créative.

*

La métaphysique du Devenir crée le cadre d'une mystique du Devenir.

*

Le Devenir implique la généalogie, la connaissance des filiations.

La généalogie de la Morale » de Nietzsche.

Les généalogies bibliques de la Genèse :

- les générations de la première humanité de Adam à Noa'h (Gen.: 5;1-32) ;
- les générations de la deuxième humanité de Noa'h à Abraham (Gen.: 10;1-32 et Gen. : 11;10-32) ;
- les générations de la troisième humanité de Abraham à Moshé et Aharon (Ex. : 6;14-28).

Généalogie : de *logos* : « discours, science, loi » et de *genos* : « naissance, origine, famille, race » dont viennent les mots : genèse, génie, gène, génétique, régénérer, géniteur et génitrice, génital, ingénieur, ingénieux, engin, engendrer, engendrement, générer, génération, s'ingénieur, générique, génésique, génésiaque, généreux, générosité, général, généralité, généralisation, génome, gens (donc gens d'arme et gendarme), gentils, gentillesse, gentleman, gentry, gent, genre, gendre, genêts, congénital, génitif, génocide, génotype, eugénisme.

*

Dans le fond, la forme « journal » adoptée ici est la seule qui soit cohérente avec la volonté de fonder une métaphysique du Devenir : tout système philosophique fermé et achevé ruinerait, ontologiquement, l'essence dynamique de toute quête comme *processus* d'authentification du Devenir.

Un traité du Devenir, cohérent et accompli, ne serait que de l'Être déguisé et du Devenir trahi.

*

Toute quête est dialectique et bipolaire au sein d'un même individu à la fois créateur et lecteur. La lecture provoque la création qui induit de la lecture, et ainsi de suite.

De la généalogie des idées.

*

Le Monde est un livre qui s'écrit. L'homme y est à la fois co-lecteur et co-écrivain. Et, en ce livre, chaque mot est plus ou moins vivant et engendre ses propres déclinaisons.

Chaque champ morphique est, en fait, un champ sémantique où se développent, fractalement, « ses semences selon leur espèce ». (Gen, 1 ; 12).

Il n'y a pas, à proprement parler, de lois de la nature (ni de lois d'aucune sorte d'ailleurs) : il y a seulement *des semences* qui germent, se développent et se perpétuent au travers de l'espace et du temps. *Les « lois » ne sont, en fait, que des semences morphiques*, des germes structurels, des modalités d'existence, des manières de se comporter qui se perpétuent : ce sont plus des habitudes qu'autre chose ; des traditions pourrait-on dire ; des us et coutumes ; des mœurs spécifiques à certaines catégories de créatures.

Ces germes apparaissent, prolifèrent, mutent, dégènèrent et disparaissent, comme tout ce qui est. Ainsi des êtres, ainsi des « lois » physiques, ainsi des « lois » comportementales, ainsi des « lois » morales.

*

Plus la société est « bien-pensante », plus l'humanité est « mal-vivante ».
Freud ne pouvait devenir Freud qu'à la fin du XIX^e siècle et à Vienne.

*

Quel ressort pousse l'homme à dépasser l'animal humain ?

Ce dépassement engendre des frustrations instinctuelles qui, soit se subliment et deviennent énergie vers le Surhumain, soit, via la culpabilisation sacerdotale, deviennent péché et névrose et castration et affaiblissement.

*

Inutile de chercher la Vérité, elle n'existe pas encore.

Elle doit encore être inventée. Elle doit encore émerger. Elle doit encore advenir.

La vérité d'hier n'est plus. Celle d'aujourd'hui est en train de s'improviser. Quant à celle de demain...

La Vérité, c'est ce qui est utile.

A chaque instant, la Vérité est autre, mais il y a à chaque instant deux voies de véracité : la voie des faibles et des décadents qui est celle qui descend et qui se fige

en absolus et en idéaux, et la voie des forts et des créateurs qui est celle qui monte et qui coule fluide vers toujours plus de plénitude et de dépassement et d'épanouissement.

*

Impossible objectivité qui cherche les choses « comme elles sont » : les choses ne *sont* jamais puisqu'elles *deviennent* constamment.

Comment répondre à cette question : quelle forme a la vague déferlante ?

Ce n'est pas que la réponse soit impossible, c'est que la question est absurde.

Comme celle de savoir ce qu'*est* quelque chose qui *devient* perpétuellement autre.

*

Un grand désaccord avec Nietzsche.

Pour lui : « L'essence d'une telle vérité réside dans son irrémédiable inhumanité ; elle marque la complète discordance entre les désirs humains et le fond des choses, la radicale étrangeté de l'Être par rapport à l'existence humaine. » (Jean Granier, *Nietzsche*).

Pour moi : l'homme et sa pensée sont le fruit de l'Être-en-Devenir et s'inscrivent dans ce Devenir, ce qui implique une résonance sinon une connivence entre celui-ci et celui-là ; cette résonance, cette connivence induisent la possibilité d'une harmonie, d'une correspondance, d'un parallélisme entre le Devenir de cette pensée et le Devenir de l'Être dont elle émane : une convergence, en quelque sorte, au niveau du Surhumain (c'est d'ailleurs cette convergence qui me paraît fonder le Surhumain).

Mon point de désaccord avec Nietzsche est précisément cette idée d'étrangeté entre l'Être et l'homme : cette étrangeté réintroduit un dualisme absolu qui refonde un nouvel Idéalisme incompatible avec Nietzsche. Il faut donc être plus nietzschéen que Nietzsche et combattre radicalement tout Idéalisme, donc tout dualisme, jusqu'à affirmer le non-dualisme total et donc le monisme intégral au sein duquel aucune « étrangeté » radicale ne pourrait avoir de sens.

Si « étrangeté » il y a souvent, elle est purement accidentelle, existentielle, superficielle, liée à l'interprétation infirme de l'homme et non au texte du monde.

*

La connaissance n'a de sens ou de valeur qu'au service de la Vie.

Le 13 novembre 1999

Le XX^e siècle a eu pour seule vocation de réaliser tous les rêves du XIX^e siècle. Et cette réalisation n'a été qu'un immense fleuve de sang et de larmes. Et ce fleuve-là a tout emporté et tout noyé en lui.

Ainsi, dans la perspective nietzschéenne, le XX^e siècle a-t-il balayé les valeurs de l'Idéalisme chrétien (dont les messianismes meurtriers, nazi et communiste, ne sont que des avatars) pour aboutir aujourd'hui à un Nihilisme généralisé mais aux multiples variantes, de l'hédonisme populaire au « no future » punk.

Les aurores d'une spiritualité émergente du Surhumain commencent à poindre leurs feux.

*

La drogue, les concerts rock, Noël, le Nouvel An, les discothèques, le monde de Walt Disney, etc., autant de manières de faire la *fête*.

Mais qu'est-ce que la « fête » ?

La fête est la recherche effrénée et artificielle de l'euphorie.

Euphorie. De *eu* : « bien » et de : *phorein* : « porter, apporter » : qui apporte le bien, qui apporte le bonheur, le « bon heur » de *bonus augurus* : « bon augure », contre la « bonne heure » de *bona hora*.

L'euphorie est une illusion de bonheur, une joie artificielle qui masque mal le désespoir et la souffrance qu'elles tentent de cacher.

Je ne sais si je suis Martien ; mais je ne suis en tout cas pas humain puisque je déteste la fête (sous toutes ses formes) et que je suis allergique au « bonheur ».

A cette pommade sirupeuse, je préfère la Joie, la jubilation évanescence, instantanée, immédiate, éphémère, toujours à recommencer, toujours à réinventer. Le bonheur est une illusion de béatitude figée, engluante, permanente : la grande paix mortelle du bien-être, sans Devenir ni mouvement, sans désir, sans passion.

Le bonheur, c'est l'ennui.

*

Le Tout comprend toujours la partie, mais la partie ne comprend jamais le Tout. Dans les deux sens du verbe « comprendre ».

Ainsi, Nietzsche :

« La vérité dernière qui est celle du flux éternel de toute chose ne supporte pas de nous être *incorporée* ; nos organes (qui servent la *vie*) sont faits en vue de l'erreur ».

L'erreur, ici, n'est autre que l'*incompréhension*, le fait de ne pas pouvoir comprendre.

Contre Pascal :

« Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends. »

Cette pensée n'a de sens que si l'on considère l'espace ou l'univers comme d'autres parties du même *niveau* que l'homme qui les veut comprendre. Sinon, ils

comprennent bien l'homme (ou moins au sens de « contenir »), mais l'homme ne peut les comprendre (au sens de « connaître »).

Toutes ces considérations ne sont que des applications particulières du théorème de Shannon : aucun système d'information ne peut contenir toutes les informations concernant le système qui le contient.

*

L'Art est un concept si large qu'il peut rassembler toutes les activités *créatrices de formes*, mais aussi toutes les *matrices d'illusions*.

L'Art est une *production*, une *construction de formes*. Il est le moteur du monde et de Dieu et de l'homme réellement homme, qui sont tous *artistes*. Du point de vue du créateur, l'Art est l'acte créateur, la création et la créativité elles-mêmes ; il n'a que faire du point de vue du spectateur qui n'en retient que le résultat et le jugement *esthétique* de ce résultat.

« Avec l'*organique* commence aussi l'*artistique* ».

Il y a, chez Nietzsche, totale identité entre cet *élan créateur* et la *volonté de puissance*.

Le fort et le créateur s'identifient l'un à l'autre puisqu'ils veulent transformer le monde, puisqu'ils veulent détruire l'Être et instaurer le Devenir contre la majorité des faibles qui ne veulent que la continuité et la permanence de l'Être, c'est-à-dire du bien-être.

Au fond, le fort, c'est l'artiste. Et le faible, c'est le stérile.

La stérilité est la faiblesse suprême comme pour les femmes de la Bible.

*

La conscience est un sous-produit du mental.

Le mental est un sous-produit de l'individu.

L'individu est un sous-produit de la nature.

La nature est un sous-produit de l'Un.

L'Un en *connaît* infiniment plus que la conscience.

Nouvelle application du théorème de Shannon.

Fin du rationalisme. Zarathoustra a dit : « Cette petite raison que tu appelles ton esprit, ô mon frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison. »

Fin du *cogito* de Descartes. Fin de Descartes.

« Tout l'organisme pense, toutes les formations organiques participent au penser, au sentir, au vouloir, et, en conséquence, le cerveau est seulement un énorme appareil de concentration. »

Et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.

Donc l'Un pense et tout dans l'Un participe au penser, au sentir, au vouloir, et en conséquence, toute conscience au sein de l'Un n'est qu'appareil de concentration.

Et, surtout, il n'y a pensée que s'il y a création de formes et de représentations.

*

Les clés de la philosophie nietzschéenne résident, malheureusement, dans une terminologie que le temps des récupérations et l'histoire des ignominies, ont rendue ambiguë, voire suspecte (alors que Nietzsche lui-même n'y est pour rien).

Les termes de *forts* et de *force*, les termes de *volonté de puissance* doivent être élucidés et reformulés.

Cette reformulation est d'autant plus cruciale que ces notions constituent le ressort le plus intime et le plus fondamental de toute métaphysique du Devenir comme *réalisation, par la « force » au travers des « forts », de la cosmique « volonté de puissance »*.

Il me semble que les substitutions suivantes suffisent :

- « force » devient « néguentropie » c'est-à-dire « créativité », ou « génie », ou « talent »,
- « forts » devient « créateurs », ou « procréateurs », ou « artistes » (« faibles » alors devient synonyme de « stériles »),
- « volonté de puissance » devient « désir ou élan d'aller au bout de tous ses potentiels », ou encore « entéléchie ».

En ces sens, la création est un combat de la force du Devenir contre l'inertie de l'Être : il en résulte la forme créée.

La source de cette force créatrice est précisément la volonté de puissance, c'est-à-dire l'entéléchie de l'Un qui se décline, se démultiplie et se dissémine dans les entéléchies spécifiques de tous les êtres-en-devenir, de tous les « forts ».

C'est précisément parce qu'il y a *combat*, lutte, guerre que l'on peut parler, métaphoriquement, de force et de forts.

Mais, alors, il faut bien relire Nietzsche : « J'ai trouvé la force où on ne la cherche pas, chez les hommes simples, doux et obligeants, sans le moindre penchant à la domination — et inversement, le goût de dominer m'est souvent apparu comme un signe de faiblesse intime... ».

*

Le mouvement n'est pas provoqué de l'extérieur, mais procède du principe interne de l'être.

Par sa volonté de se surpasser lui-même.

Par son désir entéléchique essentiel.

Ce principe est un principe héroïque d'insatisfaction ontologique : il fait de cette insatisfaction le noyau le plus intime du Devenir.

Et cette insatisfaction ne peut être interprétée comme une distance entre une imperfection actuelle et une perfection potentielle, ce serait sombrer dans le dualisme absolu et donc dans l'idéalisme le plus pervers.

Non ! cette insatisfaction naît de l'existence même de potentiels inexploités dont la mise en branle procure en soi une jouissance sans rapport avec les effets inconnus qui s'en découlent.

C'est la création qui engendre la jouissance, pas ses œuvres.

Toute l'énergie créative du cosmos est puisée à la source de cette insatisfaction essentielle qui est l'extrême origine de tout Devenir.

L'insatisfaction ne naît pas de la recherche d'un être mieux potentiel, mais seulement de la certitude de la possibilité de devenir autre.

Devenir, c'est toujours devenir Autre.

Quel que soit cet Autre. Ce qu'il sera importe peu, voire pas du tout. Que cet autre soit « mieux » ou « pire » n'a aucun sens pour le créateur. Seulement pour le spectateur. Mais il n'y a pas réellement de spectateur puisque l'Un est aussi Tout. L'homme, lorsqu'il parle de « justice » ou de « bonté » ou de « sagesse » ou de « colère » de Dieu, parle comme un spectateur qu'il *croit* être, mais qu'il n'est absolument pas. Si ces œuvres le touchent, c'est qu'il en est l'acteur, le vecteur, le témoin actif, le complice (*à creuser*).

Mieux ou pire par rapport à quoi ? A ce qu'il « était » ? Ce qu'il « était » n'est plus, ne sera plus jamais ; il l'a d'ailleurs déjà oublié, obnubilé qu'il est par la prochaine étape, par la prochaine création, par la prochaine mutation.

Comme un peintre pour qui une toile achevée, même adulée par le public, n'a plus aucun intérêt, déjà absorbé qu'il est par son prochain *projet*.

Mais ici encore, attention : projet ne signifie pas idée préconçue d'un modèle, d'un idéal à atteindre !

Projet signifie désir irrépressible d'entamer un nouvel ouvrage (et non une nouvelle œuvre qui n'est que le résultat sans intérêt de l'ouvrage), une nouvelle étape, une nouvelle métamorphose : advienne que pourra, là n'est pas l'essentiel.

L'essentiel est dans ce démarrage, dans la dynamique de métamorphose qui s'enclenche à nouveau, dans *le Devenir en marche* !

La créature n'a aucun intérêt. Seul le processus créateur importe.

Et cela est vrai pour l'Un pour Dieu et pour tout ce qui est.

Et cela est vrai pour l'homme qui ne vaut rien en tant que créature, et qui vaut tout en tant que créateur.

La créature passive (au sens de *patior* : souffrir, subir) est le « faible » au sens de Nietzsche.

Le créateur actif (au sens de *ago* : agir) est le « fort » au sens de Nietzsche.

Lorsque l'homme se voit comme créature d'un démiurge quelconque ou de Dieu, il se renie et il renie sa mission, sa finalité, sa justification : il n'est plus alors que le fruit de l'Être, prêt à mûrir, prêt à mourir, prêt à pourrir. Il n'est pas arbre, il

n'est pas sève, il n'est pas le liber du monde qu'il doit devenir : il rate sa vocation et n'a plus qu'à disparaître.

*

Les forts créent. Les faibles consomment.

Création et consommation sont les deux modalités de la « volonté de puissance », de l'entéléchie cosmique : l'une négentropique, l'autre entropique.

Et toute l'œuvre des faibles est loi, morale, valeurs, institutions : autant de barrage pour empêcher le flux vital de couler et le Devenir d'apporter sa perpétuelle remise en cause, son perpétuel déséquilibre (le marcheur n'avance qu'en *désirant* et en *provoquant* son propre déséquilibre), sa perpétuelle destruction/construction spirale, son perpétuel tourbillon.

L'entéléchie des faibles est uniformisante, négative et répressive.

*

Il faut se garder de confondre « évolution » et « progrès ».

La Vie évolue, de mutation en mutation, vers toujours plus de diversité, vers toujours plus de complexité : c'est indéniable. Mais diversité ou complexité ne sont que des caractéristiques mesurées, elles ne sont nullement des « valeurs ».

Il faut donc se départir de la notion de progrès, sauf en ceci que la nature en se dotant de plus de diversité et de plus de complexité, se dote, *ipso facto*, d'une puissance combinatoire plus riche dont tout et son contraire peuvent sortir plus vite et plus fort : le pire comme le meilleur.

Cette démultiplication combinatoire induit, d'une part, une accélération de l'histoire, et, d'autre part, une explosion exponentielle de la probabilité de rencontre entre une potentialité et une opportunité : il y a donc accélération du processus créatif.

Mais il n'y a là aucune « valeur » morale, esthétique ou autre.

Il n'y a là aucun progrès : il y a seulement et simplement autre chose, d'autres capacités, d'autres probabilités.

La notion de progrès est à proscrire parce qu'elle sous-entend un jugement de valeur entre un pire, avant, et un meilleur, après. La notion de progrès n'a aucun sens hors d'un modèle dualiste et idéaliste : c'est une notion strictement platonicienne.

Des nuances tonales plus nombreuses et des pigments colorés plus éclatants n'ont jamais transformé un gribouilleur médiocre en un génie de la peinture.

L'évolution de la technologie n'est ni un progrès, ni un régress : il n'est qu'évolution sans aucune autre connotation.

De même pour la Vie.

Le progrès n'est nullement dans le temps entre un avant, pire, et un après, meilleur. Si progrès il doit y avoir, il ne peut être que dans l'instant créatif lui-même face aux choix de l'acte créateur.

Il y a progrès seulement si et chaque fois que, dans l'instant, il y a paroxysme créatif, extrémisme créatif, excès créateur.

Il y a « progrès » dès qu'il y a refus net d'imiter, de recopier, de répliquer, dès qu'il y a assomption du titanesque combat créatif et de l'héroïsme qui l'accomplit, dès qu'il y a création authentique, dès qu'il y a inédit, originalité, radicalité du neuf.

*

Au fond, la seule finalité attribuable à l'Un, dans son Devenir, c'est la multiplication à l'extrême de son propre potentiel créatif, par tous les chemins possibles et toutes les combinatoires imaginables.

Devenir toujours plus créatif : voilà le but unique et ultime.

Alors, la question est : pourquoi certaines voies sont-elles des impasses ? pourquoi certaines combinatoires avortent-elles ? pourquoi existe-t-il une « sélection naturelle » qui élimine certaines formes parmi d'autres ?

Et la réponse est : il ne peut y avoir création que s'il y a résistance à la création (c'est l'inertie) dont ces impasses, ces avortements et ces sélections ne sont que des expressions particulières.

Toute néguentropie a besoin d'entropie pour advenir et créer : la néguentropie crée et l'entropie détruit. Jeu perpétuel du Yin et du Yang.

Il faut alors compléter l'énoncé de la finalité ultime de l'Un : c'est la multiplication à l'extrême de son propre potentiel créatif (Eros) et destructif (Thanatos), par tous les chemins possibles et toutes les combinatoires imaginables.

Devenir toujours plus mutatif : voilà le but unique et ultime.

L'amplification exponentielle du mouvement.

Du mouvement pour le mouvement, du changement pour le changement !

Jouissance du mouvement, du remous, du tourbillon, du maelström cosmique !
Jouissance du crescendo.

Jouissance de la *luxuriance* créative et destructive.

*

Un succès justifie tous les échecs qui l'ont précédé.

*

Le Bien et le Mal se dissolvent comiquement dans la réussite créative.

Face à elle, rien ne tient des « valeurs » des bien-pensants, pas même l'inaliénable dignité humaine puisque la valeur d'un homme est totalement subordonnée à sa capacité créatrice et à sa force de création.

Un être humain stérile — au sens profond du terme — ne vaut guère plus qu'une larve de cafard.

Ce cynisme-là est vital, face aux incantations momificatoires et mortifères des moralisateurs de tous bords, de toutes époques, de tous lieux.

Mais il est totalement exclu que ce cynisme se mue en idéologie de l'extermination ou de l'eugénisme, car ce serait faire là œuvre de destruction inadéquate pour un génie créateur pur : que les forces destructrices de la nature fassent leurs œuvres, c'est là leur raison d'être.

*

« Le Surhomme est la *belle individualité* rayonnante, dont le moi est devenu un moi cosmique. »

*

Nietzsche déteste l'idéologie égalitariste de la modernité, dans laquelle il voit le plus dangereux obstacle à la production de surhumain : « Tous sont très égaux, très petits, très ronds, très conciliants, très ennuyeux. »

« Il faut *élargir* le fossé ! Il faut *obliger* l'espèce supérieure à *se mettre à part* grâce aux sacrifices qu'elle est tenue de faire à sa propre existence. »

Le 14 novembre 1999

Reprenons un extrait (4 novembre 1999) :

« ...il est utile de considérer que, face à l'imperfection réelle du monde, ici et maintenant, deux attitudes éthiques ou éthologiques sont possibles :

1. l'*euphorisation* qui consiste à atteindre des lieux réels (luxes, plaisirs) ou imaginaires (drogues, spectacles) de moindre imperfection, et d'orienter son action vers la capture des ressources nécessaires à cette fuite ;

2. la *créactivation* qui consiste à « entrer en créativité active » pour transformer le monde et y apporter, y induire, y provoquer tous les processus de perfectionnement possible par l'art, par l'enseignement, par l'entreprise, par la philosophie, par la mystique, etc.

« ...il est utile de regarder les comportements sociaux au travers de ce prisme binaire : par exemple, pour les euphorisés, le travail n'est qu'un moyen pour se procurer, au moindre coût possible, les moyens de leur euphorisation, alors que pour les créatifs, le travail, parce qu'il est l'expression concrète de leur créativité, a

grande signification et valeur en lui-même, par lui-même, vecteur de joie intrinsèque.

« Plus généralement, pour les créactifs, la « prospérité » qu'apporte le « travail » n'offre que peu d'intérêt puisque, par définition, un créactif n'a besoin d'aucune ressource à dépenser pour s'euphoriser.

« Pratiquement et économiquement, il n'est que l'euphorisation qui coûte cher puisqu'elle est purement *artificielle* ! »

Il y a un parallélisme total (un isomorphisme) entre le couple « euphorisé et créactif » dans le texte ci-dessus, et le couple « faible et fort » dans la philosophie nietzschéenne.

Ceci permet d'évacuer les déviations terminologiques potentielles, liées au vocabulaire « provocateur » de Nietzsche qui n'a pas manqué d'être odieusement récupéré par les mouvements les plus abjects de l'humanité.

*

Le grand défi du XXI^e siècle sera de redéfinir la valeur de l'être humain qui n'est plus ni rare, ni divinisé, ni indispensable.

Toute l'éthique dominante (via notamment « la Charte des Droits de l'Homme » votée par l'ONU en 1948 et imposée au monde qui n'en a cure, par les bien-pensants culpabilisés de l'Occident chrétien) vient de Kant qui explicite que « la dignité de tout homme est à respecter absolument, ou encore qu'aucun homme ne peut jamais seulement être traité comme un moyen, mais toujours comme une fin. » (Guillebaud, *La refondation du monde*).

Tout est dit là ; et la grande question esquivée jusqu'à présent est précisément celle de la fin de l'homme, de sa finalité, de sa signification, de sa justification :

- ou bien l'homme est la fin de l'homme comme Kant et l'ONU le pensent, et dès lors, chaque homme est une fin en soi, respectable infiniment dans ce qu'il est et dans ce qu'il devient ;
- ou bien, une autre fin transcende l'homme, et l'homme devient pur moyen pour cette fin. Auquel cas, la dignité de *chaque* homme, sa valeur, le respect qui lui est dû, se mesurent exclusivement à l'aune de sa contribution personnelle à cette fin.

Dès lors que l'on considère l'homme comme partie intégrante d'un système plus grand que lui, qui le dépasse infiniment (la Vie, l'évolution, l'Être-Un, Dieu, etc), il est évidemment exclu que l'homme soit sa propre fin puisque alors ce serait le ravalier au rang de parasite prédateur d'un monde qu'il exploite sans autre but que sa propre survie et son propre plaisir.

Donc, l'homme n'est évidemment pas la fin de l'homme et, avec cette évidence, s'envolent définitivement les notions de dignité absolue de l'homme, de respect absolu de l'existence humaine, d'égalité absolue des hommes, de droit naturel absolu, etc. bref, de toutes les « valeurs » qui forgent l'occident actuel (et par suite de son hégémonie économique, donc culturelle, du monde entier).

Le problème, ainsi, est de reposer la question des fins de l'humanité comme partie intégrante d'un Tout qui la dépasse infiniment. La réponse est simple et évidente : la finalité de l'homme est de contribuer au maximum à l'évolution vers sa propre finalité de ce Tout qui l'englobe et le justifie, lui l'homme.

Mais n'est-ce pas tomber de Charybde en Scylla : quelle est la finalité englobante de ce Tout qui transcende l'homme ? En a-t-il seulement une ?

La métaphysique et l'épistémologie n'auront que peu de mal à montrer que la question de cette fin transcendante est hors de portée de la connaissance certaine pour l'homme. Il reste donc à faire les hypothèses les plus plausibles et les plus positives.

Mais, plus plausibles par rapport à quoi ? Plus positives par rapport à quoi ?

Pour éviter le piège de la position kantienne ou onusienne qui est tautologique et existentiellement creuse, stérile et vide de sens (dans les deux significations de ce mot), mais aussi pour éviter les pièges de tous les dogmatismes et de tous les intégrismes, il faut que l'homme reste au centre du référentiel tout en fournissant une perspective, un sens, une direction, une aune qui le dépassent.

Il n'y a guère trente-six mille possibilités ; il n'y en a qu'une.

Avant que le mot ne soit abusivement et crapuleusement « récupéré » par le Nazisme, les Communismes et toutes les idéologies infectes., Nietzsche l'avait dénommée « le Surhomme » c'est-à-dire le dépassement de l'homme par lui-même, c'est-à-dire, encore, le plein épanouissement et le plein développement de l'humanité en l'homme, la volonté et l'effort d'aller jusqu'au bout de tous les talents et de tous les potentiels créatifs humains.

Libre aux spiritualistes de considérer ce surhomme en dedans d'une vision plus théologique ou plus mystique comme le fait admirablement Teilhard de Chardin. Libre aux idéalistes d'y retrouver l'Idée pure et le mythe de la caverne de Platon. Libre aux matérialistes d'y voir l'incarnation concrète des idéaux de progrès et de perfectionnement, du « Devenir ensemble », et d'y voir les linéaments d'une Fraternité constructive. Libre aux autres d'intégrer le concept dans toute perspective métaphysique ou humaniste qui ferait du Surhomme le premier (mais incontournable) maillon d'un réseau plus large.

Il est trop tôt pour tenter ici le plein développement de l'idée de Surhomme. Le travail, après Nietzsche (qu'il faudra d'abord débarrasser de ses phobies antichrétiennes qui, quoique parfaitement légitimes, sont hors de propos), devra être repris à sa base.

L'essentiel, ici, est de clairement exprimer que, quels que soient les résultats de ce travail, il faut dès à présent renoncer à toute l'éthique occidentale (kantienne) de la dignité absolue de l'homme et à sa formulation vulgaire qui est « la Charte des Droits de l'Homme » de l'ONU.

Le Surhomme est le seul avenir de l'homme, sa seule justification, sa seule signification.

Le Surhomme est la seule mesure de la valeur de chaque homme, de sa dignité et de ses droits.

Le 15 novembre 1999

J'accuse la démocratie aussi d'être un totalitarisme !

Démocratie et Dictature : les deux ailes d'un même vautour qui prend prétexte du Tout, du Public, du Commun pour confisquer le Pouvoir et la Loi, pour annuler la Liberté et la Responsabilité des Individus.

Une Loi, toute Loi, parce que Loi, ne peut s'imposer que par la violence et la coercition.

Tout pouvoir est totalitaire : la démocratie est un mythe, celui de la Loi des plus nombreux alors qu'elle n'est que la Loi de ceux qui vivent de l'aumône des plus nombreux.

La démocratie est un totalitarisme doux, propre, mou, insidieux et perfide, obséquieux et hypocrite.

Contre ceux qui disent que la Démocratie est le rempart contre la Dictature, contre ceux qui disent que le prix de la paix et de la concorde et de l'ordre public et de la sécurité sociale, est l'aliénation de l'individu à la Loi des plus nombreux, quelques débiles ou manipulés ou ignorants soient-ils, je m'insurge et les accuse de mensonge.

Rien ne prouve qu'une Loi institutionnelle soit nécessaire.

Rien ne prouve qu'un Pouvoir institutionnel soit nécessaire.

Rien ne prouve que quelque Institution que ce soit, soit nécessaire.

J'affirme, quant à moi, le contraire.

J'affirme, quant à moi, que toute Institution, parce qu'Institution, est radicalement et absolument inadéquate à accompagner la Vie dans son épanouissement dans le monde des Hommes.

Ce sont les Lois des hommes et elles seules qui ont inventé les frontières de barbelés ou d'interdits, et les remparts de pierre ou de paperasse.

Et ce sont ces frontières de barbelés qui ont été et sont la cause de toutes les guerres, de presque toutes les tortures, de tous les génocides.

Et ce sont ces frontières d'interdits qui ont été et sont la cause de toutes les mafias, de presque toutes les délinquances, de presque toutes les violences.

Je me refuse à choisir entre Démocratie et Dictature : je les rejette toutes deux véhémentement.

Je ne veux plus être forcé de choisir entre la peste et le choléra.

Je choisis la troisième voie.

Celle de l'Individu (la partie) contre le Tout (totalité totalisante totalitaire) ; celle du Devenir, du Mouvement et de la Vie, contre celle de la fixité, de la morale, de l'absolu et de la Mort.

Les Institutions et les Lois et les États ne visent qu'une seule et unique finalité mortifère qui porte de multiples noms : permanence, stabilité, équilibre, paix, fixité, repos, immobilité, immuabilité. bref, la momification des sociétés humaines, bref, l'anti-vie, l'anti-évolution, l'anti-mouvement.

En découlent toutes les paranoïas, militaires ou autres, pour « protéger » ces momies puantes contre des « agresseurs » presque toujours imaginaires.

Il faut tuer les momies !

Et faire le choix de l'Individu contre le Tout n'équivaut nullement à choisir l'anarchie, le chaos, la déstructuration sociale, l'insécurité, la loi du plus fort, le « struggle for life » généralisé, et tout ce genre de mythe inventé par les législateurs pour justifier, dans la peur, leur pouvoir.

A les entendre, c'est ou bien eux, ou bien Mad Max.

Rien n'est plus faux.

Dans la nature, où ne règnent ni loi ni institution, la Vie a inventé infiniment plus de cas de symbiose et de commensalité que de cas de meurtre. La guerre, comme la vengeance, la torture ou la cruauté, sont des inventions spécifiquement humaines que les Lois alimentent sous prétexte de bon Droit !

Retenons clairement ceci : *si un ordre quel qu'il soit, ne parvient à se maintenir que par la force, même démocratique, cet ordre est néfaste et doit être détruit !*

C'est une grande leçon du Devenir en marche.

Le Devenir va du désordre à l'ordre, mais il y va à son gré, à son pas, au pas de la créativité de ses artisans, de leur inspiration, de leur talent.

Le 18 novembre 1999

Il n'y a ni objets ni êtres, il n'y a que des processus.

Et les processus les plus fondamentaux sont ceux de propagation, d'uniformisation et de densification.

La Lumière est un processus de propagation.

La Matière est un processus d'agglutination.

La Vie est un processus d'homéostasie.

La Pensée est un processus d'information.

Tout processus de densification, par essence, est une construction complexe limitée à une région restreinte de l'espace, qui, par contraste avec le « vide » relatif qui l'entoure, donne l'illusion de l'existence d'un objet ou d'un être locaux.

Il n'en est rien à deux niveaux :

- sous les seuils de perception, au travers des « frontières » spatiales que la myopie de l'observateur trace autour des processus les plus apparents, se déroulent une infinité de processus plus subtils d'échange qui relient fortement l'holon considéré au « reste du monde », jusqu'à le rendre, en fait, indistinguable de celui-ci ;
- chaque processus local n'est qu'une expression particulière d'un processus global, cosmique, qui se déploie en « s'enroulant » sur lui-même aux endroits propices à cet enroulement. Mais cet enroulement particulier n'est que la manifestation locale du processus considéré qui, lui, est co-extensif à l'entièreté de l'Un.

Le 21 novembre 1999

Dieu devient. Dieu advient.
Entre autres par l'homme.

Et l'homme advient de l'homme en Dieu.

*

Tout Devenir est un processus qui s'alimente à deux sources qui forment les deux versants dialectiques de toute réalité dynamique (sans que l'on puisse en inférer un quelconque dualisme : ce n'est pas parce que l'homme possède deux bras qu'il faut en déduire que l'homme est essentiellement ou existentiellement Deux).

Ces deux sources de tout processus de Devenir sont l'Élan et la Résistance.
La Force et l'Inertie.
L'Esprit et la Matière.
L'Artiste et l'Argile.
La Forme et la Masse.
La Finalité et la Modalité.

L'âme impatiente en vient toujours à conspuer cette Force de Résistance qui lui résiste, à elle, à ses désirs, à ses élans, à ses besoins.

Et elle en vient à souffrir de ce délai entre l'idée et la chose, entre ce désir et sa satisfaction.

Et elle en déduit que cette Résistance est mère de toutes les souffrances (ce qui est vrai) et à aspirer à un monde sans cette Résistance, un monde de satisfaction immédiate, à un monde sans Inertie, sans Matière, sans Argile, sans Masse, sans Modalité.

Bref : à un monde tout spirituel, pur et parfait (immédiatement parce qu'originellement parfait).

Bref : elle réinvente l'Idéalisme. Mais elle évacue aussitôt l'exact symétrique de sa colère : sans Inertie, point de victoire et donc point de Joie.

Comme il ne peut y avoir de Lumière sans Ténèbre, il ne peut y avoir de Joie sans Souffrance.

Et Joie comme Souffrance naissent de la Résistance à l'Élan.

Ontologique nécessité de l'effort, du travail, de l'héroïsme, pour reprendre la terminologie nietzschéenne.

La valeur des êtres et des choses, et donc, la valeur des processus qui les sous-tendent et les engendrent, ne vient que du Combat.

Et l'on a tort d'assimiler le Combat et l'infâme violence.

La violence n'est que l'inévitable issue d'un combat raté, le dérapage dans une guerre bestiale et bête.

Le Combat est toute autre chose.

Il est d'abord combat contre soi-même, pour se maîtriser, non contre la passion, mais dans la passion, non contre le désir, mais par le désir.

Il est ensuite Art du Combat. Bushido. Tai-chi-ch'üan.

La forme la plus sublime du Combat est celle de l'Artiste face à sa matière : roche et ciseaux, argile et doigts, toile et pigments, cordes et archet, papiers et plume.

La Ténèbre est le prix à payer pour la Lumière.

La Souffrance est le prix à payer pour la Joie.

La caillasse est le prix à payer pour la sculpture.

Le déchet est le prix à payer pour l'œuvre.

La mort est le prix à payer pour la vie.

S'agirait-il donc de se satisfaire de ce dualisme existentiel enfermant l'homme dans un choix entre un étau qui l'emprisonne de ses deux mâchoires, ou un néant creux et mort ?

La question impose l'esquisse d'une réelle métaphysique du Devenir.

En effet, les métaphysiques de l'Être et de l'Avoir ne se préoccupent que du *résultat* du processus et, dans leur lucidité, constatent que rien de positif ne peut être atteint par l'homme sans payer, quelque part, le prix d'un négatif inévitable.

Alors peuvent commencer les arithmétiques du plaisir et de la douleur, des valeurs et des contre-valeurs, des recettes et des dépenses dont le bilan inclinera à l'optimisme ou au pessimisme selon le regard que l'on voudra bien porter.

Allié à cela, le débat parallèle sur l'objectivité ou la subjectivité envenimera les querelles d'écoles.

Et de cet imbroglio sortiront toutes les guirlandes de philosophies dont l'histoire a décoré le temps.

Pour être impossible à résoudre, le problème tend à devoir être dépassé.

Et il peut l'être par un simple couple de questions jumelles :

- Pourquoi l'homme cherche-t-il la définition de son bonheur dans l'éphémère résultat que l'on atteindra peut-être, en attendant l'émergence du désir suivant qui replongera l'être dans la souffrance de l'impatience et de l'insatisfaction ?
- Pourquoi l'homme ne cherche-t-il pas la définition de son bonheur dans le perpétuel processus dynamique de la Vie dont les éventuels résultats ne sont que des sous-produits sans grand intérêt, l'essentiel étant dans le voyage et non dans l'arrivée ?

Le bonheur n'est pas au bout du chemin. Le bonheur est le chemin lui-même.

Et le chemin, c'est une suite de pas, une suite de combats.

Et chaque pas, et chaque combat, est l'unique source de la grande Joie créatrice.

Et il n'est d'autre finalité que de frayer ce chemin-là qui est le sien, de le tracer, pas à pas, combat après combat.

Et à chaque pas, la volonté doit entraîner le pas suivant, le vouloir, le décider, l'enclencher, en toute liberté, en toute responsabilité.

Et aucun pas n'est possible sans déséquilibre, sans cette incroyable folie que l'on appelle risque, audace, aventure, jeu.

Et c'est peut-être dans ce jeu même que réside la vraie substance du chemin et de la joie qu'il procure.

Qu'importe d'ailleurs le résultat.

Le bout du chemin n'est jamais que là où l'on s'arrête.

Changement radical de perspective : ne plus regarder dans le lointain de l'illusion. regarder dans la profondeur de la présence à l'instant.

Pour s'épanouir, le Devenir doit échapper à toutes les projections que l'homme s'invente sous le nom d'avenir ou de futur et qui ne sont jamais que des images inventées de l'être qu'il n'est pas, des fantasmes, au sens strict et étymologique du terme (du grec *phantasma* : apparition, vision, image).

Ce que l'homme appelle le futur ou l'avenir ne sont que des fantasmagories brodées sur le thème de l'Être : ce que je suis, ce que je ne suis pas, ce que je serai peut-être, ce que je pourrais être, ce que je voudrais être, ce que les autres croient que je suis, ce que les autres voudraient que je sois, ce que je ne peux pas être, ce que je m'interdis d'être, ce que les autres m'interdisent d'être ou m'interdiront d'être ce que je serai si, ce que je ne serai pas si, ainsi à l'infini, au gré d'une folle combinatoire de conjugaisons, à tous les modes, à tous les temps.

Autant de fantasmes, d'illusions, de délires, autant de freins au mouvement, autant de contraintes au regard, autant d'aveuglements aux opportunités du présent, autant de pièges où sombrer dans l'ivresse de l'improbable rêverie et où éteindre sa vigilance et sa présence et sa disponibilité à l'instant présent là où se forge la réalité du devenir.

Le verbe Être, lorsqu'il se conjugue, embrouille la claire vue de l'homme au présent.

Le Devenir doit se libérer de l'Être.

Paradoxalement mais trivialement, *le Devenir n'est que dans le Présent*, que dans la Présence au Présent.

Car c'est dans l'instant présent qu'apparaît l'opportunité du réel, que sourd cette résistance qui permettra d'activer l'élan jusque-là étouffé, jusque-là refoulé.

Ce pas de plus qui construit la trace, qui fraye le chemin, émerge précisément de la rencontre dans l'instant présent de cette opportunité et de cette potentialité qui s'impatiente, de cette résistance et de cet élan qui n'attendait qu'elle.

Encore faut-il débarrasser la conscience des fantasmes du futur afin de la rendre au présent, disponible et éveillée, afin de la rendre capable d'appeler et d'activer les potentiels enfouis que trop de rêveries stériles ont rouillés.

Le Devenir sera demain ce que l'on en fait aujourd'hui.

Et ce qui n'est pas maintenant, n'est pas.

Et le Devenir que je ne me construis pas aujourd'hui, me sera imposé par quelqu'un d'autre demain matin.

Paradoxalement mais trivialement, encore, la finalité de l'Un n'est pas dans le Futur, mais dans le Présent.

Il n'y a aucun plan.

Il n'y a ni but, ni objectif cosmiques prédéterminés à atteindre.

La seule finalité est la jouissance de la joie créatrice dans l'« instant présent.

La finalité de l'Un est ici et maintenant.

C'est la plus grandiose définition de la liberté absolue de Dieu. et de l'homme en Dieu.

Il reste à penser cette métaphysique du Processus.

Se débarrasser de l'Être implique de se débarrasser des êtres et de ne plus les considérer que comme des épiphénomènes, comme des résultantes, comme des formes fortuites et évanescents exactement comme cette illusion de lion ou de fleur que le rêveur croit percevoir dans les formes d'un nuage.

Cette révolution du regard est aussi inouïe en philosophie qu'en sciences puisque toute la physique (c'est-à-dire toute la science) modélise des objets, pondéraux, dénombrables, stables dans leurs formes et leurs propriétés.

Une autre physique reste donc aussi à penser.

Plus profondément encore, c'est le temps qu'il faut repenser et peut-être — certainement — reformuler dans un tout autre cadre puisqu'il sera dorénavant impossible de garder une ligne du temps divisée par le présent en un passé infini et en un futur infini : passé qui devrait être totalement et définitivement révolu et futur qui est non-être total, mais non-être relatif puisque pleinement déterminé par le passé au travers du présent.

Peut-être faudra-t-il refondre le temps dans le moule de la syntaxe hébraïque qui ne distingue que deux modes : le mode accompli et le mode inaccompli.

Syntaxe processorale s'il en est, qui place les êtres au sein de logiques dynamiques qui les dépassent absolument : ici, les êtres sont instrumentalisés par

rapport aux processus inaccomplis qui les utilisent, qui se déroulent au-delà d'eux, au travers d'eux, qui les transcendent et dont ils ne sont que les reflets illusoire et évanescents.

La syntaxe indo-européenne, par passé-présent-futur, synchronise les événements alors que la syntaxe sémitique les diachronise.

On retrouve ici l'intuition nietzschéenne des *généalogies*, dont celle de la morale.

Généalogie : discours ou loi des engendrement.

En termes de physique mathématique, le temps n'est donc plus une variable indépendante, mais une propriété particulière, calculable au sein d'autres référentiels à inventer : le temps ne sera plus que le reflet de l'âge d'un processus, de son degré d'accomplissement.

Le 18 décembre 1999

L'homme, tout homme, chaque homme, ne prend sens et valeur qu'en tant qu'instrument du processus d'accomplissement de la Vie et de son déploiement vers toujours plus de « créativité », de complexité, de dématérialité.

Les philosophies classiques — et c'est là leur toute grande erreur — se sont centrées sur le sujet (l'être) et/ou l'objet (l'avoir), et sont passées à côté du projet (le devenir), alors que la Torah est, à ma connaissance, le seul Livre de l'Humanité qui fonde et développe cette vision du projet au travers des concepts centraux d'Alliance, de Royaume, de Promesse, etc. ; c'est le processus qui est l'essentiel, les sujets et objets, quels qu'ils soient, n'en sont que les porteurs, les vecteurs, les supports, les véhicules, les courroies de transmission, etc.

Pour faire simple, les êtres vivants ne sont que des ustensiles dont se sert la Vie pour se développer, pour se perpétuer, pour se créer, pour se complexifier, pour s'accomplir.

Les êtres vivants n'ont de sens et de valeur qu'en tant que véhicules efficaces de la Vie, du processus vital.

De même, au-delà de la Vie, pour la Pensée : les êtres pensants n'ont de sens et de valeur qu'en tant que véhicules efficaces de la Pensée, du processus mental.

L'éthique, alors, devient une éthique de la contribution, une morale patrimoniale.

Le 19 décembre 1999

Être libre, c'est se libérer c'est-à-dire se détacher de tout ce qui est fixe ou fixé, figé, pour plonger tout entier dans le processus cosmique.

C'est quitter la rive et plonger dans le torrent.

C'est couler avec le flux du devenir.

La Liberté, donc, n'est guère un but, un idéal, une valeur.

La Liberté est une volonté, une décision, un saut ; elle ne s'acquiert ni ne se gagne, elle se prend.

Le 23 janvier 2000

Qui suis-je ? Ce que je veux être !

D'où viens-je ? Je m'en fous !

Où vais-je ? Là où je prends mon pied !

Le 29 janvier 2000

L'Homme est un désir de Dieu qui se réalise peu à peu.

Dieu est une idée de l'Homme qui se réalise peu à peu.

Le 31 janvier 2000

Le seul Désir, le désir primordial et essentiel, est le Désir de s'accomplir.

Il est le moteur de Tout, de chaque être et de chaque chose.

Cette notion est proche de celle d'entéléchie qui préside à l'idée d'accomplissement intégral c'est-à-dire de réalisation de sa propre perfection.

Aller au bout de soi-même. Devenir ce que l'on est.

C'est par là que s'effectue l'ancrage dans la présence au présent.

Avoir l'obsession opportuniste de sa propre perfection.

Chacun porte en soi son propre potentiel de perfection, c'est peut-être cela la seule définition de l'âme, le reflet individuel du désir d'accomplissement de l'Être-Un, le reflet individuel de l'Âme du monde.

Mais la perfection n'est pas à entendre comme un idéal absolu, comme une idée platonicienne suspendue hors de l'Être réel. La perfection reflète seulement la possibilité d'un accomplissement spécifique : il y a autant des perfections que de créature. Chacun porte la sienne propre.

A chacun sa propre vocation.

Vocation. Appel. Appel intérieur de soi-même à soi.

L'âme est une graine qui ne demande qu'à germer dans l'humus de l'existence et de la présence au monde et à l'Être.

L'âme est à la personne ce que la semence est à l'arbre : le répertoire de tous ses potentiels à déployer, à accomplir, à mener à maturation.

L'âme est la semence de Dieu en l'homme.

En ce sens, et très métaphoriquement, l'âme est un don du ciel.

Panspermie.

Chercher à chaque instant à puiser toutes les opportunités pour accomplir sa propre perfection.

Perfection... « *per-factum* » de « *per-facere* » : faire au travers, faire au-delà.

Les « Parfaits » étaient les initiés accomplis chez les Cathares.

Accomplir sa propre Vocation, voilà la finalité intime et définitive de chaque créature.

Chaque instant d'une existence est un rapport dialectique entre situation et vocation. Entre opportunités et potentialités. Entre Être et Devenir. Entre le monde et la promesse.

Vocation. Appel. Coran.

La seule vraie question : quelle est ta vocation ?

Trouver sa vocation.

Accomplir sa vocation.

Lalande écrit : « ...d'un mauvais compositeur acharné à produire, on pourrait dire qu'il a la passion, mais non la vocation d'écrire des œuvres musicales. »

Il faudra penser et écrire une « économie de la vocation ».

*

Toutes les sciences classiques sont à la recherche d'invariants qu'elle appelle LOIS de la Nature.

Cette recherche vise à atteindre les supposés principes de permanence dont l'impermanence (les mouvements, les transformations, la vie, etc.) traduit les conflits et oppositions.

En somme, la grande hypothèse implicite, est que ces fameux principes de permanence (ces structures invariantes pré-supposées) préexistent et sont antérieurs à tout, comme les « idées » de Platon, notre monde n'étant plus que la caverne sur les parois de laquelle ces principes se projettent et se combinent.

Ces invariants fondamentaux seront, dès lors, des attributs de Dieu, d'un dieu hors du monde, enfermé dans sa propre perfection, grand horloger propriétaire et manipulateur des rouages définitifs des mondes.

Et puisqu'ils sont invariants, ces principes de permanence appellent le langage mathématique pour traduire leur perfection achevée.

Face à cette science, dont notre époque achève de démontrer les limites et les perversions épistémologiques (un œil de marteau ne peut « voir » que des clous...), commence à poindre une autre science, holiste et systémique, qui considère l'invariance et la permanence comme des accidents issus de la reproduction

paresseuse d'une recette trouvée au hasard des essais et des erreurs de la créativité divine.

Pour cette nouvelle science, le processus est central.

Processus d'auto-accomplissement de tout ce qui est.

Processus de « créaction » (création active, action créative) perpétuellement à l'œuvre en tout, par tout, pour tout.

Cette nouvelle science devra abandonner les notions pourtant centrales de permanence, d'invariance, de mathématisation, d'objectivité, de déterminisme, de modélisation mathématique, de causalité, etc.

Une science nouvelle, à bâtir « *from scratch* ».

Le 1^{er} février 2000

Face à la vocation qui appelle l'homme vers sa propre perfection spécifique, il y a les mécaniques de l'appropriation qui renforce et pétrifie l'homme dans ce qu'il paraît être au travers de ce qu'il possède.

Le Mal, c'est l'appropriation. Elle pétrifie. Elle tue. Elle sédentarise celui dont la vocation est de partir.

Chaque homme n'est que le véhicule d'une vocation elle-même reflet particulier du « grand Désir » d'accomplissement. Les créatures ne sont nullement des « êtres », mais bien des processus. Des processus particuliers au sein du flux cosmique.

La joie reflète l'harmonie féconde et dynamique entre vocation et instant vécu, entre essence et existence.

Tout prophète authentique est toujours l'incarnation vivante de la Vocation de l'Homme éternel.

Vocation, appel : appel à *sortir*, à *partir* ($T\mathcal{Z}E$: l'ordre essentiel et primordial donné à Adam, à Noé, à Abraham, à Moïse).

La notion de Vocation ne peut pas être polluée par celle de Détermination ou de déterminisme.

La Vocation ne s'oppose nullement à l'exercice de la volonté et de la liberté.

Elle exprime seulement qu'une conformation particulière qui forge la personnalité de celui qui la porte, recèle des potentialités spécifiques, des propriétés et caractéristiques propres.

L'exploitation et le déploiement de celles-ci permettront à la créature qui les reçoit, d'aller au bout de son être, de s'accomplir, de réaliser son essence spécifique et donc « *de se vivre au mieux de lui-même* ».

A l'inverse, toute tentative d'épanouissement hors de ces dons implique une probabilité plus grande d'échecs ou de déconvenues.

Une métaphore à ce sujet serait la suivante : on peut toujours utiliser un camion de 15 tonnes pour faire du tourisme sur les petites routes de campagne, mais utiliser un 4X4 se montrera bien plus efficient. Donc, lorsqu'on « est » un tel camion et non un 4X4, il sera plus expédient de vivre au mieux sa vie de camion, plutôt que se prendre pour un 4X4, et de trouver son épanouissement en faisant du transport international routier qu'en s'obstinant à faire du tourisme de campagne.

On retrouve ici le fond de la formule socratique : « Connais-toi toi-même... »

Pour devenir ce que l'on est, encore faut-il savoir (ou deviner ou subodorer) ce que l'on est sensé être.

Suis-je « camion » ou « 4X4 » ?

Quelle est MA vocation ?

Quels sont mes talents, mes dons, mes potentialités ?

Il y a une connotation forte entre « vocation » et « mission » dès lors que l'on se place du point de vue non de l'ego, mais du flux cosmique qui dépasse, englobe, intègre et transcende cet ego illusoire et apparent.

Demander « quelle est ma vocation ? », c'est, *ipso facto*, demander « quelle est ma mission ? » : vers quoi suis-je appelé ? pour quoi suis-je appelé ?

Les mots « finalité », « vocation » et « mission » deviennent, chemin faisant, de quasi-synonymes. Ils expriment le même processus, mais regardé de points de vue légèrement différents.

La finalité s'exprime « depuis le futur », mais, ce faisant, elle semble occulter l'essence créative et libre de la vie, elle laisse planer comme une ombre déterministe (les causes finales) qui est inacceptable.

La mission s'exprime « comme de l'extérieur », comme si la créature était le jouet prédestiné d'un grand ordonnateur du monde ; ici encore, la connotation déterministe est trop forte et occulte l'essence créative et libre de l'existence.

Reste la vocation qui s'ancre totalement dans le présent, dans ce que l'être est ici et maintenant, et qui laisse grandes ouvertes toutes les voies de la réalisation et de l'accomplissement personnel.

Vocation, donc.

Vocation des personnes, bien sûr, mais, au-delà, vocation de tout ce qui est, de tout ce qui vit, de tout système même immatériel ou virtuel.

Quelle est la vocation d'un État, d'une entreprise, d'une organisation, d'une institution, d'un groupe, d'une science, d'une université, etc. ?

La vocation d'un être est, mais n'est ni figée, ni limitative, malgré les apparences.

La vocation n'est pas figée.

Il y a un dialogue permanent entre vocation et réalisation : la vocation appelle la réalisation, mais la réalisation modifie la vocation en ouvrant de nouvelles perspectives, en découvrant de nouvelles combinaisons, en laissant ou faisant émerger de nouvelles propriétés holistes nées, précisément, de ce dialogue, de cette relation.

La vocation ne change pas radicalement, mais elle s'enrichit continûment pourvu qu'elle soit travaillée.

La vocation et la réalisation sont deux points distincts, flottant dans l'espace des états. La vocation est l'état « attracteur » et la réalisation est l'état « actuel ».

Philosophie et science des systèmes se rejoignent.

La vocation n'est pas limitative.

La vocation d'un stylo est l'écriture. Soit ! On peut toujours essayer de l'utiliser pour se gratter l'oreille ou comme chausse-pied, comme cuiller à café ou comme tire-bouchon, mais sa vocation demeure.

Fatalité, donc ? Oui et non.

Oui parce que, par essence, une vocation repose sur un nombre restreint de potentialités « dominantes » ; cette restriction peut être perçue comme une limitation arbitraire et injuste, comme une malédiction, comme une tare originelle. Mais c'est précisément cette restriction, ce choix, ce catalogue particulier qui forgent la forme spécifique de l'être singulier et unique qu'ils façonnent.

Non parce que, si effectivement la vocation du stylo est d'écrire, les possibilités d'écriture sont infinies et ouvrent des perspectives infiniment infinies, bien au-delà des capacités potentielles d'une vie, même très riche et productive. On peut souffrir d'être « stylo » si l'on fantasme d'être « camion », mais dès que l'on se découvre « stylo » et que l'on met toute sa volonté et son énergie à se développer, à se réaliser et à s'accomplir en tant que « stylo », tout devient possible même d'écrire des histoires de « camions ».

Paradoxalement, la liberté commence donc par le fait de s'accepter soi-même, d'accepter de devenir ce que l'on est, et d'y travailler avec volonté et énergie. Alors s'ouvre l'espace infini des dialogues vocation/réalisation.

Faute de ces acceptations principielles, l'être reste prisonnier de fantasmes hérités d'ailleurs qui stérilisent sa vocation et inhibent sa réalisation.

Le 26 février 2000

Au commencement, il y eut un « il y a ».

Il y eut donc de l'existence, existence pure, chaotique, sans mémoire puisque mémoire appelle structure, ordre, perpétuation d'un fixe au sein du fluent.

L'existence engendre de l'essence dès qu'elle génère le moindre embryon de structure capable de se perpétuer, d'abord, de se dupliquer, ensuite.

Avec cet embryon de structure élémentaire, avec ce germe, avec ce motif « fractal », naissent tout à la fois l'ordre, la mémoire et l'essence formelle c'est-à-dire l'Être abstrait au-delà des êtres concrets (au-delà de, mais non préexistant à...).

Ainsi donc : « L'existence précède l'essence », et toute forme d'existentialisme est un cas particulier de la philosophie du devenir.

Mais pour que l'existence engendre l'essence, encore faut-il qu'il y ait, comme on voudra l'appeler : un élan vital, un désir, une volonté de puissance, une entéléchie, une vocation ontologique, etc.

De cette dualité initiale indispensable à quelque mouvement que ce soit, beaucoup, erronément, ont forgé des métaphysiques dualistes et, partant, idéalistes dès lors que dans leurs dualismes, l'un des pôles est dit « noble » ou pur ou spirituel ou Bien, et que l'autre est dit « vil » ou impur ou matériel ou Mal (tout idéalisme est un dualisme hiérarchisé).

Mais la dualité initiale de l'existence primordiale est nécessairement existentielle et donc non essentielle : il ne peut donc y avoir d'ontologie dualiste ou idéaliste qui impliquerait une essence duale.

Ainsi, à l'origine de tout ce qui est, il y a l'Un (qui est une sorte de néant plein, une espèce d' *il-y-a* pur) qui possède deux facettes (attributs, modes d'expression, modalités) complémentaires, indissociables et mutuellement indispensables : l'existence (l'inertie) et le désir (l'élan) dont tout procède et qui engendre tout, l'éphémère comme le durable, l'évanescent comme le perpétuel, le simple comme le complexe, le mécanique comme l'organique, etc..

L'Unité possède le Binaire qui engendre le Ternaire du devenir, du mouvement et de la création perpétuels. Le Ternaire engendre le Quaternaire des quatre ordres structurels : uniforme, chaotique, mécanique et organique. Et ainsi de suite.

*

On dit qu'il existe dans la Nature, trois règnes : le minéral, l'animal et la végétal.

Ainsi des modalités d'existence de l'homme.

L'homme-pierre se replie sur lui-même et s'y durcit, cherchant à échapper à l'emprise de l'espace et du temps dans un statisme qu'il prend pour de l'immortalité.

L'homme-animal, fauve ou charognard ou rat ou serpent, se déplace dans l'espace afin d'y chasser sa pitance, quête perpétuelle de l'avoir.

L'homme-végétal, herbe ou buisson ou arbre, se déploie dans le temps afin d'y épanouir son germe et d'y réaliser sa vocation en perpétuel devenir.

Logique de l'arbre face à la minéralité ou à la bestialité humaines.

Minéralité des inerties mortelles et des sédentarismes frileux et sécuritaires.

Bestialité des avidités matérielles et des impérialismes haineux et barbares.

Face au sédentaire-pierre, deux nomadismes s'affrontent, l'un spatial et animal, l'autre temporel et végétal.

Devenir nomade du temps tout en demeurant au même lieu, s'enraciner dans la terre-espace pour se déployer dans le ciel-temps.

Devenir arbre.

Logique de l'arbre qui produit de l'oxygène et du fruit, face à celle de l'animal qui ne produit que du bruit et des excréments.

Le végétal vivifie et transcende le minéral. L'animal détruit ou avilit le végétal.

L'homme minéral est de tous les temps, médiocre et éternel.

Face à lui, l'homme animal a triomphé pendant des millénaires de chasses, de guerres, d'empires, de pollutions, de villes et de détritrus.

L'homme végétal s'en est toujours tenu à l'écart, au fond de quelque ermitage forestier, au sommet de quelque tour d'ivoire, à la proue de quelque navire perdu. L'heure de son triomphe a enfin sonné. L'homme deviendra arbre ou disparaîtra !

Devenir un arbre. Logique de l'arbre. C'est à ce moment précis que ma métaphysique rejoint la poésie et engendre une mystique.

*

Le temps de l'homme végétal (et végétal signifie tout sauf végétatif) sera aussi le temps de la pensée pour connaître et plus de la pensée pour dominer (cfr. René Thom).

C'est dire que ce sera le temps de la pensée comme chemin de déploiement et d'épanouissement et de recherche et d'exploration des espaces immatériels, et non plus celui de la pensée comme moyen immatériel pour subjuguier les espaces matériels.

Le 4 mars 2000

Dans une perspective naturaliste, aucune valeur morale ou sociale n'a d'autre origine et source que le désir de vivre et de perpétuer la vie. Cette éthique vitale n'est pas le propre de l'homme. Elle anime tout ce qui vit. Elle est la traduction générale et universelle de ce désir de réalisation, de cet élan vital, de cette volonté de puissance, de cette entéléchie ontologique qui sont à la source de toute création et de toute créature.

En termes humains, ce désir de réalisation s'identifie à la quête du « bonheur » qui est l'autre mot pour « joie durable ».

En effet, par empirisme anthropologique, il appert que la joie naît chaque fois que l'être avance dans sa propre réalisation, chaque fois que l'élan vital triomphe de thanatos, chaque fois que se réalise une avancée vers plus de vie ou vers mieux de vie.

Et toute l'histoire humaine n'est que le long égrenage des croyances successives en les meilleurs moyens d'atteindre ce bonheur tant désiré.

Toute cette histoire est celle du mouvement des hommes vers moins de fragilité, vers moins de fatalité.

Cette histoire se construit par couches successives qui se superposent sans s'éliminer.

Première couche : face à l'arbitraire des « forces et des esprits », le chaman a inventé la magie. Le bonheur de ces peuplades chasseresses et cueilleuses n'est possible que si les esprits de la chasse et de la végétation leur sont favorables, et

toute la quête du bonheur et de la joie durable d'un ventre plein se ramène à attirer et à conserver ces faveurs.

Deuxième couche : mais certains hommes, héros de leur tribu, ne se sont plus contentés de séduire les esprits. Par leurs actes, ils ont proclamé leur liberté et leur pouvoir de volonté face à l'adversité et à la fatalité. Ils ont été les premiers libérateurs de l'homme en se révoltant contre la soumission chamanique. Ils sont les premiers « passeurs ». Leurs peuples les ont déifiés et divinisés peu à peu. Ils sont devenus les dieux des mythologies dont les mythes, véhiculés par des traditions orales nourries d'imaginaire, de merveilleux et de fantasmes, nous racontent encore les exploits et les audaces. Le bonheur, depuis, se nourrit de la force de l'homme qui le rend capable, seul ou collectivement, de vaincre les forces de la nature : force physique, force du nombre, force de la richesse, force de la raison, etc.

Troisième couche : mais les hommes forts, ou plutôt leurs lignées, ont le fâcheux travers d'abuser de leur renom et du pouvoir qu'ils en tirent, et deviennent tyranniques. Ils avaient libéré l'homme des fatalités naturelles, encore fallait-il lui apprendre à faire bon usage de cette toute nouvelle liberté : les lois et la politique devaient advenir à cette fin. Le bonheur avait sa source dans le gouvernement de la cité avec sa théorie de valeurs comme la justice, la paix, la discipline, la démocratie, la responsabilité, etc.

Quatrième couche : mais les empires s'effondrent, les gouvernements se corrompent et les démocraties se « démagogisent » : les barbares de la force bestiale triomphent sans peine des artifices de l'intelligence et des lois. Le bonheur n'est décidément pas de ce monde de larmes et de sang. Le bonheur est ailleurs, au-delà, là où siègent les dieux qui, au fond, ne sont que les divers visages d'un seul Dieu unique, omnipotent, omniscient. Le bonheur n'est qu'en Lui, Lui qui vit dans cet au-delà si loin, si étranger à la corruption et à la fange du monde des hommes. Le bonheur n'est donc pas, ne sera donc jamais dans cette vie-ci. Le bonheur, la béatitude, ne se peuvent concevoir que dans l'au-delà dont ce monde-ci, infect et mauvais, n'est que l'antichambre.

Cinquième couche : mais ce Dieu unique et parfait, par le biais des prêtres et églises qui prétendent parler en Son nom, a vite fait de se montrer odieux, fanatique, obscurantiste, intégriste, fondamentaliste, bref aussi arbitraire et néfaste que les forces obscures et telluriennes de bien mauvaise souvenance. Il est alors temps de libérer les hommes non par la force de l'audace et du courage physiques des héros, mais par la force et l'audace intellectuelles des savants, ces héros de la raison raisonnable et de l'expérimentation scientifique. Le bonheur, désormais, sera dans et de la science ou ne sera pas. Scientisme, rationalisme, positivisme, mécanisme : triomphes de l'homme sur la matière et la souffrance par le bonheur technologique et chimique.

Sixième couche : la science, aussi, a ses limites, ses impasses, ses déviations. Et la technologie apporte le confort, mais pas le bonheur. Ensemble, elles disent le « comment ? », mais jamais le « pourquoi ? ». Et l'absence de réponse au « pourquoi ? », mais sous l'anesthésie des drogues technologiques et hédonistes,

reste la souffrance de base, lancinante, insidieuse, désespérante. Être heureux, qui l'ignore encore aujourd'hui, c'est d'abord donner un sens à sa vie et à celle du monde. La quête du bonheur, sous nos yeux, prend les couleurs de la quête du sens.

Quête de sens au-delà des esprits, des dieux, des lois, des religions et des sciences.

Le bonheur, on le sait aujourd'hui, est au-delà du bonheur magique, du bonheur mythique, du bonheur politique, du bonheur théologique et du bonheur scientifique.

Ce bonheur d'aujourd'hui est le bonheur mystique, celui de la quête spirituelle et initiatique du sens de la vie et du monde.

Sixième et dernier jour de la création. Sixième jour : celui de l'avènement de l'Homme dans le monde, celui de l'humanisation de l'animal humain.

Enfin, au-delà, le secret maîtrisé du bonheur sera l'apanage du septième jour, celui de la plénitude, de la réalisation pleine, de l'entéléchie réalisée.

*

En relisant le texte ci-dessus, je m'aperçois du profond homéomorphisme entre les six étapes de l'histoire des hommes et des six jours du récit de la Genèse. Il n'y a pas de hasard.

LE TEMPS (6 février 2000)

Ou plutôt *les* temps, devrais-je écrire. Car le temps est multiple.

Il y a le temps des physiciens lui-même distingué en temps absolu newtonien et en temps relatif einsteinien.

Il y a le temps du métrologue, ce temps microcosmique qui définit l'étalon universel de durée comme la fréquence d'un photon particulier émis par l'isotope 131 du Césium. Il faut noter ici que l'espace n'est plus, depuis 1983, étalonné en terme de longueur, mais bien de temps puisque le mètre étalon se calcule, dorénavant, comme le produit d'une durée par la vitesse de la lumière. Belle revanche du temps sur l'espace.

Il y a le temps de l'astrophysicien et du cosmologiste, temps macrocosmique qui s'origine dans la singularité du big-bang et qui s'écoule au rythme des amas galactiques et de l'expansion de l'univers.

Il y a le temps de la vie quotidienne sur Terre, ce temps mésocosmique construit sur les rythmes diurnes et saisonniers solaires et sur les rythmes mensuels lunaires.

Et puis, il y a le temps intérieur qui s'égrène bien irrégulièrement aux rythmes de la conscience : les temps longs de l'ennui, les temps accélérés de l'activité stressée, les temps absents du sommeil, etc.

Il y a aussi le temps biologique qui pulse le sang dans nos veines et la sève dans le liber des arbres. Pulsations du sang dont les rythmes sont liés à l'effort. Pulsations de sève dont les rythmes naissent dans les mystères des saisons et des climats.

On le sent bien, ces deux catégories de temps sont assez fondamentalement différentes :

D'un côté, il y a les temps mécaniques liés aux rythmes de la minéralité, temps réguliers et récurrents ; ce sont des temps extérieurs dont l'écoulement est linéaire, unique ; ce sont eux qui définissent les étalons des durées collectives et conventionnelles ;

De l'autre côté, il y a les temps organiques liés aux rythmes de la vitalité, temps irréguliers et créatifs ; ce sont des temps intérieurs dont les pulsations sont variables, irrégulières, multiples ; ce sont eux qui forgent le champ des durées individuelles et vécues.

Les sciences, en général, jusqu'aujourd'hui, se sont, avant tout, préoccupées de temps mécaniques. La métrologie s'est évertuée à chercher des unités de durée stables et reproductibles dans les niveaux les plus bas et les plus simples d'organisation minérale, au niveau des photons et des nucléons. Ce temps mécanique est le temps simple ! Linéaire, régulier, stable, récurrent.

Dès que l'on monte dans l'échelle de la complexité, le temps, en devenant de plus en plus organique, devient de plus en plus complexe. Tout être y devient un nœud de rythmes et de pulsations multiples qui forgent sa forme et informent sa vocation.

Contre la vision particulière classique, la mécanique ondulatoire a bien montré que l'univers n'était que l'histoire des enchevêtrements de fonctions d'ondes emplissant tout l'espace et entrant en résonance les unes avec les autres jusqu'à constituer des paquets d'ondes locaux. Cette vision-là est la bonne, pont récent entre les visions mécanistes dépassées et les futures visions organiques du monde.

Toute une nouvelle perception des relations entre systèmes complexes (donc vivants) devra émerger de cette considération de base qu'un système est un nœud de rythmes et de pulsations variables qui lui sont propres et qui entrent ou pas en résonance avec les rythmes et pulsations propres des autres systèmes. De là naîtra une tout autre conception des notions de sympathies et d'antipathies. Il faudra creuser les notions de synchronisme, de synchronisations, de convergences ou d'harmonies de rythmes comme condition d'interaction entre systèmes.

Même le cœur d'un ordinateur n'est autre qu'un générateur d'impulsions qui pulse et rythme toutes les opérations électroniques de la machine.

Tout est rythmes. Tout est pulsations. Tout est pouls. Rythmes biologiques et psychologiques, rythmes sociaux et économiques, rythmes civilisationnels et historiques, etc.

L'économie également impose une révision de la notion et, surtout, de la valeur du temps.

Le temps économique, revu et corrigé, fera apparaître des paradoxes fulgurants.

Par exemple, on dit : « le temps, c'est de l'argent ». Rien n'est plus faux. Par contre, « l'argent, c'est du temps ».

Il est clair, de plus en plus, que la valeur d'une œuvre est proportionnelle au temps que l'on y a investi, pas seulement du temps de production, mais surtout, du temps de création, de gestation, de rumination, d'apprentissage technique ou cognitif que cette œuvre concentre implicitement.

Gagner de l'argent, c'est, en fait, échanger de son temps de vie contre du pouvoir d'achat. Et, de plus en plus, en nos sociétés déboussolées, on voit des cohortes de gens qui perdent un temps fou dans les embouteillages, les files d'attente, dans les lieux et les temps d'improduction, pour... se payer du temps de loisir, pour s'offrir du temps libre, pour « gagner du temps ».

La valeur marchande du temps (les échelles barémiques et salariales, par exemple) ne tient plus face à la valeur d'usage du temps.

Ce n'est pas un hasard si la productivité d'un indépendant, libéré (enfin !) de ces absurdités que sont le contrat d'emploi, la rémunération à l'heure et les systèmes salariaux, est de deux à quatre fois plus grande que celle d'un salarié quelconque : leur perception du temps et de l'activité est évidemment diamétralement opposée.

Valeur marchande du salarié qui vend du temps mécanique contractualisé, peu importe le résultat, et valeur d'usage de l'indépendant qui vend du résultat, peu importe le temps organique consommé.

Mais au-delà des sciences du rythme encore à inventer et de l'économie à revoir de fond en comble, le temps doit aussi être reconsidéré du point de vue philosophique.

Depuis toujours, la question centrale de la majorité des hommes est celle de la mort, donc de la finitude du temps de vie. La vie est une course contre la montre, une course contre la mort. Comme si le temps était extérieur à la vie. Comme si le temps était un cadre donné, immuable et étranger, inflexible, inexorable.

Ce cadre-là participe du temps mécanique, extérieur, conventionnel, minéral ; il n'est pas le cadre de la vraie vie, de la vie vécue, de la vie intérieure. Ce n'est pas ce temps-là qui rythme la durée de ma conscience, de mon esprit, de mon cœur ou de mon âme.

Mon temps intérieur, mon temps de vie véritable, n'est pas ce temps simple d'écoulement linéaire et continu. Mon vrai temps est complexe, dense, riche : face à chaque seconde mécanique qui passe, mon temps réel, intérieur, est toute une éternité infinie d'organicité vécue. Il est des centaines qui meurent sans avoir jamais vécu !

C'est ce temps intérieur organique qui fera l'objet de la recherche décrite de-ci de-là dans les pages qui suivent. Ce temps intérieur organique est strictement individuel. Il ne peut être partagé avec personne. Mais chacun ayant le sien, ces temps intérieurs personnels peuvent entrer en résonance, en sympathies, en

synchronisme. Là est la clé de l'amour et de la fraternité. De toutes les relations sociales et humaines.

Le rabbin Marc-Alain Ouaknin a commis ce délicieux jeu de mots, en faisant de *rythme* la subtile combinaison de *rite* et de *mythe*.

Nous voilà au cœur du temps intérieur.

*

Commençons par une épistémologie du temps.

Le temps n'existe pas. Le temps est un cadre conceptuel abstrait, imaginaire que l'homme s'est inventé (comme l'espace) pour y représenter les phénomènes qu'il perçoit. En ce sens, et très profondément, le temps est un artifice.

Ce que l'homme perçoit, ce sont des changements, des mouvements, des vibrations, des déplacements, des transformations, des métamorphoses, des cycles de vie, des variations en tous genres.

Le physicien dirait, en toute généralité, que tout phénomène se ramène toujours à une variation d'énergie. Mais variation par rapport à quoi ? C'est pour répondre à ce « par rapport à quoi ? » que l'homme s'est inventé l'espace et le temps.

Avant cette invention, le seul référentiel naturel immédiat était l'homme lui-même : cela a bougé ou changé par rapport à moi, à mes yeux, à mes sensations, à mes oreilles, etc.

Mais afin de communiquer aux autres ses expériences et ses perceptions, soi-même n'est plus un référentiel pertinent. Aussi, très tôt commença la quête d'un référentiel commun, neutre, « absolu » c'est-à-dire non relatif à telle ou telle conscience particulière.

D'abstraction en abstraction, on est arrivé à définir un référentiel « pur », conventionnel, abstrait, imaginaire : l'espace-temps. Ce référentiel est aujourd'hui tellement et totalement intégré que presque plus personne ne se souvient que l'espace et le temps n'existent pas et qu'ils ne constituent qu'un cadre purement humain de représentation. L'espace et le temps sont des inventions conceptuelles humaines au même titre que les logarithmes népériens ou les lemniscates de Bernoulli. Dans la Nature réelle, rien de tout cela n'existe : il n'y a que des variations d'énergie que nos sens parviennent parfois à percevoir. Point à la ligne.

Ce qu'est la Nature réelle au-delà de ces quelques variations énergétiques que nos sens partiels et partiels réussissent parfois à capter, personne ne le sait ni ne le saura jamais. L'Être en soi n'est pas accessible à l'homme, du moins pas par des processus expérimentaux « externes », c'est-à-dire par la voie de la perception sensitive et empirique.

Il est patent que pour l'étude des systèmes complexes, le cadre classique de l'espace et du temps est de plus en plus fréquemment remplacé par d'autres espaces de représentation, beaucoup plus riches, que sont les espaces des états dont le nombre de dimensions excède souvent le 4 de l'espace-temps mécanique, ces multiples dimensions étant, chacune, une variable d'état convenablement choisie.

Même à l'intérieur du paradigme mécaniste, Einstein avait déjà clairement perçu et décrit l'impossibilité ontologique de définir un temps ou un espace absolus, indépendants de l'observateur, et en avait extrait de nombreux paradoxes. Le moindre de ces paradoxes n'est certainement pas que, selon la relativité restreinte, les horloges et les règles d'un référentiel particulier peuvent être calculés (c'est la transformation de Lorentz) à partir de celles et ceux d'un autre référentiel particulier moyennant la connaissance de la vitesse relative (donc d'un rapport d'espace au temps !) de ces deux référentiels. Il y a là une tautologie pour le moins ennuyeuse.

A la suite de la relativité, la mécanique quantique, elle aussi, a bouleversé les notions d'espace et de temps. Le plus fameux de ces bouleversements est certainement le principe d'incertitude d'Heisenberg qui, non seulement rend l'observateur indissociable de son observation, mais rend l'espace (la position) et le temps (la vitesse) mutuellement incompatibles du point de vue de leur connaissabilité.

Il ne m'en faut personnellement guère plus pour déclarer la notion classique de temps comme obsolète, et pour chercher des cadres de représentation des systèmes complexes autres que l'espace et le temps mécanistes.

Et donc, la vie humaine étant un processus éminemment complexe, il va sans dire que le concept classique de temps ne lui convient pas et qu'il faut trouver un autre référentiel pour décrire et comprendre les processus de vie, de conscience et d'intériorité vécue.

*

Il est curieux de constater que chaque culture (notamment au travers de sa langue et, plus particulièrement, au travers de ses conjugaisons), chaque civilisation aient leur propre conception fondatrice du temps.

Par exemple, toutes les langues indo-européennes sont structurées sur la triade passé-présent-futur, alors que les langues sémites ne reconnaissent que la dyade accompli-inaccompli.

Ainsi, l'occident moderne, sans trop le savoir, est-il l'héritier de trois conceptions totalement différentes du temps.

Il y a le temps cyclique et immuable hérité de l'antiquité grecque, le temps de l'éternel retour et des mythes éternellement revécus.

Il y a le temps orienté et exponentiel de la Bible juive qui fait de l'histoire un chemin en avant depuis le chaos originel jusqu'à l'avènement du Royaume de YHWH sur Terre.

Il y a le temps « mort » de la chrétienté qui fait de ce monde-ci et du temps que l'on y passe, une parenthèse, une illusion, un non-sens puisque la seule et vraie vie se déroulera, pour les élus, dans l'éternelle béatitude de l'au-delà : ce qui n'est pas spirituel n'est que *temporel*, c'est-à-dire sans signification et sans valeur.

Et l'on s'étonne que l'occident helléno-chrétien d'aujourd'hui ne sache plus à quelle sainte horloge se fier.

Il y a homéomorphisme entre le temps grec et le temps newtonien.
 Il y a aussi homéomorphisme entre le temps juif et le temps thermodynamique.
 Le temps chrétien n'a pas son équivalent en Physique.

Le 7 février 2000

Il y a totale convergence entre la fondation d'une philosophie du Devenir face aux philosophies classiques de l'Être ou de l'Avoir, et la recherche du temps complexe, organique et intérieur ; cette convergence s'opère sur la voie d'une totale présence à l'instant.

*

Une philosophie du Devenir, face à ces aînées de l'Être ou de l'Avoir, appelle aussi une nouvelle approche épistémologique, un nouveau statut de la Connaissance, non plus comme stock mémoriel de faits et de données plus ou moins structurés entre eux sous forme de lois ou de théories, mais bien comme capacité et processus d'interaction Sujet/Objet au service d'un Projet.

Au « Savoir objectif » se substitue de la « Connaissance projective ».

Le Savoir se définissait comme capacité de comprendre alors que la Connaissance se construit comme talent d'entreprendre.

Le Savoir était fondé sur la mémoire et la structure, alors que la Connaissance se bâtira sur la créativité et le processus.

Le Savoir nourrit un paradigme stabilisé, alors que la Connaissance émerge d'une *rupture* de paradigme.

Le Savoir est sédentaire et sécuritaire, la Connaissance est nomade et aventurière.

Le 12 mars 2000

Ce qui m'intéresse en Moi, ce n'est pas moi, mais ce dont Je est porteur et qui s'exprime au moyen de Moi.

Je est un canal, un médium, un terrain où s'exprime le Un qui est, tout à la fois, infiniment en-deçà et infiniment au-delà de Moi, du Je qui se dit Moi.

Le Moi ne m'intéresse qu'en tant que forme spécifique et unique, impermanente et vivante, que revêt l'Un, ici et maintenant.

Rechercher le temps intime, organique, c'est en fait faire éclater le temps apparent du Moi (*en ce compris ces limites conventionnelles et illusoire que sont la naissance et la mort du Moi !*) et trouver, au-delà et en-deçà, la pulsation de l'Un afin de vivre à Son diapason.

Afin d'entrer en résonance avec ce diapason fondamental et transcendantal.

Là se trouve l'instant vrai.

La grande et unique urgence de toute existence humaine est de renaître hors du Moi, de naître à l'Un. Renaissance spirituelle. Renaissance initiatique. Passage (étroit) de la finitude à l'infini, du mortel à l'éternel. Seconde naissance non plus biologique, mais psychique.

Cette renaissance est le seul critère de réalisation de l'Homme au-delà de l'animal humain ; elle est la seule et unique vocation authentique de cet animal humain.

Bien moins d'un pour cent des êtres humains se sont réellement engagés dans ce passage étroit. Ils mourront avant que qu'avoir vécu : ce sont des non-nés. Et c'est précisément parce qu'ils ne sont pas nés qu'ils mourront. La mort est une illusion qui ne détruit que des illusions. Et le Moi est la plus centrale des illusions.

La métaphore est forte : le Moi est une matrice contenant un œuf non fécondé. Qu'il vienne à être fécondé (et les voies de cette fécondation me sont toujours mystérieuses), pourvu que la grossesse vienne à terme, la naissance expulsera l'être-en-devenir hors de cette matrice devenue inutile parce que trop étroite.

Naissance douloureuse, avec la Lumière au bout du tunnel.

Mieux : le Moi est une graine sèche. Semée en un humus adéquat, elle germera et pourrira en nourrissant la jeune pousse qui découvrira la lumière en s'élevant et en se déployant dans d'autres dimensions que celle de la graine refermée sur elle-même dans son autisme pré-germinatif.

Le 18 mars 2000

« Désormais, le sujet conscient, constamment s'efforçant de parfaire son savoir et d'épurer sa compréhension de tous les phénomènes, totalement lavé des désirs et des angoisses liés à l'illusion de l'Être et du Moi, vit les instants de son existence dans une joie absolue et sans fixation particulière. Il goûte chaque *occasion* dans sa valeur purement *esthétique* : unique et originale conjonction phénoménale éclairée par *une conscience comme éternisée dans l'instant*. »

Guy Serraf, Introduction au « *Dhammapada* ».

Le 10 avril 2000

De plus en plus, dans l'Univers naturel et humain, toujours plus complexe et interagissant, le devenir n'est plus, ne sera plus jamais, individuel. Il devient chaque jour davantage collectif et global.

Lorsque je bouge, lorsque je change, lorsque j'évolue, c'est l'Univers entier qui bouge, change et évolue. Parallèlement, et en conséquence, l'éthique de demain sera

collective, globale, systémique alors que l'éthique helléno-chrétienne classique était individuelle, spéciale, analytique.

L'illustration la plus claire de ce concept moral collectif et global est, aujourd'hui, écologique : chacun de nous est intimement coresponsable de l'état de la Terre dont nos enfants et leurs descendants hériteront bien après notre décès.

Nos actes portent bien au-delà de notre mort !

Chacun de nous, quelque soigneux et conscientisé soit-il, ingère et inhale les crasses et les miasmes des autres : le destin de l'humanité devient de plus en plus vite et profondément, collectif et solidaire.

Tant que l'homme était, en nombre et en portée, minuscule et marginal dans la Nature, il pouvait sans problème se comporter en parfait égoïste. Ce n'est plus le cas aujourd'hui : le sort de chaque homme sera celui de toute l'humanité. Ce fait est nouveau. C'est une conséquence claire du XX^e siècle qui a inventé les génocides gratuits (Auschwitz), la destruction totale (Hiroshima) et la pollution globale (Tchernobyl).

Face à cette « collectivisation » de l'histoire et à cette globalisation du destin humain, les comportements égoïstes à court terme, lorsqu'ils sont négatifs ou destructeurs, sont de plus en plus criminels.

L'avenir de l'humanité sera solidaire ou ne sera pas !

Tout le défi du XXI^e siècle est là : créer les conditions d'établissement et de maintenance d'une solidarité globale, sans brimer, briser, laminer les différences qui forment la bio-diversité humaine indispensable à la survie à long terme.

Solidarité globale, non seulement entre les hommes, mais aussi solidarité globale avec la Vie, avec la Terre, avec l'Univers, avec l'Être-Un-Vivant.

La solidarité politique classique, analytique et territoriale, idéologique et étatique doit être totalement dépassée. Il s'agit de bâtir une solidarité globale, universelle, mystique, pleinement et librement épanouie.

Voici donc la grande conclusion : *le devenir est global, solidaire et collectif.*

La conception chrétienne du salut individuel est morte à Auschwitz, à Hiroshima et à Tchernobyl.

Le devenir réel est la résultante globale d'un nombre immense d'influences et d'actions locales. La liberté individuelle permet d'osciller autour de cette résultante commune, mais plus le monde devient complexe et interagissant, moins il est possible de s'en écarter physiquement.

Cela signifie que la liberté individuelle et le droit à la différence (et le devoir de différence !) s'exerceront de moins en moins dans ce monde matériel de plus en plus solidairement lié, mais s'épanouiront dans les mondes de l'immatériel, celui des idées et de la culture, celui des arts et des sciences, celui des informations et des connaissances, celui de l'imaginaire, du spirituel, du poétique, etc.

Le devenir humain passera par une intensification spectaculaire de la solidarité globale (entre les hommes, mais aussi avec tout ce qui vit !) au plan naturel (matériel et physique), et par une intensification parallèle de la liberté individuelle (éventuellement fédérée dans des réseaux flous et fluides) aux plans culturels (immatériels et psychiques).

Le 12 avril 2000

Du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande :

- « *Emanationnisme* : Doctrine de l'émanation.
- *Émanation* : Processus consistant en ce que, suivant certaines doctrines, les êtres multiples qui forment le monde découlent (*émanent*) de l'être un qui en est le principe sans qu'il y ait discontinuité dans le développement. *Émanation* s'oppose à *création*. Ce terme implique la réalité du devenir et de la production successive des êtres dans le temps ; il ne convient donc qu'à certaines formes de panthéisme. On l'applique notamment au brahmanisme, au néoplatonisme, à la cabale, à la philosophie d'Eckhart et de Jacob Boehme ; mais il serait impropre en parlant du spinozisme.
- *Cabale* :
 - Ouvrage de philosophie hébraïque, composé à une date inconnue, et se donnant pour le résumé d'une tradition secrète qui aurait coexisté avec la religion populaire dès les origines du peuple hébreu.
 - Doctrine exposée dans cet ouvrage et dont les traits essentiels sont l'ésotérisme et en particulier la possibilité de déchiffrer un sens secret dans la Bible ; la théorie du développement de Dieu, qui prend conscience de lui-même en se manifestant par des émanations successives, c'est-à-dire en engendrant par degrés toutes choses de sa substance ; le dénombrement des milices célestes, c'est-à-dire des esprits directeurs dont chacun anime une partie du monde et par l'intermédiaire desquels on peut dominer les forces de la nature ; la théorie du symbolisme des nombres et des lettres ; et enfin celle de la correspondance universelle à laquelle se rattache la conception de l'homme comme un microcosme. »

Tout est dit.

Le 15 avril 2000

Le Devenir n'est que dans l'instant présent.

Le Devenir est le processus du présent vivant, de la présence au Vivant.

Il y a là une réelle difficulté logique et pédagogique.

Beaucoup pensent que le Devenir est une tension au-delà du présent vers le futur ; ils se trompent. Le Devenir est bien une tension, mais il est une tension pour et dans le devenant-ici-et-maintenant.

Devenir, c'est créer dans l'urgence du moment présent, dans l'immédiateté de la présence au réel ici et maintenant.

Devenir, c'est se créer à chaque instant. Se créer par l'incessante rencontre des potentialités intérieures et des opportunités extérieures.

Et pour devenir vraiment, il faut cultiver le détachement.

Détachement qui n'est ni indifférence, ni abstinence, ni renoncement.

Cultiver le détachement parce que l'attachement aux choses et aux êtres est toujours une projection, un fantasme, une appropriation qui s'oppose au Devenir en engluant l'âme dans la fixité, dans la permanence, dans le *statu quo ante*.

L'attachement est toujours une forme d'esclavage, parfois doux, parfois voluptueux, mais esclavage tout de même.

L'attachement est un réflexe sécuritaire qui tend à accaparer les choses et les êtres pour se les attacher, pour se les conserver, pour se les garder en vue d'une jouissance à venir. Comme l'écureuil, l'homme, souvent, ressent le besoin animal de constituer des réserves où puiser lorsque la bise viendra. Mais comme l'écureuil, il oublie ses propres réserves et il oublie de s'y servir, et il oublie que la bise est imprévisible et que les appétits et les désirs changent bien plus vite que les saisons.

Face à ce réflexe sécuritaire animal, il n'y a qu'une réponse : l'ascèse au sens grec de pratique, d'exercice : l'exercice de la confiance. Confiance en soi, d'abord. « Tue ta peur ! » Mais, beaucoup plus généralement et beaucoup plus profondément, confiance globale.

Il ne s'agit pas d'une quelconque forme plus ou moins résurgente de providence divine qui pourvoirait à tous nos besoins (l'histoire de ce XX^e siècle pourri l'a suffisamment démontré : c'est Dieu qui compte sur l'homme et non l'inverse ; c'est l'Homme qui fait l'Histoire pour que Dieu s'y réalise, et non l'inverse !).

Par confiance globale, il faut voir, croire, sentir que l'Un qui englobe, intègre et transcende le Tout et donc aussi chaque être particulier qui y vit, est un lieu de convergence, de connivence universelle et de projet cosmique dont tout participe et auquel chacun participe selon ses modalités particulières, plus ou moins contributives, plus ou moins créatives.

Le désir particulier, s'il est fort et s'il est convergent avec le Désir global, va attirer, vers son porteur, des opportunités favorables qu'il s'agira de guetter dans la vigilance de l'instant.

S'il est divergent, il attirera la guigne.

Il ne s'agit pas de providence divine au sens vulgaire et simpliste classique, il s'agit, dans le langage de la systémique moderne, de sympathie ou d'antipathie entre attracteurs généraux et particuliers dans l'espace des états.

La sagesse populaire exprimait cela très simplement : « Aide-toi et le ciel t'aidera » ou encore : « Ce que femme veut, Dieu le veut ».

Il y a là un concept très fort. Un choix très fort. Un choix entre, d'un côté, méfiance et comportement sécuritaire et conservatoire et, de l'autre, confiance et comportement libertaire et créatif. Ils sont mutuellement exclusifs.

Mais attention : confiant n'est ni naïf ni stupide ni béat ni aveugle ! Crier « J'ai confiance » en se jetant dans le feu, n'évitera pas les cloques.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit plus fondamentalement d'être suffisamment détaché de tout et de tous pour perdre le superflu (c'est-à-dire tout sauf la Vie) à chaque instant.

Je ne peux ici faire l'économie de penser au beau poème « If » de Rudyard Kipling :

*« Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir
(...)
Si tu peux rencontrer triomphe après défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front
(...)
Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais soumis
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire,
Tu seras un homme mon fils. »*

Il y a une parenté entre cette attitude et le stoïcisme, mais elle n'est que superficielle et apparente : le stoïcien est un idéaliste qui fait du détachement un absolu, une fin en soi, un but à atteindre.

Ici, le détachement n'est qu'un moyen non pour atténuer ou supporter la souffrance d'être, mais pour la nier radicalement

Il y a certes des douleurs, mais la souffrance n'existe pas. Ou plutôt la souffrance est une illusion qui naît dans le cœur et la tête des hommes, chaque fois qu'il y a attachement et donc risque de rupture. S'il y a détachement, il n'y a ni risque ni rupture. L'eau ne pourrait se rompre !

Cette idée est centrale : devenir, c'est devenir eau dans l'eau, c'est devenir filet fluide, laminaire ou turbulent, au sein du flux cosmique.

Toujours cette métaphore liquide pour exprimer ce mouvement et ce processus essentiels, continus, impermanents qui constituent la trame même de l'Être-Un-en-Devenir.

Elle fonde une autre logique : celle de l'indifférentiable, celle de l'émergence de formes impermanentes au sein du continuum de l'Être-Un-en-Devenir.

Elle récuse toute forme de comptabilisation d'entités fixes et repérables. Elle récuse donc toute forme de mathématisation du cosmos qui ne pourra jamais être réduit à des équations différentielles ou à des fonctions continues ou continûment dérivables. Elle récuse donc toute forme de déterminisme puisque le déterminisme se ramène mathématiquement à la croyance que l'évolution de l'Être peut être décrite par une fonction continue du temps.

Elle récuse enfin toute forme d'arithmétisation puisque 1 plus 1 ne fait JAMAIS deux dans la réalité, d'abord parce qu'il n'y a aucun 1 autre que l'Un, et ensuite

parce que l'interaction entre deux parties n'est jamais une sommation linéaire : 1 plus 1 fait un autre 1 différent, non réductible à ses constituants !

Au départ de cette méditation, il y avait l'idée simple mais tellement ardue que le Devenir est dans le présent uniquement. Il faut y revenir pour dire que le cosmos n'étant pas déterminé (même s'il existe aussi des plages régulières et des processus récurrents assimilables à des déterminismes partiels locaux), le cosmos est à inventer à créer à engendrer à chaque instant.

Le mot « engendrement » est ici central, comme il est central dans la définition de la kabbale que donne Lalande.

La Bible hébraïque parle des engendres ou des générations (*tolédot* en hébreu). Le Zohar parle, lui, d'émanations. Le présent est une émanation du passé sans en être nécessairement la continuité ou la perpétuation.

L'humus contient peut-être la graine, mais rien ne permet de prédire sa germination et la forme de l'arbre qu'elle engendrera. Il faudra, pour que ce miracle germinatoire se réalise, la conjonction d'un nombre ahurissant de contributions, celles du soleil, de la pluie, du vent, des parasites et champignons divers, celle du jardinier, aussi, celle du hasard, peut-être.

Cette notion d'engendrement est probablement la mieux appropriée pour dessiner la manière dont le présent sort de lui-même, émane de lui-même par les effets et efforts de cette force vitale et créative qu'engendre le Désir de créer.

Ce Désir est le fondement de l'énergie universelle. C'est d'elle que chacun procède. C'est en elle que chacun doit se nourrir en puisant directement, comme à la source, et non, comme si souvent, en la volant aux autres (cfr. *La prophétie des Andes* de James Redfield).

Le chef-d'œuvre de ce grand mystique du XVIII^e siècle que fut Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803), connu sous le pseudonyme du « Philosophe Inconnu », adepte des hauts grades maçonniques dans la lignée des Jakob Böhme, Emanuel Swedenborg, Martinès de Pasqually, Jean-Baptiste Willermoz et autre baron Tschoudi, héritier sans doute de Maître Eckhart, s'intitule *L'Homme de Désir*.

Illuminisme et occultisme. Théosophie avant la lettre.

Homme de Désir, qui écrit :

« Les merveilles du Seigneur semblent jetées sans ordre et sans dessein dans le champ de l'immensité.

Elles brillent comme des fleurs innombrables dont le printemps émaille nos prairies.

Ne cherchons pas un plan plus régulier pour les décrire, tous tiennent de toi.

C'est leur liaison secrète à toi, qui fait leur valeur, quels que soient la place et le rang qu'ils occupent.

(...)

L'homme s'est cru mortel parce qu'il a trouvé quelque chose de mortel en lui. »

Désir, donc, comme moteur et énergie, comme substance lorsqu'il se réalise peu à peu. Désir, Devenir et Instant se nouent pour faire naître la réalité et ses engendres. Le Désir est semence, l'Instant est matrice et le Devenir est germe ou graine prête à être fécondée et à engendrer l'Instant suivant qui recevra à son

tour les semences du Désir ; chaîne sans fin des engendremens infinis et créateurs ; processus explosif, exponentiel d'un Être-Un en expansion, à la conquête de tous les espaces que son Désir lui invente.

Espace : lieu de potentialités, terrain de réalisation, matrice d'engendremens.

Espace : matériels et immatériels, d'objets et d'états, spatiaux ou temporels ou spatio-temporels, etc.

Tous ces « espaces » sont des inventions humaines, de purs produits abstraits et artificiels de la pensée, cadre conventionnel de représentation : ils n'existent pas, ils participent de la modélisation, de la représentation, de tout ce que l'on voudra sauf de la réalité de l'Être qui ne connaît, Lui, que le mouvement, la mutation, le changement, les engendremens créateurs de formes et de processus.

Fin de l'hégémonie scientifique, aussi, puisque, non par infirmité humaine, mais par essence, l'Être-Un n'est pas réductible à une collection d'êtres élémentaires en interactions linéaires, puisque l'Être-Un est un tout unitaire organique indifférenciable et indifférentiable, puisque les régularités et les continuités indispensables à la reproductibilité et à la modélisation scientifiques ne définissent qu'une catégorie de phénomènes parmi bien d'autres qui tous, par essence, échapperont toujours et définitivement à l'approche cartésienne (c'est-à-dire analytique et réductionniste).

Le nouveau pari de Pascal portera sur la proportion « de scientifiable » et « d'inscientifiable » dans le cosmos accessible à l'investigation humaine.

Pari bien inutile puisque les sens de l'homme ne sont sensibles qu'au régulier et au récurrent, donc à tout ce qui sort confirmé et reproductible des éprouvettes du Créateur immanent et transcendant qui cherche, comme un fou, à réaliser son impossible Désir par tous les moyens possibles.

Tout le fugace, le furtif, toute cette alchimie souterraine où se jouent les jeux infinis des essais et erreurs, ne sont guère accessibles aux sens et à l'entendement humains.

Or c'est précisément là que Dieu est à l'œuvre. C'est là où le mystère est exaltant. C'est là où la mystique prend le relais des mains du scientifique, sans antinomie, en toute complémentarité.

C'est là que la réalité du Devenir prend ses racines et ses espérances !

Le 16 avril 2000

Être libre...

Être libre, c'est se libérer c'est-à-dire se détacher de tout ce qui est fixe ou fixé, figé, pour plonger tout entier dans le processus cosmique.

C'est quitter la rive et plonger dans le torrent.

C'est s'écouler avec le flux du devenir.

La Liberté, donc, n'est guère un but, un idéal, une valeur.

La Liberté est une volonté, une décision, un saut ; elle ne s'acquiert ni ne se gagne, elle se prend.

Le 6 mai 2000

Après Henri Bergson et Aldous Huxley, je suis définitivement convaincu que le cerveau — ou du moins sa partie la plus évoluée, la plus cognitive, la plus rationnelle, etc. — fonctionne comme un filtre pour restreindre la perception, pour éliminer de l'information et non pour en produire : il est un réducteur et non un amplificateur.

C'est de par cette réduction, ce filtrage, cette restriction que naissent les distinctions entre l'objet et le sujet, entre l'injet (*néologisme que je définis comme l'inscription totale et radicale dans l'instant présent et dans la totale présence à l'instant*) et le projet.

La description par Huxley des effets de la mescaline, indique clairement que l'élargissement de la conscience et de la perception (*c'est-à-dire l'abaissement, par la drogue, du seuil de filtration cérébral*) abolit la frontière illusoire entre moi et non-moi, et rend totalement indifférent aux projets humains qui paraissent tous également artificiels, futiles et prétentieux.

Je n'ai nul besoin de drogue pour arriver au même résultat. Être ici et maintenant suffit, béant à toutes les béatitudes.

Un peu de vin et de solitude paresseuse, à la terrasse d'été d'un bistrot, produisent exactement le même effet que la mescaline.

Présence à l'instant et absence à soi.

Indolence : à la fois béatitude, paresse, détachement et absence de douleur ; inaptitude à la douleur.

Voilà qui ressemble à l'apathie et à l'ataraxie stoïciennes, voire épicuriennes, mais non par effort surhumain de pensée rationnelle pour se *convaincre*, mais par simple dépassement transrationnel (*au-delà de la raison et sans elle*) du moi comme illusion pure et *évidente*.

Huxley soulève le vrai problème : cette ataraxie, cette apathie ne conduisent-elles pas inmanquablement à l'atonie, à l'anomie, à l'amnésie, à l'amorphie, à l'apraxie.

Bref, la contemplation détruit-elle l'action ?

L'injet tue-t-il le projet, tout projet ?

La réponse est évidemment affirmative : oui, la contemplation et l'injet annihilent clairement l'action et le projet. Mais il faut immédiatement compléter par une nuance immense : l'injet tue le projet, mais pas la vocation, mais pas la finalité.

Il tue la projection dans le futur, mais il offre toutes les voies de l'épanouissement, de la création (*indéterminée et improvisée*) et de la réalisation (*improbable et libre*) de « soi » (*c'est-à-dire de l'Être-Un-en-Devenir qui s'exprime ici et maintenant dans cette forme que l'illusion ou le raccourci de langage me font appeler « moi »*) dans l'instant présent.

Tout projet est un fantasme qui « fait rêver » à un bonheur imaginaire improbable, et fait passer à côté du bonheur réel, ici et maintenant.

L'injet tue le projet, mais pas la volonté (*cette volonté d'épanouissement, cette entéléchie que Nietzsche appelle « la volonté de puissance » et que Bergson appelle « l'élan vital »*), mais pas l'activité intense et créatrice.

Les Bouddhismes mahayana, en général, et zen, en particulier, ont raison de faire l'essentielle différence entre l'*arrhât* qui atteint le nirvana, y entre et n'en sort plus, et le *bodhisattva* qui, lui aussi, l'atteint mais n'y entre pas pour « redescendre » dans le monde en vue de participer à son accomplissement.

Maître Eckhart dit que le saint est l'homme qui est prêt à descendre du septième ciel afin d'apporter un verre d'eau à son frère malade.

Il faut vivre sa vie et chaque instant de sa vie, en poète, en artiste, en esthète, les sens aux aguets, prêt à saisir au vol chaque beauté qui passe, non pour la capture — surtout pas — mais pour l'adorer.

Voir le monde non au travers des filtres que le cerveau s'est inventés pour favoriser la survie de l'individu et de l'espèce, mais le voir au-delà de ces filtres dans toute la splendeur de ses miroitements infinis, dans toute la richesse de ses signes innombrables et constants.

Faire impérativement la différence radicale entre s'évader du monde (la fuite) et transcender le monde (l'accomplissement).

Trop de spirituels n'étaient (ne sont) que des fuyards...

Cultiver l'euphorie et l'ivresse de l'instant vivant... mais sans évasion, sans fuite, sans étourdissement, sans endormissement...

Le 13 mai 2000

Une vocation intime n'est vivante, n'est active que pour autant qu'elle soit cultivée, travaillée, nourrie. Si elle est négligée, elle sera déployée par quelqu'un d'autre, ailleurs.

Le chemin de la vie et de l'épanouissement de l'être est irréversible comme le cours d'une rivière où la même eau ne passe jamais deux fois.

Le courant qui passe — la vocation spécifique — doit être saisi et suivi (c'est le sens du biblique *TzE* : pars, quitte...).

Sinon, si l'on reste assis sur la berge, il passe et c'est trop tard. Il faudra alors attendre la vague suivante, différente, d'une autre forme, d'une autre force.

Toute vocation cristallise autour de la rencontre — des épousailles — entre une potentialité et une opportunité. Potentialité endogène qui s'étirole peu à peu si l'on ne l'active et cultive pas. Opportunité exogène qui ne passe qu'une fois et qu'il faut saisir dans l'instant, sur un coup de tête ou un coup de cœur ou un coup de l'âme.

C'est tout un existentialisme de la présence à soi et au monde qui se dégage de cette approche et de cette pratique de la présence dans l'instant et de la vocation fugace.

L'existence alors se ramène, dans l'instant, dans chaque instant, au rapport dialectique entre les potentialités endogènes variables et les opportunités exogènes fugaces. Toute la richesse de la Vie est d'ailleurs dans cette variabilité et dans cette fugacité.

De leur rencontre effective naissent soit un acte isolé inscrit dans l'instant — cet instant-là — , soit une vocation durable qui devient regard et prisme de lecture pour interpréter le monde à chaque instant, et y découvrir de nouvelles opportunités qui nourriront cette vocation et qui la renforceront.

Toute la difficulté, alors, vient de ce que la vocation est, tout à la fois, une voie de déploiement et de l'épanouissement de l'être, mais aussi un filtre, un aveuglement, une fermeture au monde puisque la vocation fait rechercher les opportunités qui la nourrissent au détriment de toutes les autres.

L'être doit-il se fermer pour devenir ?

Transcendance (dépassement de soi) et engagement (accomplissement de soi) sont-ils incompatibles ?

Il semblerait qu'il y ait, en somme, contradiction formelle entre accomplissement et dépassement.

Cette contradiction apparente tient évidemment au « de soi » : dépassement et accomplissement *de soi* sont des formules égotiques sans sens ni valeur.

Il faut parler de dépassement et d'accomplissement *par soi* ou *au travers de soi*.

Dépassement d'un être, de tout être, de l'Être, par l'accomplissement, ici et maintenant, d'un devenir, de tous les devenir, du Devenir.

Pour accomplir tous ces devenirs potentiels, il est nécessaire de réussir à mener suffisamment de vocations parallèles pour rester efficacement ouvert au plus grand nombre possible d'opportunités dans l'instant. Cette multiplication des vocations simultanées — l'homme multidimensionnel... — est d'ailleurs l'expression la plus immédiate du dépassement de l'être particulier, d'un être particulier au profit d'un polymorphisme fluide et protéiforme qui est la condition d'un dépassement et d'un accomplissement *conjoint*.

Dans l'espace des phases, on dirait que des attracteurs (les vocations) sont indispensables au mouvement et à la trajectoire (sous peine d'être inerte et mort ou flottant et inefficace), et que plus leur nombre est grand, plus le système (l'être) disposera d'ouverture au monde et de voies alternatives, complémentaires et simultanées d'accomplissement.

Une seule vocation, comme toute obsession, devient enfermement et fermeture, alors qu'une multiplicité riche et vivante de vocations parallèles libère au sens le plus initiatique et mystique du terme.

Libération par le multiple...

*

- L'essence de l'être est le temps.
- Pour la Kabbale, l'évolution ne s'achève pas avec le genre humain, elle se poursuit, grâce à lui, vers des étapes encore plus hautes (cf. le surhomme de

Nietzsche) : tout le « processus de perfectionnement » espère et tend vers la liberté absolue. Alors l'homme pourra atteindre des forces créatrices dont il n'a pas encore idée.

- Il (le kabbaliste) veut en effet dépasser sa nature humaine et s'élever « au-dessus des limites du créé ».

- L'homme se construit, se produit dans le temps.

- L'homme n'est pas, mais devient.

- Le kabbaliste sent directement la présence divine en toute chose vivante.

- Le kabbaliste sait que l'univers en son entier est animé de la lumière de l'infini, de la vitalité divine qui est à la fois tout et un. Le kabbaliste est celui qui sait se mettre à l'écoute de toutes les vibrations du monde et qui est capable de ce fait d'entendre et de comprendre le langage des feuilles dans le vent, des ruisseaux et des pierres sur le chemin...

- Pour la Kabbale, l'essence du monde est poétique.

- Dieu prie, lui aussi...

- Dieu a besoin des hommes.

- (...) il (*le kabbaliste*) ne voit pas le monde comme une succession discontinue d'objets épars, mais comme le mouvement même de la genèse du monde, où des forces contraires sont à l'œuvre.

- On ne peut plus attendre le Messie, on doit le créer.

- La vie se répand à l'extérieur et vivifie la création, tout en demeurant en même temps à l'intérieur de manière profonde. Le rythme secret de son mouvement, de son pouls est la loi de la dynamique de la nature.

- Pour la kabbale, l'homme est le lieu de la traversée du courant d'énergie cosmique.

- La kabbale, tout comme la philosophie, commence avec l'étonnement.

- Vivre, c'est naître à chaque instant. (*Erich Fromm : « Zen, Bouddhisme et psychanalyse »*)

- Rabbi Na'hman de Braslav enseigne : « *Il est interdit d'être vieux.* »

- Il n'y a pas dans la kabbale hébraïque cette dévalorisation de la matière et du corps telle qu'on la rencontre dans la littérature néoplatonicienne. Il n'y a pas de combat qui mette au prise l'intellect au corps.

- Un kabbaliste n'est pas seulement quelqu'un qui regarde le monde, mais quelqu'un qui se demande comment le monde fait pour être ce qu'il est.

(Marc-Alain Ouaknin, *Mystères de la kabbale*)

*

La vocation ne détermine pas l'être, ni son devenir ; elle l'oriente et lui donne donc du sens. (*Orienter, c'est donner un sens.*)

Peu importe le chemin, pourvu qu'il y en ait un, et qu'il soit parcouru le plus loin possible.

Partir et marcher : voilà l'essentiel...

Une vocation, en l'homme, est un germe d'où partira son développement, son épanouissement, son dépassement, son accomplissement.

Toute vocation, en l'homme, est une passion structurante, un chemin initiatique, une orientation de l'être vers un devenir indéterminé à improviser avec soin.

*

L'amour est désir.

Désir de fusion avec l'autre.

Fusion intégrale mutuellement désirée...

Un plus un égale un.

Aimer une femme dans le couple.

Aimer ses enfants dans la famille.

Aimer ses frères dans le clan.

Aimer la nature dans le ressourcement.

Aimer Dieu dans le Devenir.

*

Selon Louria, tout processus créatif se déroule en trois temps :

- le *tsimtsoum* ou le « retrait » de l'être hors de lui-même et son établissement au loin, dans le virtuel, sous forme d'un désir, d'une finalité, d'une vocation, d'un attracteur ;
- la *chevirah* ou « brisure » des vases qui emprisonne l'être et le libère afin qu'il entreprenne son processus de devenir : c'est le « pars, sors », le □□ biblique ;
- le *tiqoun* ou « réparation, restauration ou réintégration » qui est le processus créatif lui-même où l'être-en-devenir construit dans la suite des instants sa trajectoire vers la réalisation de sa vocation.

Le 21 mai 2000

Si l'on admet que la vocation intime et fondamentale de l'homme est la Joie, et que la Joie revient toujours, au fond, à participer et à contribuer pleinement, totalement et constamment, à l'œuvre créatrice cosmique, la condition première de cette participation/contribution est la *connivence* entre l'Un et lui (donc entre le Tout et la partie, entre le système total et le sous-système local).

Le fondement de cette connivence peut être appelé « *connaissance* ».

Connaissance multiple, du corps (empirisme), de l'esprit (rationalisme), du cœur (intuitionnisme) et de l'âme (spiritualisme).

Elle induit une résonance entre l'Un et l'homme, une complicité, une harmonisation des volontés et des actes, des désirs et des chemins, des structures et des improvisations.

L'homme profane, non encore libéré des illusions de l'ego, possède naturellement deux pistes de connaissance. Pistes complémentaires liées à l'existence, dans sa représentation de lui-même, d'une frontière entre lui et le reste de l'Un.

Il y a donc un extérieur (le monde) et un intérieur (disons « l'âme »).

La piste extérieure est celle des sciences expérimentales, fondée sur le travail et l'intercession des sens et de leurs prolongements et prothèses technologiques. Cette piste est pertinente, évidemment, mais limitée par les limites mêmes des sens qui en sont le véhicule et par la maille des grilles conceptuelles de lecture que la physiologie cérébrale impose, qu'on le veuille ou non, à l'interprétation des images fournies par les sens et l'instrumentation.

La piste intérieure est plus floue, parce que largement refoulée depuis que le rationalisme et l'empirisme aristotéliens ont imposé leur préséance sur plus de 2000 ans d'histoire intellectuelle occidentale (y compris arabe par Averroès).

Cette piste floue relève de mots qui, tous, ont gardé une connotation négative, méprisante, voire honteuse : « révélation », « inspiration », « intuition », « extase », « illumination », « initiation », etc.

Derrière ces notions floues, il y a pourtant une piste majeure que l'Occident commence seulement à redécouvrir peu à peu, depuis peu, malgré tous ses préjugés rationalistes.

Cette piste intérieure est pourtant d'une absolue évidence : elle exploite la piste de la résonance transrationnelle (c'est-à-dire « au-delà de la raison », mais non *contre* elle) entre la partie et son Tout.

Son fondement théorique et épistémologique est bien simple : puisque la partie est une émergence de son Tout, qu'elle y participe tout en participant, qu'elle en procède dans sa structure comme dans sa finalité, qu'elle lui *répond* par ce qu'elle est et par ce qu'elle fait, cette partie doit nécessairement être « connectée » à ce Tout au plus profond d'elle-même, par l'intérieur, par sa nature et sa structure et ses processus ontologiques.

Métaphoriquement, encore une fois, c'est l'image de la vague et de l'océan qui est la plus parlante : la vague, en tant que vague, est le reflet local et instantané de l'ensemble de tout l'océan auquel elle est reliée « de l'intérieur » par la nature intime de sa substance (*étymologiquement : ce qui se tient en dessous*) et des forces qui la travaillent et la sculptent continûment.

Point n'est besoin à la vague de raisonner et de penser et de réfléchir et de théoriser : elle est le reflet de l'océan entier, ici et maintenant, comme l'hologramme, dans le moindre de ses fragments, contient ici et maintenant la totalité de l'information sur l'objet dont il n'est que l'image et le reflet.

Bien sûr, rien n'empêche la vague d'utiliser ses yeux de vague et ses oreilles de vague pour regarder et écouter l'océan « de l'extérieur » en se hissant sur la pointe de ses pieds de vague, et en faisant semblant, le temps d'un regard, de n'être pas vague, donc pas océan elle-même ; mais ce faisant, la vague ne pourra entrapercevoir que la surface externe de l'océan, ne pourra mesurer, compter, dessiner, modéliser que ses collègues vagues, mais rien ne parlera ainsi de la nature profonde de l'océan, de ce qui s'y passe loin sous sa surface.

Loin de moi le désir absurde et vain de vouloir monter en conflit, en opposition, en contradiction, ce qui n'est qu'une complémentarité entre deux regards, l'un intérieur, l'autre extérieur : puisque la connaissance est une, elle aussi, les chemins qui y mènent doivent être forcément convergents.

Il y a deux manières de connaître le basket-ball : soit en lisant tous les livres sur ce sport et en ne ratant aucun match en tant que spectateur attentif, soit en s'inscrivant dans un club, en jouant, en s'entraînant patiemment, en progressant peu à peu dans la maîtrise de la technique sur le terrain.

La première approche, toute externe, est rapide, efficace, mais seulement passive et totalement superficielle.

La seconde approche, toute interne, est lente, limitée par les dons et les efforts consentis, mais intégralement active et largement essentielle.

Il en va exactement de même en ce qui concerne l'approche de la Connaissance : il y a la voie externe, livresque, rationnelle, scientifique, il y a la voie interne, vécue, fusionnelle, initiatique.

Elles se complètent admirablement.

Il est évident que le propos de ce travail étant le développement de la présence à l'instant et l'inscription dans le Devenir ici et maintenant, la voie intérieure de connaissance lui est parfaitement en harmonie : voie introspective, transrationnelle, méditative, illuminative, initiatique...

Développer sa capacité de résonance et de connivence avec l'Un, ici et maintenant.

Entrer en résonance.

Par l'intérieur, ni par le raisonnement, ni par le regard.

Résonner sans raisonner !

C'est typiquement l'approche que les bouddhistes zen ont héritée du taoïsme chinois, et qui est concrètement résumée dans la pratique du *koan*.

Mais c'est aussi, et bien plus universellement, les chemins de l'extase que les mystiques de toutes les écoles spirituelles ont découverts au fil de leurs ascèses si diverses.

Sans sombrer dans le crétinisme du syncrétisme, l'heure est peut-être venue d'approfondir ces ascèses traditionnelles en les considérant comme des balbutiements artisanaux faits de trucs et astuces, de tours de main et de pseudo-magies.

N'est-il pas temps de chercher à dépasser la construction, chacun pour soi, dans son coin, selon ses habitudes, des cabanes de l'esprit, et de fonder ce qui deviendra

demain l'art universel de l'architecture des temples et cathédrales de la spiritualité initiatique ?

N'est-il pas curieux qu'au-delà des méthodes et pratiques qui les distinguent, tous les maîtres spirituels ont fini par dire les mêmes choses ? Des choses simples. Des choses évidentes. Des choses définitives.

Mais « dire » ne sert de rien. Cela aussi ils le disent. Dire n'est rien, c'est vivre qu'il faut.

Comme pour le basket-ball...

Au-delà de ses modalités, c'est le fondement de l'ascèse initiatique qu'il faut sortir de l'ombre.

La question est claire : comment l'homme peut-il passer du niveau de la raison qui le distingue de l'animal, au niveau de l'illumination qui le rapproche du surhomme ?

Il s'agit de bien plus que de reconnaître une technique supplémentaire, un savoir ou un savoir-faire supplémentaire.

C'est d'une mutation, d'un saut qualitatif, d'une bifurcation (*au sens systémique*) qu'il s'agit.

Apprendre à l'homme à dépasser l'homme.

Non plus à la petite semaine, en bricolant dans telle ou telle école spirituelle traditionnelle, mais à grande échelle, en fondant une réelle connaissance de la Connaissance, en fondant *une méthodologie universelle et structurée de la connivence et de la résonance entre l'homme et l'Un*.

Cette méthodologie intégrera, en les dépassant toutes, la totalité des ascèses traditionnelles qui n'en seront plus que des modalités artisanales et primitives.

*

L'homme est un pont de singularité entre la collectivité animale et l'unité transcendante.

Passage égotique et individuel entre le Tout et l'Un.

L'individualité a émergé (« chute ») de la collectivité pour construire l'unité (rédemption »).

Dieu s'est fait homme (« incarnation ») pour que l'homme réalise Dieu (« salut »).

*

Éloge de la mobilité...

Tout ce qui est vivant se meut, se transforme et change sans cesse.

Tout ce qui est mort est figé, fixe, inerte.

Cela est vrai au plan matériel.

Cela est vrai aux plans immatériels.

Comment faire l'économie d'une référence/révèrece à Héraclite d'Éphèse :

- « Le soleil aussi est toujours en devenir. »
- « Tout est en devenir par la lutte. »
- « On ne peut pas entrer deux fois dans le même fleuve. »
- « Tout fait place et rien ne résiste. »
- Tout naît au devenir par l'opposition des contraires. L'univers tout entier s'écoule comme un fleuve. »
- Tout s'écoule et n'est jamais le même. »

Le mouvement, c'est la vie.

Le repos et la fixité sont la mort.

Mais l'Occident chrétien, par peur, a voulu fixer la vie dans la mort, la vérité dans le dogme, le mouvement impétueux de la création divine dans l'équilibre stable d'une sagesse momifiée.

Mais l'Occident chrétien est mort à Auschwitz et à Hiroshima, à Tchernobyl et à Treblinka ! L'Occident chrétien s'est dissous dans un océan de mort nauséabonde.

L'Occident chrétien est le produit du seul Diable qui sommeille en l'homme : la peur !

La peur de quoi, donc ?

La peur de vivre... La peur de ce risque insoutenable qu'est la vie... La peur de perdre ces quelques verroteries mondaines qui font l'essentiel de ses « valeurs ».

Et cette peur est la plus grande trahison de l'homme envers Dieu (où quelque nom que l'on donne à ce qui transcende l'homme, le dépasse, l'englobe et lui donne sens) : l'homme n'a pas d'autre finalité que de chercher la Joie en contribuant, de toutes ses fibres, au grand-œuvre de la création cosmique sur terre.

Et créer, c'est bouger, c'est changer, c'est innover, c'est tout chambouler tout le temps, c'est rejeter le fixe et le figé, c'est prendre tous les soi-disant « risques » et nier (renier) la peur, toutes les peurs.

Courage ? Pas vraiment... mais savoir seulement que le confort et la stabilité et la mort sont des risques bien plus grands que la mobilité, le changement et la Vie.

La mort déploie bien des leurres pour hypnotiser l'homme jusqu'à lui faire renoncer à sa propre vie : luxe, confort, stabilité, paix, tranquillité... que de pièges douillets.

La mort vous endort, frères humains.

Elle vous fait croire que la Joie et le bonheur sont en elle.

C'est un immense mensonge...

Le seule Joie est la Vie, et la Vie est mouvement...

Comment l'homme a-t-il pu se laisser piéger, leurrer, berner à ce point ?

Au point qu'aujourd'hui, celui qui choisit la Vie, le mouvement et la mobilité est excentrique, curieux, étrange(r), suspect, instable, névrotique, etc.

Le livre du Deutéronome a définitivement et magistralement (comme toujours) exprimé l'essentiel au fond du fond (*c'est YHWH qui parle à Moïse*) :

*« Vois, j'ai donné face à toi, ce jour,
la Vie et le Bien,
la Mort et le Mal. »
(Deut. :30 ;15)*

Le 28 mai 2000

Face à l'inconnu...

Face à l'inconnu, deux attitudes diamétralement opposées s'observent à tous les niveaux de la vie humaine et animale : la crainte et la curiosité.

La crainte naît de la peur de la souffrance ou de la mort.

La curiosité vient du désir de l'émerveillement ou de la découverte.

Souffrance, émerveillement...

Peur, désir...

Crainte, curiosité...

Mort, découverte...

La crainte engendre tous les comportements sécuritaires et fermés : méfiance, haine, rejet, agressivité, etc., mais aussi les sédentarismes, les nationalismes, les racismes, les xénophobies, etc.

La curiosité, par contre, génère tous les comportements libertaires et ouverts : confiance, sympathie, accueil, paix, etc., et aussi les nomadismes, le mondialisme, l'humanisme, les métissages, etc.

Il est net que, chez l'enfant, la curiosité l'emporte presque toujours sur la crainte et que, probablement, celle-ci s'installe progressivement au fur et à mesure des expériences douloureuses.

Chez les animaux de même, mais dans une moindre mesure : la majorité des petits d'animaux sont beaucoup plus craintifs d'instinct que ne le sont les enfants d'humains.

Einstein disait que l'essentiel dans la vie d'un homme est de garder intact sa capacité d'émerveillement. Il faisait en cela écho à l'émerveillement de Newton ramassant un coquillage coloré face à l'océan de l'inconnu.

Mais il semble bien que le système occidental, de plus en plus, tue dans l'œuf cette capacité d'émerveillement et s'enferme de plus en plus profondément et de plus en plus rapidement dans ses attitudes de crainte et dans ses comportements sécuritaires.

La curiosité y est « un vilain défaut ».

Le désir de la découverte, les joies de l'étonnement n'y sont plus que l'apanage d'une infime minorité totalement marginalisée par la fermeture d'une culture fière de ses certitudes, de ses préjugés, de ses a-priori et de ses idées toutes faites, par la fermeture d'une population ignare et vieille qui sait tout, qui a une opinion sur tout et qui croit fermement en sa supériorité en tout.

Le 4 juin 2000

*«Et tant que tu n'as pas compris
Ce : Meurs et deviens !
Tu n'es qu'un hôte obscur
Sur la terre ténébreuse »*

Goethe

*

« Ce n'est pas parce que les choses nous semblent inaccessibles que nous n'osons pas ; c'est parce que nous n'osons pas qu'elles nous semblent inaccessibles. »

Sénèque

*

« La science ne fait qu'agrandir notre cage, elle ne l'ouvre pas. »

Charles de Foucauld

*

« La raison fut une aide ; la raison est l'entrave. »

Sri Aurobindo

*

« Le chef est un homme qui a besoin des autres. »

Paul Valéry

*

« La force du nombre ne réjouit que le peureux. »

Gandhi

*

*Notre existence s'écoule en quelques jours.
 Elle passe comme le vent du désert.
 Aussi tant qu'il te reste un souffle de vie,
 Il y a deux jours dont il ne faudra jamais t'inquiéter :
 Le jour qui n'est pas venu,
 Et celui qui est passé.
 Alors tu vivras en paix. »*

Avicenne

Le 10 juin 2000

L'insécurité naît de l'étroitesse du temps, de la courte vue, de la fuite perpétuelle hors de l'instant présent à côté duquel beaucoup s'échinent à passer en courant sans réellement le « consommer ».

Par effet de miroir, l'insécurité disparaît dès lors que l'homme s'inscrit hors du cadre du temps c'est-à-dire qu'il s'ancre dans l'instant (en finir avec la fuite en avant et avec la course contre la montre) et dans l'éternité (en finir avec les projections à courte vue).

Dans la réalité, entre l'instant et l'éternité, entre maintenant et toujours, il n'y a rien. Il n'y a que les fantasmes qu'engendrent l'imagination et la peur.

C'est l'immense différence entre les langues sémitiques et les langues indo-européennes :

Les langues indo-européennes tronçonnent le temps en trois : le passé (infini lieu de la mémoire), et le futur (infini lieu de l'imaginaire) entourant le présent (instant infime qui forme charnière).

Les langues sémitiques, elles, ne parlent que dans l'instant présent et tout discours est une photo, un instantané, un bilan fait au moment où l'on parle, et à ce moment-là, certains processus sont accomplis (ils sont donc de l'ordre de la mémoire) et d'autres processus sont inaccomplis et sont donc en cours (ils sont donc de l'ordre du mouvement vivant, de la dynamique cosmique actuelle).

Ce rapport au temps est donc crucial puisqu'il est la source centrale et unique de cette insécurité lépreuse qui nous ronge et nous pourrit la vie.

L'idée est claire : l'insécurité naît de la vision statique passé-présent-futur qui cloisonne, découpe, analyse, segmente et fige : l'univers, l'Être, pourtant, n'ont d'existence réelle que dans l'instant présent, en tant que processus en cours d'accomplissement.

Il n'y a que deux manières de regarder la rivière : la manière indo-européenne qui consiste à s'imaginer assis sur la berge (statique) et à voir l'eau couler de l'extérieur, et la manière orientale (sémitique et chinoise) qui consiste à se savoir goutte d'eau dans l'eau de la rivière en train de couler.

Comment cette goutte d'eau dans l'eau pourrait-elle avoir peur de se noyer ?

La peur naît face à l'inconnu, celui de l'avenir notamment, et face à l'inconnu, seules deux attitudes sont possibles : la peur qui rend agressif et sécuritaire, ou la curiosité qui rend accueillant et aventurier.

La peur de l'avenir naît dès lors que l'on croit, à tort, être hors de l'eau, assis sur la berge en train de regarder l'eau et de s'y imaginer toutes sortes de dangers...

Mais il n'y a RIEN hors de l'eau... « Tout coule » répète inlassablement Héraclite depuis Éphèse.

Le temps, rappelons-le, est une pure invention humaine, un cadre conceptuel strictement artificiel et conventionnel, destiné à représenter le mouvement.

Dans la réalité, seul ce mouvement ou, mieux, seul le processus cosmique est, et il n'est que dans l'instant présent.

La culture indo-européenne s'est inventé un dieu hors de l'Être et du temps, c'est le Dieu-le-Père des chrétiens. Et la grande erreur de la culture européenne et, spécialement, de la physique classique, a été et est toujours de regarder l'univers avec les yeux de ce dieu imaginaire hors du temps, hors de la relativité intrinsèque de ce qui est ici et maintenant.

Mais ce Dieu absolu, externe à l'Être cosmique, n'est finalement que pur Néant : il n'existe pas puisque tout ce qui est est forcément relatif et impermanent : être c'est bouger et changer, par essence. L'immuable, l'absolu sont non-être, néant.

La physique moderne, avec le principe de relativité d'Einstein et avec le principe d'incertitude d'Heisenberg, a redécouvert cette voie (*tao*) du processus cosmique global et de notre appartenance/inclusion à ce processus cosmique et à l'univers phénoménal.

Dieu redevient enfin immanent, présent infiniment dans chaque ici et maintenant, étant fondamentalement et totalement chaque ici et maintenant.

Ni le temps, ni l'espace n'existent dans la réalité, il n'y a que l'Être-Un en processus de devenir. Le temps et l'espace ne sont que les cadres conventionnels inventés par l'homme pour se *représenter* ce processus de transmutation cosmique.

Mais le cadre d'une représentation n'est jamais la réalité que l'on tente de représenter : « Ceci n'est pas une pipe, » aurait répété Magritte.

Le problème que pose le temps indo-européen et que ne pose pas le temps oriental, est précisément la notion même de temps posé comme absolu et comme donnée a priori, antérieure à l'Être lui-même, incluant l'Être lui-même.

Or le temps est induit par le changement, et non antérieur et étranger à ce mouvement.

L'homme assis sur la berge de la rivière peut croire en l'existence du temps parce que lui ne bouge pas et qu'il voit l'eau couler. Mais, dans la réalité cosmique, il n'y a ni berge, ni homme assis, ni regard extérieur à la rivière ; dans la réalité cosmique, il n'y a que la rivière qui coule et le seul regard réel est celui de chaque goutte d'eau qui y vit. Aussi, devient-il évident que le seul temps possible est un temps relatif, un temps créé par chaque regard particulier : le temps naît du regard.

Et puisqu'il en est ainsi, il n'y a ni passé, ni futur : il n'y a qu'un présent perpétuellement renouvelé. Même la mémoire, pourtant « preuve » d'un passé bien

« réel », n'est que la trace présente et changeante d'un passé qui n'existe pas ici et maintenant.

Et puisque l'Être se réinvente totalement à chaque instant, il n'y a aucun « futur » prévisible au-delà des illusions conceptuelles que l'homme s'est inventées et qu'il appelle les « lois déterministes de la Nature » : il n'y pas de lois, il n'y a que des habitudes, des paresse, des tics et des trucs, rien que des épiphénomènes anecdotiques et éphémères.

La réalité est éminemment et essentiellement créatrice et créative, bien au-delà de tout cela. Et cette création/créativité n'existe qu'ici et maintenant, dans le présent actuel et réel.

Mais comment donc prendre pleinement conscience en nous de cette relativité totale et de cette artificialité foncière du temps afin de nous en libérer pour plonger goulûment dans le présent et dans l'écoulement cosmique ici et maintenant ?

Puisque là est la clé pour définitivement sortir des mécanismes de l'insécurité existentielle, comment donc m'abstraire et me défaire de ce cadre artificiel qui dirige mes pensées et y engendre des projections et des fantasmes de peur du lendemain ?

La réponse tient en un seul mot : *confiance* ; ou *foi*, comme l'on voudra.

Cette confiance se fonde sur la foi indéfectible en ceci : si, ici et maintenant, je fais réellement ce qu'il y a à faire, tout est bien et aucune peur, aucune inquiétude, aucune crainte n'ont de sens.

D'après les évangiles chrétiens, Jésus l'aurait admirablement résumé ainsi :

« C'est pourquoi je vous le dis : ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une seule coudée à la durée de sa vie ? Et pourquoi vous inquiéter au sujet du vêtement ? Observez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent, ni ne filent. Cependant, je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui existe aujourd'hui et demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas à plus forte raison, gens de peu de foi ? Ne vous inquiétez donc pas en disant : que mangerons-nous ? ou : de quoi serons-nous vêtus ? Car cela, ce sont les païens qui le recherchent. Or votre Père céleste sait ce dont vous avez besoin. Cherchez premièrement son royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par-dessus. Ne vous inquiétez donc pas du lendemain, car le lendemain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. » (Matt., 6 ; 25-ss)

Puisque la condition d'accès à la sérénité définitive est de faire ce qu'il y a à faire, la question est donc : qu'y a-t-il donc à faire ici et maintenant ?

Qu'est-ce donc qu'un instant ?

Un instant, chaque instant, dans l'ici et maintenant, est la triple rencontre d'opportunités externes, de désirs internes et de potentialités latentes.

Être présent dans et à l'instant c'est donc, tout à la fois, être à l'écoute des désirs, être en veille vis-à-vis des opportunités et être conscient des potentialités.

Écoute, veille, conscience...

Cette triade est fondamentale puisqu'elle fonde l'instant, et par suite, le mouvement, le changement, bref la dynamique et la vie et, par suite encore, le temps.

Pour féconder le temps dans l'instant, il faut ainsi une rencontre merveilleuse et mystérieuse entre l'ovule et le sperme au creux de la matrice qui les accueille et les abrite.

On comprend mieux, sans doute, pourquoi tous les courants mystiques et extatiques ont toujours cultivé, entre autres, une métaphore érotique que ce soit dans la kabbale du Cantique des Cantiques, ou dans le Tantrisme indien ou le Bouddhisme tibétain, ou dans certaines écoles zen japonaises.

Sperme de l'opportunité qui vient du dehors, ovule du désir qui sourd au dedans, et matrice de la potentialité où se produit le miracle de la rencontre...

Rencontre proprement orgasmique... Orgasme de Joie et de Création : Joie par la Création, Création dans la Joie... Extase...

Ce qu'il y a à faire, donc ?

Ce qu'il y a à faire dans l'instant, ici et maintenant ?

La réponse est immédiate, mais tellement difficile à mettre en œuvre : ce qu'il y a à faire, ici et maintenant, c'est cultiver la matrice des potentialités, engendrer les ovules du désir, recevoir le sperme des opportunités et des événements et favoriser la rencontre de tout cela afin d'engendrer l'instant suivant dans la Joie créative et l'extase créatrice....

Mais créer quoi et comment ?

Créer quoi ? Moi, c'est-à-dire Soi, c'est-à-dire Dieu, c'est-à-dire Tout, c'est-à-dire l'Un.

Créer comment ? Sans plan, sans loi, sans contrainte, improviser pourvu que l'après soit plus que l'avant, pourvu que chaque instant ait engendré toute la plus-value dont il était gros. C'est cela faire ce qu'il y a à faire : cultiver ses potentialités, engendrer du désir, et favoriser la rencontre avec les opportunités de l'instant pour créer.

Étudier, méditer, contempler dans la sphère de la Connaissance pour que l'étude, la méditation et la contemplation convergent et engendrent l'extase perpétuelle.

S'entraîner, entreprendre, découvrir dans la sphère de l'Action, pour que l'effort, le projet et la découverte convergent et engendrent la joie perpétuelle.

Retour à la notion de processus comme essence de ce qui est...

Les notions de *constituant* et d'*interaction* sont symétriques en miroir ce qui signifie que la définition de l'un implique celle de l'autre. Ce miroir est la frontière que l'observateur trace autour des constituants qu'il détermine artificiellement afin de pouvoir étudier les interactions entre ces constituants. Qu'il change son regard, par effet de zoom par exemple, et ce qui était naguère des constituants devient tout à coup un ensemble complexe d'interactions entre d'autres constituants plus petits mais tout autant artificiels.

Aussi vaut-il mieux considérer les notions d'interaction et de constituant comme deux noms particuliers donnés à un seul et même concept : celui de *processus*.

Un constituant n'est qu'un processus où prédomine la forme « boucle », alors qu'une interaction n'est qu'un processus où prédomine la forme « flux ».

*

Une bonne manière de visualiser et de comprendre l'émergence (vs. la pré-existence) des « lois » de la nature, est d'observer les modes d'apprentissage par essais et erreurs d'une fourmilière, par exemple.

Les fourmis (certaines d'entre elles spécialement affectées à cette tâche) partent « à l'aventure », guidées par l'instinct, les odeurs, la topologie des lieux, les obstacles, la lumière, etc., elles explorent alentour jusqu'à découvrir un gisement potentiel de nourriture. Elles marchent alors à rebours jusqu'aux congénères auxquels l'information est transmise par phéromones. A partir de là, les autres fourmis construisent peu à peu une route, nette, régulière, propre, la plus directe possible pour atteindre et exploiter le gisement.

Cette route, après des milliers de passages, sera *le* chemin unique et universel qui reliera cette fourmilière-là à ce gisement-là, et ce, jusqu'à épuisement de celui-ci.

Il en va de même pour l'Être-Un qui explore toutes les facettes inconnues et encore inexploitées de son Soi et qui, par essais et erreurs, trouve des gisements plus ou moins riches dont l'exploitation systématique va engendrer des processus récurrents et stables.

Ce sont ces processus-là que les hommes ont nommé « lois de la nature ».

Ces « lois » ne sont donc pas du tout des structures ontologiques a priori, inhérentes à la nature de l'Être et coexistantes avec lui.

Elles sont, au contraire, des émergences exploratoires fructueuses, celles qui ont « réussi » et qui seront exploitées jusqu'à épuisement du gisement qui leur correspond.

Mais gisement de quoi ? Et quel est le moteur que pousse l'Être-Un à explorer ainsi les facettes cachées de ses potentialités ?

Gisement de quoi ? Gisement de forme, de complexité, de développements fractals, de création, d'expression, etc. Il y a, en systémique, équivalence totale entre le concept de gisement de forme et celui d'attracteur dans l'espace des états.

Quel moteur ? Un seul moteur, unique, fondamental, inhérent et intrinsèque à l'Être-Un primordial : le désir d'entéléchie.

*

« Friedrich Schelling, un des grands philosophes romantiques, postulait l'unité cosmique de toutes choses par-delà l'entendement humain. Les faits en eux-mêmes ne recèlent que des vérités partielles. Ceux que nous percevons ne sont que des fragments du flux universel. La nature est vivante ; l'esprit créateur unit celui qui connaît et ce qui est connu (...) jusqu'à atteindre un état d'accomplissement total. »

E. O. Wilson, *L'Unité du Savoir*

Schelling : précurseur de Nietzsche ?

Panthéiste, il inaugure, contre les philosophies du sujet (Kant, Fichte) les philosophies de l'absolu en ressaisissant le sens de l'art, des mythes et des rites (*Idées pour une philosophie de la nature*, 1797 ; *Philosophie de la mythologie*, 1842).

Le romantisme philosophique s'est perpétué outre-Atlantique dans le mouvement transcendantaliste d'Emerson et de Thoreau, puis dans le mouvement de la *beat-generation* de Ginsberg et Kerouac, puis dans le mouvement hippy dont Mai 68 fut la retombée européenne.

Bref, en parallèle avec les philosophies de type cartésien, analytique, réductionniste et rationaliste, s'est perpétué depuis toujours un courant mystique, globaliste, holiste et transrationnel.

Mécanicisme d'un côté, holisme de l'autre.

L'histoire et le progrès d'un côté, l'instant et la joie de l'autre.

Orgueil et agressivité d'un côté, harmonie et spiritualité de l'autre.

Individualisme autoritaire et impérialiste d'un côté, individualisme libertaire et introspectif de l'autre.

Toujours du funeste E. O. Wilson qui résume bien mais ne comprend rien :

« Le postmodernisme est l'antithèse ultime des Lumières. La différence entre ces deux extrêmes tient, en gros, au fait que les penseurs des Lumières croyaient que nous pouvons tout connaître, tandis que les post-modernistes radicaux estiment que nous ne pouvons rien connaître.

« Les philosophes postmodernes, rebelles massés derrière le drapeau noir de l'anarchie, défient les fondements de la science et de la philosophie traditionnelle. La réalité, selon eux, est un état construit par l'esprit, et non perçu par lui. Dans la version la plus extravagante de ce constructivisme, il n'existe pas de réalité « réelle », pas de vérités objectives extérieures à l'activité mentale, seulement des versions dominantes répandues par des groupes sociaux exerçant le pouvoir. On ne peut donc pas non plus fonder rigoureusement l'éthique, dans la mesure où chaque groupe société crée ses propres codes au bénéfice des forces oppressives.

« Si ces présupposés sont corrects, il s'ensuit que toutes les sociétés se valent en termes de vérité et de morale, chacune à sa façon. Voilà qui justifie le

multiculturalisme politique ; chaque groupe ethnique et chaque préférence sexuelle au sein de la communauté est également valide.

« Il serait bien tentant de reléguer le postmodernisme parmi les curiosités de l'histoire, aux côtés de la théosophie (sic !) et de l'idéalisme transcendantal (re-sic !), s'il ne s'était répandu au sein des sciences sociales et humaines. Il y joue le rôle de métathéorie (de théorie sur les théories) permettant aux chercheurs d'analyser non tant le sujet en jeu dans une discipline scientifique donnée que les raisons culturelles et psychologiques expliquant le travail des scientifiques concernés. L'analyste met l'accent sur les « métaphores profondes », ces images qui servent à l'esprit d'un penseur à concevoir théories et expérimentations. Voici, par exemple, comment Kenneth Gergen explique comment la psychologie moderne est dominée par la représentation métaphorique des êtres humains comme des machines :

« Ne tenant pas compte du caractère propre du comportement de la personne, le théoricien mécaniste est virtuellement obligé de l'isoler de l'environnement, de considérer la personne comme régissant à ces entrées et comme dépendante d'elles, de considérer la sphère mentale comme structurée (constituée d'éléments interagissant entre eux), de découper le comportement en unités qui peuvent être coordonnées aux stimuli entrants, et ainsi de suite. »

Comment dire si bien les fondements du paradigme émergeant et n'y rien comprendre à ce point.

En philosophie et en sciences aussi, il y a d'indécrottables réactionnaires qui ne comprennent rien, malgré qu'ils soient scientifiques évolutionnistes, à l'évolution profonde des idées et des cultures.

Le paradigme classique qui englobe Renaissance, cartésianisme, Lumières, mécanisme et scientisme est mort, et ce pauvre Wilson n'y a rien vu.

Il se permet même d'écrire : « La science, ce n'est ni de la philosophie ni un système de croyances. » Qu'il relise donc Newton ou Einstein ou Carnap ou Wittgenstein ou n'importe quel logicien, épistémologue ou historien des sciences !

Le 25 juin 2000

Au fond, il n'existe que deux sentiments : le désir et la peur.

Le désir de l'incorporation, de la fusion, de l'union qui procure la Joie sous toutes ses formes, et la peur de la mutilation, de l'arrachement, de la séparation qui engendre la Souffrance sous toutes ses formes.

Désir et peur... véhiculés par chacune des quatre modalités de l'être : Corps, Cœur, Esprit et Âme...

Désir de sexe, d'amitié, de connaissance, de sérénité...

Peur de douleur, de haine, d'ignorance, d'angoisse...

Désir et peur... soit actuels, soit virtuels... réels ou imaginaires... vécus ou fantasmés... mémorisés ou projetés...

Chaque instant recèle son lot d'opportunités de Joie et de Souffrance...

Chaque être possède son lot de capacités de Désir et de Peur...

Cultiver le Désir...

Désapprendre la Peur...

Travailler la Joie...

Esquiver la Souffrance...

Voilà tout l'exercice... voilà toute l'ascèse...

Et commencer par ces deux questions : qu'est-ce qui me procure réellement de la joie ? qu'est-ce qui me fait réellement souffrir ?

Ensuite travailler la veille, dans chaque instant, des éléments de Joie réelle et en cultiver le Désir ; et apprendre à esquiver, dans chaque instant, les éléments de Souffrance réelle et en désapprendre la Peur.

Mes Joies réelles : lire, écrire, méditer, penser et observer, dans la solitude, dans le silence, entouré de nature, sous un chaud soleil ; contempler la simple beauté naturelle ; savoir ma tribu non loin de moi ; manger des plats simples, naturels, aromatisés ; boire du bon vin généreux, rond et chaleureux...

Mes Souffrances réelles : la société des hommes et tout ce qu'elle génère de bêtise, de violences, d'autorité, de pouvoir, de barbarie, de médiocrité, de flagorneries, de crasse, de paperasses, de règlements, de flics, d'hypocrisie, de bruits, de futilités, etc.

Le 28 juin 2000

Il me paraît de plus en plus clair que la grande et décisive bataille culturelle qui commence à se jouer sous nos yeux oppose déjà et opposera radicalement le réductionnisme mécaniste à l'holisme systémique.

La pensée holiste systémique se fonde sur deux observations essentielles, mais relativement neuves pour la culture occidentale postsocratique :

- Un système complexe n'est jamais réductible à la somme de ses supposés constituants,
- L'immense majorité des systèmes réels sont des systèmes complexes, même à l'échelle la plus microscopique.

L'univers N'EST PAS un assemblage mécanique de briques élémentaires simples. L'univers n'est donc pas l'univers atomiste et déterministe de Démocrite ou de Platon.

L'univers, par contre, est bien l'univers fluide et créateur d'Héraclite ou de Lao-Tseu : un assemblage complexe, évolutif et non linéaire de processus complexes, évolutifs et non linéaires, dans un continuum complexe, évolutif et non linéaire, où il n'y a ni composants, ni composés, où il n'y a ni lois universelles a priori autres que l'émergence créative opportuniste, ni finalité absolue définitive autre que l'entéléchie de l'Être-Un.

Les « objets » n'existent donc pas en tant que tels ; c'est l'homme qui, dans sa tête, arrive artificiellement à isoler du regard certaines boucles présentant certains caractères d'autonomie relative. Ce sont ces boucles éphémères et évolutives que l'homme appelle des êtres, des créatures, des composants, etc.

Par fondation métaphysique et pas seulement par association étymologique, puisque les objets n'existent pas, l'objectivité « scientifique » si chère aux classiques réductionnistes, n'existe pas plus. La connaissance ainsi que tous ses prémisses et ses aboutissants, ne sont que des expressions particulières de l'activité neurobiologique cérébrale humaine, activité dont la finalité n'a jamais été la connaissance absolue, mais seulement la survie relative de l'espèce *homo sapiens* dans un milieu particulier et variable : la planète Terre.

Que ces processus cérébraux soient adaptés à connaître « *ce qu'il faut pour survivre* » est indéniable, mais de là à croire, comme les idéalistes matérialistes, qu'ils sont aptes à la Connaissance absolue, il y a un fossé à ne pas franchir. Tout au plus, peut-on augurer que, progressivement, en gagnant peu à peu de l'autonomie cognitive, le cerveau humain parviendra, à la marge, à étendre, de proche en proche, le champ du connaissable en prenant de la distance par rapport à ces propres limitations de survie.

C'en est fini de l'orgueil scientifique et rationaliste, et de l'arrogance scientifique occidentale !

Le 12 juillet 2000

Accomplir un travail difficile procure une grande satisfaction éphémère, teintée de sérénité, de joie : satisfaction du travail accompli.

C'est dans cette satisfaction qu'il faut rechercher l'essence de la plénitude et de la sérénité.

S'accomplir soi-même, au bout de ses potentialités, doit alors procurer une immense Joie définitive, que les bouddhistes appellent le nirvana ou le satori.

Le 13 juillet 2000

Il y a trois niveaux de conscience ou, pour le dire autrement, trois manières de vivre sa vie : le niveau animal ou biologique, le niveau humain ou sociologique et le niveau divin ou mystique.

La grande masse des humains vit sur le premier niveau (manger, boire, dormir, jouir), les « élites » sociales se dressent sur le second niveau (penser, organiser, diriger, entreprendre).

Seuls quelques uns atteignent le troisième niveau (celui du Surhomme au sens de Nietzsche : au-delà de l'humain), celui de la Connaissance et de la Conscience directe de l'Un, celui du dépassement de toute séparabilité, de toute dualité.

L'accomplissement total de l'être total dans l'instant total appartient à ce troisième niveau.

Le 14 juillet 2000

Vivre dans la présence à l'instant, dans la parfaite conscience de l'Être-Un, c'est « vivre de l'autre côté », comme dirait Henri Michaux.

Vivre de l'autre côté. Passer de l'autre côté, comme Alice avec son miroir, comme Moïse avec sa Mer de Joncs, comme Lao-Tseu avec sa dernière montagne.

LETTRE OUVERTE A MES ENFANTS
CONCERNANT LEUR AVENIR
(14 juillet 2000)

Vous êtes tous trois à un tournant de votre vie, et la manière dont vous envisagez ce tournant m'inquiète.

M'inquiète même fort au point, vous le savez, de me mettre à cran depuis plusieurs semaines. J'ai donc résolu de vous faire part de mes pensées par écrit.

L'essentiel n'est, bien sûr, pas de réussir « dans la vie » au sens social du terme, mais de réussir SA vie.

Mais qu'est-ce que « réussir sa vie » ?

La réponse éternelle tient en deux points :

- Disposer de suffisamment de moyens pour esquiver le plus possible de souffrances ;
- Rencontrer suffisamment d'opportunités pour engendrer le plus possible de joies.

Reprenons ces deux points :

Disposer de suffisamment de moyens pour esquiver le plus possible de souffrances

Qu'est-ce que la souffrance, au-delà des douleurs ponctuelles qui, même si elles sont intenses, finissent toujours bien vite par disparaître, qu'elles soient peines de corps ou peines de cœur ?

La souffrance est toujours liée à la peur : peur du lendemain, peur de l'inconnu, peur de mourir, peur de souffrir. Mais encore ?

Il y a les souffrances du corps, celles qui résultent d'un manque de santé, d'un manque de nourriture ou de repos ou d'hygiène ou de confort (vêtements,

chaussures, maison, chauffage, etc.) : à ces souffrances physiques, il faut pouvoir répondre par des moyens matériels qui résultent d'un bon revenu, stable et récurrent, pour couvrir les « frais fixes » de l'existence.

C'est le côté alimentaire et matériel de l'existence : il ne fait pas le bonheur, mais sans lui aucun bonheur n'est possible.

Soyons clairs : en aucun cas le patrimoine que j'ai construit avec Maman n'est suffisant (et de loin pas !) pour vous permettre de ne pas vous soucier *avec le plus grand sérieux* de ce versant alimentaire de vos vies. Il est évident que nous pourrions vous financer à chacun cinq ans d'université et vous donner à chacun un coup de pouce de démarrage, mais il est exclu que vous puissiez espérer plus.

Ne négligez pas cet aspect alimentaire dans la mesure où, contrairement à beaucoup, vous avez toujours reçu tout avant même de le demander et où vous avez pris, à mon grand dam, des habitudes et donc des « besoins » de gosses de riches. Plus les besoins sont sophistiqués, plus les revenus nécessaires pour les couvrir devront être importants et donc plus le temps à consacrer à « l'alimentaire » sera une part importante de votre existence. Quant à moi, vous le savez, je prêche pour la plus grande frugalité et simplicité possibles... A vous de voir à quoi vous voulez consacrer la plus grande partie de vos vies.

Il y a les souffrances du cœur, celles qui résultent d'un manque d'affection, d'un manque d'amour ou d'amitié ou de fraternité ou d'appartenance ou de reconnaissance ou de tendresse, etc. : à ces souffrances affectives, il faut pouvoir répondre par un réseau social choisi et non subi, par un tissu relationnel en cercles concentriques avec au centre la famille au sens le plus restreint, et autour les amis, et autour les copains, et autour les relations, et autour le reste du monde. Pour pouvoir créer et maintenir ce tissu, il faut développer une générosité pas seulement matérielle, mais surtout émotionnelle, verbale, solidaire, spirituelle : il faut apprendre à nourrir ce réseau en donnant le meilleur de soi dans des projets communs. La pire des erreurs c'est de croire que l'on peut aider quelqu'un. Chacun est fondamentalement et totalement seul face à son propre chemin.

Il y a un abîme entre les relations affectives saines et constructives, et le psychologisme pleurnichard des Méné Grégoire de l'amitié. Les pys n'ont pas d'amis, ils n'ont que des clients ou des patients.

Je pense que, surtout au travers de la générosité de cœur de Maman, vous avez bien appris à tisser autour de vous des relations positives, mais méfiez-vous de l'idéalisme et du romantisme...

En tout, et spécialement dans l'émotionnel et l'affectif, l'impermanence est de rigueur : toujours est un mot qui n'existe pas, rien n'est JAMAIS définitif, tout évolue, tout bouge, tout change, bref : tout vit, y compris nos sentiments, nos relations, nos attirances et nos sympathies. En amour comme en amitié, rien n'est jamais acquis : toute relation, comme tout être vivant, naît, grandit, s'épanouit, décline et meurt. Il faut assumer cet inéluctable cycle et apprendre à tourner les pages de sa vie, sans remords ni regrets, sans nostalgies ni utopies.

Il y a encore les souffrances de l'esprit, celles qui résultent d'un manque de connaissance, d'un manque de culture ou de savoir ou d'information ou d'expérience vécue ou d'intelligence ou de créativité, etc.

Cette dimension de vie est capitale, stratégique même, et ce, un peu plus chaque jour puisque nous entrons de plus en plus vite dans une civilisation dont le capital de base et dont la richesse essentielle seront cognitifs, c'est-à-dire relatifs à la Connaissance, à la culture, au savoir, à l'information, bref : à l'immatériel.

Demain matin, aujourd'hui déjà, le plus grand handicap, celui qui fera les exclus définitifs de demain, sera l'ignorance, l'inintelligence, l'inculture.

Et là, vous n'êtes pas bien loin !

Vous n'êtes pas totalement ignares, mais... vous ne lisez rien de sérieux, vous ne vous intéressez à rien ou à peu, vous vous gavez de sous-cultures populacières et médiocres, secrétées par Hollywood ou par les maisons de disques qui fabriquent des feuilletons, de la « musique » ou des spectacles artificiels, sans qualité, sans fond, sans avenir, uniquement pour soutirer de la poche d'ados débiles le maximum d'argent de poche.

Pour avoir travaillé en studio et avoir fréquenté les milieux de la presse chez Hachette, je peux vous assurer que cet univers « ado » de musique, feuilletons, magazines, concerts, spectacles, est une vaste machine à fric manipulée de fond en comble par quelques pontes vieux et cyniques qui n'ont strictement rien à foutre ni du talent, ni de la qualité, ni de l'authenticité, ni de quoi que ce soit d'autre que le pognon pour eux !

Toute vedette est éphémère et purement fabriquée : le talent ou la créativité n'ont RIEN à y voir. N'oubliez jamais que la plupart des disques que vous écoutez ont été fabriqués en studio par d'autres musiciens que ceux qui sont sur la couverture de l'album. Il suffit pour s'en rendre compte d'écouter la médiocrité des enregistrements « life », malgré les bandes-son qui soutiennent bien fort l'inhabilité des « vedettes ». Bref.

Quel que soit le chemin que vous choisirez, il est VITAL que vous vous développiez des centres d'intérêt, de compétence et d'expertise aussi nombreux et variés que possible. Rappelez-vous ce mot de Leonardo da Vinci : « le génie, c'est 5 % d'inspiration et 95 % de transpiration ». Ici encore, il faut abandonner toute vision romantique : le génie, c'est avant tout du travail, encore du travail, toujours du travail.

Lire, étudier, apprendre, chercher, relire encore, voilà le seul secret.

Ce n'est pas pour rien si un prix Nobel sur quatre est Juif (alors que les Juifs représentent 0,3% de la population mondiale...) : l'étude a, depuis toujours, été le centre profond de toute la culture et de toute la pratique juives. A bon entendeur !

Il y a enfin les souffrances de l'âme, celles qui résultent d'un manque spirituel, d'un manque de sens de la vie, ou de réponse aux angoisses métaphysiques de la mort, de la souffrance, de l'injustice, ou de perspective et de transcendance, ou de réponse aux « pourquoi ? » au-delà des « comment ? », etc.

Au-delà des appartenances ou révoltes religieuses ou antireligieuses, il reste une question de fond à laquelle seule la foi peut répondre, la raison étant impuissante à valider les axiomes indémontrables.

Cette question est : l'homme est-il la fin de l'homme, fruit du hasard et de la nécessité, sans autre destin ou perspective que ses maigres plaisirs avec la mort comme seule issue ? ou l'homme participe-t-il à un projet, à un processus, à une construction dont il n'est qu'un des intervenants ?

Ce choix est immense, mais indispensable.

Si l'on répond « oui » à la première partie de la question, on se place dans une perspective matérialiste désespérément vide de sens et de perspective, vide de projet et de transcendance.

Si l'on répond oui à la seconde partie de la question, on se place dans une perspective spiritualiste, pas nécessairement religieuse, mais clairement transcendantale et initiatique : tout alors peut commencer : quel est ce « plus grand que l'homme » dont l'homme participe comme tout ce qui est ou vit ? quel est Son dessein ? comment y participer ?

Trois mille ans d'histoire de la philosophie ont été impuissants à trancher entre ces deux « oui » : chacun doit choisir pour et par lui-même. La seule attitude philosophique est résumée dans le pari de Pascal : puisque rien ne permet de trancher, faisons l'hypothèse la plus positive, la plus constructive, la moins désespérante, la plus riche, et c'est incontestablement la seconde. C'est en tout cas la mienne.

Toute quête spirituelle est un chemin que l'on ne peut parcourir que seul, c'est l'évidence. Mais pourquoi ne pas utiliser les raccourcis que les Anciens nous offrent ? Que ce soit la kabbale juive ou l'expérience zen ou la philosophie tao ou l'initiation maçonnique, il y a dans toutes ces traditions non dogmatiques des trésors accumulés d'une incroyable richesse. Encore faut-il faire l'effort d'aller les y chercher, de dépasser les expressions folkloriques des religions populaires et d'aller puiser à même la source mystique qui anime toutes les religions authentiques (*Tous les mystiques de toutes les religions ont tous abouti à la même vérité !*) et de lire les textes et les rites et les fêtes dans leur sens le plus symbolique...

Et pour arriver à cela, lire, lire encore, étudier, étudier encore...

Mais au bout du chemin, quelle sérénité, quelle joie, quel épanouissement de l'être, quelle paix.

Je vous ai offert la voie juive. Je projette de vous ouvrir aussi la voie maçonnique, plus tard. Je ne vous ai encore rien dit de mes avancées taoïste ou bouddhique. Bref, vous avez un bon point de départ, à vous de ne pas le galvauder.

Faites ce que bon vous semble, mais, bon Dieu, faites quelque chose !

Le monde de la spiritualité est un univers immense, d'une incroyable richesse, mais qui se mérite.

Lire, étudier, travailler, longuement, patiemment.

Et par ce travail, vous saurez qui vous êtes et ce que vous avez à faire.

Vous saurez peu à peu quel est le sens de votre vie et quelle est votre mission au sein du cosmos ; vous saurez alors où sont VOS sources de Joie et de Paix et de Sérénité.

Rencontrer suffisamment d'opportunités pour engendrer le plus possible de joies

Il ne suffit pas de se donner des moyens matériels, affectifs, culturels ou spirituels, encore faut-il les utiliser à bon escient.

Quel est ce bon escient ?

Ce que je crois profondément, c'est que chaque être, donc chacun d'entre vous, naît avec des potentialités, des talents, des dons qu'il faut pouvoir détecter, dénicher, développer, entretenir, exercer, nourrir, épanouir.

Ce que je crois profondément, c'est que le bonheur réel, la joie authentique viennent chaque fois que ces potentialités rencontrent des opportunités d'expression dans le monde réel, dans une œuvre, dans un acte ou un projet.

Depuis Aristote, certains philosophes parlent de l'entéléchie ou du principe entéléchique ; ce principe dit simplement que tout être ne s'épanouit qu'en actualisant, qu'en réalisant TOUTES ses potentialités. C'est la quête de l'accomplissement, de l'épanouissement ontologique.

Nietzsche dit : « Deviens ce que tu es ! »

Là est le vrai secret de l'existence.

Pour réaliser ce programme, encore faut-il résoudre deux énigmes :

- Comment découvrir et reconnaître mes vrais talents, mes vraies potentialités ?
- Comment susciter la rencontre sérieuse avec les opportunités profondes qui me permettront de réaliser et d'épanouir ces talents et potentialités ?

Pour répondre à la première question, il n'existe que deux voies complémentaires : l'introspection et l'expérimentation.

L'introspection n'a RIEN à voir avec ce réflexe infantile qui consiste à se demander « qu'est-ce que j'ai envie de faire ? », car la réponse est toujours : « le moins possible ». Le mot « envie » est le mot le plus débile du vocabulaire : il ne traduit que des caprices, des plaisirs faciles, égoïstes et sans envergure ; il faut tuer toutes les envies et les remplacer par des projets !

L'expérimentation n'a RIEN à voir avec cet autre réflexe infantile qui consiste à tâter d'un peu de tout, en dilettante, en touriste, sans s'engager vraiment, et à caler et à abandonner à la première défaite ou la première difficulté.

Dans les deux cas des « envies » et du dilettantisme, la voie est sans issue parce que l'homme en général et l'adolescent en particulier sont des êtres infiniment paresseux. Et cette paresse-là est mortelle dans un monde où l'effort et le travail et le dépassement de soi sont les seuls chemins du bonheur.

Et votre paresse, et votre peur de l'engagement fort, et votre penchant naturel pour la voie du moindre effort m'effraient, m'enragent, m'attristent au plus profond de mon être.

Bien au contraire de ce que vous faites souvent, la recherche de vos talents et potentialités vrais implique de relever, *jusqu'au bout*, des défis, de plus en plus profonds, de plus en plus ambitieux, afin de vous forcer vous-mêmes à aller au bout de vous-mêmes.

La voie du moindre effort est toujours la voie de la médiocrité, de la misère et de la tristesse de vie, de la mort de la vie authentique...

Retenez ceci : le bonheur profond est dans l'effort, dans la victoire sur sa paresse, dans le dépassement et l'accomplissement de soi.

Mais découvrir ses talents et potentialités en se colletant à la réalité et à des défis ambitieux, voire un peu fous, ne suffit pas. Encore faut-il exercer ces talents et actualiser ces potentialités dans des rencontres fréquentes et riches avec des opportunités offertes dans la réalité du monde.

Et pour cela, encore faut-il avoir les yeux grands ouverts en permanence sur et dans cette réalité, dans le monde réel, et cesser de vous hypnotiser dans les mondes artificiels et passifs du cinéma et de la télévision.

Le cinéma comme la télévision sont des artifices vides fabriqués pour permettre aux médiocres d'échapper à leur médiocrité et de leur donner, passivement et sans effort, l'illusion de vivre la vie exaltante ou les expériences fortes de leurs héros de pacotille.

Cette illusion de vie par procuration est éphémère et le réveil de plus en plus dur.

Le cinéma et la télévision, comme la drogue, sont des fuites hors du réel, sont des lâchetés, sont des exils vers des paradis artificiels en carton pâte.

Le monde réel, celui de la nature comme celui de la culture, est infiniment plus riche que ce que pourront jamais imaginer tous les scénaristes du monde qui, de plus, ne sont payés que s'ils offrent au bas peuple ce que le bas peuple demande : du pain et des jeux, du rêve et de l'illusion, du spectaculaire et de la violence, bref : de la merde !

Chaque instant de votre vie doit être exclusivement dédié à trouver dans cet instant présent, dans la réalité du monde, des opportunités pour actualiser et réaliser vos potentialités en créant et en faisant de chaque instant une œuvre d'art ; alors, à l'heure de votre mort, vous pourrez vous dire : « J'ai bien vécu ! »

Car qu'y aurait-il de plus atroce, à cette même heure de votre mort, que de devoir vous dire : « Je n'avais qu'une vie et je l'ai gaspillée et gâchée à courir derrière des chimères et des illusions ! »

Chaque fois que vous passez une heure devant un film ou un feuilleton, c'est une heure de votre vie que vous ne vivez pas, c'est une heure de passivité bovine que vous gaspillez, c'est une heure perdue, c'est une infinité d'opportunités actives ou créatives que vous laissez passer et qui ne reviendront plus jamais.

Être un homme, c'est vivre SA vie réelle et non s'identifier aux vies imaginaires que les vendeurs de rêves vous distillent à longueur de pellicule ou de roman.

Il est grand temps pour chacun d'entre vous d'entrer en réalité comme on entre en religion.

Il est grand temps de vous sevrer de l'imaginaire et du spectaculaire, de quitter le berceau des contes de fées ou de sorcières, de laisser là Walt Disney, Friends et autres Pulp Fiction, et d'assumer pleinement vos propres vies afin de les réussir pleinement, sans référence perpétuelle à telle histoire, à telle chanson, à tel scénario, à telle réplique.

Et que l'on ne me parle pas ici d'art ! Ni le cinéma, ni la chanson ne sont de l'art ! L'Art, le vrai, n'est jamais ni populaire, ni vulgaire.

Il demande bien plus qu'un peu d'imagination ou qu'un peu d'habileté ou qu'un peu d'improvisation. L'Art, le vrai, est une ascèse, un engagement total de l'être, et surtout, un très long et très pénible apprentissage.

La musique, c'est bien autre chose que gratouiller un peu de guitare. Le dessin, c'est bien autre chose que gribouiller quelques graphismes ou quelques personnages de BD, même bien faits. La peinture, c'est bien autre chose que barbouiller quelques toiles le dimanche.

Conclusion :

Vous êtes tous les trois arrivés à un moment de votre vie où des choix et des engagements profonds et durables sont devenus indispensables.

Il ne s'agit de savoir quelles sont vos « envies », mais de trouver, pour chacun d'entre vous les *défis* qui seront les meilleurs tremplins à votre épanouissement profond.

Et je me fous de vos « envies », elles sont, comme toutes les envies, passagères et infantiles. Et je me fous de vos « goûts », que connaissez-vous du monde et de la vie réels pour avoir des « préférences ». Et je me fous de vos « paresse », je sais qu'elles sont un poison mortel qui vous tuera si l'on ne s'assied pas dessus.

Il vous faut vous définir, chacun, un projet de vie à cinq ans (pas plus, c'est inutile, le monde entier aura totalement changé d'ici-là).

Il faut faire des choix *et s'y tenir*. Et aller au bout de ces choix. Et réussir à réaliser ces choix.

Il vous faut vous définir un projet de vie qui soit le plus ambitieux possible, qui aille le plus loin possible, qui soit le plus riche possible, qui vous donne le plus d'opportunités d'actualiser vos potentialités et d'exercer vos talents.

Peu importe finalement la nature de ce projet de vie pourvu que soient satisfaites les sept conditions suivantes :

- Il doit être un *réel défi*, difficile, exigeant, mobilisant toutes les énergies de vos êtres, consommant tout votre temps, obsessionnel comme une passion dévorante ;
- Il doit être riche, multidimensionnel, incluant plusieurs facettes parallèles et complémentaires, vous permettant d'obtenir *un arc à plusieurs cordes* ;
- Il doit être *compatible avec vos potentialités* profondes et vos talents réels, qu'il nous faut absolument élucider avant la fin août ;

- Il doit être *étranger aux rêveries* romantiques d'adolescents en quête de gloire ou d'argent facile, la gloire est toujours FACTICE et vulgaire, et l'argent n'est JAMAIS facile ;
- Il doit être compatible avec les évolutions lourdes de notre monde réel, c'est-à-dire être axé vers *l'acquisition de connaissances et d'expertises* du plus haut niveau possible, sous peine de finir exclu et misérable ;
- Il doit avoir une *bonne probabilité de réussite* pourvu que TOUT soit investi et travaillé pour le faire réussir ;
- Il doit, surtout, vous permettre de vous construire un *infini réservoir de joies* et de bonheurs où puiser tout au long de votre vie, quitte à se priver des plaisirs éphémères et illusoire.

Tout mon propos est de vous mettre en garde contre la médiocrité où vous pousse la paresse naturelle. La vie n'a de sens que comme défi !

A vous maintenant de réfléchir et de me répondre.

Je suis prêt à investir beaucoup, matériellement, affectivement, intellectuellement, en chacun d'entre vous, mais je ne le ferai qu'en échange d'un engagement fort et durable de chacun vis-à-vis d'un projet concret que je veux voir formalisé sous forme d'un « contrat » d'étude entre nous.

Vous revendiquez d'être considérés en adulte à présent. Aussi, à problème d'adultes, méthodes d'adultes et solutions d'adultes.

Je vous attends avec impatience et amour.

Votre père.

Le 19 juillet 2000

C'est le regard qui crée l'objet.

Par bouffées successives, par pulsations (l'œil pulse à une fréquence d'un vingt-cinquième de seconde), chaque sens capte une moisson d'informations brutes, une sorte de magma de signaux flous.

Puis, le cerveau qui reçoit ces informations brutes, les enregistre en mémoire, puis les superpose et les compare entre elles.

C'est ce processus de superposition qui engendre toute la grille de lecture du monde : ce qui ne change pas ou peu devient substantif, ce qui change assez (mais pas trop) devient verbe.

En superposant des substantifs semblables ou comparables, ce qui ne change pas ou peu devient attribut générique, ce qui change assez devient attribut spécifique : dans les deux cas, l'adjectif qualificatif est né.

En superposant des verbes semblables ou comparables, ce qui ne change pas ou peu devient attribut générique, ce change assez devient attribut spécifique : dans les deux cas, l'adverbe est né.

En superposant des situations (une situation est un ensemble de substantifs et de verbes tous situés dans un même ici et maintenant) semblables ou comparables, ce qui ne change pas ou peu devient structure ou loi, ce change assez devient modalités spécifiques : dans les deux cas naissent les préposition et autres pronoms relatifs.

L'idée d'objet naît de la projection d'un substantif plus ou moins adéquat sur un magma informationnel flou : le cerveau *croit* alors y *reconnaître* (*re-naître avec*) un objet.

L'exercice le plus simple et le plus pertinent, en ce sens, consiste à tracer un gribouillis de courbes sur une page blanche, et à tenter d'y « découvrir » des dessins signifiants.

Ou encore, de tenter de discerner des formes d'animaux ou de visages dans les nuages du ciel.

Tout ce processus dialectique de superposition/projection est l'essence même de notre relation « naturelle » au monde.

C'est précisément ce processus « naturel » qu'il faut apprendre à dépasser, malgré les sens et malgré le cerveau. Alors seulement s'ouvre la porte de la relation réelle à l'Être-Un, relation fusionnelle au-delà de tout langage puisque le langage naît de la relation « naturelle » et fausse engendrée par les mécanismes neurobiologiques.

Ne plus voir, mais recevoir.

Ne plus sentir, mais ressentir.

Ne plus comparer les formes des vagues afin d'y découvrir des lois et structures, mais s'immerger dans l'océan et y devenir vague ou courant.

Entrer dans la fluidité essentielle sans plus chercher à s'agripper à quoi que ce soit de fixe.

Devenir fluide.

Et pour cela, harmoniser les pouls et les rythmes intérieurs et extérieurs, réapprendre la lenteur et la profondeur.

Entrer en résonance. Avec soi, avec l'arbre, avec la pierre, avec l'autre.

Là est le secret : entrer en résonance au-delà de toute pensée conceptuelle.

Et commencer par re-connaître mes propres rythmes : ceux de ma respiration, ceux de mon cœur, ceux de mon ventre, ceux de mon cerveau et de mes sens, ceux de mon sommeil et de ma faim et de ma soif et de mes humeurs, etc.

*

Qu'est-ce qui a fait basculer l'Occident dans le culte de l'accompli (le stade final, le repos, la mort) alors que la Joie est évidemment dans l'accomplissement (le processus, le mouvement, la vie) ?

Ce culte de l'accompli, du terminé, engendre naturellement le culte de la quantité, de la productivité, de la planification et de l'emprisonnement illusoire du temps projeté et factice.

Pourtant, l'œuvre accomplie n'a que peu d'intérêt et la joie que procure l'aboutissement de sa facture (la joie du travail accompli) est terriblement éphémère : il ne reste plus alors qu'un objet d'usage, un cadavre utile.

Alors que le chantier... Alors que le chemin... Alors que le voyage...

Là se niche le processus créatif, la créativité en marche, l'imagination aux aguets, l'astuce vigilante et féconde, l'improvisation géniale, l'aventure fertile et imaginative.

Ce sont les difficultés du parcours qui engendrent les joies créatives et créatrices dont le chapelet façonne la Joie profonde.

Mais l'Occident aspire si fort au fini, à l'achevé, au repos, à la jouissance d'usage, répétitive et stable, sans surprise, sans mouvement, sans changement.

Et pourtant, le repos c'est la mort.

Et pourtant, le mouvement c'est la vie.

« *Vois, Je mets aujourd'hui la vie et le bien, la mort et le mal. (...) J'en prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre : J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie afin que tu vives (...)* »

(Deut. : 30 ;15,19)

L'Occident a choisi la mort et le mal et la malédiction.

Pourquoi ?

*

Il a deux moteurs existentiels — et rien d'autre — la peur de la souffrance (qui fonde la crainte et la fermeture) et le désir de la joie (qui fonde la curiosité et l'ouverture).

Le Bouddhisme et le Stoïcisme sont tout entier consacrés à combattre la peur de la souffrance en éradiquant la peur et la souffrance par le détachement ataraxique et l'abolition de soi.

Le Moi est effectivement une illusion détestable, et le détachement est une indispensable voie pour s'inscrire dans la fluidité de l'Être. Ces deux conditions sont clairement nécessaires, mais sont-elles suffisantes ?

Il n'est, à mon sens, guère démontré que l'abolition de la peur de la souffrance et de la souffrance implique nécessairement le renoncement au désir de joie et à la joie (ce que, pourtant, Stoïcisme et Bouddhisme sous-entendent).

Quels courants spirituels se fondent sur le désir de la joie et la joie ici et maintenant ?

Les Christianismes se fondent sur l'assomption de la souffrance ici et maintenant afin d'atteindre à la Joie éternelle *plus tard et dans l'au-delà* ; ils ne répondent donc pas.

L'Hindouisme ne se préoccupe pas de souffrance ou de joie : son seul souci est l'union fusionnelle avec l'Un : lui non plus ne répond pas.

Il ne resterait donc, une fois de plus, que le Judaïsme et le Taoïsme.

Le 21 juillet 2000

Vision.

La Vie, la Vie seule, la Vie est l'unique réalité, la réalité foncière, l'être de l'Être, l'essence première de l'Être. L'inanimé n'en est que les déchets, les excréments.

La pierre est le déchet de la vie de l'étoile.

Le sable est le déchet de la vie de la mer.

La matière inerte, sous quelque forme que ce soit, n'est qu'une sécrétion de la Vie cosmique.

Inversion totale et radicale de la loi de l'évolution universelle.

C'est la Pensée qui a engendré la Vie ; c'est la Vie qui a engendré la Matière.

La Matière réalise la Vie qui réalise la Pensée.

La Pensée secrète la Vie qui secrète la Matière.

Image : l'humus ne précède pas le végétal, il n'est que du déchet de végétal..

Le 23 juillet 2000

Il me semble de plus en plus clair qu'il y a deux modes pour le devenir humain.

Le premier, axe vertical, plonge dans la Nature et s'élève vers la Culture, tant en Connaissance qu'en Création.

C'est l'axe de la SPIRITUALISATION ou de la CONSCIENCE.

Les deux extrémités de cet axe se nourrissent mutuellement car, à ses deux bouts, cet axe rejoint l'Un qui est au sommet de la Culture et de l'immatériel, et qui est au fin fond de la Nature et du matériel.

Le second mode, lui, est horizontal, comme un plan qui coupe l'axe vertical décrit ci-dessus. C'est le plan du LUDISME. Sur ce plan, tout en superficie et en superficialité, la vie se déroule comme un jeu : on y joue à vivre, on y vit pour jouer. Jouer à la vie, dans le seul et unique but d'y prendre du plaisir facile et d'y satisfaire ses caprices. C'est le lieu de la mode, des spectacles, du luxe, des vacances, des gadgets, de tous les « *panem et circenses* », de toutes les fuites hors de la vie réelle par la drogue comme par tous les étourdissements ou éblouissements. C'est aussi le plan de toutes les violences urbaines et de tous les hooliganismes : que ne ferait-on pour se procurer les moyens de jouer ou pour jouer par tous les moyens.

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, USA en tête, l'Occident se vautre sur ce plan du ludisme. C'est l'inéluctable signe de sa fin, de son pourrissement, de son vide existentiel.

Toutes les inventions de la technologie sont de plus en plus vite détournées et dévoyées vers le jeu : l'ordinateur devient console, Internet est gaspillé en sites ludiques, « show business » ou pornographiques, les marchés alimentaires sont pollués par des milliers de produits infects qui n'offrent que du « fun » ou du « goût » fort et artificiel où arômes chimiques et colorants prennent toute la place.

La vie politique est un vaste cirque où faute d'avoir des idées et des projets, on joue à faire de la politique politicienne et à amuser le peuple avec des jeux médiatiques.

La presse n'est plus que sensationnelle parce que seul le sensationnel amuse le peuple.

Tout devient spectacle et vedettariat.

La seule raison d'être est l'amusement : s'amuser, à tout prix, à tout moment, afin de surtout ne pas voir le monde ou la vie réels bien en face.

S'amuser est le mot clé, le leitmotiv fondamental et fondateur des comportements.

Et s'amuser, c'est rechercher à tout crin le plaisir artificiel et superficiel, dans la passivité bovine du consommateur idiot.

Par cet obsession de « l'amusement », le ludisme est une forme pernicieuse d'infantilisme social à grande échelle.

S'amuser, c'est s'évader, s'évader de la réalité pour s'étourdir ; et mes contemporains, dans leur grande majorité, sont prêts à payer des fortunes aux amuseurs pour se laisser amuser (et abuser).

Il suffit de considérer les revenus astronomiques des crétins que la vox populi a sacrés vedettes du show-business ou des médias ou des sports, pour comprendre le niveau dramatique de dégénérescence de la civilisation occidentale.

Mais les retours sont amers, car les « amusements » ne sont que des fumerolles bien vite dissipées derrière lesquelles il n'y a rien. L'ère de l'amusement, c'est aussi et surtout l'ère du vide, l'ère de la vie factice qui est une non-vie.

Et l'amertume des retours est chaque fois pire et plus déprimante. Et lorsque cette dépression généralisée ne va pas jusqu'au suicide individuel ou collectif, elle requiert pour disparaître encore plus d'évasion, de rêve, de pacotille, d'étourdissement et d'amusement.

Cercle vicieux.

Il faudra bien que le monde occidental se réveille ou meure : non, la vie n'est pas amusante, elle est passionnante, épanouissante, créative, forgeante, modelante, façonnante, fascinante, riche de toutes les joies et de toutes les souffrances, mais elle n'est pas amusante.

Vivre, ce n'est pas « s'amuser ».

Vivre c'est vivre la Vie intensément, par le travail et l'effort, dans la réalité du monde ici et maintenant, dans la profondeur de l'instant réel, de ses potentialités et opportunités.

Vivre ce n'est jamais s'étourdir ou fuir ou s'évader car ces étourdissements, fuites et évasions ne sont que les masques de la mort puisqu'ils sont refus de la vie, de la vie réelle, de la seule vie réelle.

Le 24 juillet 2000

L'homme naît dans l'obscurité et la pesanteur de la pierre,
 au cœur de la montagne.
 Creuser.

Et s'il atteint la surface et l'air,
 il devient errant jusqu'à rencontrer une rivière et la suivre.
 Marcher.

Et s'il atteint le rivage, voir l'océan,
 le contempler et y déceler le noyau du mystère.
 Connaître.

Et s'il en a le courage, plonger dans l'abîme fluide et s'y fondre,
 et devenir vague et courant et filet d'eau dans l'eau.
 Plonger.

Le 27 juillet 2000

Depuis toujours, l'homme scrute l'existence d'un ordonnancement de la Nature, de structures et de lois cosmiques qui traduisent un *Ordre divin*.

Depuis toujours, aussi, l'homme s'organise en sociétés (familles, clans, tribus, nations, entreprises, groupes, etc.) et invente ainsi des structures et des lois juridiques, morales ou managériales qui exprime un *Ordre humain*.

Depuis toujours, enfin, les plus visionnaires et les plus mystiques des hommes devinent qu'il faut qu'il y ait harmonie entre l'ordre divin et l'ordre humain, afin que l'homme soit au mieux.

La question, ici, est : quelle est la relation entre ces deux ordres, l'un que l'homme découvre peu à peu au cours de ses observations et investigations dans l'univers, et l'autre qu'il invente peu à peu au fur et à mesure de ses élaborations sociales ?

La question est d'importance car elle conditionne tout à la fois les modalités du devenir de l'homme en général et de chaque individu en particulier dans le monde, ainsi que la porte d'accès à la fusion de l'homme dans l'Un au cœur de chaque instant de vie.

Que l'on se leurre pas d'emblée, ces deux ordres sont tous deux des productions et des projections de l'esprit humain, du cerveau humain, des processus neurobiologiques humains : la connaissance véridique et communicable de l'être-en-soi, qu'il soit cosmique et divin ou qu'il soit humain, est inaccessible. Il n'empêche.

Ils reflètent tous deux, quoique indirectement, les modalités d'interaction entre l'homme et le monde (la nature), et entre l'homme et l'autre (la société), ils reflètent

donc au travers des caractéristiques de ces modalités d'interaction, certains attributs de ce monde ou de cet autre (donc de l'homme en général) respectivement.

Donc la vraie question est : l'homme va-t-il imposer au monde ses structures et modèles sociaux ? ou l'homme va-t-il appliquer à ses organisations sociales les structures et modèles découverts dans la nature ?

Ces deux options ont été particulièrement bien typées et exprimées dans le vaste débat séculaire qui, en Chine, opposa Confucianistes (tenants de l'ordre social comme modèle du tout) et Taoïstes (refusant toutes superstructures humaines qui ne soient en parfaite harmonie avec l'écoulement fluide de l'Un cosmique : c'est la doctrine du non-agir).

En Chine, le confucianisme a triomphé et a continué de fonder l'ordre maoïste qui s'étiole aujourd'hui, mais sans jamais avoir renié Maître Kong.

Le Taoïsme, lui, s'est abâtardi en Chine, et n'a survécu que dans le bouddhisme zen japonais, par ch'an chinois interposé.

En Occident, les Christianismes ont bâti leurs théologies sur le modèle hiérarchique propre aux idéologies antiques, puis féodales, puis monarchiques. Ils sont donc profondément confucéens.

Toute la science classique reflète cette structure idéologique, elle est donc réductionniste et linéaire, et elle traduit cette vision mécaniste, hiérarchique et pyramidale.

Il est clair que l'option confucéenne débouche logiquement sur un paradigme totalitaire (et les démocraties occidentales sont autant de totalitarismes basés sur la loi des plus nombreux qui n'est qu'une variante de la loi du plus fort) et impérialiste (puisqu'il faut imposer l'ordre humain à tout l'univers), alors que l'option taoïste conduit à un paradigme libertaire et adaptatif où la vie, le monde et l'homme se créent ensemble, librement, par essais et erreurs, par improvisations successives.

Il est clair aussi que cette fin de millénaire, avec l'émergence des problématiques de la complexité tant dans l'évolution des sciences que dans les organisations sociales, a montré les limites (pour ne pas dire les inepties) de tous les modèles linéaires, hiérarchiques et réductionnistes.

L'option « confucéenne » est donc en voie de disparition naturelle à la condition que ses fidèles (ils sont extrêmement nombreux, largement majoritaires et presque toujours incapables de se distancier de leur paradigme) n'imposent pas à l'humanité leur réflexe réactionnaire et ne la fassent pas sombrer dans un processus suicidaire qui est loin d'être improbable.

La vérité de demain, tant spirituelle que sociale, relèvera de la voie taoïste.

La vérité de demain sera donc anti-totalitaire, anti-sécuritaire, anti-dogmatique, anti-hiérarchique, anti-réductionniste, anti-sociale, anti-idéologique, anti-politique, anti-impérialiste, anti-technocratique, anti-nationaliste, anti-anthropocentrique, anti-technomaniaque, anti-économaniaque, anti-éconocentrique, anti-ploutomaniaque, etc.

La vérité de demain sera donc libertaire, cosmocentrique et eudémonique (*Pour mémoire, l'eudémonisme est la doctrine morale qui fait du bonheur le but ultime et la finalité de l'existence et de toutes les structures et organisations humaines*).

Du point de vue qui m'occupe ici, la voie taoïste est aussi une voie d'inscription dans l'instant par la doctrine du non-agir qui, contrairement à ce que l'on dit ou lit parfois, n'est jamais l'apologie de l'inaction, mais bien au contraire la culture du mouvement et de l'évolution et de la métamorphose perpétuels, mais seulement comme participant au flux cosmique, au-delà de toute envie ou de tout caprice égocentriques.

Il ne s'agit pas de renoncer à tout désir (comme le prônent les voies stoïcienne ou hindoue), mais de participer pleinement et exclusivement du Grand Désir, celui de la Vie, celui de Dieu, celui de créer : l'entéléchie cosmique.

Toute la difficulté est de se « brancher » sur ce Désir, d'entrer en totale résonance avec lui, par toutes les vibrations de son être.

Là-dessus, les textes taoïstes sont très peu diserts, voire même totalement muets, convaincus que sont les vieux maîtres, que rien de tout cela n'est communicable et que chacun doit trouver sa propre voie, son propre Tao afin d'entrer en résonance avec la Tao cosmique (*Pour mémoire, Tao signifie « chemin » ou « ordre », il peut être spécifique ou général, personnel ou cosmique, etc.*).

En Occident, la voie taoïste, quoique totalement hors norme, voire hérétique, a existé et continue de se perpétuer à la marge. La Kabbale juive et les Mystiques rhénans (Eckhart, Ruysbroeck, Bingen) en relèvent nettement ; la Beat Generation, les Hippies, le New-Age, certains mouvements écologiques (mais pas l'idéologie écologiste politique), etc, aussi, avec plus ou moins de profondeur, avec plus ou moins de qualité.

Le 28 juillet 2000

Il y a deux grandes voies de réunification dans l'instant.

La première est la voie intérieure, celle de la concentration et de la méditation. C'est la voie de l'hindouisme.

La seconde est la voie extérieure, celle de l'abandon et de la contemplation. C'est la voie du taoïsme.

Les mystiques occidentales (rhénanes, hésychastes, kabbalistiques, soufies) semblent moins tranchées et participent des deux voies jugées complémentaires.

Peut-être est-ce ce manque de résolution qui les rend si fragiles, si marginales, si faibles en regard de leurs grandes sœurs orientales.

Non-attachement.
 Non-adhésion.
 Non-possession.

Être totalement inconcerné.
 Lorsque l'océan parle, les vagues n'existent plus.
 Se dépouiller, ne plus jamais jouer.

Fluidité.
 Fluidité absolue.
 Fluidité qui n'est ni inconsistance, ni absence.

Tout coule, Héraclite,
 Tout coule.
 Avec tout il faut couler.

En tout, même au cœur de ce qui semble fixe,
 En tout, trouver ce qui coule
 Et s'y plonger.

*

Ne plus dire je t'aime,
 Mais dire, j'aime à travers toi.
 Puis ne plus dire à travers toi
 Et dire seulement, j'aime.

Tout toi est canal entre l'Un et moi.
(Mais certains canaux sont bouchés...)

*

Trois dimensions du monde : le moi, les autres, la nature.
 Trois voies vers l'un : la méditation, la compassion, la contemplation.
 Trois écoles orientales : l'hindouisme, le bouddhisme, le taoïsme.
 Trois kabbales : Merkabah, Shir-ha-shirim, B'reshit.

*

« *Ce sont les passants qui font le chemin.* »

Tchouang Tseu

Aucun chemin ne préexiste aux passants.

Un seul passant ne fait aucun chemin.
 Leur grand nombre creuse et élargit l'ornière.
 Plus le chemin est fréquenté, plus on le fréquente.

Pourquoi ce chemin a-t-il ce tracé plutôt que tout autre ?

Parce qu'il donnait satisfaction aux premiers passants. Les autres ont suivi, sans avoir nécessairement les mêmes besoins, ni les mêmes satisfactions. D'autres inventeront d'autres chemins. Ces nouveaux chemins n'effaceront pas les anciens.

Quels étaient les motifs des premiers passants ?

Le chemin le plus rapide ? Le chemin le plus beau ? Le moins fatigant ?

Peut-être ce tracé résulte-t-il simplement de la curiosité et des rencontres.

Connaître leurs motifs, c'est comprendre le chemin.

Les sangliers assoiffés suivent toujours le même trajet direct entre leur bauge et la rivière où ils s'abreuvent. Ils tracent ainsi un chemin. Un jour, fuyant les chasseurs, ils s'en vont ailleurs. Le chemin demeure ; les hommes le découvrent et l'empruntent pour leur promenade dans les bois, rendant grâce à la divine providence. Ils inventeront bientôt une loi universelle sur les rapports immuables entre rivières et chemins, parce qu'ils ignorent la soif des sangliers.

Le « comment » devient évident dès lors que l'on connaît le « pourquoi ».

Tous les chemins, toutes les régularités, toutes les récurrences et toutes les structures et lois de l'univers sont des « comment », la soif est le pourquoi.

Quelle soif ?

Le 31 juillet 2000

« Dans la volonté de se dégager de toute pensée mystico-religieuse et de faire de la Raison la seule clef susceptible d'ouvrir les portes de la connaissance de soi, la quête occidentale ne pouvait aboutir qu'à l'impasse du Néant. (...) l'Occidental n'a donc cessé de s'éloigner de l'Origine, se déracinant toujours plus. »

François Trotet, *Henri Michaux ou la sagesse du vide*

Je récusé l'Occident

Et l'accuse de n'offrir qu'une impasse hideuse,
 Celle de la violence et de la barbarie raisonnables,
 Celle de l'ignorance et des plaisirs de populace,
 Celle de l'arrogance et de la bêtise savantes.

Je récusé l'Argent

Et l'accuse de n'ouvrir que des pièges vulgaires,
 Contre lui, la frugalité et la simplicité,
 Contre lui, le soleil et l'arbre et l'herbe,
 Contre lui, le refus de la fuite en avant.

Le 2 août 2000

Comment passer du Connu au Vécu ?

Pour passer au Connu, deux grandes voies sont possibles : la voie discursive et conceptuelle de l'Occident et la voie illuminative et intuitionnelle de l'Orient.

On sait aujourd'hui que la voie occidentale aboutit à une impasse dès lors que l'Être est appréhendé comme Un indissociable et indiscernable : la voie dialectique n'est évidemment possible qu'au sein d'une dualité minimale clairement récusée par le monisme essentiel de l'ontologie fondamentale. De l'Un, l'Occident ne peut ni ne sait rien dire.

Mais comment passer du Connu au Vécu ?

J'ai aujourd'hui clairement — et humblement, ô combien — conscience de *connaître* la Vérité.

Elle m'est à présent évidence.

Mais j'ai tout aussi clairement conscience de ne pas la *vivre* ; de ne pas vivre *dans* cette vérité ; ce que je sais et ce que je fais ne font pas Un.

D'abord passer de l'ignorance (même érudite et savante) à la Connaissance (au fond si simple et évidente).

Puis passer de la Connaissance à la Présence.

Là est mon défi : actualiser ma Connaissance dans le vécu de la Présence à l'instant du ici-et-maintenant.

Pour cela, je sais qu'il y a plusieurs voies.

Certaines sont « extérieures » et relèvent de la contemplation, de l'harmonisation et de la résonance concrètes des vibrations (voir le 19 et le 27 juillet).

Certaines sont « intérieures » : celle de l'ascèse mortificatoire, celle des yogas hindous, celle des drogues spiritualisantes.

Les deux premières me rebutent, la dernière m'effraie.

Reste peut-être la poésie, non comme langage, mais comme façon d'être et de vivre : l'autre regard.

Passer de l'autre côté des mots.

Les abolir en les mésumant, en les retournant, en les tordant, en les amalgamant dans des associations et des images transrationnelles et transconceptuelles ou, mieux, métarationnelles et métaconceptuelles.

Pour conjuguer ensemble ces deux versants « intérieur » et « extérieur », peut-être faudra-t-il inventer la *résonance poétique* et prolonger le surréalisme jusqu'aux confins de la mystique, bien au-delà du simple jeu gratuit de l'imagerie mentale spontanée.

De façon beaucoup plus générale, *l'Art est la Voie*.

Mais il faut alors approfondir l'idée d'Art et la mettre en opposition avec la virtuosité, avec la technique, avec la mode, avec le vedettariat, avec tout ce qui dévoie l'Art vers la gloire ou le business.

Par la poésie, la peinture, le dessin, le jardin, le bouquet, la cérémonie du thé ou la calligraphie, encore une fois, taoïsme et zen nous ouvrent le chemin.

Mais il faut l'actualiser, l'occidentaliser, le moderniser.

Il faut, de toute urgence, inventer l'Art du troisième millénaire, non plus fondé sur l'esthétique artificielle ou la virtuosité technique, mais bien sur la mystique.

L'Art comme voie initiatique, comme voie ascétique, comme voie métaphysique.

Chercher et créer le beau dans chaque ici et maintenant.

Éthique de l'esthétique.

Faire de chaque instant une œuvre d'art.

L'Art comme résonance métrarationnelle et métaconceptuelle avec ce qui est beau, ici et maintenant.

L'Art comme présence spontanée et immédiate à la beauté de l'instant présent, non pour fixer une « œuvre », mais pour sacraliser l'étincelle, pour cultiver la splendeur de l'impermanent.

C'est le processus artistique qui est initiatique et créateur, l'œuvre n'en est que la déjection ou l'excrément sans intérêt profond.

Aller au fond du processus de création du Beau.

L'Art comme processus.

Processus immédiat et continu.

L'Art comme état d'esprit, de cœur, de corps, d'âme.

L'Art comme volonté.

L'Art simultanément comme créativité et comme sensibilité, comme activité et comme réceptivité.

Résonance créative.

L'harmonie non comme état, mais comme mouvement, comme processus.

Comment définir le Beau, sans sombrer dans l'esthétisme ou dans l'académisme ? Comment circonscrire le Beau en évitant tous les pièges de l'idéalisme platonicien ou des catégories kantienne et en éludant le piège du mot « beau » lui-même ?

Comment définir le Beau sans le définir ? Sans le conceptualiser ? Sans le théoriser ?

Comment approcher le Beau comme sensibilité pure, comme résonance pure ?

Mais faut-il réellement définir le Beau ? Ne peut-on se contenter de prendre le mot « Beau » comme le mot « Dieu », c'est-à-dire comme signifiant sans signifié, comme symbole à lire et relire, à interpréter et réinterpréter sans cesse ?

Prendre le Beau comme interpellation mystérieuse et mouvante et fluide et impermanente.

Prendre le Beau comme volonté d'accomplissement, comme principe entéléchique.

L'esthétique devient alors métaphysique, ontologique et mystique.

Et la recherche continue du Beau forge une éthique de l'esthétique, forge l'esthétique en éthique.

L'Art est la voie.

Art.

Accomplissement de soi en résonance avec l'accomplissement de l'Être-Un.

A chacun de créer son propre chemin en Art.

A chacun de créer son Art propre.

L'Art non comme langage ou technique particuliers, mais comme processus d'accomplissement spécifique et personnel, créatif et sensible.

L'Art comme chemin de résonance : et ce chemin s'appelle Beau et cette résonance s'appelle Amour.

L'Art comme Amour du Beau.

Passion permanente du Beau, de l'Embellissement.

Embellissement comme processus d'extraction continue du Beau, comme accomplissement entéléchique, comme création d'ordre au sein du désordre. La boucle est bouclée.

« Là, tout n'est qu'ordre et beauté,

Luxe, calme et volupté. »

Charles Baudelaire, *L'invitation au voyage*

Faire du Beau avec chaque objet, avec chaque lieu, avec chaque geste, avec chaque parole, avec chaque acte, avec chaque attitude, etc.

Faire du Beau la finalité de chaque instant. Peut-être est-ce là l'idéal baudelairien et dandy revisité aux lueurs de la mystique et de la spiritualité.

Le 3 août 2000

Art :

« Créations d'objets ou de mises en scène spécifiques destinés à produire chez l'homme un état d'éveil ou de sensibilité plus ou moins lié au plaisir esthétique (...). Chacun des domaines où s'exerce la création esthétique artistique. » (*Larousse*)

Synonymes (Ripert) : adresse, dextérité, entregent, habileté, industrie, ingéniosité, maîtrise, savoir-faire, talent.

Beauté :

« Caractère de ce qui est beau, conforme à un idéal esthétique (...). Caractère de ce qui est intellectuellement ou moralement digne d'admiration (...). Ce qui éveille une émotion esthétique, ce qui suscite un plaisir admiratif. » (*Larousse*)

Synonymes (Ripert) : art, charme, esthétisme, grâce, harmonie, magnificence, majesté, perfection, splendeur.

Esthétique :

« Qui a rapport au sentiment, à la perception du beau. Théorie du beau, de la beauté en général et du sentiment qu'elle fait naître en nous. Ensemble des principes à la base d'une expression artistique, littéraire, etc., visant à la rendre conforme à un idéal de beauté. Harmonie, beauté d'une forme d'art quelconque. »

(Larousse)

Synonymes (Ripert) : beauté, grâce, harmonie, perfection, sens artistique.

Tautologies verbales. L'essentiel n'y est évidemment pas, comme d'habitude.

Le beau n'est pas le joli.

Le joli relève de l'agrément et du plaisir des sens : couleur, rythme, mélodie, forme, etc. Le joli participe du beau, l'accompagne parfois, souvent même, mais ne s'y superpose pas.

Le beau est infiniment plus vaste et plus profond et moins humain que le joli.

Le beau connote l'idée d'accomplissement, d'adéquation entre le parcours et la finalité. Le beau est un dynamique et exprime une tension positive et créatrice entre ce qui est et ce qui devient.

« Deviens ce que tu es ! » est cette injonction nietzschéenne qui tend asymptotiquement vers le concept fort de beauté.

Tu deviens beau lorsque tu deviens ce que tu es.

Un être est beau lorsqu'il devient ce qu'il est.

Nourrir son propre processus créatif d'accomplissement avec la perception attentive de l'accomplissement de ce qui nous entoure.

Nourrir sa propre beauté de la beauté alentour.

Dialectique de l'embellissement réciproque.

C'est cette dialectique qui sous-tend l'Art quel qu'en soit la forme ou le langage.

L'artiste s'embellit en embellissant le monde.

Embellir : mener à l'accomplissement, accomplir en tout l'exigence entéléchique de chaque être en harmonie avec le tout, participer activement, créativement, sensiblement à l'accomplissement du tout.

Et l'Art devient total dès lors que la dualité artiste/monde n'existe plus et cède la place à l'Un indifférencié : l'Art, alors, n'est plus dialectique mais devient processus ontologique pur, immanent, immédiat, évident. L'Art, alors, est dynamique intrinsèque, native, essentielle, ontologique de l'Être-Un.

L'Art est le moteur de l'Un.

En ce sens, la seule finalité fondatrice de l'Être-Un est de créer, en tout, partout, toujours, le plus possible de beauté par le déploiement extrême de toutes ses virtualités, de toutes ses potentialités.

Chaque être particulier n'est que le reflet particulier et local d'un de ces déploiements, ici et maintenant.

Systemique et esthétique mystique se rejoignent donc.

La systémique, en tant que science, se penche sur le « comment » de ces déploiements, spécialement lorsque ceux-ci prennent la forme de processus complexes (les processus simples, ceux qui peuvent être récurremment décomposés en mécanismes élémentaires répétitifs, relèvent de la science classique réductionniste).

La mystique, elle, ne se préoccupe pas trop du « comment », et sait que le « pourquoi » ultime restera à jamais sans réponse.

La question du « pourquoi la beauté est-elle le moteur de l'Être-Un ? » n'a, au fond, aucun sens puisque l'Être est, par essence, quête de beauté, c'est-à-dire accomplissement total de Soi.

La mystique esthétique vise plutôt à amener les plans existentiels humain et divin à fusionner ; elle tend à harmoniser, à faire entrer intimement en résonance, le parcours existentiel de chaque être particulier avec la dynamique essentielle d'embellissement global de l'Être-Un.

Il y a aussi connotation forte entre Beauté et Joie.

Et, par symétrie, entre Laideur et Souffrance.

La souffrance est toujours laide, hideuse, monstrueuse : visages et regards et corps et âmes tordus et déshumanisés par la torture et la douleur.

Ce qui est beau procure de la joie.

Joie profonde et mystique qui n'a, cela va sans dire, que peu à voir avec les plaisirs vulgaires, artificiels et superficiels, que recherchent les hédonistes et les jouisseurs de tous bords.

Le « joli » répond plus à ces plaisirs-là, ceux du luxe, de la consommation, de la possession, des marchés de l'art, de la gloire mondaine et des vedettariats, etc.

Le beau est presque toujours ailleurs ou, au moins, au-delà.

Joie et Beauté, comme l'ivresse, ont deux versants : l'un mystique et profond, ineffable et incommunicable, l'autre vulgaire et artificiel qui fait sombrer dans la fuite ou le ludisme. De ce dernier versant relèvent les plaisirs viscéraux et les joliesse esthétiques et les souleries éthyliques ou narcotiques : toutes sont futiles et amères et destructrices et stériles.

Ces deux versants se ressemblent en apparence quoique absolument opposés en réalité. Et cette ressemblance trompeuse est source éternelle de pièges et de fautes et d'errances.

On pense à une montagne au sommet triple nommé Joie/Beauté/Ivresse dont l'adret est lumineux, difficile, abrupt mais somptueux, et dont l'ubac semble facile mais ne mène nulle part, tous les chemins retombant tôt ou tard dans l'ombre de la vallée maudite.

Cultiver la Beauté en tout, partout, tout le temps : dans ce que l'on vit, dans ce que l'on est, dans ce que l'on fait, dans ce que l'on pense. Tel est la grand secret. Mais comment reconnaître la Beauté authentique et la différencier des joliesse factices qui, elles aussi, procurent parfois de fausses joies éphémères mais trompeuses ?

Quels sont, autrement dit, les fondements de cette esthétique mystique ou de cette mystique esthétique, comme on voudra ? Et puisqu'il ne peut y avoir de critères du « beau » sous peine de sombrer dans l'idéalisme esthétique et platonicien ou dans l'académisme d'école, il faut bien qu'il en ait des indices, des signes.

Quels sont les signes et indices d'un chemin d'accomplissement authentique ?

Plénitude, paix, adéquation, harmonie sont les premiers mots qui, en vrac, viennent à l'esprit.

Adéquation est probablement le plus pertinent.

Adéquation entre l'être et le faire.

Adéquation entre l'être et le devenir.

Adéquation entre le faire et le devenir.

C'est cette idée d'adéquation qu'il faut approfondir.

Le concept taoïste de wou-weï (non-agir) semble être une piste, puisque le non-agir est tout le contraire de l'inaction, mais qu'il implique la parfaite adéquation entre l'action accomplie et le flux global de l'être en devenir.

C'est aussi l'aperception mystique du fondement même de l'Alliance dans la kabbale : adéquation complète entre l'œuvre d'Israël et l'attente de la Torah.

On y retrouve les notions de fidélité biblique ou d'obéissance évangélique ou de soumission coranique, trois termes à prendre dans leur sens mystique et spirituel, loin au-dessus de leur sens religieux, dogmatique et primaire.

Il faut donc creuser cette notion d'adéquation non comme conformité à une exigence morale, mais comme harmonie avec une esthétique créative et dynamique globale.

L'idée d'adéquation émerge de celle, plus fondamentale d'ordre.

Ordre, au sens complexe, organique, riche, dynamique et foisonnant du mot, donc bien au-delà de son sens pauvre, militaire, hiérarchique ou totalitaire.

Est beau ce qui est « en ordre ».

Et l'ordre est l'opposé du désordre ; il peut être mécanique (le système solaire), organique (la forêt) ou chaotique (les nuages).

L'accomplissement, alors, devient le déploiement d'un ordre potentiel, impliqué, germinatif, embryonnaire, virtuel comme la graine contient tout l'ordre de l'arbre qu'elle deviendra en se (le) déployant. L'arbre sera beau si ce déploiement réussit en soi et en harmonie avec tout son environnement.

L'harmonie, la beauté se réalise dès lors que les déploiements spécifiques des êtres s'accomplissent totalement dans une convergence globale qui soit l'accomplissement de l'être qui les contient et nourrit tous.

On dira alors indifféremment qu'il y a beauté ou ordre ou adéquation.

Il est donc essentiel de bien choisir le lieu et l'environnement où déployer son accomplissement : la graine, le sol et le climat doivent se correspondre adéquatement si l'on veut que l'arbre s'épanouisse au mieux de sa graine.

Systemique, encore, étude des relations et correspondances dynamiques entre sous-systèmes complexes (les plantes) au sein d'un système complexe (la forêt).

Mystique, aussi, quête des indices et des signes d'harmonie, de convergence, de correspondance comme autant de chemins de Connaissance initiatique de l'Un.

« Là, tout n'est qu'ordre et beauté,

Luxe, calme et volupté. »

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*

« Là, tout n'est ordre et beauté. » Là tout est en voie harmonieuse d'accomplissement spécifique et global, tout à la fois.

« Luxe, calme et volupté. » Profusion, sérénité et joie.

Pour que ce luxe, ce calme et cette volupté, pour que cette richesse, cette sérénité et cette joie soient effectifs, il faut que soient réalisés les conditions essentielles de beauté et d'ordre.

Et l'ordre est beauté, et la beauté est ordre, on l'a vu.

La boucle est bouclée.

L'Art c'est donc mettre de l'ordre, mettre en ordre ; c'est ordonner, c'est créer de l'ordre à partir d'un désordre, c'est déployer un ordre impliqué, c'est découvrir un ordre réel sous un désordre apparent.

L'Art est à la fois ordonnancement et émerveillement.

L'Art est le pont entre Chaos et Cosmos.

Mais mettre en ordre ne signifie pas imposer un ordre humain, pâle projection des catégories humaines engendrées par les processus neurobiologiques d'un cerveau infirme, partial et partiel !

Mettre en ordre, encore une fois, relève du mystique, du surhumain, du divin.

L'Art revient à exalter, à favoriser, à nourrir les déploiements spécifiques des êtres sans imposer une voie forcément simpliste qui serait celle de l'artiste.

L'artiste ne crée pas, c'est à travers lui que l'Être-Un Se crée ; il est pontife, il est instrument, il est véhicule, il est ustensile.

Qu'elle soit figurative ou non, l'œuvre ne sera belle que si sa construction a scrupuleusement satisfait à ce critère : n'être que l'expression de l'Être-Un ici et maintenant en se plaçant bien au-delà de l'homme et de ses miasmes.

C'est le non-agir taoïste, l'alliance judaïque, la soumission coranique.

Dieu n'a que faire des envies et caprices humains !

Assimiler l'essence de la beauté et de l'ordre cosmiques telle qu'elle s'exprime en tout, partout, toujours, pour s'y intégrer, pour la vivre, pour en vivre.

Pour l'exalter. Pour la déployer. Pour la faire germer et la cultiver avec soin, patience et passion.

C'est par cette quête exclusive et obsessionnelle d'ordre et de beauté que se déploiera la présence dans l'instant : *vivre intensément l'ordre et la beauté dans chaque instant de vie.*

Et pour cela avoir tous les sens bien ouverts, aux aguets, en vigilance extrême, sans esprit d'école ou d'académisme, sans préjugés ni a priori.

Être simplement et totalement ouvert et éveillé.

Il y a un lien puissant et fondamental entre « ordre » et « forme ».

Toute forme est un ordre.

Tout ordre a une forme.

Structuré ou non, reproductible ou non, prévisible ou non, descriptible ou non, tout cela importe peu ; le lien demeure.

Étudier l'ordre ou la beauté, c'est étudier les formes.

Et l'Art est aussi la conscience et la connaissance et la maîtrise des formes.

« Forme » est à prendre ici dans son sens le plus large possible et non seulement dans le sens de forme spatiale ou géométrique : le sonnet est une forme poétique, la symphonie est une forme musicale, le cubisme est une forme picturale, etc.

On trouve au sein du mot forme les notions de rapports et de proportions, de structures et de relations, d'attributs et de caractéristiques, de différence et de ressemblance, etc.

La forme est la manière d'un déploiement, le chemin d'un accomplissement. Elle trace un parcours, elle exprime un itinéraire dont elle est aussi la mémoire.

Selon les êtres qui les portent, les formes peuvent être d'un dépouillement extrême comme d'une exubérance délirante, simple ou complexe, symétrique ou asymétrique, bloc ou dentelle : la palette est infiniment infinie, sans limite.

Comme elle, donc, la création est sans limite.

Dieu a encore beaucoup de beaux jours devant lui : l'ennui ne risque pas de l'atteindre.

J'aime même à me laisser croire que la création n'en est qu'à ses tout débuts et que l'essentiel reste à faire, à créer, à expérimenter, à inventer.

L'homme, par la culture, a ouvert à Dieu les portes des mondes de l'immatériel ; Il ne manquera pas de s'y éclater à l'infini, au départ de l'homme d'abord, avec d'autres instruments encore à inventer par la suite.

Essence du surhomme nietzschéen.

Processus fondamental de la dynamique de l'Être : l'extrémalisation fractale de la forme (*extrémalisation du rapport surface à volume, par exemple*).

La matière inerte est le déchet, l'excrément de la Vie en marche.

Vivre dans l'instant, dans la présence à l'instant, c'est vivre l'Art, c'est vivre en artiste, c'est vivre la Beauté, c'est vivre l'Ordre, c'est vivre la Joie.

Le 5 août 2000

Lorsqu'elle est prise au sens que lui donnait Einstein, par exemple, et contre la conception bâtarde qu'en ont les fonctionnaires universitaires ou les technocrates du matérialisme, la Science aussi est un Art au sens mystique développé hier.

N'est-elle pas la quête de la Beauté de l'Être-en-Devenir, de la Nature et de sa plus *belle* expression possible dans les langages qui sont les siens, comme les mathématiques par exemple ?

Le 9 août 2000

Tout mon programme : *Dieu et les arbres !*

Le 12 août 2000

Quoiqu'en pensent tous les « sages », la Nature et la Vie sont exubérantes, c'est-à-dire fantasques, imprévisibles, capricieuses, irrationnelles, délirantes, etc. !

Et elles sont ainsi parce que Dieu Lui-même (l'Être-Un), dont elles ne sont que le reflet et l'expression, est ainsi.

Et puisque la Joie humaine naît de l'harmonie et de la concordance de l'Homme avec la Nature, avec la Vie et avec Dieu, vous savez à présent ce qui vous reste à faire.

Exubérance : surabondance, profusion, prolifération, foisonnement, extravagance, aventure, improvisation, prolixité, prodigalité, etc.

Dans le Réel, il n'y a nul principe d'économie (même si l'on pressent une sorte d'économie de principes).

Au contraire, le Réel est guidé par un principe d'extrémalisation (par l'attraction des extrêmes), par une force qui pousse tout vers son maximum, vers son excès, vers son au-delà de soi.

Après les platoniciens de tous poils qui ont tort du fait qu'il n'y a ni ne peut y avoir ni valeurs, ni principes, ni idées absolues, immuables et universelles, ce sont tous les stoïciens qui ont tort en prêchant, contre la Vie réelle (donc pour la Mort), la tempérance et l'indifférence et l'ataraxie, etc.

Les platoniciens avilissent et assujettissent le monde réel.

Les stoïciens adulent la Mort.

Et puisque l'Occident est fondamentalement chrétien dans ses principes et valeurs, et puisque les valeurs chrétiennes sont essentiellement celles des platoniciens et des stoïciens, on mesure dans quel gouffre d'erreur et d'errance se noie l'Occident qui entraîne à sa traîne (par force ou par séduction) tous les autres peuples du monde.

L'Académie et le Portique assassinent encore le Monde d'aujourd'hui.

Atome (*atomos*) : insécable, « quelque chose d'indestructible, d'éternel, d'indivisible, une monade » (Nietzsche, *Par delà le bien et le mal*).

Il n'existe aucun atome, ni dans la matière, ni dans la vie, ni dans la pensée, ni dans l'être, ni dans le devenir.

L'atome est le paroxysme du platonisme et du « hiérarchisme » qui, à toute fin, cherchent à inventer de l'absolu, du permanent, de l'imputrescible : la brique élémentaire du mécano cosmique à partir de laquelle tout se comprend, tout se construit.

Il n'existe pas d'atomes !

Il n'y a que du flux, du fluide, du continu, de l'impermanent, du putrescible, de l'éphémère, bref : du Vivant !

Il n'y a donc pas de particules élémentaires, ni d'âmes individuelles, ni d'idées pures, ni rien de toutes ces fadaises absolues : fin parallèle du matérialisme (cet idéalisme athée) et du théisme (cet idéalisme dual), fin de tous les idéalismes.

Il n'y a que l'océan infiniment vivant de l'Être-Un qui crée et roule ses vagues dans le devenir.

*

Nietzsche a encore raison lorsqu'il voit dans l'idéalisme (atomisme et hiérarchisme à la fois, paradoxalement, chrétien et matérialiste) le fondement même de l'Occident, de son hégémonie impérialiste, et de sa perte.

La croyance en l'existence de monades absolues, immuables, universelles, éternelles et permanentes, est effectivement fondatrice du paradigme occidental, que ces monades soient nommées Dieu ou l'âme individuelle, ou le Bien, le Vrai, le Beau, le Sacré, ou la Patrie, ou le Peuple, ou la Justice, l'Égalité, ou la Particule élémentaire, ou la Force fondamentale (l'unification des quatre champs gravitationnel, électromagnétique, faible et nucléaire fort) ou tout ce que l'on voudra.

Où donc est la « force » de cet idéalisme ?

Comment une telle erreur a-t-elle pu triompher autant ?

Parce qu'il rassure les faibles et les esclaves !

Il faut être bien fort et bien libre pour assumer l'impermanent et le putrescible et le fluide et l'incertain et le chaotique et toutes les insécurités du Réel.

L'Occident a bâti sa puissance sur la masse et la discipline de ses faibles orgueilleux et de ses esclaves consentants.

Mais tous les systèmes sécuritaires s'effondrent peu à peu (ceux de l'économie, de la morale, du « social », de la religion, de la politique, etc.) et avec eux s'effondrera l'orgueilleux et vain Occident.

Retour au Réel.

Il n'y a que l'océan infiniment vivant de l'Être-Un qui crée et roule ses vagues dans le devenir.

Voilà la voie de l'éveil.

Au-delà de tous les absolus, de toutes les monades, de toutes les valeurs, de toutes les certitudes et de toutes les fictions artificielles des philosophies et des

idéologies vides où l'Occident se vautre, tout endormi, depuis deux mille cinq cents ans, dans la torpeur grecque entre Portique et Académie, entre Jardin et Lycée.

Socrate l'infâme a tué Héraclite le vivant.

Il est temps de tuer Socrate. Pour de bon.

Il y faudra plus qu'un gobelet de ciguë.

Sans Socrate, ni Platon, ni Aristote, donc ni Jésus, ni Paul, donc ni Augustin, ni Thomas d'Aquin, donc ni Kant, ni Leibniz, donc ni Voltaire, ni Rousseau, donc ni Robespierre, ni Comte, donc ni Proudhon, ni Marx, donc ni Staline, ni Hitler, ni Mao.

Il faut tuer les morts.

Il n'y a que l'océan infiniment vivant de l'Être-Un qui crée et roule ses vagues dans le devenir.

C'est étymologiquement et philosophiquement une *superstition* que de croire qu'il pourrait y avoir quelque chose qui *se tient au-dessus* du Réel.

L'idéalisme, sous toutes ses formes, est *superstition*. Par exemple : niaiserie du *cogito ergo sum* de Descartes. Il faudrait dire : il y a pensée consciente ici et maintenant et cette pensée ici et maintenant se donne à elle-même un nom : Je.

Donc « Je » ne pense pas, mais Je est pensé, *ergo NON sum*, donc JE n'est pas. JE est une superstition, et avec lui tout atomisme humain et social, et avec lui tout individualisme, et avec lui tout hiérarchisme, etc.

Il n'y a qu'un flot humain dans le flot cosmique. Comme un courant dans l'océan. Et la pensée-conscience est comme une risée qui anime la surface des flots.

Le 13 août 2000

On n'aime jamais un être pour ce qu'il est (*sait-il lui-même ce qu'il « est », lui le changeant de chaque instant ? comment l'autre le saurait-il, dès lors ?*), mais on peut l'aimer soit pour ce qu'il paraît, soit pour ce qu'il fait.

C'est la différence entre amour-objet et amour-projet.

Cela est vrai des êtres humains comme cela est vrai de Dieu !

Or, *aimer Dieu pour ce qu'il fait* est probablement la meilleure manière pour reformuler l'idée centrale de ce livre : la totale présence à l'instant afin de devenir courant au sein du flot du devenir cosmique.

Mais les deux autres manières d'aimer Dieu sont des impasses définitives.

Aimer Dieu pour ce qu'il est, est une impasse logique puisque l'homme ne saura jamais, par essence ce que Dieu est, ni qui il est : c'est une application immédiate du théorème de Gödel.

Aimer Dieu pour ce qu'il paraît, c'est-à-dire ainsi que le décrivent les dogmes des religions ou les images naïves des Bernadette Soubirous ou des Thérèse de Lisieux ou de tous les esprits dérangés qui confondent mystique et mysticisme, est une impasse spirituelle puisque Dieu n'est pas visible en face de nous, mais invisible au

fond de nous : ce n'est pas Dieu qui a fait l'homme à son image mais ces hommes-là qui représentent Dieu selon la leur.

Aimer Dieu pour ce qu'il fait c'est, autrement dire, adhérer sans réserve au « projet » divin, au processus divin en marche dans le cosmos, c'est s'inscrire totalement dans l'œuvre de création en cours, dans l'œuvre d'épanouissement de l'Être-Un, c'est partager pleinement Son entéléchie et y inscrire sa propre existence à chaque instant.

Et lorsqu'on parle de projet divin, il faut éviter soigneusement le piège du finalisme.

La seule finalité divine est de satisfaire pleinement le Désir divin.

Et le seul Désir divin est de créer tout ce qu'il est possible de créer, d'exploiter toutes les potentialités qu'Il porte en lui, de réaliser son entéléchie, d'accomplir parfaitement son épanouissement selon toutes les voies encore à découvrir.

Dieu est un artiste qui a entrepris une œuvre (Il Se crée), un aventurier qui a entrepris une exploration (exploration de Lui-même) : Il ne sait pas où Il va, Il ne sait pas ce qu'Il sera, mais Il sait qu'Il veut devenir pleinement ce qu'Il est.

Autrement dit, l'Être-Un est comme un arbrisseau issu d'une graine qui est ce qu'elle est, riche d'une infinité de potentialités en germe.

Il ne sait aucunement quel arbre Il deviendra, quelle sera Sa forme, ou Son ampleur, ou le nombre et la force de Ses branches, ou l'arôme de Ses fleurs, ou la saveur de Ses fruits, etc., mais Il sait qu'Il ira au bout de Son épanouissement complet : Il deviendra ce qu'Il est depuis Sa graine.

Et si le principe de ce Désir et de la finalité qui en découle est et reste fixe, leurs modalités évoluent constamment en rapport dialectique permanent avec l'œuvre en voie de réalisation, comme le peintre dont l'*intention* se transforme (*même si le thème global et la structure générale de l'œuvre ne changent guère*) au fil de l'évolution de la toile et de ce qu'elle offre comme opportunités imprévues.

Aussi *aimer Dieu pour ce qu'il fait* c'est s'inscrire totalement au sein de cette alchimie de création, de transformation, d'exploration, de métamorphose de l'Être-Un.

Alchimie, processus sans fin, mouvement créateur, devenir en marche, ici et maintenant, en moi, par moi, avec moi, au travers de moi, en tout, partout, avec tout, au travers de tout.

Art, Beauté, Ordre, c'est en somme atteindre la plénitude.

Plénitude de l'Être.

Plénitude de chaque être.

Plénitude de l'Être par la plénitude de chaque être.

Ainsi, la seule finalité de chaque instant d'existence de tout être local est de se tendre vers la réalisation de sa propre plénitude afin de participer, pleinement, au processus d'épanouissement de l'Être-Un, au processus cosmique d'accomplissement de Sa plénitude à Lui.

Il y a là aussi un processus dialectique entre le global et le local, entre plénitude particulière et plénitude générale. L'une est impossible sans l'autre et réciproquement. C'est le fondement même de l'Alliance entre le divin et l'humain, entre l'Être et les êtres.

Ainsi la seule vraie question est : « qui suis-je ? » Afin de le devenir, afin de consacrer chaque instant à construire peu à peu la plénitude de cet être-en-devenir.

Et cette question « qui suis-je ? » est, elle aussi, un piège abyssal puisque « je » n'a aucun sens, ni aucune réalité.

Si l'on veut bien, provisoirement, appeler « carence » l'écart qui sépare l'état actuel d'un être d'avec son état de plénitude, alors il faudrait reformuler la question de base en disant : Quelle est la carence qui est perçue ici et maintenant par le fragment de conscience qui pense cet ici-et-maintenant et lui donne « je » pour nom ?

Voilà bien la notion centrale : *carence*.

Créer, c'est bien combler une carence.

L'Art, c'est bien créer.

La Beauté ou l'Ordre, c'est bien l'aboutissement de l'Art, c'est bien la Plénitude, c'est donc bien l'absence de carence, la disparition de toute carence.

Créer, c'est bien combler la distance qui sépare l'actuel du plein, c'est remplir l'écart entre incomplétude et plénitude.

Et tout d'abord, au grand commencement, prendre conscience de ces carences et désirer la plénitude lointaine, et désirer le mouvement, le changement, la quête, l'aventure vers cette plénitude entrevue, devinée, espérée.

Devenir nomade à soi-même. Partir. Sortir.

C'est le □□ biblique, l'injonction unique et permanente faite à l'humain, à Adam (sors du jardin d'Eden), à Noa'h (sors de l'arche), à Abraham (sors de la maison de ton père) et à Moshé (sors du pays d'esclavage).

Se libérer. S'affranchir.

Et pour devenir nomade à soi et au monde, il faut rompre les amarres et quitter le confort douillet des sécurités vulgaires, grégaires, sédentaires.

Franchir le seuil pour s'affranchir tout seul.

Partir d'abord.

Pour ailleurs, pour n'importe où.

Il sera bien temps, une fois en route, de *s'orienter*.

De se tourner vers l'Orient et de se défaire de l'Occident.

De découvrir les carences et d'y conformer sa quête de tous les instants.

Toute carence est un manque, un écart, une distance.

Elle devient un besoin, une aspiration, un désir.

Chercher ses désirs profonds, n'est-ce pas, dès lors, découvrir ses carences et, par symétrie, sa propre plénitude potentielle ?

Il serait dès lors bien confortable d'affirmer que le chemin de la plénitude est celui de la satisfaction de tous les désirs.

Mais là encore un insidieux piège s'ouvre béant, car ce ne serait pas distinguer le désir au sens mystique et profond du terme, d'avec le caprice qui n'est qu'un vil appel du bas, sans lien avec le Désir divin source unique de toute Joie authentique.

Le chemin de la plénitude passe par la satisfaction des désirs authentiques et nobles.

Authentiques parce qu'exprimant les potentialités de la graine qui nous fonde.

Nobles parce qu'en harmonie avec le Désir divin qui meut le grand flot cosmique.

Il ne s'agit donc ni d'épicurisme (jouir, certes, mais cultiver la frugalité puisque l'ataraxie est le but suprême, l'épicurisme est le frère matérialiste du stoïcisme), ni d'hédonisme où aucune distinction n'est faite entre Joie et plaisirs, entre Désir et caprices.

Le 14 août 2000

Il me faut brûler toutes les idoles. Toutes mes idoles. Mais quelles sont-elles, mes idoles honnies ? Où se cachent-elles ? Quel est leur visage ? Où les débusquer ? Les idoles, c'est ce à quoi l'on croit. A quoi crois-je ?

Je ne crois pas en l'homme, ni en ses valeurs : je ne crois ni à la justice, ni à l'égalité, ni à l'amour, ni à la civilisation (laquelle ?), ni à la morale, ni à la patrie (laquelle ?), ni à l'héroïsme, ni à l'abnégation, ni au sacrifice, ni à la charité, ni à la gloire, ni à la notoriété.

Je ne crois pas en Dieu (au sens classique), ni en tous les colifichets spirituels dont se gave l'Occident : je ne crois ni en la dualité esprit/matière, ni en l'immortalité de l'âme individuelle, ni en la rétribution *post-mortem*, ni au Paradis, ni à l'Enfer (hors ceux que l'homme invente sur cette Terre par ses violences, ses barbaries et son immense bêtise), ni à la vertu de la prière (au sens d'oraison mécanique ou de quémande du terme), ni aux miracles, ni au surnaturel, ni à aucune forme de déterminisme (astrologie, mancies, interventions divines dans le cours de l'histoire et dans le monde, prédestination, destin, etc.).

Je ne crois ni en la science, ni en la raison, ni en la logique (laquelle ?), ni en la philosophie (au sens rationnel et raisonneur du terme), ni en la vertu civilisationnelle ou salvatrice des technologies (même si certaines sont indéniablement utiles), ni en la Vérité, ni au Bien et au Mal, ni en aucun idéal (il n'y a pas d'idée pure au sens de Platon, il n'y a aucun absolu : tout concept, toute valeur, toute idée est invention humaine, extrapolation bancale et provisoire des

perceptions des sens au travers de la grille de lecture partielle et partielle qu'imposent les processus neurobiologiques).

Je ne crois pas en la société : je ne crois en aucune idéologie sociale ou politique, ni en aucun système politique, ni en aucune hiérarchie, ni en aucune autorité, ni en aucune légitimité intrinsèque de quelque pouvoir que ce soit, ni à aucune forme de droit qu'il soit naturel ou pas, ni aux « droits de l'homme », ni aux « droits des peuples à disposer d'eux-mêmes », ni à toutes ces fadaïses hypocrites destinées à légitimer la domination de certains (les plus forts, les plus menteurs, les plus rusés, les plus populaires — démocratie — , etc.) ; je ne crois ni à l'élite, ni à la masse ; je ne crois ni aux utopies, ni aux nostalgies, ni à aucun des mythes dont on berce les gens pour mieux les manipuler ; je ne crois ni aux lendemains qui chantent, ni au progrès par la civilisation, ni au paradis perdu.

Je ne crois ni au succès, ni à la réussite, ni à la richesse, ni au luxe, ni à l'argent, ni à aucune forme d'avoir (au sens d'accumulation et de possession), ni à aucune forme d'économisme, ni au pouvoir, ni à la renommée, ni à la reconnaissance qu'elle soit populaire ou élitaire.

Je ne crois même pas en moi (au « moi »), ni à quelque « Je » que ce soit.

Ce qui reste, ce sont mes idoles, donc mes esclavages.

*

Mes idoles : Liberté et Joie.

Toutes les libertés authentiques et nobles.

Toutes les joies authentiques et nobles.

Celles de la beauté et de l'ordre, celle de l'amour, celles de la nature et de la vie, celles de la création, de la pensée et de la spiritualité, celles de l'ivresse, de toutes les ivresses, de toutes les extases, de toutes les illuminations.

Mais sont-ce réellement des idoles ? La joie et la liberté peuvent-elles être sources d'esclavage ?

Ne sont-elles pas plutôt des moteurs ? Des antidotes à tous les esclavages ?

Si tel est le cas, il ne me reste donc pas d'idoles, donc pas d'esclavages. Seulement quelques reliefs d'auto-culpabilisation face au « devoir » auquel je ne crois plus, mais qui m'a été si profondément inculqué qu'il en demeure parfois actif : le devoir de justifier de ce que l'on fait ou ne fait pas.

Ce que je fais.

Ce que les autres croient que je fais.

Ce que je voudrais faire.

Ce que les autres voudraient que je fasse (ce que je devrais faire).

Ce trèfle à quatre feuilles est au cœur de toute existence humaine : ses folioles engendrent la souffrance lorsqu'ils divergent sinon ils engendrent la joie.

Il est clair que je ne fais pas et que je ne voudrais pas faire ce que les autres croient que je fais et/ou ce qu'ils voudraient que je fasse : de là mes vagues effluves épisodiques de culpabilité.

Problème non encore résolu : il forme encore souvent écran entre l'instant présent et moi.

Non pas savoir intellectuellement, mais assumer pratiquement le fait simple que *je ne DOIS RIEN faire !*

Sagesse du Wu-Wei, du non-agir taoïste.

Je fais ou je ne fais pas, mais je ne DOIS rien faire.

Je peux tout faire, mais je ne dois rien faire.

Tuer le devoir.

Tuer le sens du devoir.

Tuer le verbe « devoir ».

On peut même effacer le verbe « faire » : *Je ne DOIS RIEN.*

Je ne dois rien à personne.

Ni devoir, ni dette.

«*Non debeo nihil* » : le verbe latin possède les deux sens.

Voilà, en fait, ma vraie dernière idole : le sens du devoir.

Brûle-la bien vite.

Je n'ai — personne n'a — d'obligation envers les autres ou Dieu ou le monde, ni même envers soi-même.

Seulement *un libre flot vers toujours plus de joie.*

Un flot libre en harmonie avec le flot cosmique et donc aussi avec les autres flots qui en participent.

Le 20 août 2000

L'erreur analytique : croire que l'Être se *compose* de matière ou d'énergie, de vie et de conscience, etc.

L'erreur réductionniste : croire que ces différentes *modalités* de l'Être procèdent toute d'une seule qui les fonde : matière pour les matérialistes, esprit pour les spiritualistes, idée pour les idéalistes, vie pour les hylozoïstes, etc.

L'erreur déterministe : croire que ces différents processus sont régis par des *lois* qui leur préexistent, lois absolues auxquelles tout doit obéir, alors que ces lois ne sont que l'expression de modalités particulièrement efficaces et donc plus régulièrement usitées par l'Être dans son autopoïèse.

La combinaison de ces trois erreurs donne une énormité : le rationalisme et son âme damnée, le mécanisme. C'est cela le paradigme fondateur de l'Occident.

Réparer ces erreurs monstrueuses.

L'Être est Un, essentiellement et existentiellement.

La matière (c'est-à-dire l'énergie), la vie, la conscience, etc., ne sont que des étiquettes inventées et apposées par l'homme sur des modalités processorales que ses sens lui indiquent sans qu'elles aient quoi que ce soit de plus réel ou de plus fondamental ou de plus « pur » que quoique ce soit d'autre.

Ces modalités particulières — parmi bien d'autres que l'homme ne perçoit pas — ne procèdent pas linéairement ou historiquement ou hiérarchiquement les unes des autres ; aucune n'est première, toutes sont concomitantes et complémentaires.

Dès son origine (dans le temps si cela a un sens, dans son être profond, dans son essence essentielle, dans son noyau central si cela en a plus), l'Être est *à la fois* énergie, vie et conscience.

L'énergie devient vie ou conscience comme la conscience devient énergie ou vie et comme la vie devient énergie ou conscience.

Non-linéarité essentielle de l'Être.

L'Être est une fractale explosive qui se construit à partir de trois points que l'homme nomme énergie, vie et conscience. Chacun de ces trois points est essentiel, mais relatif, il pourrait porter bien d'autres noms.

L'essentiel n'est pas là ; l'essentiel est qu'il faut au minimum trois points de départ pour construire une telle fractale (comme il faut un triangle de base pour développer une courbe de Koch).

L'Unité essentielle et existentielle devient Trinité fonctionnelle.

Sans triade, point de mouvement, donc point d'évolution, point de temps, point de projet, point de devenir.

Cette triade pourrait aussi être Désir, Vide et Création.

Désir serait équivalent à Conscience.

Vide à Énergie.

Création à Vie.

Ou encore : Substance, Forme, Transformation.

Ou mieux : Fluide, Vague, Pulsation.

Des milliards d'autres triades pourraient ainsi être inventées. Elles n'en seraient pas moins humaines, témoins de l'ignorance et de l'infirmité humaines.

Les mots, les noms n'ont ni valeur ni importance.

Seul le nombre trois est essentiel.

Une suite de Fibonacci nécessite trois éléments : deux nombres et l'opération.

Une spirale (ou une ogive ou un cercle) ne peut se construire qu'à partir de trois points non alignés.

Le développement d'une fractale requiert trois données : un germe (ou motif), un opérateur, un rythme.

Un est la clé de l'Être.

Trois est la clé du Devenir.
Numérologie, guématria.

Le 22 août 2000

Créer.

C'est créer de l'ordre, c'est créer de la beauté. C'est en somme et très fondamentalement créer des relations, établir des ponts (des structures dans l'espace, des processus dans le temps). C'est donc cette notion de relation qui serait centrale. C'est elle qu'il faut creuser.

Relations : éphémères ou durables, uniques ou récurrentes, simples ou complexes, stables ou variables.

Qu'est-ce qu'une relation ? Répondre à cette question, c'est répondre tout d'un coup à toutes les problématiques des échanges, des forces à distances, des sympathies et complémentarités, de l'économie des offres et des demandes, des surplus et des besoins, des synergies, symbioses et autres commensalités, des harmonies et des contrastes, des harmoniques et des résonances, etc ; c'est encore trouver la clé de la relation présence-dans-l'instant, de la relation entre le Je et l'Un dans l'ici et maintenant.

Et il faut dépasser les catégories classiques, notamment et surtout celle de la « relation » de cause à effet qui oublie, par souci analytique et réductionniste, que chaque événement a des infinités de « causes » et aura des infinités d'« effets », qui oublie que tout ici et maintenant n'est que l'expression locale de tous les ailleurs-et-autrefois (principe de Mach), que tout est cause de tout et effet de tout, que tout influe tout et est influé par tout, en tous lieux et à tout moment.

Il n'y a pas de relation de cause à effet, il y a seulement parfois des corrélations qui semblent moins noyées que les autres dans le magma des influences infinies : il ne s'agit là, en somme, que de pondérations relatives.

Relation... Pour qu'il y ait relation, il faut qu'il y ait entités entre lesquelles cette relation va s'établir.

La notion de relation procède donc d'une vision analytique et est incompatible avec une approche strictement moniste.

Plus précisément, une telle approche refusant toute existence réelle à quelque entité distincte que ce soit, implique que tout n'est que relation, *connexion de proche en proche avec tout* : chaque nœud de ce tout-un, chaque « être » que les sens de l'homme croient y discerner, n'est en fait qu'accumulation particulière et locale de relations.

C'est la nature de cette accumulation qui donne à l'être considéré sa forme propre.

Le 23 août 2000

(Suite d'hier)

« *Connexion* » est une notion beaucoup plus pertinente que « *relation* ».

Puisque tout n'est que relation, puisque tout est essentiellement et perpétuellement en relation avec tout, alors le problème n'est plus la relation, mais bien la conscience active, profonde, pleine et totale de la connexion de MA conscience avec le Tout-Un.

Le problème est de devenir connecté pleinement avec le Tout-Un dans chaque instant présent

Pour rappel, l'Être-Un est comme un arbre dont la seule couche vivante est l'aubier et dont le bois qui en assure la solidité et la structure, n'est que l'accumulation des aubiers passés et morts.

Par parenthèse, le bois est formé des cellules cellulosiques emplies de lignine qui n'est autre que l'« excrément » accumulé et recyclé des cellules lorsqu'elles étaient vivantes.

La culture des hommes fait de même : elle accumule les productions du passé faute de pouvoir saisir l'insaisissable : l'acte créateur qui les produit et qui seul est essentiel.

Connexion... Connexion en surface dans la couche périphérique et vivante de l'Être-Un : connexion horizontale. Connexion en profondeur avec les couches accumulées par le passé : connexion verticale.

Il y a conscience ici et maintenant parce qu'au sein de cette zone nommée « ici », le niveau de complexité atteint par la forme de l'être-en-devenir est tel que le processus « conscience » peut y émerger. Il y a un effet de seuil : en deçà de ce seuil, le niveau de complexité est insuffisant et le processus « conscience » ne peut s'enclencher.

L'échelle de complexité est, elle aussi, quantique.

L'Être-Un évolue donc de l'inconscience vers la Conscience : il se crée de la conscience par émergence (*par émanation diraient les kabbalistes*).

Le cerveau humain est un tel nœud de complexité, au-delà du seuil de conscience.

Il y a probablement plusieurs niveaux de conscience, donc plusieurs seuils d'émergence.

Conscience d'être qui est conscience végétale.

Conscience de soi qui est conscience animale (*et l'immense majorité des hommes n'est, en ce sens, et dans beaucoup d'autres, qu'animale*).

Conscience de la connexion horizontale qui est compassion.

Conscience de la connexion verticale qui est filiation.

Conscience de la connexion totale qui est extase.

Étendre ma conscience à tout ce qui est inconscient autour de moi et lui *donner* de la conscience en prenant profondément conscience de lui, sur les différents niveaux d'échelle, de la super-corde à l'amas de galaxies.

Entrer en résonance avec les autres consciences qui me sont proches, et de proche en proche me propager comme se propage une forêt bien au-delà de chaque arbre. Sortir de l'arbre « Je » et devenir forêt de conscience.

Voilà pour la connexion horizontale, celle de la compassion (*pour emprunter ce terme au bouddhisme*).

Creuser ma conscience de l'ici et maintenant jusqu'à toucher *ce qui la porte*.

Quitter la surface des vagues et entrer dans la substance de l'Être-Un ; quitter l'aubier et entrer dans le bois, dans les ténèbres et le silence du bois.

Et me connecter avec le processus de croissance de l'Être-Un au travers de ses couches accumulées.

Voilà pour la conscience verticale, celle de la filiation (*qui n'est pas, tant s'en faut, la relation classique de cause à effet, on l'a bien vu, mais bien l'expression d'un processus global et intégré d'évolution créative*).

Cette notion de filiation exprime en quelque sorte le tracé du flux cosmique de l'Être-Un, la trace de son autopoïèse, tangible en deçà de l'instant-présent.

Un peu comme une coupe géologique montre les strates successives, leur influences réciproques, leur accumulation ainsi que les glissements et cataclysmes qui les ont travaillées.

Entrer en connexion...

En ce qui concerne la connexion horizontale : par tous les sens, d'abord (mais y a-t-il d'autres moyens immédiats ?). *Tous* les sens, pas seulement les cinq sens classiques, aussi l'intuition c'est-à-dire la résonance, la vibration, les « antennes ».

Réapprendre à toucher, à sentir, à goûter, à voir et à entendre.

Réapprendre à faire confiance à son intuition, et à écouter ses messages.

Oublier les mots, les concepts, les théories, les idées, les modèles.

Entrer en contact réel avec le réel.

Non plus penser « site », mais devenir en conscience ce site-là, ici et maintenant.

Faire de ce site-là un mandala et s'y enfoncer, s'ouvrir totalement à lui, sans mot, sans pensée rationnelle ou conceptuelle, sans scalpel analytique (*surtout ne pas le « voir » comme un ensemble d'arbres, de maisons et de roches, mais le « connaître » comme un tout réel, présent, global, total*).

Simplement prendre conscience de lui, intensément, et ainsi lui *donner* conscience, en faire un lieu *de* conscience, un lieu « où souffle l'esprit ».

Et en l'intégrant à soi, s'intégrer à lui et élargir ainsi horizontalement la conscience présente ici et maintenant.

Parallèlement, l'autre, cet autre conscience (quel qu'en soit le niveau) qui est là toute proche, est accessible à « *ma* » conscience par les mêmes voies des sens et de l'intuition qui, alors, deviennent contact, connivence, tendresse, complicité jusqu'à former une égrégore fraternelle bien au-delà des individualités apparentes.

Mais à l'inverse du site, l'autre, lui aussi, possède une conscience qu'il peut ouvrir ou fermer. S'il désire la garder fermée, la connexion ne peut évidemment s'établir de façon durable et active ; elle restera unilatérale, donc stérile.

C'est le cas de loin le plus fréquent : l'homme-animal est ainsi fait qu'il naît plein de méfiances et de peurs qui lui font prendre la forme d'une boule fermée, repliée sur elle-même, déconnectée de la réalité du monde réel. L'homme est un animal autiste, schizophrène.

L'homme devrait apprendre à devenir arbre, à se déplier, à se déployer et à s'offrir aux vents et aux lumières et aux pluies de l'Être-Un.

La foi que l'on aura ou pas en l'homme, déterminera le niveau de compassion et de connexion que l'on souhaite atteindre avec les êtres humains (*ou plutôt avec ces hommes-animaux dont certains sont peut-être en train de devenir un peu moins inhumains et un peu plus humains*).

Voilà pour la connexion horizontale avec le monde et avec les hommes.

Reste la connexion verticale avec le flux de l'Être, avec sa filiation, avec son autopoïèse.

C'est la plus difficile. C'est la voie de l'Art et de la Science authentiques (*la science authentique est un des beaux Arts : elle crée des images, souvent dans l'élégant langage mathématique, et tente d'y exprimer une perception, une vision de l'Être et de son Devenir*), c'est la voie de la *Connaissance*, au sens initiatique et ésotérique du mot.

C'est aussi la voie de la connexion avec l'au-delà, avec l'au-delà de l'ici-et-maintenant au cœur même de l'ici-et-maintenant.

Chaque ici-et-maintenant, par un effet hologrammique, contient le reflet de tous les ailleurs et de tous les autrefois : ils s'y répercutent, ils y *vivent*.

La vie vivante ici-et-maintenant n'est que le prolongement de la Vie de tout depuis toujours. Ainsi tous les ailleurs et tous les autrefois vivent totalement dans la vie ici-et-maintenant.

Et d'instant en instant, la Vie et l'Être-Un continuent perpétuellement de s'y créer, ici et maintenant, au travers de ce porteur que la conscience d'ici-et-maintenant appelle « moi ».

L'Être-Un est un processus, il est un arbre qui croît et vit et se déploie.

Le 25 août 2000

Les morts sont les excréments de la Vie.

Le cadavre de Newton n'est rien (sauf dans le chef de quelques idolâtres et fétichistes). Ce qui importe, ce n'est pas la personne de Newton, mais ce qu'elle a créé. Ce que Newton a créé, même faux, continue d'interpeller, d'interroger.

La personne Newton n'est rien. Le processus Newton est fabuleux.

Et l'on peut, ci-dessus remplacer le nom de Newton par le nom de tous les grands (et même des « petits », des inconnus) mystiques, artistes, chercheurs,

créateurs dont les créations ont nourri, nourrissent ou nourriront le processus de Vie, c'est-à-dire le processus de dématérialisation/réalisation de l'Être-Un.

C'est l'acte qui fait l'homme. Sans l'acte créateur qui le nourrit et le justifie, l'homme n'est rien, il n'est qu'un parasite prédateur et barbare qui pollue et détruit la Terre et la Vie.

Ceux qui ne créent rien, qui ne construisent rien, qui n'engendrent rien (à part des gosses orgueilleux et vides, à leur image !), ceux-là sont des cadavres, des charognes sans le moindre intérêt. Pas la peine de les tuer, ils sont déjà morts.

Chaque homme se doit de justifier sa vie. La vie a un prix : il faut créer et ainsi apporter sa contribution à l'œuvre cosmique. Celui qui ne crée pas (c'est l'immense majorité) est en dette : c'est cela que les moralistes, sans s'en rendre compte, appellent « faire le mal ».

Le Talmud dit que le monde ne survit que parce qu'il existe au sein de l'infecte humanité, dix Justes.

Il suffit de remplacer « Justes » par « Créateurs », et le compte est bon : être juste, c'est d'abord payer ses dettes, et beaucoup ne savent même pas qu'ils ont une dette et que la vie n'est pas vaine, donc pas gratuite.

Vivre, c'est d'abord être en dette...

Y a-t-il encore dix Justes aujourd'hui ?

Le 26 août 2000

Qu'est-ce que la peur ? C'est cet écran intérieur qui trouble l'esprit et l'empêche de vivre l'instant présent, obnubilé qu'il est par un fantasme, par quelque chose qui n'existe pas, mais qui pourrait se produire. La peur est toujours peur par rapport à un événement ou un processus imaginés sinon imaginaires.

Mais au fond d'où vient la peur ? D'où vient ce jeu de la projection et de l'angoisse ?

Au cœur de la peur, il y a la notion de danger, de risque. Pas seulement physique ou matériel, mais aussi affectif, intellectuel ou spirituel. Risque. Danger.

Pour tuer la peur, il faut apprendre à évaluer le danger ou le risque : qu'elle est sa probabilité réelle ? quel est son enjeu réel ? Évaluer un danger ou un risque, c'est multiplier l'un par l'autre sa probabilité réelle et son enjeu réel. Si la probabilité est nulle (c'est donc du fantasme pur), le risque est nul. Si l'enjeu est nul (détachement total), le danger est toujours nul.

Prendre des mesures ou des précautions, c'est diminuer la probabilité. Faire un effort de détachement, c'est diminuer l'enjeu. La conjugaison des deux diminue exponentiellement la peur et rend l'esprit plus disponible pour la conscience et la présence dans l'instant.

Une large majorité de nos peurs est pur fantasme ou manque de détachement.

Le 30 août 2000

Pourquoi cueillir une fleur ?

Parce qu'elle est belle. Certes, mais en ne la cueillant pas, elle le restera bien davantage et elle sera admirée par bien plus de monde que lorsqu'elle sera en train de faner dans un vase sur un coin de la cheminée où on ne le regardera plus.

Alors pourquoi cueillir la fleur ? Pourquoi sa beauté incite-t-elle la main de l'enfant à l'arracher à la vie et à la condamner à mort, sous le touchant mais absurde prétexte de l'offrir à Maman que l'on aime tant ?

Pourquoi cueillir la fleur ?

Par besoin d'appropriation !

L'homme est ainsi fait qu'il veut toujours s'approprier la beauté, quitte à la vouer, ce faisant, à une irréremédiable destruction ou à d'irréversibles dégradations.

S'approprier, prendre et garder pour soi.

Au-delà de son rôle biologique lié à la reproduction, la fleur est un don gratuit de la nature.

C'est cette gratuité qui occulte la perversité de l'acte d'appropriation.

Puisque c'est gratuit, cela ne coûte rien à personne de détruire : cela ne coûte rien à personne, mais cela lèse tout le monde. La fleur cueillie n'est plus visible par tous, alors qu'elle l'était lorsqu'elle croissait au bord du chemin.

La cueillir gratuitement, c'est la voler, la voler à la nature, à l'admiration du quidam qui passe, à la plante qu'elle était censée reproduire, etc.

De même, parce qu'ils sont des dons gratuits de la nature, l'homme continue de détruire l'eau, l'air, les grandes forêts et la vaste mais fragile vie marine.

L'homo economicus a horreur de la gratuité ; il n'a qu'une hâte, transformer le gratuit en marchandise, s'approprier le gratuit de tous pour le vendre à quelques-uns.

L'homme est un prédateur, soit ! Mais un prédateur, surtout s'il se prétend intelligent, ne scie jamais la branche de sa propre prédation. Son prélèvement doit toujours rester minimal.

L'homme, lui, ne supporte pas de ne pas s'approprier le gratuit, même s'il n'en a rien à faire, même si, ce faisant, il tue et détruit et appauvrit tout.

Les technologies actuelles permettraient de cultiver tous les végétaux et d'élever tous les animaux nécessaires à l'alimentation ou à l'activité (bois) humaines. Pourquoi, dès lors, s'obstiner à prélever dans la nature ?

Pourquoi la chasse ? Pourquoi la pêche ? Pourquoi la déforestation massive et criminelle ? Pourquoi la cueillette des fleurs sauvages ?

Pourquoi ce crétinisme à grande échelle ?

Pour le plaisir de s'approprier le gratuit !

Proudhon criait « la propriété c'est le vol ! »

Je nuancerais en disant : s'approprier le gratuit, c'est voler tout le monde.

Tout le mal vient de ce que l'homme ne se considère pas DANS la nature, mais FACE à la nature.

Et c'est ici que je rejoins la quête de ce livre et le thème de l'unification dans l'Être-Un.

Alors que le « sauvage », lui, sait combien il est *dans* la nature et combien sa survie dépend de sa manière discrète et frugale de s'y comporter, l'homme dit « civilisé » par une curieuse perversion de l'esprit, se croit hors de la nature, il croit que la civilisation l'a sorti de la nature.

Il vit dans une dualité fondamentale : d'un côté, l'homme, de l'autre le monde.

Il vit sa vie dialectiquement : dialectique entre le Je et le Cela.

Cela, c'est tout ce qui n'est pas lui, c'est ce réservoir que l'on a longtemps cru infini et inépuisable dans lequel il suffit de prendre ce que l'on veut, pour le simple plaisir de prendre et de s'approprier.

Il n'est nullement question de prôner un quelconque et massif « retour à la nature », ce serait à la fois absurde et criminel tant pour l'homme qui est devenu incapable d'y survivre, que pour la nature qui ne pourrait pas nourrir cette horde affamée.

Il s'agit plutôt reprendre sa juste place, de prendre conscience que la dualité homme/nature (comme toute dualité) est factice, que l'Être, que le monde, que la Vie, que tout est Un.

Mutuler la nature, c'est aussi mutuler l'homme, inéluctablement.

L'homme contemporain commence à s'en rendre compte, à ses dépens : deux siècles de pillage infernal se paieront très cher, et comptant !

Est-ce un hasard si ces deux siècles de saccage sont aussi deux siècles matérialistes et laïques, deux siècles de désacralisation de l'existence et de « mécanicisation » forcenée du travail, de l'économie et de tous les modèles culturels et cognitifs ?

Décidément, où que l'on regarde, on ne peut que déplorer ces XIX^e et XX^e siècles infects dont l'Occident a fait « cadeau » au monde.

Ils sont nés avec les « révolutions » américaines et françaises, mais leurs sources profondes sont ailleurs.

Au mieux, ces deux siècles épouvantables ont été un mal nécessaire pour passer le cap et franchir le seuil d'un nouveau mode d'humanité ; au pire, ils ont sonné le glas du monde humain et l'ont condamné à mort.

Où plongent donc les racines de ces deux siècles dégoûtants ?

Répondre à cette question est important car, connaître ces racines, ce serait aussi connaître les racines de cette propension à l'appropriation absurde et de cette stupide schizophrénie qui fait croire à l'homme qu'il est extérieur et, donc, étranger à la nature.

La grande question est de savoir si ces maladies existentielles sont naturelles ou culturelles, c'est-à-dire si leur origine est au fond de la *nature* de l'homme (donc inéluctables), ou si elle est à chercher dans les idées et modèles qu'il a inventés et exploités (donc théoriquement réversibles).

Je n'ai guère de réponse. Mais je suis pessimiste, ma misanthropie, probablement.

Ce que je sais, par contre, c'est que l'apparition de ces maladies humaines infâmes correspond clairement aux lieux et aux époques où les hommes ont commencé à se croire les maîtres de la vie et du monde, et ont renié tous les dieux.

Ce mouvement est-il *naturel* et inéluctable, ou *culturel* et réversible, je n'en sais rien. Ce que je sais, par contre, c'est que l'homme a besoin d'un maître au-dessus de lui qui le ramène à plus d'humilité et de respect, qui le remette à sa juste place dans l'évolution et la dynamique cosmiques.

Car, il m'apparaît clairement que les racines dont on parlait plus haut sont une et ont pour nom : *orgueil*.

Incommensurable orgueil de cet homme dédivinisé qui s'érige, sur son propre piédestal, en maître de l'univers, alors qu'il n'est qu'un minuscule rejeton de la Vie parmi des milliards d'autres, peut-être moins « intelligents », mais certainement moins cons.

Comment combattre cette arrogance ignorante et imbécile ?

Comment éradiquer cet orgueil prétentieux et stupide ?

Comment réapprendre l'humilité et le respect ?

Comment réintégrer, à sa juste place, le processus et l'évolution cosmiques de l'Être-Un ?

L'homme occidental, surtout, mais l'homme, en général, est mu, comme tout ce qui vit, par un désir d'occuper un maximum d'espace et de temps. Mais, plus que tout vivant, ce désir, chez lui, a atteint une hypertrophie monstrueuse.

« Occuper » devient, chez lui, « conquérir », « accaparer » et « s'approprier ».

Les arbres aussi croissent, ensemencent et se propagent, mais au bénéfice des autres espèces vivantes, et non à leur détriment.

Au fond, cet orgueil et cette arrogance se résume à la thèse centrale de tout « humanisme » : l'homme est le but et la mesure de toutes choses.

Anthropocentrisme délirant !

Tout est là. Ce qu'il faut combattre absolument, ce sont toutes les formes d'humanisme ou d'anthropocentrisme. *Non, ce n'est pas l'homme qui est la finalité et la mesure de toutes choses, c'est l'Être-Un et lui seul, et l'homme, là-dedans, n'a qu'un rôle d'instrument, d'ustensile, de support, de porteur de pensée et de conscience, et il est prié de le remplir bien sous peine de disparaître pour cause d'incompétence et de nuisance au projet divin.*

L'humanisme, voilà l'ennemi de l'humanité ! Humanisme : « position philosophique qui met l'homme et les valeurs humaines au-dessus des autres valeurs » (*Petit Larousse*).

Quelle arrogance ! Quel orgueil ! Quelle fatuité ! Quel nombrilisme ! Quel narcissisme ! Quel anthropocentrisme ! Quel égoïsme ! Quel égotisme ! Quel égocentrisme !

Un tel délire chez un seul individu serait considéré comme psychopathologique : seul un fou furieux pourrait dire : « Moi et MES valeurs sommes au-dessus des autres valeurs ! » Hitler ou Staline ou Mao n'auraient probablement pas mieux dit.

Mais lorsque ce délire est porté par presque toute l'humanité, il devient vertu et valeur suprêmes !

L'homme a pris la place de dieu, du moins dans sa propre tête. Et comme le monde réel lui donne tort, et lui rappelle à chaque instant combien il est fragile et dépendant, l'homme a rejeté la nature, s'en est désolidarisé, en est sorti pour aller vivre son délire, ses fantasmes et sa folie, replié sur lui-même, comme un enfant autiste qui refuse le monde et s'enferme dans son propre silence.

Tout ce l'on vient de lire n'est qu'une tentative pour vaincre cet autisme et pour rétablir la connexion entre l'homme, d'une part, et la nature, le monde, la Vie, le cosmos, et l'Être-Un, d'autre part.

Œuvre de réintégration de l'homme dans l'Un.

Œuvre de réunification de la Vie sous toutes ses formes y compris humaine.

Œuvre de redivinisation du monde et du cosmos.

Œuvre de remplacement de l'homme à sa juste place au sein du projet divin ou cosmique, comme on voudra, en tout cas dans une finalité globale infiniment au-delà de l'homme et de son ego.

Œuvre de remise en perspective de l'être humain au sein de l'Être tout court.

Remplacer l'anthropocentrisme humaniste et égotique par un « ontocentrisme », un « cosmocentrisme » ou, même, un « théocentrisme » moniste.

Telle est la gageure fondamentale de ce troisième millénaire naissant.

Faute de l'entreprendre sans tarder, l'humanité se condamne à mort !

L'humanité d'aujourd'hui est exactement dans la même situation que l'homme quelques instants avant que YHWH ne déclenche le Déluge mythique dont seuls Noa'h et sa famille sortiront vivants.

Sans sombrer dans un quelconque catastrophisme ou millénarisme de mauvais aloi, je m'attends à une manière de « déluge » qui, au mieux, fera le grand nettoyage sur Terre, ou qui, au pire, abandonnera la Terre à la destruction afin que la Vie recommence mieux ailleurs.

Et s'il doit y avoir une Arche, ce sera celle d'une culture de l'humilité et du respect de la Vie, une culture de resacralisation du monde et de redivinisation du cosmos et de l'Être-Un, une culture de réintégration de l'homme dans le flux cosmique en général et dans la nature en particulier, une culture radicalement anti-humaniste.

Une culture où l'on ne cueillera plus les fleurs.

Et on ne les cueillera plus tout simplement parce que c'est idiot et barbare, parce que toute mutilation à l'autre, quel qu'il soit, est mutilation à soi !

Le 3 septembre 2000

Irréversiblement, je ne crois plus à aucune des valeurs fondatrices de l'Occident : rationalité, progrès, science, patrie, institutions, droits, argent, rareté, vertu, hiérarchie, conquête, luxe, ludisme, spectacle, hédonisme, socialité, dualisme, matérialisme, idéalisme, violence.

Je ne souhaite pas rejeter l'Occident : ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

Mais je veux *dépasser* l'Occident comme une étape qui n'a que trop duré !

*

Avec Platon, le christianisme, donc l'Occident, a placé le sacré (l'idéal) dans un monde imaginaire extérieur au monde, dans un « autre monde » divin ou spirituel, dans un « au-delà ».

Ce faisant, il a profané (c'est-à-dire désacralisé, donc avili et méprisé, voire haï) et, donc, profané la réalité, l'univers, la nature et la vie.

*

L'humanité est la plus jeune des espèces vivantes sur Terre ; elle en est la plus puissante, mais aussi la plus immature comme ces enfants ou adolescents pleins de forces qui friment, qui fracassent et salissent tout, pour se prouver à eux-mêmes combien ils sont importants, combien ils existent malgré leur vide, pour se rassurer face à l'inconnu et au mystère de l'Être.

Le 7 septembre 2000

A l'instinct de conquête (animal et agressif) de Nietzsche, il faut substituer le désir de prolifération (végétal et pacifique).

Proliférer.

Proliférer dans l'espace et dans le temps, dans l'espace des formes.

Dans l'espace par le mouvement et l'essaimage.

Dans le temps par la survie et l'ensemencement.

Dans l'espace des formes par la complexification et l'innovation.

Arborescence. Arbre en essence. Essentiellement arbre.

Proliférer.

De *proles* : « descendance », et de *ferre* : « porter ».

Porter descendance.

Être fécond.

Créer.

« Se reproduire en grand nombre, en parlant d'organismes vivants.

Se multiplier, foisonner. »

Prolifique.

Prolixe, le trop est l'ennemi du bien.

Descendance en chair et en sang.

Descendance en œuvres et en idées.

Descendance en cascades d'effets et en disciples.

Descendance en paroles et en écrits.

Ensemencement.

Dissémination.

Bouturage et marcottage.

Greffes.

Semis.

Graine.

Quelle(s) graine(s) ?

Humus, Homo,

Adamah, Adam.

L'homme : le glèbeux issu de la glèbe. (André Chouraqui)

Serre fermée ou pleine terre ouverte ?

Elitaire ou populaire ?

Germer soi-même, d'abord,

Et devenir arbre,

Et donner ombre et feuillage et ramure et fleurs et fruits et branches à nid.

Le 8 septembre 2000

Errer.

Vagabonder, nomadiser.

Dans le monde, dans la vie, dans la pensée.

Errer sans but.

Errer sans autre but que l'errance elle-même.

Sans autre but que la rencontre, que le fortuit, que l'imprévisible et l'éphémère ;
sans autre but que la jouissance créative et fertile de l'instant présent.

Partir donc.

Quitter le port d'attache.

Détachement donc.

La fin du voyage, c'est là où l'on s'arrête, ai-je déjà écrit.
 Il suffit donc de ne jamais s'arrêter, nulle part.
 Refuser tout lieu et leur préférer le chemin, le cheminement..
 Lieu physique, mais aussi et surtout lieu de pensée et d'action.
 Bannir toute récurrence.
 Éradiquer toute routine car la routine n'est que de l'uniformité dans le temps.
 Elle est ennui autant que mort.
 Tout cycle qui ne devient pas spirale n'est que cercle vicieux où la vie s'éteint
 faute de neuf.

Partir, sortir, quitter, voilà les trois sens de la capitale injonction que Dieu fit à Adam, à Noa'h, à Abraham et à Moïse : c'est le fameux *TsA* hébraïque.

Deux lettres qui forment ensemble toute la Loi divine : prendre et assumer sa liberté et quitter tous les esclavages et toutes les idolâtries.

Deux lettres qui disent tout et que bien peu ont lues ou entendues : *TzA* (prononcer « tzé »).

Ainsi l'Hébreu et, à sa suite, le Juif sont devenus errants, non par malédiction mais par bénédiction, non par punition mais par promotion.

Adam l'enfant qui naît en sortant de paradis utérin.

Noa'h l'adolescent qui sort de l'enfance dans l'ivresse de l'esprit.

Abraham l'homme actif qui sort de l'adolescence en quittant toute idolâtrie.

Moshé l'homme sage qui quitte la maturité pour enseigner la voie divine.

Peuple de l'errance.

« Gens du voyage ».

Refus de tout sédentarisme.

Caïn le cultivateur sédentaire a tué Abel le pâtre nomade, il fut maudit, et sa descendance bâtit des villes ('Hénokh) et inventa les arts (Jubal) et l'industrie (Tubalcaïn) (Gen. : 4; 17-22). Bref, il est l'ancêtre de la « civilisation ».

Mais c'est de Seth que viendra la révélation divine, c'est avec lui que « l'on commença à invoquer le nom de l'Éternel » (Gen.:4;26).

Seth dont on ne sait rien, sauf qu'il engendra Enosh dont le livre pseudépigraphe et non canonique (*recueil apocalyptique daté du II^e ou I^{er} siècle avant l'ère vulgaire*) est le Livre mystique de la Révélation.

(Petite curiosité kabbalistique : 'Hénokh s'écrit 'HINWKh (« éducation ») en hébreu, alors que Enosh s'écrit ANWSH (« personne humaine »). Si l'on compare ces deux noms et que l'on élimine les deux lettres centrales communes –qui signifient « nous »-, il reste, pour le premier 'HKh qui signifie « Palais de la bouche » et pour le second ASH qui signifie « Feu ». A méditer. « Nous » sommes au milieu du choix entre éducation et humanisation, entre sapidité sédentaire et civilisationnelle, et feu nomade et mystique... N'est-ce pas tout l'enjeu de ce début de troisième millénaire ?)

Le 10 septembre 2000

En chinois, c'est *tao*...
 En sanskrit, c'est le *dharmā*...
 En grec, c'est le *logos*...
 En hébreu, c'est la *torah*...

Ces quatre termes traditionnels ont tous été traduits, dans les langues chrétiennes, par le mot « *loi* ».

Or, rien n'est plus faux : *tao* signifie « processus, voie », *dharmā* signifie « régularité, normalité », *logos* signifie « verbe, discours » et *torah* signifie « découverte, parcours » (*Torah* qui vient du verbe *TWR* qui signifie « découvrir, parcourir, visiter, explorer »).

Preuve supplémentaire, si besoin en est, que la chrétienté est mue par un incroyable souci de fixer, de geler, de d'absolutiser, de codifier...

Face à l'appréhension traditionnelle du devenir (la voie, le chemin, le processus, le parcours, le discours, etc.), il y a cette obsession de l'être définitif, immuable et fixe.

Refus de l'impermanence et de la fluidité.
 Rejet du mouvement et du changement.

Les religions et spiritualités occidentales ne pouvaient (ne peuvent) qu'être dogmatiques, par allergie à l'initiatique.

Une autorité assène là où, ailleurs, une individualité chemine.

D'où, d'ailleurs, l'immense confusion qui règne autour du concept d'*ordre* qui, bien plus que « *loi* » est une bonne traduction pour les mots « *dharmā*, *tao*, *logos* ou *torah* ».

Mais le mot « *ordre* » ne peut alors pas être pris dans les sens trop restreints et trop primaires de discipline hiérarchique, d'uniformisation militaire ou de mécanisme automate.

L'*ordre* dont il s'agit ici est un concept infiniment plus large qui englobe les notions d'harmonie dynamique et de créativité permanente, et qui se décline selon de nombreuses modalités entropiques et néguentropiques.

Ce qu'il y a de fondamental, c'est que l'Être-Un va du désordre vers l'*ordre* ; et c'est cela sa voie, sa norme, son discours, son cheminement.

Et qu'Il invente et crée cet *ordre* au fur et à mesure, sans idée préconçue de ce que cet « *ordre* » devrait être...

Aussi, la seule manière adéquate de dire « l'ordre » ne peut être que négative, en définissant ce qu'il n'est pas.

L'ordre, c'est en définitive, tout ce qui n'est pas le désordre, tout ce qui n'est pas le chaos (*au sens grec classique et non au malencontreux sens de la théorie moderne du « chaos » qui ferait bien mieux d'utiliser les mots de « contingence » ou d'« aléatoire »*).

Ainsi donc, qu'est-ce que le désordre ?

Revenons aux sources.

Le désordre, c'est le contraire du tao : c'est donc l'absence de processus.

C'est l'inverse de logos : c'est donc l'absence de signification.

C'est encore l'opposé de dharma : c'est donc l'absence de régularité.

C'est enfin l'antithèse de torah : c'est donc l'absence de découverte.

On a bien envie de résumer tout cela d'un mot : absence de structure, mais qu'est-ce qu'une structure ?

Un ensemble est structuré dès qu'il peut être décrit en compréhension alors qu'un ensemble déstructuré, désordonné, ne peut l'être qu'en extension.

Une structure est faite de règles, non pas forcément au sens normatif, mais au sens constructif, et ces règles rendent l'ensemble régulier, descriptible, architecturé, reproductible, duplicable, compréhensible, etc.

Mais l'Être-Un est-il globalement en voie de structuration ? L'ordre est-il Sa finalité ?

Je ne le pense pas, bien qu'il soit incontestable que la création d'ordre soit une des modalités de son processus créatif.

Je crois que l'Être-Un est en voie de complexification, que Sa finalité dernière est d'aller au bout de lui-même et de Ses potentialités créatrices, de Son entéléchie.

La création d'ordres est certainement une manière, une voie, un chemin qui mène aussi à cette finalité, mais certainement pas la seule !

L'Être-Un va bien du Chaos au Cosmos (*aux sens grecs classiques*), mais le Cosmos est bien plus qu'un ordre atteint et accompli, bien plus qu'une architecture structurée, achevée et fixe ; il sera un processus vivant perpétuellement créatif, et les architectures structurées ne sont qu'un des multiples outils de Sa création.

En fait, comme l'Art et la Science classiques, la création structurée obéit à des règles structurales plus ou moins précises ou rigoureuses. Mais il est à présent clair qu'il peut tout à fait exister de la Art ou de la Science qui sortent partiellement ou totalement de cette logique, de LA logique, qui échappent à la rationalité.

Je pense même, que d'autres méthodes ou outils créatifs tels que les démarches symboliques ou analogiques ou associatives ou répliquatives sont autrement plus fertiles et fécondes.

Il est vrai que créer, que complexifier, reviennent toujours à établir de nouvelles relations entre de holons existants, mais rien n'interdit, au contraire, que ces

nouvelles relations soient fortuites, improvisées, non répliquables, non reproductibles, hors normes, hors règles, hors de toute « logique ».

Pour résumer, je dirais que la structuration et l'ordre sont une des voies de création de l'Être-Un-en-devenir, mais qu'elle est loin d'être la seule, et loin d'être la plus fertile.

Si la Nature s'en était contentée, la Vie ne serait pas allée bien loin sur Terre.

Je reprends en ce sens, ci-dessous, un extrait d'un article que j'ai écrit récemment à ce sujet :

« LA NATURE N'EST PAS ECONOMOME »

La Nature n'est pas économe.

Elle n'a pas le sens de l'optimisation.

Elle crée sans compter. Elle ne ressent aucun besoin d'économiser ses ressources.

Elle n'a guère de souci ni de rationalisation, ni de rationalité.

Prenons deux exemples...

Une petite fille naît avec, dans le corps, un million d'ovules immatures.

Elle arrivera à l'adolescence avec encore quatre cent mille ovules, dont seulement quatre à cinq cents seront effectivement générés, soit un rendement de un demi pour mille.

Un être humain mâle éjacule de l'ordre de cinq cents millions de spermatozoïdes dont un seul, dans le meilleur des cas, parviendra à féconder l'œuf ; le rendement est ici ridiculement petit, et pourtant toute la survie de l'humanité y est liée.

L'évolution de la Vie sur Terre aboutit, de nos jours, à une biodiversité animale considérable, mais pour en arriver là, la Nature a engendré un nombre bien plus impressionnant d'espèces tests qui, pour la plupart, resteront à jamais inconnues, n'ayant été produites qu'en un tout petit nombre d'exemplaires disparus depuis bien longtemps.

Cette prodigalité que l'on retrouve à tous les niveaux, est toute contraire aux principes humains de rationalité, de productivité, de rendement et d'économie.

La Nature et la Vie sont irrationnelles et déraisonnables.

Mauvaises gestionnaires, mauvaises ménagères, mauvaises mères.

Et pourtant, quel succès !

A voir ce succès, cette réussite, cette victoire insolente sur le minéral et l'entropie, il faut se poser la question : l'homme a-t-il bien raison de penser que la rationalité, l'optimisation et l'économie sont les clés du succès ?

La Nature ne raisonne pas, elle ne fait aucun plan, aucun budget, aucune planification, aucune quantification.

Elle crée, c'est tout.

Elle sème, elle initialise, elle engendre des graines, des bourgeons, des œufs de toutes les formes et adienne que pourra. A chacune de ses graines de se débrouiller avec ce qu'elle a.

Chaque graine porte en elle un patrimoine de potentialités dont certaines se déploieront, se développeront, se réaliseront en interaction avec le milieu et les opportunités qu'il lui offrira.

Et curieusement, ce foisonnement créatif est peu coûteux en matière et en énergie, malgré l'énorme gaspillage apparent.

Sur ces mille merveilles que sont les graines volantes d'un pissenlit, une peut-être germera et donnera une plante : quel gâchis !

Mais que coûte une graine de pissenlit : même pas un gramme de matériaux d'une banalité navrante, rien, en somme.

Tout le secret de la Nature et de la Vie est là : développer des formes microscopiques extrêmement, extraordinairement complexes et les compacter sur des supports très petits et très bon marché.

La forme ne consomme que du temps et de l'imagination. Et la Nature a le temps. Et la Vie a de l'imagination à revendre.

Au fond, la Nature a inventé la micro-informatique depuis plusieurs millions d'années : générer par duplication gratuite de l'information (de la forme) immatérielle et la stocker microscopiquement sur des supports communs, n'est-ce pas là aussi l'essence de la révolution informatique ?

La seule préoccupation de la Vie est de conquérir et d'occuper tout l'espace (par proliférations et déplacements) et tout le temps (par engendremens et perpétuations).

Pour réussir cela, elle sème à tous les vents, et à tour de bras, des milliards de graines, bourgeons et œufs, en y incorporant toujours plus de variantes et de petites modifications.

Aux graines, alors, de se débrouiller et de se développer comme elles peuvent, chacune pour soi, en symbiose avec le milieu qui est le sien et qui la sculptera et auquel elle s'adaptera, là où un vent ou une éjaculation l'a posée.

*

De même, cet autre article :

QU'EST-CE QUE LA RATIONALITE ?

La rationalité est le « caractère de ce qui est rationnel ».

Et est rationnel « ce qui est fondé sur la raison ».

Et la raison est « la faculté propre à l'homme par laquelle il peut penser », c'est l'« ensemble des facultés intellectuelles », c'est l'« ensemble des principes, des manières de penser permettant de bien juger », c'est « ce qui s'oppose à l'intuition, au sentiment, ce qui ramène à la réalité ».

Toutes ces définitions sortent du Petit Larousse.

Raison : le mot clé, le maître mot.

Il vient du latin « ratio » qui signifie rapport, proportion.

Lorsque je pense, je ne pense pas forcément rationnellement, je peux penser poétiquement, symboliquement, analogiquement, métaphoriquement, etc.

J'ai de plus bien d'autres facultés intellectuelles que la raison, comme la créativité, l'imagination, la rêverie, l'appréciation esthétique, etc.

Bien juger, est-il si clair que ce soit par la raison que je juge le mieux ? Et que veut dire « juger », n'est-ce pas le plus souvent se livrer à une évaluation globale et synthétique où le feeling, la sympathie ou l'antipathie jouent les plus grands rôles ?

Quant à « ramener à la réalité », la raison n'a rien à y voir ; c'est par l'exercice lucide de ses sens et de leurs prothèses technologiques que l'homme a accès à la réalité qu'il ne possède ni ne connaît jamais, mais qu'il se représente toujours au travers des fenêtres étroites, partielles et partiales de ses mécanismes neurobiologiques.

Il ne reste donc plus qu'une définition peut-être recevable : la raison est ce qui s'oppose à l'intuition et au sentiment.

En quoi s'opposent-ils donc ?

En ceci que la raison est supposée être universelle ou, au moins, collective, alors qu'intuition et sentiment sont personnels, individuels et souvent incommunicables.

Est rationnel, donc, ce qui peut être partagé dans le cadre standardisé et conventionnel d'un langage c'est-à-dire d'une sémantique (un vocabulaire) et d'une logique (une syntaxe).

Or, une sémantique, quelle qu'elle soit, peut parfaitement être mise en œuvre pour tenir des propos parfaitement irrationnels.

Le rationnel se ramène donc au logique !

L'intuition ou le sentiment n'est effectivement pas forcément logique, sans être illogiques (car ils peuvent toujours être, a posteriori, expliqués et/ou reformulés en termes logiques et rationnels), ils sont, disons, alogiques.

Nous y voilà. D'un côté ce qui est logique (le cerveau gauche diraient certains), de l'autre ce qui est alogique (le cerveau droit). Toute la question de la rationalité se ramène donc à être ou non logique. Qu'est-ce donc qu'être logique ? Retour au Petit Larousse. Est logique ce qui est « conforme aux règles de la logique, de la cohérence et du bon sens ».

Et la logique est la « science du raisonnement en lui-même, abstraction faite de la matière à laquelle il s'applique et de tout processus psychologique ».

Et le raisonnement ? C'est la « faculté, action ou manière de raisonner ».

Et raisonner, c'est (voilà donc la tautologie tant attendue) « se servir de sa raison pour connaître, pour juger ».

La boucle est bouclée, et nous ne sommes guère avancés.

Disons donc que la rationalité s'identifie à la logique, et cherchons chez les logiciens et non dans un dictionnaire populaire ce que c'est que cette fameuse « logique ».

Depuis les travaux de Boole d'abord et, surtout, de Frege ensuite, la logique fondée par Aristote est devenue une technique axiomatique de mise en corrélation

de prédicats ; ceux-ci peuvent être soit vrais, soit faux, mais cette qualité n'influe en rien sur la validité de la corrélation établie. La logique est un outil purement formel.

La logique ? Les logiques faudrait-il écrire puisque depuis les travaux de Lukasiewicz (logique trivalente rejetant le principe du tiers exclu) et de Brouwer (qui, avec les logiciens intuitionnistes, dénonce le principe de non-contradiction), les limites et les racines de la logique classique, aristotélicienne, ont explosé.

De plus, Gödel, dans son fameux théorème, a démontré qu'au sein d'une seule et unique logique construite sur un ensemble cohérent d'axiomes, on peut déduire des théorèmes (donc des « vérités ») contradictoires.

Ce qui est rationnel est logique, soit ! Mais qu'est-ce qui est logique au vu des considérations qui précèdent ?

Logique selon quelle logique ?

Sachant que, toujours, la justesse du processus logique n'implique rien quant à la vérité des prédicats, ni en eux-mêmes, ni du fait du raisonnement (Gödel).

Ainsi, nous voilà arrivés au fond de la démarche : est rationnel ce qui est nécessairement vrai du fait de raisonnements vrais appliqués à des vraies vérités.

La rationalité ne serait alors qu'une méthode pour découvrir la (une) vérité.

Mais n'est pas d'autres voies que rationnelles pour atteindre la (une) vérité ?

Si bien sûr ! Il existe beaucoup de méthodes pour découvrir du vrai.

L'intuition, la méditation, l'initiation, l'observation, l'expérimentation, l'art, l'illumination, l'extase, certaines drogues spiritualisantes en sont quelques exemples.

Qu'est-ce qui permettrait à la rationalité de prétendre à un statut supérieur sinon hégémonique ?

Mais qu'est-ce que la (une) vérité ?

Le Petit Larousse dit : « Idée, proposition qui emporte l'assentiment général ou s'accorde avec le sentiment que quelqu'un a de la réalité ».

Donc, subjectivité collective ou individuelle, c'est selon.

Voilà à quoi, en définitive, se ramène toute l'orgueilleuse rationalité occidentale !

*

Donc puisque la finalité essentielle de l'Être-Un est l'entéléchie créative et non pas l'ordre, il conviendrait de fonder face à la science classique qui recherche les structures d'ordre dans l'univers physique, une « créatologie » fondamentale pour y explorer les arcanes et les linéaments de tous les processus de création.

Le problème n'est plus de trouver et d'exprimer la rationalité divine (*il m'apparaît de plus en plus clairement que cette soi-disant rationalité est une projection stérile « humaine, trop humaine » et un mythe vide*), mais de comprendre et de promouvoir la créativité.

Qu'est-ce que « créer » ? Question centrale, s'il en est !

L'homme n'est que créature, et il n'est créature que pour devenir (co)créateur du monde (et spécialement des mondes immatériels de la culture, au sens le plus large, dont il est le premier pionnier).

Créer.

Établir des relations nouvelles.

Relier, réunir, lier, unir.

Assembler, mettre ensemble.

Tout acte de création, en ce sens, est acte d'amour.

Il y a union, unification complexifiante, voire fusion.

Activité fusionnelle que la création.

Rassembler ce qui était épars.

Art de la rencontre, donc.

Rendre allié ce qui était étranger l'un à l'autre.

Faire un nouveau tout en rassemblant des parties qui, naguère, étaient étrangères les unes aux autres.

Créer, c'est engendrer de la forme nouvelle, c'est in-former...

La forme d'un tout est l'ensemble des relations entre ses parties.

Créer, c'est toujours créer de la forme, donc de l'information, quel qu'en soit le support : mots, sons, couleurs, traits, terre, pierre, métal, bois, papier, écran...

Tout l'art de la création, c'est l'art du lien, de la « reliance ».

Et plus l'information contenue dans l'œuvre sera dense et riche, plus l'œuvre sera durable.

Il semble donc légitime de penser qu'une « créatologie » à venir, devrait arriver à construire des méthodologies de la créativité qui permettent de générer des relations et des formes de haute densité et de grande richesse.

(Alors, je pense que la Connaissance la plus moderne convergera avec les Connaissances les plus traditionnelles, celles du Tao et de la Torah, toutes deux voie et cheminement de la création, et divergera d'avec les idéaux grec ou hindou du Logos et du Dharma, trop embourbés dans l'idée d'ordre et de rationalité.)

Le 11 septembre 2000

L'être actuel n'est que l'intégrale des actes antérieurs.

La Vie est un processus dont l'être n'est qu'une photo instantanée.

C'est le faire qui engendre l'être. Existentialisme.

Au « deviens ce que tu es », il faut ajouter le « deviens ce que tu fais ».

L'être n'existe qu'en tant qu'il fait.

Faire c'est tout à la fois agir, parler, penser, rêver, faire c'est vivre.

Mais il faut prendre garde : ne rien faire, savourer, c'est aussi faire.

Piège de l'hyperactivité : on ne devient pas lorsque l'on fait trop.

Non agir. Wu-wei. L'art du non-agir, l'art de faire ce qui est adéquat : couler comme l'eau dans le torrent, ni plus, ni moins.

Le 11 septembre 2000

*« Mû par la seule nécessité
D'un renouvellement perpétuel... »*

Résurrection perpétuelle.
Spirale montante autour d'un cône ouvert sur l'infini.
Mort et renaissance perpétuelles, à chaque instant.
Mourir à chaque instant pour y renaître enrichi de l'indicible.
Puiser à même la source essentielle, et resurgir au monde.
Descente aux Enfers et remontée à la Lumière.

Perséphone ou Coré ou Proserpine, Orphée et Eurydice, Osiris et Isis, Attis et Cybèle, Gilgamesh et Enkidu.

Le 25 septembre 2000

TZIMTZOUM :

En hébreu, la *tzimtzoum* dérive du verbe *TzMTz* qui signifie « réduire, restreindre ». Le *tzimtzoum* est la restriction, le retrait, la contraction du dieu créateur qui, en se retirant, génère le « vide » où pourra s'épanouir sa création.

Cette idée de *tzimtzoum* accompagne souvent cette autre idée cosmogonique de la « brisure des vases ».

La doctrine kabbalistique du *tzimtzoum* et de la brisure des vases est due essentiellement à Yitzaq Louria, fondateur de l'école de Safed au XV^e siècle (qui est la troisième vague de la Kabbale médiévale après la vague provençale d'Isaac l'Aveugle — Séphèr ha-Bahir — et la vague espagnole de Moïse de Léon — Séphèr ha-Zohar).

Mon interprétation de ces idées diverge de l'interprétation classique qui tend à impliquer, implicitement et sournoisement, l'idée que l'Être n'est pas Un mais deux (le créateur et la créature) ce qui induirait un dualisme incompatible avec le monisme pur et absolu qui fonde le Judaïsme et la Kabbale.

Pour moi, le « vide » qu'engendre le créateur n'est pas un « vide matériel » hors de Lui, lieu de la création, mais un « vide immatériel », non spatial, en Lui.

Ce « vide immatériel » est en fait Son Désir de créer, Son Désir d'exploiter ses propres potentialités et d'en faire émaner toutes les formes possibles.

Ce Désir, comme tout désir, est bien comme un vide, un manque, une lacune qu'il faut combler, comme un vase qu'il faudra bien arriver à remplir.

Ainsi, au sein même de l'Être-Un, un Vase de Désir s'installe qui va engendrer tout le processus de la création et du devenir.

Ce vase, ce vide, ce manque, cette lacune ne sont pas le néant, car ils sont pleins de tous les potentiels, de tous les possibles, de tous les germes qui se déploieront au cours de l'œuvre de création continue.

Par « brisure des vases », j'entends quant à moi le fait que ce Désir divin initial se propage, prolifère, s'insinue au cœur de chaque créature qui en participe et y participe.

L'image est jolie que celle d'un vase en verre qui tombe et explose et dissémine ses fragments dans toutes les directions de la création.

Alors ces fragments du Vase originel, moteur de toute créature, de toute existence et de toute création, deviennent bien ces « étincelles » lourianiques qui « aspirent » à converger pour reformer le grand Vase divin : le désir de créer de chaque créature particulière ne s'exprime bellement qu'en convergence et harmonie avec le dessein créateur cosmique du Divin Être-Un.

Il est assez facile, alors, de raccrocher la kabbale lourianique au texte de la Genèse.

En effet, puisque la cosmogonie lourianique est toute incluse dans la dialectique entre Lumière et Vase, c'est-à-dire entre énergie et désir, entre substance réelle et formes potentielles, il suffit de lire le quatrième verset de la Genèse :

*« Et Elohim verra (avec) la lumière comme bonne
et Elohim séparera entre la lumière et entre la ténèbre. »*

Il y a totale équivalence entre « Vase » et « Ténèbre ».

La ténèbre représente le potentiel alors que la lumière représente le réel.

Et le réel émane du potentiel puisque la ténèbre préexistait :

(Gen. :1 ; 2 : *« et la ténèbre était — sur le mode « accompli » donc passé — au-dessus des faces de l'abîme... »*)

et que la lumière en jaillit :

(Gen. :1 ; 3 : *« Et Elohim dira : la lumière sera — conjugué sur le mode inaccompli, donc à venir — , et la lumière sera... »*).

De là naissent tous les binaires : lumière/ténèbre mais aussi yang/yin, négumentropie/entropie, bien/mal, Jakin/Boaz, vie/mort, etc.

Ainsi, le « bien » est l'ensemble des processus qui permettent aux potentiels de se réaliser, alors que le « mal » est ce qui les en empêche. Il n'est plus question de valeurs ou d'impératifs moraux absolus ou idéalistes, mais de modalités d'existence plus ou moins favorables à l'épanouissement de l'Être-Un au travers de ses potentialités contenues dans la « ténèbre ».

Morale strictement utilitariste.

Nietzsche encore.

Il faut remarquer que le texte de la Genèse indique clairement qu'avant le « Commencement » *de ce monde*, avant le « Commencement » *de l'œuvre de création*, certains éléments préexistaient en l'Un :

- La Terre qui était tohu et bohu, informe et vide,
- La Ténèbre qui était au-dessus de la Béance,
- Le Souffle des Elohim qui était palpitations au-dessus des faces des Eaux.

Cinq « préexistants » donc : Terre, Ténèbre, Béance, Souffle et Eaux.

La Terre symbolise le lieu, l'Espace.

La Ténèbre symbolise le Potentiel.

La Béance symbolise le Temps.

Le Souffle symbolise le Désir.

Les eaux symbolisent l'Énergie.

Dans l'Espace, deux couples se livrent à des jeux dialectiques : le Potentiel et le Temps, d'une part, le Désir et l'Énergie, d'autre part.

Le Potentiel et le Désir induisent, et le temps et l'Énergie résistent.

Ce quaternaire engendre toutes les créatures et tous les mondes.

Toutes ces dialectiques créatrices et dynamiques sont contenues dans le couple « Terre » et « Cieux » du premier verset qui comprend et résume toute l'œuvre de création :

« En un commencement, Elohim créa (avec) la Terre et (avec) les Cieux ».

Une autre traduction pourrait être :

« Créer est un fondement :

Il créa les dieux avec la terre et avec les cieux. »

En introduisant de la bipolarité au sein de son Unité, l'Être-Un entre en devenir et quitte (sort, part, c'est le fameux TzE biblique) sa perfection initiale pour se créer une nouvelle perfection, à un niveau supérieur.

C'est cela que Louria appelle « la réparation des vases », mais, avec Yehoudah Halevy Ashlag, il faut bien comprendre que cette nouvelle perfection est radicalement nouvelle, à créer, à inventer, et que donc, le temps comme l'histoire ont un sens positif, absolument et radicalement à l'opposé de mythe cyclique de l'éternel retour vers un hypothétique « âge d'or » initial. La perfection ancienne et la perfection nouvelle sont absolument et radicalement différentes l'une de l'autre. Il y a un saut, un seuil, un effet quantique.

Et entre ces deux perfections l'une ancienne et révolue et l'autre nouvelle à créer, l'Être-Un, donc Dieu, donc le monde, donc l'homme, sont suspendus hors de la perfection et connaissent l'imperfection, la souffrance, le mal.

De plus, il n'est peut-être pas certain que cette « nouvelle » perfection soit possible ou accessible...

Et peut-être bien que l'Être-Un en quittant sa perfection statique initiale, s'est embarqué, irréversiblement, dans un voyage sans fin, dans un processus éternel, dans la quête infinie d'une nouvelle perfection improbable.

Et c'est peut-être là, précisément, sa chance de vie éternelle face à cette mort que serait l'instauration d'une nouvelle perfection achevée...

Dieu sait tout du présent et du passé, mais Il ne sait rien de cet avenir que ses créatures et Lui doivent inventer à chaque instant.

Rien n'est écrit.

Presque tout est possible.

Les potentialités divines sont immenses, insondables, incommensurables... Lui-même ne les connaît pas et les découvre au fur et à mesure de Son déploiement.

Et si Dieu, pour vivre Sa vie, avait choisi de renoncer à la perfection !

Il a pris le risque du mal et de la souffrance pour que l'Être entre en Devenir et que la Vie soit vivante.

Il est sorti de perfection pour entrer en création.

Il a renoncé au confort pour entrer en métamorphose.

Il a renoncé à Son omniscience afin de Se créer et de S'inventer au travers de Ses créatures improbables.

Et le devoir et la joie de l'homme sont en Son imitation.

C'est encore le fameux *TzE* biblique : pars, sors, quitte.

Quitte la sécurité, sors du confort, pars pour l'aventure.

*

Le Talmud s'étudie assis, le Zohar se rêve en marchant. Les compagnons d'étude deviennent des compagnons de route. Voyage. Chemin, cheminement.

*

Au sein de l'Être-Un, Dieu est tout ce qui n'est pas le monde et le monde est tout ce qui n'est pas Dieu. Et la frontière entre le monde et Dieu est définie par l'homme, par les sens de l'homme, par la grille de lecture de l'Être en l'homme.

Dieu et le monde sont deux concepts humains qui, au fond, ne veulent rien dire de plus que ceci : au sein de l'Être-Un, l'homme perçoit une part visible ou connaissable qu'il nomme « Monde » et le reste, la part invisible et inconnue (voire inconnaissable), il la nomme « Dieu ».

Tant par les outils scientifiques ou technologiques que par l'ascèse spirituelle ou initiatique, la frontière entre le monde et Dieu est très variable, d'un lieu à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un homme à l'autre.

Dieu naît du regard de l'homme.

Le 26 septembre 2000

Harmonie.

A force de s'hypnotiser sur les « lois » de causes à effets locales, la science et la philosophie ont complètement perdu de vue que ces « lois » locales ne sont que les manifestations locales — et parfois récurrentes, ce qui fait croire que ce sont des lois en elles-mêmes — d'une homéostasie globale de l'Être-Un-en-Devenir.

C'est cette « harmonie » globale qui gouverne toute dynamique, tout mouvement, tout changement, globaux comme locaux.

Ce que les morales humaines appellent le bien et le mal, ne sont, en fait, que des expressions particulières de ce principe d'harmonie : est bien ce qui contribue à générer plus d'harmonie, est mal ce qui engendre de la dysharmonie.

La question centrale est : quel est ce principe d'harmonie ? comment s'exprime-t-il ? est-il réductible à quelques règles ou tendances suffisamment simples pour aider les hommes à en maîtriser les linéaments ?

Il paraît clair que le monde d'aujourd'hui, forgé à la fois par une morale idéaliste chrétienne et par une philosophie pratique matérialiste, égotique, hédoniste et ludique, est en totale dysharmonie avec la Vie, avec le Beau, avec la vocation humaine de création des nouveaux mondes immatériels de la pensée.

Les immenses dégâts écologiques engendrés par ce monde n'en sont que les facettes les plus scandaleusement visibles.

Cette vaste « loi » d'harmonie est au cœur des trois plus anciennes traditions spirituelles, piliers et sources de toutes les religions et spiritualités contemporaines.

Le Judaïsme l'appelle Torah, l'Hindouisme Karma, le Taoïsme Tao.

Cette « loi » d'harmonie n'est pas une loi déterministe, comme le sont les modèles prédictifs de la physique. Elle respecte et implique la liberté et le libre arbitre, c'est pourquoi le mot « loi » lui sied mal. Elle ne prédit rien. Ou plutôt, elle implique que la dysharmonie engendre de la souffrance et que l'harmonie engendre de la joie. Rien de plus, rien de moins.

Que les hommes en prennent leur parti et se débrouillent avec ça.

*

Dieu est anonyme.

*

Le secret de l'harmonie ontique.

L'harmonie n'est ni un fait, ni un état, elle est un processus.

Fondement de la participation mystique de ma vie à la Vie, de mon esprit à l'Esprit, de mon œuvre à l'Œuvre.

Le 29 septembre 2000

Chaque être a un centre et une périphérie.

En son centre, il touche l'Un.

A sa périphérie, fleurissent le futile, le mondain, le superflu, le paraître, la vanité, le vulgaire, le profane.

La tendance naturelle de l'homme est d'être centrifuge, et c'est le rôle de toute ascèse spirituelle d'inverser ce mouvement et de le rendre centripète.

Derrière le Vide au centre profond de l'ego, il y a la Plénitude de l'Un.

Plus un homme vit dans sa périphérie, plus sa vie est pétrie de l'extérieur ; plus il est au centre de lui-même, plus sa vie est forgée de l'intérieur.

Il n'y a pas de liberté dans la dépendance. Il n'y a pas de liberté hors du centre.

Le monde extérieur est comme un paysage mouvant fait de collines et de vallées, de montagnes et de rivières, de forêts et de déserts, de rochers et de routes. Cette topologie n'impose aucun itinéraire à celui qui marche : c'est à lui de s'en créer un, pas après pas.

Tout chemin est possible à celui qui possède suffisamment d'énergie intérieure pour se le frayer.

Certains passeront là où d'autres ne pourront jamais passer.

Il y a des Herzog et des Frison-Roche, il y a des Tartempion et des Trucmuche, même dans les montagnes de l'esprit, du cœur et de l'âme.

Il existe un réservoir infini d'énergie spirituelle dans le Plein qui se trouve derrière le Vide.

Ce réservoir n'est accessible que par un intense effort de présence à l'instant : ressourcement perpétuel du devenir.

Découvrir la source intérieure, découvrir le Maître intérieur, au centre du centre, au centre du Vide, là où le Plein de l'Un affleure.

Savoir intensément que rien n'est important que la Vie elle-même.

Ni indifférence, ni renoncement : détachement !

La tempête.

Un navire amarré au ponton, battra jusqu'à couler.

Larguons ses amarres et le même à la cape en pleine mer passera au travers.

Ce sont les amarres qui tuent les navires.

Relire Rudyard Kipling :

*« Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,*

(...)

Tu seras un homme mon fils. »

Savoir définitivement que le résultat n'est rien, que le processus est tout.
 Que la destination n'est rien, que le voyage est tout.
 Que l'œuvre n'est rien, que la création est tout.
 Tout ce qui est accompli, achevé, fini est mort.
 Savoir enfin que l'on peut voyager sans bouger.
 Et bouger sans voyager.
 Que l'on peut survivre sans vivre, aussi.

Le 30 septembre 2000 (1^{er} Tishri 5761)

Le bonheur éternel.

Comme si la « bonne heure » pouvait être hors du temps, comme infinie.

Comme si la Joie pouvait être hors de la finitude, hors de l'éphémère et du périssable.

Comme si le bonheur n'était pas la suite des instants de Joie et comme si la Joie pouvait exister dans l'infini glauque d'une béatitude constante, sans enjeu ni échéance.

Le bonheur éternel comme la perfection achevée ne serait qu'ennui et dépérissement.

C'est pourquoi Dieu a renoncé à Sa perfection pour se lancer dans l'œuvre de création des mondes.

Ce faisant, Il ne savait pas qu'Il créait aussi le bonheur et, *donc*, le malheur, la Joie et, *donc*, la Souffrance, le Bien et, *donc*, le Mal, bref, la dualité sans laquelle aucun mouvement n'est possible.

*

Extrait de *Les Grandes Religions Orientales*, de René Girault :

« Si vous visitez, à Taipei (Taiwan), le Musée national chinois, transporté là par Tchang Kai-Chek lorsqu'il quitta la Chine, ne manquez pas de méditer sur le grand panneau qui se déploie à l'entrée, consacré à « la louange de la courbe ». D'un côté, le symbole de l'Orient : un cercle séparé en deux par deux demi-cercles, symbolisant le yin et le yang. De l'autre, le symbole de l'Occident : une pyramide. Et au-dessous de chacun des deux emblèmes, alignées en deux colonnes, les caractéristiques de chacun des univers, qui s'opposent terme à terme.

En voici l'énumération :

— côté Orient, c'est :

- la courbe,
- la tranquillité,
- la plénitude intérieure,
- l'élégance,
- le caractère changeant,
- le sentiment dominant la raison,
- la vie considérée comme un art subtil et comme une totalité,

- *la douceur*
- *et la féminité.*

— côté Occident, c'est :

- *la ligne droite,*
- *l'agressivité,*
- *l'orientation vers l'extérieur,*
- *la force,*
- *la pérennité et la permanence,*
- *la raison dominant le sentiment,*
- *la vie considérée comme une lutte et comme l'accomplissement de l'individu,*
- *la dureté*
- *et la masculinité. »*

Il me paraît évident que ce troisième millénaire qui s'amorce sera celui de la fin de l'Occident et de l'universalisation de l'Orient. Enfin !

L'Occident a fait assez de tort au Monde.

Deux visions du monde :

Pour l'Occidental « *perception is reality* », la réalité s'identifie se limite, se définit par ce qu'il perçoit, par l'apparence visible.

Pour l'Oriental, la réalité c'est tout le contraire : l'invisible, l'imperceptible, le mystère sont l'essence même de la réalité, car le perçu, c'est l'illusion, la maya, le voile qui cache et couvre le réel sous-jacent.

L'Occidental, par orgueil ou par ignorance, fait une confiance aveugle à ces instruments partiels et partiels que sont ses sens. Il oublie ou ignore combien est étroite la fenêtre de son regard, combien grosse est la maille de sa grille neurobiologique de perception, combien grossiers sont ses mécanismes cérébraux de décryptage des informations perçues.

« Je crois ce que je vois » disait Thomas, l'Occidental.

Alors tu ne crois pas grand'chose puisque tu ne vois pas grand'chose, lui auraient sûrement répondu Lao-Tseu ou Bouddha ou Bashô.

Deux visions de Dieu :

Les religions orientales sont montantes : c'est l'homme qui part à la recherche de l'absolu immanent, dans une quête initiatique et mystique, à l'exemple du Sage ou du Maître qui a atteint l'extase.

Les religions occidentales sont descendantes : c'est un absolu transcendant (Dieu) qui se révèle à l'homme, dans une Loi sacrée, que ses Prophètes sont chargés de faire appliquer.

La seule chance de survie des religions occidentales est de s'orientaliser et de « retourner » leurs textes sacrés et révélés pour en faire des récits symboliques et ésotériques légués par les sages et maîtres initiaux pour être mystiquement et initiatiquement étudiés et personnellement interprétés par chaque adepte, hors de tout dogme, hors de toute église, hors de toute institution religieuse.

Point de Judaïsme hors de la Kabbale.

Point de Christianisme hors d'Eckhart ou Ruysbroeck ou Böhme ou Tauler ou Suso.

Point d'Islam hors du Soufisme.

Élever l'homme sans abaisser Dieu.

*

Non-dualité. Monisme absolu et radical.

Vedanta advaïta de Shankara, de Ramakrishna ou de Vivekananda.

Là est la clé méthodologique de la fusion de l'être et du devenir dans l'Être-Un-en-Devenir par la présence totale à l'instant.

La voie de la non-dualité.

Non par refus ou rejet de toute dualité, mais par son dépassement en la transcendant, en sautant au niveau supérieur où la dualité se dissout et où la continuité réapparaît.

Une dualité est toujours la mise en opposition artificielle de deux des nombreuses modalités relatives particulières d'un processus plus général.

La voie de la complémentarité des contraires, à l'image du Yin et du Yang taoïste.

A poursuivre.

*

Tao = processus, processus cosmique universel.

Vision de l'Être comme processus pur, comme processus de Devenir.

L'Être n'est plus que Devenir. Un-en-Devenir.

Rien n'est, tout devient.

L'être est illusion. Le processus seul, le devenir seul sont réels.

Tout n'est que transformation, mutation, mouvement, métamorphose.

L'illusion de l'être naît de la lenteur de certains devenirs et de la grossièreté de nos regards humains.

Du processus naît la substance pour s'y réaliser et y engendrer des formes qui seront des êtres. Et du tissu dense des interrelations entre les êtres sourd l'Être et de lui Dieu.

Et le processus originel, immatériel, avant la matière et la forme, est pensée, est conscience, est mental, est esprit, est âme cosmique, quoique tous ces mots soient largement inadéquats.

Devenir. Advenir. Survenir. Parvenir. Provenir. Convenir.
Venir !

Le 1^{er} octobre 2000

Élever l'homme sans abaisser Dieu.

C'est ce Dieu qui s'abaisse vers l'homme que Nietzsche a déclaré mort.

Nietzsche ne pourfend que le Christianisme, et, à travers lui, tous les théismes.

Nietzsche n'est ennemi ni de la religiosité, ni de la spiritualité ; il écrit d'ailleurs lapidairement dans le plan de *Le nihilisme européen* :

« *Probabilité d'un nouveau bouddhisme* ».

Nietzsche combat les religions d'esclaves qui réduisent l'homme à n'être qu'un petit enfant obéissant, avide de hochets paradisiaques et tremblant des foudres infernales.

Ce Dieu-là est mort. Ces religions-là sont moribondes. Mais le Dieu de Nietzsche n'est pas mort, Lui. Le Dieu de Nietzsche, c'est Dionysos face à Apollon, c'est l'immanence face à la transcendance, c'est l'émanationnisme face au créationnisme, c'est le monisme face au monothéisme, c'est la quête face à la loi, c'est la montée face à la descente.

Le Dieu qui est mort, c'est ce Dieu parfait et exogène qui révèle Sa loi définitive et Sa vérité achevée et qui les impose, par l'entremise de Ses prophètes, aux hommes soumis et reconnaissants. C'est ce Dieu-là qui est mort. Ce Dieu-là n'est pas, n'a jamais été le Dieu des mystiques et des mystagogues. Ce Dieu-là n'a jamais été et ne sera jamais celui de la kabbale, du soufisme ou de Maître Eckhart.

J'aime à apercevoir le Dieu de Nietzsche comme un dieu héroïque, sacrifiant sa perfection pour oser le pari de Se créer, par pure « Volonté de Puissance ».

Comme un dieu de Désir.

Comme un dieu en quête de Son propre accomplissement dans ce Surhomme qui Le réalisera sur terre.

Comme un dieu amoral n'ayant d'autre valeur que Soi, que Son plaisir à advenir, que Sa propre entéléchie.

Comme un dieu souffrant des affres de Son propre inaccomplissement, et assumant cette souffrance héroïquement.

Ce Dieu-là est celui des ténèbres germinatives, chtoniennes et dionysiaques, de ces ténèbres pures qui suivent « le crépuscule des idoles ».

Les lumières brillantes et factices des lustres apolliniens disparaissent au profit des chaleurs moites et profondes des fermentations dionysiennes du devenir de

l'Un en l'homme, par l'homme, pour l'homme enfin libéré de ses esclavages primitifs et infantiles.

Ainsi parla Zarathoustra.

Le Dieu de l'Être est mort. Le Dieu du Devenir naît.

Le 2 octobre 2000

La voie de la non-dualité (suite).

Deux concepts nouveaux doivent être introduits :

- Celui de *polarité* ou de polarisation pour remplacer celui de dualité et de différenciation ;
- Celui d'*anagogie* comme démarche allant du sens commun au sens mystique (cf. le PaRDèS de la Kabbale et cf. le symbole de l'échelle de Jacob — Gen, 28 ; 12) et comme méthode progressive de dépassement des dualités apparentes.

En se polarisant — pas forcément de façon binaire, d'ailleurs — l'Un, sans perdre son absolue unité, induit une tension dans son être et rend, dès lors, le mouvement, l'évolution, le changement possible.

L'Être dans son être pur, est par essence statique. Qu'y vienne un pôle « désir » qu'émergera symétriquement un pôle « résistance » ; de leur jeu dialectique naîtra le mouvement.

Ainsi l'Être (statique, immuable, parfait, mort) se mue en Devenir (dynamique, impermanent, perfectible, vivant).

Ainsi l'œuvre du potier naît du jeu dialectique entre son acte créateur et l'acte de résistance de l'argile.

Sans résistance, pas de création, sans création, pas de résistance.

L'inertie de la matière rend seule le mouvement possible, mais sans mouvement, pas d'inertie possible.

Dans cette notion de polarité telle qu'esquissée ici, on pressent que toute rupture d'uniformité induit l'émergence d'au moins deux pôles opposés qui « se compensent » en quelque sorte.

Le Yin est impossible sans le Yang et vice-versa, comme la Lumière est impossible sans la Ténèbre, comme la vie est impossible sans la mort, comme la joie est impossible sans la souffrance, comme le bien est impossible sans le mal, comme le beau est impossible sans le hideux, etc., comme le Désir est impossible sans la Résistance, et vice-versa.

En aucun cas, il n'y a rupture de l'unité foncière et définitive de l'Un. Il y a seulement rupture de son uniformité — c'est-à-dire de sa symétrie — au profit d'une polarisation de l'être qui, ainsi, entre en devenir.

Le gain en devenir se paie d'une perte de symétrie, le tout au sein d'une unité absolue intacte.

La sphère est le volume le plus symétrique possible dans l'espace géométrique à trois dimensions. Dès que cette sphère se déforme un tant soit peu, sans pour autant se fractionner, la forme nouvelle perd de la symétrie, mais gagne en potentiels.

La sphère comme le plan sont les deux non-formes de l'espace géométrique. Leur niveau de complexité est le plus bas de toutes les formes : une simple constante suffit à les décrire complètement ($x = c^{ste}$ pour le plan, $R = c^{ste}$ pour la sphère).

Donc une perte de symétrie est aussi un gain de complexité.

Ainsi une polarisation entraîne une perte de symétrie, mais engendre un gain de complexité qui, elle-même, induit des potentiels différents, source de tout mouvement et de toute transformation.

C'est à ce stade que l'on peut introduire la notion d'analogie.

Lorsque l'on est au niveau de lecture le plus bas, l'apparence montre des dualités, des oppositions, des différenciations, bref de la pluralité.

Mais dès lors que l'on sait que ces dualités ne sont que des illusions et qu'elles ne font que traduire un processus sous-jacent de polarisation inducteur de complexité et de mouvement (donc de vie), il est facile de sortir des étreintes de la contradiction en recherchant la nature et les modalités de ce processus de polarisation sous-jacent.

Ce passage d'un niveau de lecture bas vers un niveau plus élevé est typiquement une démarche analogique.

Et à chaque niveau, le processus peut être reconduit, conduisant le lecteur, échelon par échelon, vers des niveaux de lecture toujours plus profonds, toujours plus vrais.

Au plan de l'homme et de son regard sur l'Être, toute polarisation induit de la valeur.

Quelle serait la valeur du soleil s'il n'y avait pas de pluie ?

Quelle serait la valeur de la Vie s'il n'y avait pas de Mort ?

Quelle serait la valeur de la Joie s'il n'y avait pas de Souffrance ?

Quelle serait la valeur du Bien s'il n'y avait pas de Mal ?

En renonçant à sa parfaite symétrie originelle, l'Un se donne et nous donne de la vie et de la valeur.

L'Un part de la sphère parfaite pour tendre vers des hyperfractales ultracomplexes.

Ce mouvement du Devenir est radicalement anti-idéaliste.

Déploiements de formes de moins en moins symétriques, de moins en moins géométriques, de moins en moins simples, de moins en moins mathématiques, de moins en moins « pures », de moins en moins « idéales ».

Créer de la forme, c'est créer de la valeur, c'est créer du mouvement, c'est créer de la vie au détriment de la symétrie.

Ainsi, la voie de la non-dualité est anagogique.

Il y a cependant une impression gênante dans cette vision « polarisante » de l'Un : si rien de positif ne peut advenir sans que n'advienne illico un négatif équivalent qui le compense, comment peut-on parler de « progression globale » de l'Un en cours de devenir, de passage d'une perfection statique « initiale » à une perfection dynamique « finale » ?

Il y a là une manière de « fatalité » incongrue.

La réponse à ce paradoxe apparent est double :

D'abord, rien ne permet de supposer qu'il doive y avoir compensation quantitative, comptable en quelque sorte ; la polarisation pourrait parfaitement n'être que qualitative, principielle auquel cas des processus de progression, mais aussi de régression de l'Être au sein du Devenir deviennent parfaitement possibles ;

Ensuite, même si, en quelque point, pour un raison ignorée, une compensation quantitative devait être réalisée, rien ne dit que celle-ci doive nécessairement être binaire, un « gros » positif pourrait parfaitement être compensé par une myriade de « petits » négatifs.

En synthèse imagée, la Lumière n'a d'existence possible que face à — qu'en contraste avec — la Ténèbre, mais nul ne dit que la durée du jour doive être quantitativement de même longueur que celle de la nuit. Dans la réalité terrestre, il n'en est d'ailleurs ainsi que deux fois par an aux équinoxes.

De même, pour reprendre l'image de la déformation de la sphère, il y a une infinité de déformations possibles dont bien peu seront équilibrées : pour un ellipsoïde symétrique, il existera des infinités de « poires » de toutes sortes.

Le 3 octobre 2000

La relation entre l'homme religieux et le divin ressemble au dilemme du pêcheur de perles.

Les plus belles perles sont les plus profondes, mais le pêcheur sait qu'il devra revenir à la surface pour respirer afin de ne pas périr noyé. Dilemme entre survivre et pêcher.

Il peut bien sûr s'entraîner et prolonger son apnée, comme le font les yogis dans l'extase, mais sa condition humaine lui fixe des limites incontournables.

Pourtant il suffit de changer de regard : le pêcheur, la perle et l'apnée ne sont qu'une seule et même chose, ne sont pas une chose, ne sont pas.

Changer de regard et renoncer à la nature humaine qui n'est qu'une modalité d'être dans le regard humain.

Changer de regard et renoncer aux perles qui ne sont, somme toute, que des excréments de l'océan, des crottes de calcaire cicatrisantes.

Il suffit de (re)devenir ce qui est : une goutte d'eau libre dans l'océan vivant.

Le 4 octobre 2000

L'Europe est le berceau du modèle dit occidental.

Ce modèle, au travers de la révolte anti-anglaise des puritains du Mayflower, s'est scindé en un sous-modèle européen (fondé sur l'État et le laïcisme) et en un sous-modèle américain (fondé sur l'individu et le biblisme).

La fragilité ou la disparition des autres modèles naguère florissants (les modèles chinois, indien, japonais, arabe) laissent le champ libre à ce modèle occidental qui est, depuis peu, devenu le modèle quasi universel.

Il y a bien quelques recoins d'Occident où sa remise en cause et son rejet fondamental fermentent dans les mouvements post-modernes divers, mais sans grand effet de masse.

Ce modèle occidental est né à la Renaissance.

Avant cela, l'Europe était le plus arriéré des continents face aux civilisations indienne, chinoise ou arabe. Depuis, conquête et triomphe.

L'indéniable réussite technique de l'Occident ne doit pas fermer les yeux sur les conditions et les modalités de cette réussite. Autrement dit, la bonne question à poser à l'histoire occidentale est celle-ci : comment l'ascension de l'Occident a-t-elle été financée ?

La réponse est simple et sans appel : par le pillage systématique de la planète.

Tout a commencé, au XVI^e siècle, par le pillage espagnol des Amériques dont l'or a rempli les caisses madrilènes pour ensuite percoler à travers toute l'Europe.

En même temps advint le pillage intellectuel chrétien des cultures et littératures non chrétiennes, juive, grecque et arabe en tête.

Avec le XVII^e siècle, commence le saccage et le pillage de la nature au cours de guerres incessantes et au travers de la « révolution agricole ».

La fête continue au XIX^e siècle avec la naissance et l'expansion du pillage industriel, sans retenue ni vergogne, des ressources naturelles, des sous-sols et des sites ruraux au profit des usines et des villes.

Un peu après commence le grand pillage colonial de l'Afrique et de l'Asie. C'est ce pillage colonial qui a financé toute la prospérité économique du XX^e siècle, richesses que l'Occident s'est empressé de dilapider dans deux guerres mondiales aussi absurdes que funestes.

Ramenée à sa plus simple expression, l'histoire de l'Occident chrétien (donc de l'Europe d'abord et de l'Amérique du Nord ensuite) se résume clairement et véridiquement en deux mots : pillage et saccage.

Mais aujourd'hui, il ne reste rien à piller, ni dans la nature (*le peu qui reste est indispensable à une survie minimale du genre humain, et encore*), ni dans les autres cultures (*il n'y en a plus qui soient suffisamment prospères, et celles qui sont prospères, comme le Japon ou Taiwan et les autres, le sont devenues en ayant renié leur propre culture pour adopter et amplifier le modèle occidental*).

Le moteur de l'hégémonie occidentale est donc en train de s'éteindre.

Il reste encore quelques trésors de guerre à dilapider, ce sera bientôt chose faite en armement aux USA et en gabegies sociales et fonctionnaires en Europe.

Il n'est donc guère difficile de prédire que le triomphe du modèle occidental (ce que d'aucun ont appelé à tort « la pensée unique ») signe, en même temps, son arrêt de mort.

L'Occident a toujours été un grand prédateur qui n'a jamais laissé derrière lui que des charniers humains et des cadavres écologiques et culturels.

Mais tout prédateur, sauf lui manifestement, sait que, s'il tue trop, il ne lui restera plus rien à se mettre sous la dent et qu'il mourra donc de sa propre folie meurtrière.

Aujourd'hui, trois voies s'ouvrent à l'Occident, et pas une de plus :

- Ou bien il ne voit rien et il persévère dans ses pillages qui le conduiront, comme l'ont largement et anticipativement démontré ses funestes « aventures » fasciste, nazie et communiste, à de plus en plus de massacres, à de plus en plus d'agressivité et à de plus en plus de pauvreté (tant économique que culturelle) ;
- Ou bien il abandonne son modèle usé et déplorable, et en cherche un nouveau :
 - Soit dans les anciennes cultures non européennes qu'il a idéologiquement ou historiquement écrasées comme les cultures juive, musulmane, taoïste, zen ou hindoue ;
 - Soit en inventant un nouveau modèle inédit comme ceux tentés dans les mouvements holistes, systémiques, new-age, hippies, écologistes, etc.

Nous sommes aujourd'hui à la croisée des chemins.

Qui franchira donc le Rubicon ?

La grande majorité des pouvoirs en place (qu'ils soient politiques, économiques ou religieux) n'ont aucun intérêt à changer de modèle puisque c'est précisément le modèle occidental périmé qui leur a attribué et leur conserve leur pouvoir chéri.

Qui d'autre ? Le peuple occidental ?

En Europe, la majorité des électeurs sont des assistés directs ou indirects qui auraient trop à perdre à voir basculer le système. Ils préféreront reconduire ce qui les nourrit ou les rassure, quitte à transmettre un monde mort et invivable à leurs enfants (*après eux, les mouches...*).

Aux USA, l'obsession du confort et de la consommation à court terme, conjugué à l'analphabétisme rampant des masses, ne laisse que peu de place à une prise de conscience de ce niveau. (*Panem et circenses...*).

Les peuples du tiers-monde ?

Ou bien ils sont sous le seuil de pauvreté et n'ont ni le temps, ni les moyens, ni le souci de changer le monde (*survivre aujourd'hui leur est une occupation à plein temps*), ou bien ils sont en émergence économique et se régalent des fruits du modèle occidental comme des nouveaux riches qui s'empiffrent sans aucun souci autre que leur nombril.

Que reste-t-il comme espoir ?

Il reste les élites intellectuelles et spirituelles occidentales qui pourraient être l'avant-garde de l'esprit, pourvu qu'elles soient suffisamment libérées des verroteries du « système » occidental, pour inlassablement hurler : « Au fou ! »

Peut-être qu'à force de taper sur le clou, il finira par s'enfoncer dans les crânes durs et épais des pouvoirs et des peuples. Mais je doute du pouvoir de persuasion réel des intellectuels et des spirituels, même si les médias, souvent purs produits du modèle honni, leur donnaient la parole.

Il reste aussi, peut-être, l'espoir d'un miracle : celui d'une prise de conscience spontanée et massive, dernier sursaut de survie de la Vie humaine face au danger et à la mort. Mais les choses vont encore apparemment trop bien — trop peu mal — pour que ce miracle survienne à très court terme. En attendant, la situation se dégrade dramatiquement de jour en jour, et il sera bientôt trop tard !

Alors ?

Il reste à être imprégné d'un pessimisme optimiste.

Pessimisme parce que certitude que les choses ne changeront pas si vite, que toute prévention est probablement illusoire et qu'il y aura de plus en plus de souffrance et de mort dans les années qui viennent.

Optimiste parce que la Vie finit toujours par triompher, par des chemins qu'elle est seule à pouvoir inventer.

La seule chose à faire est d'en préparer inlassablement le terrain : que ceux qui le peuvent et le veulent, tapent sur le clou, de plus en plus fort, de plus en plus souvent.

Le 5 octobre 2000

Les noms de Dieu dans la Bible hébraïque

Le premier nom est le nom essentiel, le tétragramme, le nom ineffable, YHWH.

En tant que tel il n'a pas de signification directe, mais il est évident qu'il dérive du verbe « être » qui s'écrit *HYH* sur le mode accompli (passé) et *YHY* sur le mode

inaccompli (futur). Le mot HWH devrait se traduire par un participe présent : « étant » au sens de « ce qui est », de « l'Être ».

Mais le préfixe Y indique la troisième personne du singulier du mode accompli et induit une idée d'évolution, de mouvement, donc de devenir.

Aussi, la traduction la moins infidèle de YHWH devrait être : l'Être-en-Devenir.

Le second nom important est ELHYM, Elohim.

ELHYM est un pluriel, celui de ELH qui signifie « dieu, déesse, divinité ».

Et ce mot dérive à son tour de EL qui signifie, d'une part, « dieu », mais aussi « vers, pour ». Ainsi EL induit l'idée de finalité divine, de vocation divine ou transcendante, ELHYM est un pluriel, mais, paradoxalement, est considéré, tout au long de la Torah comme un singulier, notamment vis-à-vis de la conjugaison des verbes dont il est sujet. Par exemple, il est toujours écrit : « Et Elohim dira » et non : « Et Elohim diront ».

Derrière ELHYM , il y a donc, à la fois, les connotations de divinité et de finalité, exprimées sous le mode pluriel, donc l'idée de multiplicité, mais conjugué au singulier, donc à l'intérieur de l'unité : « les vocations transcendantes multiples au sein de l'unité ». On pourrait ramasser et synthétiser ce sens sous le vocable « Désirant » au participe présent pour y noyer le pluriel singulier, et avec une majuscule pour exprimer le plan divin, la transcendance.

Ainsi, la locution si fréquente YHWH-ELHYM (YHWH Elohim) devient : « l'Être-en-Devenir-Désirant ».

Un troisième nom important est celui par lequel YHWH se définit lui-même à Moïse dans le buisson ardent (Ex. :3;14) : 'EHYèH AShèR 'EHYèH.

Cette locution, souvent traduite à tort et à travers, est pourtant, pour une fois, transparente : « Je serai ce que Je serai ».

Le verbe deux fois répété à l'identique est la première personne du singulier du mode accompli du verbe « être » : Je serai, Je deviendrai.

Entre ces deux mots, le mot « AsheR » qui ne signifie pas « qui » comme certains le traduisent (« qui » en hébreu est MY), mais bien « ce que ».

Il y a derrière ce « grand » nom personnel de Dieu, deux idées-forces : l'idée d'inaccomplissement, donc d'imperfection et de devenir, et l'idée d'indétermination, tout est à inventer et à créer, « je serai ce que je serai » et on verra bien.

D'autres noms mineurs sont parfois usités, mais moins fréquemment.

Il y a *El Ehyon* qui signifie « dieu d'en-haut », lié à l'épisode de Melkitzédeq (« Mon roi est juste »), roi de Salem (« roi de plénitude » ; Gen. :14;18).

Il y a aussi *El Shaday* qui signifie « dieu démoniaque » ou « dieu champêtre » : on pense à Dionysos ou à Pan, on pense aussi à dieu, maître de toutes les puissances, même les plus infernales, les plus diaboliques, les plus chtoniennes.

Et il y a enfin *El Tzebaot* qui signifie « dieu des armées, des multitudes » : de quelles armées s'agit-il ? La kabbale pense à l'armée des anges ou à la multitude des étoiles et autres corps célestes.

Le 12 octobre 2000

Aujourd'hui, découverte sur Internet du mouvement « deep ecology » encore nommé « écophilosophie » ou « écosophie » issu des travaux du philosophe norvégien Arne Naess (1972).

En tant que nouvelle spiritualité moniste, holiste et pan(en)théiste, en tant que mouvement postoccidental, post-industriel et antichrétien, et en tant que doctrine de la « self-realization » et de l'antihumanisme, je m'y retrouve assez bien.

Quelques réflexions en ce sens.

Si Dieu est absolument transcendant et extérieur à sa Création, et si l'homme est à Son image et à Sa ressemblance, alors il est normal que l'homme considère la nature comme un champ de ressources extérieur à lui et exploitable par lui.

C'est le message chrétien.

Mais la Bible hébraïque dit toute autre chose.

Dieu y est immanent ; Dieu y est Sa propre création ; « Créer un fondement, créer des dieux avec les cieux et avec la terre. » (Gen :1 ; 1).

Dieu avait l'intention de créer l'homme « dans Son image et comme Sa ressemblance » (Gen. :1 ; 26), mais Il ne le créa que « dans Son image » (Gen : 1; 27), pas « comme Sa ressemblance ».

Dieu enjoint à l'homme de « descendre dans (et non « dominer sur ») le poisson de la mer et dans l'oiseau des cieux et dans tout vivant grouillant sur la terre » (Gen : 1; 28).

C'est l'idéalisme platonicien qui a fait du christianisme l'ennemi majeur de l'immanentisme et de l'holisme monistes.

*

Toute la Torah est traversée de l'idée, à peine émergente aujourd'hui, du devoir de « pureté » (Casher, en hébreu signifie plutôt « apte », « adéquat », « compatible »), c'est-à-dire du devoir d'éradiquer le pollué, le profané, l'impur.

La Torah hébraïque milite pour la « deep ecology », l'écophilosophie et l'écosophie trois mille ans avant Arne Naess (Voir Isaïe : 24;4-6). Mais le christianisme a perverti ce message en faisant de la nature un sous-produit consommable de la Création soumis à la seule domination, exploitation et utilité de l'homme : contresens !

*

L'idée chrétienne de l'homme comme centre et sommet de la Nature ou de la Création est une idée fautive, criminelle et obsolète, en plus d'être totalement non biblique.

L'homme est au service de la Vie, et non l'inverse.

L'homme ne prend de valeur et de sens que dans ce service.

Hors de lui, l'homme est un parasite nuisible, un prédateur fou à éliminer.

« *Et Hashem Elohim prendra l'homme et il l'amènera dans un jardin d'Eden pour le servir et pour le protéger.* » (Gen. :2;15)

*

Tout être vivant est porteur de potentiels dont chacun, cherche la voie de son plein épanouissement. C'est cela la « self-realization », l'entéléchie.

Le 15 octobre 2000

En lisant les Sermons de Maître Eckhart.

Un Temple authentique est toujours Vide...

Je n'ai rien, Dieu a tout.

Je ne suis rien, Dieu est tout.

Je ne fais rien, Dieu fait tout.

Je ne pense rien, Dieu pense Tout.

Je n'est que Dieu ici-et-maintenant.

Être « libre et dépris », détaché du temps et du nombre. Les obstacles : attachement et ignorance.

Ne pas dire « création », mais dire « engendrement » (*Eckhart*), « émanation » (*Kabbale*).

Le Vide est plein d'Être-en-Devenir, mais vide de tout mot humain pour en dire quoique ce soit.

Le non-être n'est pas. Le Vide est.

« Je » doit se taire pour que Dieu puisse se laisser entendre.

Les êtres sont l'écho de la Parole de l'Être-Un dans les vallées profondes du Devenir.

La découverte du Maître Intérieur rend inutiles tous les Maîtres extérieurs.

Le 3 novembre 2000

L'évangile de Pilate » de E-E. Schmitt :

« Dieu était à faire.

« ...ces êtres pour qui tout est signe

« mettre de la pensée partout (...)

« lire l'univers des objets et des choses comme un parchemin (...)

« ne pas regarder, déchiffrer (...)

« Tout a toujours un sens. Si le message n'est pas apparent, il est caché. Il n'y a jamais de faille, jamais d'insignifiance. Le monde est définitivement touffu. »

Ésotérisme.

Ce risque et ce pari forts que le vrai réel est au-delà des apparences illusoire. Croire au « quelque chose derrière les choses ».

Et faire de ce « quelque chose » la source unique et fastueuse du sens et de la richesse de chaque instant, la source unique du Désir qui fonde le Devenir cosmique.

« La nature est un temple où de vivants piliers
Laisser parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers. »

Charles Baudelaire

Tout est signe.

Signe de l'au-delà, de l'au-delà des apparences, de l'au-delà des grilles grossières et des murs opaques et des fenêtres étroites de la raison et des sens humains.

Le 5 décembre 2000

Pour échapper au présent, il n'y a que deux voies.

Aussi illusoire l'une que l'autre : se réinventer un passé ou se rêver un avenir. Refuge en arrière ou fuite en avant.

Nostalgie ou utopie.

Les XIX^e et XX^e siècles ont été des temps d'utopie. Ses mythes dominants étaient « progressistes » et égalitaires : la science, la politique ou la révolution.

Le XXI^e semble vouloir débiter sur l'air de la nostalgie. Ses mythes sont « conservateurs » et sécuritaires : le « bon vieux temps », l'« âge d'or », le « retour » à la nature ou le « bon sauvage ».

L'obsession patrimoniale, l'écologisme, le principe de précaution et l'archétype de Noé remplacent peu à peu l'obsession productive, les socialismes, le principe de progrès et l'archétype de Prométhée.

Quand donc l'homme apprendra-t-il enfin à vivre au présent ?

Il n'y a aucun passé à réinventer.

Il n'y a aucun futur à rêver.

Il n'y a que l'instant présent qui soit réel, qui puisse être vécu réellement.

Tout le reste est illusion.

Tout le reste est mensonge.

Il n'y a pas à changer le monde puisqu'il est essentiellement changement, il n'y a rien à changer puisque tout change tout le temps.

Chaque instant contient le pire et le meilleur.

Apprendre à extraire le meilleur et à laisser le pire.

Apprendre à créer ce qui manque.

Il ne s'agit donc pas de « changer », mais d'extraire et de créer, ici et maintenant.

Il n'y a pas d'autre vie que celle que l'on peut vivre ici et maintenant.

Seul le moment présent est réel.

Et les hommes passent à côté de ce réel, de ses potentiels, de ses richesses, hypnotisés qu'ils sont par leurs projections mentales, par leurs fantasmes nostalgiques ou utopiques.

Il ratent leur vie au nom d'autres vies imaginaires qu'ils auraient pu ou qu'ils voudraient pouvoir vivre et qu'ils ne vivront évidemment jamais.

Vivre ici et maintenant, exclusivement.

Et œuvrer dans cet ici et maintenant seul réel.

Il n'y a pas de lendemains qui chantent. Il n'y a qu'un aujourd'hui réel, plein de réels potentiels inexploités pour une évolution réelle, au-delà de tous les mots, au-delà de tous les idéalismes et de toutes les idéologies, au-delà de toutes les utopies et de toutes les nostalgies.

Il faut travailler chaque instant, le sculpter et en extraire le joyau qu'il contient en puissance.

Chaque instant est une pierre brute qu'il faut tailler ici et maintenant, sinon il passe et restera à tout jamais perdu, laissé en friche, inutile et mort-né.

Ainsi, cette philosophie de l'instant présent est tout sauf le *carpe diem* fataliste ou hédoniste que l'on croit.

L'homme se collette avec cet instant brut qu'il doit tailler afin d'en révéler toutes ses potentialités et d'en extraire le joyau réel.

Comme l'artiste, l'homme créateur sculpte le temps à la mesure de son désir.

Rien de passif ni de jouisseur là-dedans, rien de désespérément fatal non plus.

La vie, l'existence sont un chapelet d'instant qui, selon l'ardeur mise à les vivre intensément, devient soit un amas de cailloux informe, soit une rivière de diamants.

C'est à l'homme de choisir et d'œuvrer, de créer et d'extraire.

La forme de sa vie est de sa responsabilité, de sa seule responsabilité.

Ni dieu ni diable, ni hasard ni destin, ni état ni église ne sont là pour lui tenir la main ou pour lui dicter quoi que ce soit.

Sa vie est SON problème. Dieu s'en fout comme de sa première culotte.

L'homme peut assumer sa vie.

Il peut aussi la fuir dans les nostalgies ou les utopies qui le droguent et l'endorment.

Là est le vrai problème de cet Occident finissant : il a choisi depuis longtemps la drogue et l'illusion pour ne pas avoir à assumer le présent.

Le passage que nous vivons d'une ère d'utopie à une ère de nostalgie, n'en est qu'une péripétie de plus.

Quand la marijuana utopique ne fait plus d'effet, on passe à la cocaïne nostalgique.

La dépendance et l'intoxication et l'empoisonnement n'en sont que plus graves, voilà tout.

C'est évidemment le christianisme qui est à l'origine de ce refus d'assumer le présent dès lors que les pierres angulaires de son édifice théologique sont le péché originel (la nostalgie du paradis perdu) et la rédemption par la mort (l'utopie du paradis post-mortem).

Comment voulez-vous que l'Occident (qui, sinon dans ses rites du moins dans ses valeurs, est et reste fondamentalement chrétien, ne l'oublions pas) puisse s'inscrire dans le présent avec des principes pareils ?

Partout où l'Occident est passé, partout où il passe, partout où il passera, au nom du mythe nostalgique et obsessionnel du péché originel et du mythe utopique et illusoire de la vie paradisiaque après la mort, il a semé la mort réelle et détruit la vie réelle.

Au nom de l'amour, il a haï et abîmé tout ce qui n'était pas lui : la nature, les autres cultures, les autres valeurs, les autres désirs.

Il a inventé le totalitarisme dont les pestes noires et rouges des fascismes et des communismes ne sont que les avatars les plus monstrueux, mais dont le totalitarisme « démocratique », rampant et mou, que nous subissons tous les jours est le rejeton le plus actuel.

Il n'y a rien d'autre à vivre que l'instant présent, ici et maintenant.

Tout le reste est mensonge. Tout le reste est fuite ou refuge.

Tout le reste est destructeur.

Il est grand temps de jeter les mythes de l'Occident à la poubelle de l'histoire, et avec eux toutes les utopies et toutes les nostalgies, tous les progressismes et tous les conservatismes, tous les fatalismes et tous les idéalismes.

Rendre enfin la liberté à l'homme, à chaque homme, de tailler la pierre brute de ses instants selon son désir, selon sa vocation, selon ses talents.

Revenir impérativement à l'ici et maintenant.

Cultiver ardemment la présence au présent.

Vivre est peut-être le seul verbe qui ne peut se conjuguer qu'au temps présent !

Le 7 décembre 2000

Le moment présent est-il un éclair entre deux néants, ou est-il la manifestation actuelle d'un Eternel sous-jacent ?

Pour moi, la réponse ne fait aucun doute.

Le 8 décembre 2000

SATAN ET COMPAGNIE

Dans son article de l'« Encyclopédie des Religions » intitulé « Mal et désordre dans le monde divin — Satan dans la Bible », Patrick Dondelinger écrit fort justement, en parlant du Judaïsme : « L'insistance sur la souveraineté absolue de YHWH aboutit à inscrire l'origine du mal qui accable l'homme directement dans la volonté de Dieu (doctrine appelée monisme) ».

Et, à l'appui de sa thèse, de citer le fait que le « serpent » de la Genèse est une créature de Dieu, à Lui soumise, et de rappeler que « Saül se trouve tourmenté par un « *esprit mauvais venu de Dieu* » (1 Samuel 16, 14) que le rédacteur n'hésite pas à qualifier d'« *esprit de Dieu* » (16, 23). Ainsi Dieu a aussi un esprit mauvais, un esprit du mal.

Il continue : « Le terme “satan” vient de l'hébreu *sathan*, “accusateur, adversaire.” »

Adversaire et accusateur de l'homme, comme le démontre clairement le livre de Job et non adversaire de Dieu, égal de Dieu.

Le Judaïsme, donc, n'est pas un monothéisme, mais un monisme.

Tout est en Dieu, le monde et la source du monde, le bien et le mal, l'esprit et la matière, etc.

Et puisque le Mal est en Dieu, n'en déplaît aux chrétiens, Dieu n'est ni parfait, ni bon, ni omnipotent. Et Dieu n'est pas plus imparfait, méchant ou impuissant.

Dieu est ; Il est ce qu'Il est (Ex. : 3;14).

Il y a de la perfection comme de l'imperfection en Dieu.

Et les mots « bien » et « mal » ne sont que des mots humains, trop humains, que l'homme s'invente pour désigner ces « perfections » qui lui apportent de la joie et ces « imperfections » qui lui apportent de la souffrance.

Dieu n'est ni bon ni méchant. Libre aux manichéens d'appeler Dieu la part bonne de l'Être-Un, et d'appeler Satan sa part mauvaise. Cela ne change rien de fondamental à l'affaire, mais cela permettra peut-être aux christianismes de sortir de l'impasse théologique qui est la leur depuis deux mille ans.

L'important est de bien comprendre que le Désir divin qui est le moteur de toute création, de toute vie, de tous les mondes, est celui de perfectionnement complet de son Être. Dieu est un Être-Un en devenir qui, comme l'arbre, germe hors de sa graine parfaite primitive et originelle, au moment du big-bang cosmique, et qui entame son processus entéléchique d'autocréation vers une nouvelle perfection à venir, inconnue et à inventer/découvrir, perfection finale que les kabbalistes appellent le Royaume (*Malkout*), dixième et dernière *séphirah*.

Dieu est « par-delà le Bien et le Mal ». Le Dieu juif est manifestement nietzschéen et donc antichrétien au sens de Nietzsche.

Dieu n'est ni bonté, ni amour, ce ne sont là qu'anthropomorphismes psychologiques primitifs, aussi primitifs que ceux qui consistent à prendre au pied de la lettre les expressions bibliques telles que la voix de Dieu, la main de Dieu, les oreilles de Dieu, le dos de Dieu que Moshé est le seul à avoir « vu ».

Amour, bonté, charité, justice, pitié sont des vertus morales humaines totalement étrangères à Dieu.

Pour l'écrire dur et cru, le génocide d'Auschwitz ou les enfants qui meurent de faim ou de mutilation sont des affaires d'hommes, de responsabilité d'hommes où Dieu n'a rien à voir, ni à vouloir.

Dieu les subit et en souffre au moins autant que les hommes, mais il n'y est pour RIEN. Ce n'est pas SON problème.

Dieu est, un point c'est tout. Ou, mieux : *Dieu devient !*

Tout le reste est bavardage ou enfantillage.

L'homme est partie intégrante de ce Dieu qui devient et a pour seule mission, pour seule justification de participer de toutes ses forces à ce devenir, exactement comme la feuille ou la fleur de l'arbre n'ont de sens et de justification qu'en participant pleinement *en tant que feuille ou que fleur* au devenir, à l'épanouissement, à l'entéléchie de l'arbre.

Les états d'âme de la feuille ou de la fleur sont bien gentils, mais ils ne concernent pas l'arbre. Le bien et le mal, la puissance ou la faiblesse, la justice ou la miséricorde, sont de tels états d'âme. Ils ne concernent pas Dieu.

Par contre, et c'est là que Dieu prend visage humain, l'homme est EN Dieu et Dieu vit donc tout ce que vit l'homme « par l'intérieur ». Ainsi, l'homme étant partie intégrante de Dieu, Dieu souffre des souffrances des hommes et Dieu jouit de leurs joies.

La relation théologique classique s'inverse. Comme s'inverse le processus de la grâce et de la création, c'est par la grâce des hommes et par les créations des hommes que Dieu, ici et maintenant, advient à son perfectionnement. C'est Dieu qui a besoin des hommes et qui compte sur eux, et non l'inverse. Toutes les prières quémandeuses des hommes vers Dieu sont puérides et inutiles : ce n'est pas Dieu qui peut faire quelque chose pour les hommes, ce sont les hommes qui doivent faire quelque chose pour Dieu.

L'essence humaine est d'avoir une *fonction* dans l'économie divine, exactement comme le pancréas a une fonction dans le métabolisme humain ; et lorsque le pancréas ne remplit pas sa fonction, l'homme est malade et il se soigne, quitte à amputer le pancréas pourri et à s'en passer.

De même, l'homme est un ustensile du processus de perfectionnement divin (*exceunt*, donc, toutes les formes d'humanisme, elles qui font toutes de l'homme la mesure et la fin de toute chose).

Hors de cette fonctionnalité, de ce fonctionnalisme humain, l'homme n'est qu'un poids mort ou un parasite nuisible.

Là est le choix des hommes : servir Dieu ou disparaître.

Et aujourd'hui, le bilan est lourdement grevé.

Globalement, bien peu d'hommes ont rempli leur mission, les autres se sont contentés de piller la nature et/ou d'avilir la culture.

Globalement, l'homme est néfaste à la Vie, et par conséquent à Dieu.

S'il fallait recourir à l'un de ces anthropomorphismes psychologiques primitifs, on pourrait dire de Dieu qu'il est, à l'égard de l'homme, extraordinairement *patient*.

Il me semble bien que c'est l'homme qui est le mal, qui devient le *sathan*, l'adversaire.

Que c'est l'homme qui est un ange qui s'est déchu lui-même, par paresse, par orgueil, par bêtise, par ignorance, par barbarie.

La tâche est pourtant immense et radieuse. Il y a tant à faire sur ce long chemin du perfectionnement de l'Être.

Tâche exaltante. Tâche mystique.

Tâche concrète et à portée de main ou de pensée.

Il y a tant de merveilles naturelles à préserver, à admirer, à sauver, à cultiver, à stimuler, à développer.

Il y a tant de merveilles culturelles à inventer, à découvrir, à créer, à imaginer, à rêver, à concevoir.

Le chemin de l'homme est celui-là, unique, universel, même s'il peut prendre de si multiples modalités.

Le vieil homme, Adam, et l'homme neuf, Noa'h, ont tous deux reçu le secret de cette mission, fondement de l'Alliance entre Dieu et les hommes : « Fructifiez et multipliez » (Gen. :1;28 et Gen. :9;1).

Fructifiez : créer les merveilles de la culture, donner vos fruits.

Multipliez : cultiver les merveilles de la nature, multiplier ses fruits.

Et puisque l'homme est un peu lourdaud, il est insisté : « Et Hashem Elohim prendra l'homme et le mettra dans le jardin d'Eden pour le servir et pour le garder. »

Servir (au sens de « serviteur »). Garder (au sens de « gardien »).

Tout homme est au centre d'un triangle existentiel :

la Nature qui le porte et le nourrit et lui apprend la beauté et l'harmonie,

la Culture qu'il engendre au travers des arts, des sciences et des religions,

l'Imposture qui l'aveugle par les mirages de l'économique, du politique, de l'ethnique, du technologique, du comique, du civique, du ludique, du pornographique, du chimérique, du narcotique.

La grande majorité des hommes — et plus encore aujourd'hui que par le passé, ce qui alimente les illusions passéistes et les mythes du bon vieux temps — , a « choisi » de passer sa vie dans l'Imposture, de piller la Nature et d'avilir la Culture.

Elle a donc choisi le suicide humain, la fin de l'homme, la mort de l'humanité.

Ce choix de l'Imposture comme mode de vie est la cause première de la déshérence, du désespoir, du mal de vivre, de la dégénérescence, du délitement de notre époque.

Et toute la question aujourd'hui, toute ma question est : comment éradiquer cette Imposture et ses milliards d'adeptes ?

Comment retrouver massivement et profondément les chemins de la Nature et de la Culture ?

Comment dénoncer, neutraliser et anéantir l'Imposture ?

A l'extrême opposé de l'Alliance avec Dieu, l'Imposture est l'alliance avec le satan de l'homme, avec son adversaire, avec son ennemi intime et intérieur.

La question est posée, mais où est la réponse ?

Il existe certainement des réponses individuelles faites de choix de vie et de retrait/détachement des processus d'Imposture.

Mais existe-t-il des réponses collectives ? Et des processus collectifs de mise en œuvre de ces réponses ?

Est-il possible aux « voyants » qui ont choisi de renoncer à l'Imposture, de laisser les « aveugles » continuer à piller la Nature, à avilir la Culture et à tuer l'homme et l'humanité ?

Leur est-il seulement possible de vivre, voire de survivre, en marge de ces hordes d'imbéciles barbares ?

Le 9 décembre 2000

Cycles culturels.

Le cycle qui s'achève, celui initié à la Renaissance et mourant avec le XX^e siècle, fut une ère d'or pour la musique, la philosophie, le théâtre, les sciences mécanistes et la prose littéraire. Ces disciplines sont toutes entrées en déclin, en dégénérescence ou en léthargie dès le début du XX^e siècle.

Par contre, cette ère a été ou nulle ou improductive en architecture, en sculpture, en peinture, en poésie, en mystique, en sciences biologiques et systémiques.

Le cas de la peinture ou de la poésie sont aussi flagrants, quoiqu'en sens inverse, que celui de la musique.

En musique, rien de bon n'a été produit depuis Debussy alors qu'en peinture, rien de bon n'a été produit avant Monet et qu'en poésie, rien de bon n'a été produit avant Verlaine et Rimbaud.

Le XX^e siècle a inauguré une ère de libération qui a commencé au sein des élites culturelles avec des Debussy, des Monet, des Einstein, des Nietzsche, des Bergson, des Rimbaud, et qui s'est propagée ensuite aux peuples (fin des colonialismes et des totalitarismes), aux femmes (droit de vote, droit au travail, droit à l'autonomie sociale et professionnelle), aux mœurs (pilule, libération sexuelle, mouvements beat, hippies, new-age), aux jeunes (mai 68, « Salut les copains » et jeans).

Quel est le fil rouge entre *la musique, la philosophie, le théâtre, les sciences mécanistes et la prose littéraire* ?

La « mécanique », précisément. Les règles, les structures rigides, la discipline, le classicisme.

Quel est le fil rouge entre *l'architecture, la sculpture, la peinture, la poésie, la mystique, les sciences biologiques et systémiques* ?

La « non-mécanicité », précisément. L'absence de règles, de structures rigides, de discipline et de classicisme.

Par exemple, rien n'est plus beau qu'un monastère roman ou qu'une cathédrale gothique ; rien n'est plus laid que le château de Versailles ou de Chambord, la tour Eiffel, les grattes-ciel ou les machines à habiter de Le Corbusier.

Autre exemple, rien n'est plus emmerdant à lire que les vers d'un Boileau, d'un Voltaire, d'un Chénier, d'un Lamartine, d'un Hugo, souvent, ou même d'un Baudelaire, parfois ; mais quoi de plus stimulant pour l'imagination ou la rêverie que ceux d'un Verlaine, d'un Eluard, d'un Tagore, d'un Verhaeren, même d'un Prévert ou d'un Queneau ?

Encore : comment peut-on s'extasier devant un David ou un Géricault ou un Watteau ou même devant un Rembrandt ou un Van Dijk ?

La maîtrise technique est exceptionnelle (ressemblance au réel, composition, couleurs, etc.), mais au-delà, rien ! Rien que de la photo à l'huile.

Par contre, devant un Monet, un Van Gogh, un Modigliani, un Permeke, un Picasso, un Kandinsky, un Chagall, un Pissarro, un Matisse, etc., alors là, oui !

L'Art (les sciences sont aussi en devenir d'arts) de ce troisième millénaire naissant sera donc libre et libéré, sans règle et sans contrainte (même pas celle de choquer ou de nier ou de berner).

Ce sera une culture du cerveau droit : globale (et non analytique), imagée (et non conceptualisée), au-delà de la raison (et non à elle soumise), infiniment au-delà de la perception partielle et partielle du réel apparent que les sens grossiers ou le bon sens nous ont laissé croire par trop longtemps.

Le 17 décembre 2000

Le sens du monde et de la vie... Les deux visions classiques n'en font qu'une.

La cause initiale qui fonde le déterminisme mécaniste, et la cause finale, qui fonde le déterminisme attractif.

Il y a une troisième voie... Celle de la cause intime. Chaque graine de vie a en elle un potentiel propre et le désir irrépessible de le réaliser l'entéléchie.

Mais il n'y a là qu'un demi-déterminisme, celui de l'héritage, celui du patrimoine génétique enfermé au cœur de la graine. Mais au-delà, il n'y a plus que rencontres incessantes dans l'instant entre ce potentiel et les opportunités d'ici et maintenant qui, ensemble, forgeront peu à peu la forme de l'être.

Aux concepts anciens de destin ou de finalité, il faut substituer celui de vocation.

La vocation réhabilite la notion de liberté mais seulement dans le champ des possibles, c'est-à-dire dans le territoire limité des potentiels spécifiques de cette graine-là.

La cause intime renvoie dos à dos les concepts usés de cause initiale et de cause finale.

Elle réhabilite un dieu réellement et continûment créateur — créateur et artiste, libéré des prisons que l'on lui avait construites qui portent nom de « perfection », d'« immuabilité », de « transcendance absolue », etc — ; elle ne l'évacue pas de l'histoire des mondes ; elle le rend infiniment et intimement présent dans chaque instant présent comme force créatrice à l'œuvre au sein du processus entéléchique de chaque être en devenir.

Le 18 décembre 2000

« ...il faut éviter de choisir ! » dit le Tch'an.

« Ne soyez ni pour ni contre rien, » répond le Vedanta.

La volonté est une projection conceptuelle de l'esprit vers l'avenir qui occulte l'instant présent au moyen de fantasmes.

La métaphysique du devenir est une philosophie de l'action pure tout entière incluse dans le processus entéléchique dans le présent exclusif.

Ni fantasme, ni projection ; ni plan, ni but.

La totale disponibilité et la totale vigilance aux opportunités entéléchiques du présent exclusif imposent une non-adhésion à quoi que ce soit, un total détachement, l'abandon de toute valeur, de toute morale, de toute éthique.

La seule valeur, la seule morale, la seule éthique, la seule volonté, le seul désir sont ceux de la réalisation entéléchique de l'Être-Un par la réalisation entéléchique de chaque être ici-et-maintenant.

De la rencontre des êtres (être naturels ou êtres culturels) dans l'instant présent naissent des champs nouveaux de réalisation entéléchique qu'il faut être prêts à cultiver immédiatement au service de l'Être-Un.

Cette disponibilité et cette vigilance ont un prix : la totale non-adhésion, le total détachement, c'est-à-dire le total renoncement à toute volonté ou projet qui ne soit pas le Désir unique de l'Unique.

Plus besoin de valeur ou de morale ou d'éthique : l'harmonie de tous viendra naturellement de la réalisation de chacun dans l'Un.

C'est une évidence.

La source unique de toute violence et de toute souffrance, de toute haine et de toute barbarie, de toute spoliation et de tout esclavage, est dans les fantasmes de la volonté projective et dans les affres de la non-réalisation de soi.

Car réaliser ses « fantasmes », c'est toujours réaliser quelque chose d'autre que soi ; c'est donc passer à côté de la réalisation de soi.

Deviens ce que tu es !

N'essaie pas de devenir à la ressemblance des images que les autres ou ta propre imagination te projettent sur l'écran de tes fantasmes : tu te raterais.

Deviens ce que tu es, sans y réfléchir surtout, sans y penser : comme l'arbre n'a pas besoin de réfléchir pour réaliser la promesse de la graine.

Car être « pour » c'est aussi être contre le « contre ». Là est l'origine de toute violence.

N'être ni pour ni contre.

Être là.

Dasein de Heidegger, peut-être.

Être présent, éveillé au présent.

Et chaque instant apporte avec lui le terreau de ta croissance, de ton processus entéléchique, que ta « volonté » et tes fantasmes t'empêchent de récolter pour t'en nourrir.

Éliminer toute dualité. *Vedanta Advaita*.

Par exemple, celle entre profane et sacré.
 En fait tout est profane ou tout est sacré.
 Tout dépend du regard de celui qui regarde.
 Tout peut être vu comme profane ;
 Tout peut être vu comme sacré.

Au-delà de la dualité profane/sacré gît l'unité de l'Un.

Et ainsi de toutes les dualités que l'Occident a inventées avec le scalpel de la raison analytique : matière/esprit, bien/mal, divin/humain, terrestre/céleste, beau/laid, cause/effet, avant/après, réussite/échec, plaisir/douleur, etc.

Illusions, *Maya*.

Autre exemple de dualité dangereuse : celle que je fais entre le monde des hommes, des villes, de l'économie et de la politique, et le monde de ma pensée et de la nature sauvage.

C'est le même monde : deux expressions complémentaires de l'Un au travers des vies des hommes.

« Et ce Un dont parle le taoïsme autant que le vedanta et le bouddhisme zen, c'est un unique océan dont font partie les innombrables vagues. Ce n'est pas le Un opposé au multiple. (...) L'océan ce sont les vagues, les vagues sont l'océan ; les vagues demeurent dans l'océan et l'océan demeure dans les vagues. Le Un est à la fois l'océan et les vagues. Le Un inclut le multiple, lequel n'est pas à proprement parler multiple puisqu'il est la manifestation, la danse (...) du Un. »

Arnaud Desjardins, *Zen et Vedanta*

*

Le non-agir taoïste. Le *wu-wei*.

« Intérieurement, soyez activement passif et extérieurement, soyez passivement actif. »

Swami Prajnânpad

La Torah aurait dit : *« Craignez Dieu »*, et la mystique chrétienne ou musulmane : *« Soumettez-vous à la volonté divine »*.

Tout cela revient exactement au même.

*

Le Vide, c'est ce qui reste de l'Être-Un lorsqu'on l'a enfin *vidé* de tous les mots et de tous les concepts humains, trop humains.

Ce Vide, c'est la *Terre Promise* de la tradition juive, c'est le *Royaume* de la sotériologie rabbinique, c'est l'*Eyn-Sof* de la Kabbale.

Ce Vide est Plénitude (ShLM ou ShLWM en hébreu : "shalom").

Le 19 décembre 2000

Le moteur de la dynamique du devenir est la *déclinaison*.

Déclinaison d'un motif ou d'un thème.

Exactement comme le veut la théorie musicale wagnérienne du leitmotiv.

L'entéléchie n'est autre que ce désir, que cette tension intrinsèque qui vise à décliner le plus loin possible, le plus grand nombre possible de motifs contenus dans « *la graine de l'être* ».

C'est dans la texture de l'instant présent, au fil des rencontres, que l'être trouve les matériaux qui lui permettent cette déclinaison.

Chaque instant nourrit.

Dans ce concept de déclinaison, on trouve à la fois les idées de déploiement, de développement (au sens musical, par exemple), d'explicitation, et les idées d'exégèse, d'herméneutique, d'interprétation (aux sens musical et ésotérique).

Il n'y a là rien de mécanique.

Le motif ne contient pas de plan d'explicitation. Il s'offre aux rencontres qui forgeront les formes qui naîtront de lui.

Ainsi le grain de poussière en traversant une atmosphère très froide et très humide, fera cristalliser sur lui le flocon de neige en des formes qui s'improviseront à partir de sa forme à lui, sans plan préconçu, mais selon certaines contraintes de symétrie.

Ainsi, c'est la matrice qui construit l'enfant à partir d'un œuf qui ne sait faire qu'une chose : se dupliquer en se nourrissant des matériaux offerts par la mère. Dans un bocal de laboratoire, l'œuf se duplique indéfiniment sans se structurer, il produit en un amas cellulaire indifférencié.

Une fois né, c'est la matrice familiale puis sociale qui prend le relais de l'utérus maternel pour nourrir le façonnage de l'homme au fil des rencontres.

Ce sont les sols, les vents, les pluies, le soleil, les saisons qui sculptent la forme d'un arbre, pas sa graine. La graine, elle, apporte un motif infiniment duplicable qui, par ses spécificités, engendre des tissus possédant des propriétés mécaniques et chimiques propres à son espèce.

Plus généralement, c'est toujours le monde extérieur qui façonne, qui forge les formes d'un système. Le système, lui, n'apporte que le substrat, le processus de croissance, la capacité d'absorption des matériaux nécessaires.

La forme réelle est toujours la résultante d'une tension dialectique créatrice entre une collection de motifs déclinables et les rencontres avec l'environnement.

Toute pensée conceptuelle est forcément discriminante puisqu'elle distingue entre ce qui est sous le concept et ce qui n'y est pas.

Elle coupe l'Un en deux, puis en trois, puis en mille.

Elle ne peut donc accéder à l'Un, à ce Un Vide et Plein, vidé de tout concept et rempli de Soi, de son Être-là-en-Devenir.

Comme le Tétragramme juif, le centième nom d'Allah est ineffable.

L'Un est l'Un-sans-nom.

*

La Vérité, si elle existe, n'a aucun intérêt, car que serait-elle si ce n'est une association plus ou moins astucieuse de mots et de concepts.

C'est la non-vérité qui importe.

C'est l'erreur qu'il faut chercher assidûment.

Le 21 décembre 2000

Lorsque Pascal à la fin de sa vie, après l'illumination mystique du « Feu », proclame que le Moi est haïssable et qu'il faut le haïr, il rejoint totalement le fond de la pensée hindoue, taoïste, tch'an et zen quant à l'inanité, à l'illusion, à la vacuité du Moi, et quant à l'évidence que ce Moi est l'obstacle haïssable à la rencontre avec l'Un donc avec Dieu.

Là où Pascal passe à côté, c'est que sa haine du Moi est non seulement un chemin d'orgueil démesuré, mais qu'il relève de mécanismes psychopathologiques intimement liés aux désastres de la morale chrétienne de la culpabilisation, de privation, de prohibition, de terreur de l'enfer, d'obsession du péché et de morbidité masochiste.

Le dépassement du Moi est la voie, pas sa haine.

La haine est un attachement, certes négatif, mais un attachement tout de même.

Dès lors que le Moi est une illusion, point n'est besoin de le haïr.

Pourquoi haïr ce qui n'existe point ?

On ne peut haïr que quelque chose à laquelle on tient énormément et que l'on considère pour réel.

Dès lors, plus n'est besoin de rejeter le corps et ses plaisirs, comme plus n'est besoin de s'infliger de morbides macérations.

Le corps est, comme le reste, un aspect d'une des vagues de l'océan qui n'est que vague à la périphérie de l'océan, sans existence propre, sans identité propre, sans être propre : une forme fluente et changeante, ici-et-maintenant, qui exprime la vie de l'océan, seul porteur d'être et de réalité.

Si cette forme se procure un sentiment de plaisir ou de bonheur ou de joie, qu'importe pourvu que ce sentiment soit pris dans le présent seulement pour ce qu'il est : un don de l'instant, un reflet, un éclat brillant sans la moindre importance.

Le plaisir, le bonheur, la joie sont des conséquences, jamais des buts.

S'ils surviennent, tant mieux ; s'ils ne surviennent pas, tant pis.

Rien de plus, rien de moins.

*

« Le sujet disparaît à la suite de l'objet ; l'objet s'évanouit avec le sujet. »

Seng-ts'an

« Ce ne sont pas les choses qui nous font souffrir, c'est l'opinion que nous avons des choses. »

Épictète

« Le monde est un flux perpétuel et c'est nous qui le figeons, qui solidifions les phénomènes. En ce sens, l'océan est réel alors que les vagues sont irréelles. Supprimez l'irréel, le réel demeure. Supprimez le réel, rien ne demeure. »

Arnaud Desjardins

C'est notre regard qui crée l'objet. C'est notre attachement qui crée sa persistance.

La première dualité à vider est celle qui sépare le sujet « moi » de l'objet « autre que moi ».

Sujet et objet se dissolvent en tant qu'être apparent dans l'Être-Un ; il ne forme que deux aspects complémentaires d'un seul et même processus, comme une multitude de vagues sur la surface d'un seul et même océan.

C'est notre regard qui crée la valeur car au fond tout est neutre puisque tout participe au même flux, au même projet, au même Un-en-Devenir.

Ainsi, la survie du bacille de Koch passe par la destruction du parenchyme pulmonaire humain.

Ainsi la survie de l'homme passe par la destruction du bacille de Koch à grand coup de pénicilline.

Où est le bien ? Où est le mal ?

Où est le gentil ? Où est le méchant ?

Le 27 décembre 2000

En lisant *Désert, déserts*, de Jean-Yves Leloup.

Il y a des déserts de sable, ou de pierres ;

Il y a des déserts de neige et de glaces ;
 Il y a des déserts d'océans et de vagues ;
 Il y a des déserts de bétons et de bitumes ;
 Il y a des déserts de gazons et de clôtures ;
 Il y a des déserts intérieurs, aussi,
 Ceux des esprits d'ignorance,
 Ceux des cœurs d'indifférence,
 Ceux des âmes d'incroyance...

Déserts à traverser, non pour les vaincre, mais pour s'y apprendre.
 Déserts à traverser pour s'y libérer des idoles et des fatras inutiles et futiles.
 Déserts à traverser pour y recevoir la nudité et la plénitude de la Vacuité.

Le désert, tout désert, est royaume d'horizontalité.
 La verticalité n'y a pas de place.
 L'homme comme l'arbre n'y survient qu'aux prix d'immenses souffrances,
 d'immenses patiences, d'immenses espérances.

Le 28 décembre 2000

Ce que tu connais du réel, n'est pas le réel.
 Seulement ta lecture du réel.
 Une image. Une interprétation.
 Le réel, lui, est infiniment autre
 Et cependant infiniment proche
 Puisque tu es le réel, dans le réel, émanation du réel.
 Ne lis pas le réel. Vis-le.

Il est d'autres voies de connaissance que celle des sens et de la raison.
 Le Tout est tout entier en chaque être.
 L'infini est tout entier ici.
 L'éternité est toute entière maintenant.

*

Au cœur du cœur du présent, là est la Présence.
 Cette Présence est en tout, partout, toujours.
 Il suffit de se présenter à elle, de s'offrir à elle, de s'intégrer à elle.
 Il suffit...

*

Il n'y a plus rien à lire
 Il n'y a plus rien à dire
 La vérité est au-delà de tous les mots
 Et la vérité elle-même n'est qu'un mot

Le 29 décembre 2000

« Les physiciens, comme la plupart des gens, comptent de manière cruciale sur la stabilité de notre Univers : les lois vraies aujourd'hui étaient vraies hier et le seront toujours (...). Après tout, quel sens peut-on bien donner au mot "loi" si celles-ci peuvent changer brusquement ? Cela ne veut pas dire pour autant que l'Univers soit statique : il change par d'innombrables aspects, d'un instant à l'autre. Cela signifie plutôt que les lois qui gouvernent ces évolutions sont fixes et immuables. Vous vous demandez peut-être comment nous en sommes certains. En fait, nous ne le sommes pas. Mais le succès avec lequel nous avons pu décrire bien des aspects de l'Univers, du big-bang à aujourd'hui, assure que si les lois étaient changeantes, elles se transformeraient vraiment très lentement. La plus simple des suppositions qui coïncide avec tout ce que nous savons reste donc que les lois sont fixes. »

Brian Greene, *L'Univers élégant*

Il y a incontestablement de l'invariance, de la récurrence, de la symétrie dans l'Univers.

De là à induire que ces stabilités en constituent la « couche profonde », la réalité dernière et le fondement ontologique, il y a un pas idéaliste énorme que je me refuse à franchir.

Voyons les choses tout autrement...

C'était moi qui soulignais : « *qui coïncide avec tout ce que nous savons* ».

En fait, la science, depuis qu'elle se prend pour la religion objective de la Vérité, occulte systématiquement sous les vocables de « hasard, paradoxe, anomalie, exception, turbulence, instabilité, chaos, etc. » tout ce qui n'entre pas, précisément, dans le cadre de ce credo en des « lois » ontologiques et fondamentales, universelles et immuables.

Elle ne veut pas les voir ; elle ne veut pas le savoir !

Le problème est qu'une grande majorité de phénomènes de la vie de tous les jours entre dans ces catégories.

Considérons que notre monde soit constitué de deux univers intégrés, ou, ce qui revient au même, qu'il comprenne deux dimensions de temps.

Il y a d'une part ce qui est accompli donc achevé, stabilisé, invariant, récurrent, permanent, symétrique, mort, éternel...

Il y a d'autre part ce qui est inaccompli donc inachevé, instable, fluctuant, unique, impermanent, asymétrique ou avec brisure de symétrie, vivant, ponctuel...

Et si l'on voulait bien considérer, en toute bonne « logique », que ce qui est accompli n'est jamais que le résultat, la conséquence et la fin d'un processus d'accomplissement de l'inaccompli, alors il faudrait bien conclure que le « fondement » de l'univers n'est pas le stable ou le récurrent, mais le processus créatif d'accomplissement à l'œuvre partout en ce qui est vivant.

De là encore, il faudrait déduire que la science classique n'étudie que l'accompli, donc le « mort », donc les déchets de la vie et les excréments des processus d'accomplissement.

La vie de l'arbre est dans ses bourgeons et dans son fin cambium. Le bois (le stable, le dur, le durable, le visible) n'est qu'un amas de cellules cellulosiques mortes emplies d'un déchet excrémenteux appelé « lignine ».

Il en va de même pour l'univers.

La science classique n'en étudie que le « bois » (les « lois » stables, les « particules » permanentes, les « structures » invariantes).

Elle ne pourra jamais aborder ni le cambium, ni les bourgeons.

Et pourtant, c'est à leur niveau que se situent l'essentiel, l'ontologique, le fondement : la Vie.

Il en va de même pour l'existence humaine...

Mourir, c'est quitter l'univers de l'inaccompli pour entrer dans l'univers de l'accompli : « *consumatum est* ».

Ce n'est pas disparaître, c'est exister autrement, dans la stabilité et l'immuable, dans le bois mort, là où ne coule plus de sève, là où l'éternité fait se balancer l'arbre au gré des vents et des saisons.

Bien mourir, c'est mourir accompli, c'est mourir en s'étant totalement accompli.

Il n'y a pas d'autre morale, il n'y a pas d'autre salut.

L'accomplissement est un processus complexe, essentiellement créatif, mais paresseux aussi : pourquoi réinventer la roue alors que partout traînent des matériaux (les « particules ») ou des trucs (les « lois ») stables et stabilisés qui peuvent servir de substrat aux nouvelles architectures en voie de création.

La brique et le béton sont des techniques suffisamment fiables pour ne pas devoir systématiquement les remettre en cause avant de créer un nouveau bâtiment.

Mais rien n'exclut, ni n'interdit à un architecte hors norme de tout réinventer et de faire toute autre chose, avec d'autres matériaux, avec d'autres techniques, avec d'autres esthétiques.

Il en va de même dans l'univers.

Et ce sont ces projets/processus fous et hors normes que le scientifique classique appelle « hasard, paradoxe, anomalie, exception, turbulence, instabilité, chaos, etc. ».

Il y a donc deux univers imbriqués. Il y a donc deux voies de connaissance.

La première s'occupe de l'univers de l'accompli : c'est la science.

La seconde s'occupe de l'univers de l'inaccompli : c'est la mystique.

La première s'inscrit dans l'éternel immuable.

La seconde, dans l'instantané créateur.

A leur frontière, à leur interface, émerge peu à peu une nouvelle discipline : la systémique.

Le 2 janvier 2001

Il y a une profonde similitude entre les concepts fondateurs de Torah (Judaïsme), Dharma (Hindouisme) et Tao (Taoïsme).

Dans les trois cas, il s'agit de la « face » visible à l'homme de l'Unité ineffable qui s'exprime à lui sous la forme d'un guide de vie, de libération et de réalisation.

(En hébreu, TWRH dérive du verbe YRH qui signifie « guider ». En sanskrit, dharma signifie « cycle, loi, chemin ». Et en chinois, Tao signifie « la voie » tant qu niveau de l'ascèse individuelle et de la morale collective que de l'évolution universelle.)

Ce concept est presque totalement absent des Christianismes et Islamismes qui lui ont préféré le concept de « communauté des croyants » : l'*ecclesia* chrétienne et la *houma* musulmane.

D'un côté, les religions de la démarche individuelle vers la divinité, de l'autre les religions du credo collectif face à la divinité.

Unité et monisme ici, dualité et manichéisme là.

D'un côté les religions de l'instant ; de l'autre, les religions de l'éternité.

D'un côté les religions mystiques ou mystagogiques ; de l'autre, les religions théologiques et dogmatiques.

D'un côté, le Soi dans le monde ; de l'autre, le Moi contre le monde.

Bref, d'un côté, l'Orient par ses trois branches (*Israël, Inde et Chine*) ; de l'autre, l'Occident et sa source grecque duale : Platon et Aristote.

(Rmq : les présocratiques sont essentiellement orientaux. L'occident naît à Athènes avec Socrate et l'orgueilleux réductionnisme rationaliste.)

(Plutôt que de parler du « miracle grec », mieux vaudrait parler de la « calamité grecque » comme de la « calamiteuse Renaissance » ou des « obscures Lumières » ou du funeste XIX^e siècle ou de l'infâme XX^e siècle. ; tous boivent à la même eau : la foi stupide, primaire, vaniteuse et stérile en la Raison et en l'Homme tout Puissants. Un demi millénaire de rationalisme, le plus destructeur de l'histoire du monde, vient de s'achever enfin, du moins du point de vue du calendrier.)

*

Selon la jolie expression extrême-orientale : *la lune n'est pas son reflet dans l'eau !*

La lune : la réalité, l'Être-Un.

Le reflet : l'image, la représentation.

L'eau : les sens, la raison.

Le reflet est ondulant et frissonnant du fait de l'eau et non de la lune.

Et lorsque les nuages obscurcissent le ciel, le reflet disparaît alors que la lune demeure.

Et encore : « lorsque le doigt montre la lune, regarde la lune, pas le doigt ».

Et aussi : « Lorsque la lune se reflète dans l'eau, la lune n'est pas mouillée, l'eau n'est pas troublée » (Maître Dôgen).

La lune : l'Éveil.

L'eau : l'homme.

Le 3 janvier 2001

Le cerveau est un système complexe. Un système neurobiologique qui, comme tout système complexe, connaît quatre modes de fonctionnement :

- le mode mécanique qui correspond à la pensée et à la connaissance logique (*l'esprit*), c'est le domaine des sciences ;
- le mode chaotique qui correspond à la pensée et à la connaissance esthétique (*le cœur*), c'est le domaine des arts ;
- le mode organique qui correspond à la pensée et à la connaissance mystique (*l'âme*), c'est le domaine des spiritualités ;
- et le mode entropique de l'uniformisation neuronale qui correspond à la non-pensée (*le corps*), c'est le domaine des animalités.

Ces quatre modes coexistent en chacun de nous, avec des pondérations et des prééminences plus ou moins notables, plus ou moins variables.

Cela est vrai de chaque individu, cela est vrai de chaque culture, de chaque civilisation.

Il est clair, par exemple, que l'Occident est en train d'achever un cycle de prédominance de la pensée logique qui a dû commencer quelque part entre le XI^e et

XII^e siècle avec Abélard, et qui se termine sous nos yeux avec les impasses des technologies et des idéologies.

Au plus fort de ce cycle pourtant, au XIX^e siècle, siècle scientifique et positiviste s'il en est, le mouvement Romantique fut une résurgence de la pensée esthétique ; tout comme durant le XX^e siècle, siècle barbare et matérialiste entre tous, un mouvement spiritualisant protéiforme et phréatique coule en

sous-sol depuis Alexandra David-Neel et Romain Rolland jusqu'à Allan Watt et l'explosion des phénomènes sectaires.

Tout ceci ne nous intéresse ici que dans la mesure où ces considérations conduisent à une compréhension meilleure des forces en présence et des processus du devenir tant individuel que collectif.

Loin de moi toute tentation déterministe. Il y a d'autant de déterminisme (mécanique ou statistique) que le niveau de complexité du système considéré est élevé.

Il va sans dire que ni le cerveau humain, ni les civilisations humaines ne feront exception à cette règle.

Plutôt que de déterminisme, il faut parler de tendances, de moteurs, de forces, d'attracteurs, de potentialités ; tout en sachant pertinemment que la trajectoire qui adviendra n'est en aucun cas prévisible (heureusement !) puisque dépendant autant de ces forces que des volontés qui les porteront et que des rencontres et opportunités qui les activeront.

Si l'on regarde l'évolution du petit humain, les quatre stades successifs classiques collent assez bien avec le schéma décrit.

D'abord, il y a non pensée et animalités à la naissance.

Puis apparaissent l'intellectuel et le rationnel, durant l'enfance.

Puis viennent, l'affectif et le sensible dans l'adolescence.

Enfin émergent parfois le spirituel et le religieux, à l'âge adulte (la tradition juive ashkénaze n'interdit-elle pas l'étude de la Kabbale avant 40 ans ?)

On peut encore prendre le problème autrement et constater, par exemple, que des systèmes religieux comme le Judaïsme ou le Catholicisme (pour prendre deux extrêmes) passent eux aussi par quatre stades successifs : primitif, charismatique, dogmatique et mystique.

Judaïsme : mosaïsme, prophétisme, talmudisme, kabbalisme.

Catholicisme : « jésusisme », judéo-christianisme et paulinisme, dogmatisme et « théologisme », renouveau charismatique et autres revivalismes.

Mais ces quatre stades ne se suivent pas nécessairement dans un ordre donné.

Tout se passe comme si quatre cerveaux étaient en compétition en nous : le cerveau reptilien de l'animalité et de la non-pensée, le cerveau droit de la sensibilité

et de la pensée esthétique, le cerveau gauche de la rationalité et de la pensée logique, et le méta-cerveau de la spiritualité et de la pensée mystique.

L'Occident chrétien, catholique, anglican et protestant (le monde orthodoxe relève d'autres valeurs) a tout misé sur le cerveau gauche, jusqu'à persécuter le cerveau reptilien avec la notion de péché et la peur de l'enfer, à bâillonner le cerveau droit à coups d'excommunication des artistes et de stalinisme saint-sulpicien, et à assassiner le méta-cerveau à force d'inquisition, de tortures, d'auto-da-fé et de bûchers.

Quoi qu'il en soit, je sens la structure et le processus de ces quatre modes de la façon suivante.

Tout commence au stade primitif, reptilien et animal. On peut en rester là et survivre, parfois longtemps.

Ensuite s'ouvre un niveau supérieur de complexité à structure bipolaire droit-gauche : une bifurcation apparaît, car il semble impossible de développer deux modalités, même complémentaires, avec la même priorité, en même temps. Il faut donc opter pour une prédominance logique ou une prédominance esthétique.

Alors cinq scénarii sont possibles : l'extermination de l'un par l'autre (2 scénarii), la cohabitation dans un rapport dominant-dominé (2 scénarii), l'alternance dialectique (1 scénario).

Enfin s'ouvre la voie de la synthèse et du dépassement par l'intégration des cerveaux droit et gauche dans le méta-cerveau qui les dépasse et les englobe. On arrive au stade spirituel et mystique. A ce stade aussi, huit scénarii sont ouverts et possibles : la déchirure et le rejet d'un ou plusieurs des cerveaux « inférieurs » (7 scénarii) ou la réelle unification et pacification totale (1 scénario).

Il y a donc une foule de chemins de développement possibles, dès lors que l'on combine tous ces scénarii spécifiques, auxquels il faut encore ajouter tous les scénarii de régression qui font faire le chemin en sens inverse du supérieur vers l'inférieur.

Ce que je prétends ici, pour revenir au cœur de la thèse centrale de ma recherche, c'est que tout individu, toute tribu, toute civilisation naissent au stade primitif reptilien et qu'ils n'atteindront leur plein épanouissement, leur pleine réalisation, leur plénitude entéléchique qu'en atteignant le stade suprême et ultime d'unification totale et réelle dans le méta-cerveau de toutes les composantes psychiques, mentales ou culturelles de leur être.

Peu importe, au fond, le chemin qu'ils choisissent de suivre (même s'il en est de plus efficace que d'autres).

Ma thèse est encore qu'au-delà de cette unification des composantes intérieures dans le méta-cerveau mystique, il faut aussi réaliser une unification de même

ampleur et du même niveau avec les dimensions extérieures de l'être en faisant exploser l'ego et ses frontières factices et illusives.

Ces deux unifications correspondent à la distinction classique entre la méditation tournée vers l'intérieur et visant à dépasser les pensées animale, logique (« conceptuelle » dirait le zen) et esthétique, et la contemplation tournée vers l'extérieur et visant à abolir les limites du moi jusqu'à se plonger intégralement dans le Soi, dans l'Être-Un.

Ces deux unifications sont complémentaires et doivent être menées ou de front ou successivement.

Quel que soit le choix fait, elles ne peuvent se mener que dans l'instant, que dans la présence à l'instant. Là où est le réel, le seul réel, le seul vécu.

*

Le corps est aussi un système complexe. Un système anatomique et biologique qui, comme tout système complexe, connaît aussi quatre modes de fonctionnement :

- un mode mécanique ;
- un mode chaotique ;
- un mode organique (*);
- et un mode entropique.

Je ne sais pas encore ce que représentent les modes chaotique et organique.

Ce dont je suis sûr, c'est que le mode entropique correspond à la dégénérescence et à la mort.

Ce que je constate, c'est que la médecine occidentale ne s'occupe que du mode mécanique (c'est-à-dire analytique, rationnel, « scientifique », déterministe, réductionniste, etc.).

Ce que je crois deviner, c'est que la médecine chinoise s'est toujours fort intéressée au mode organique (*) et que des techniques comme l'acupuncture en procèdent.

Ce que je sais par contre, c'est que les médecines en général ne feront de réels progrès qu'en investiguant les modes chaotique et organique (*), et avec autre chose que le seul cerveau gauche.

Ce qui me paraît probable, c'est que les études embryogéniques et embryologiques avec l'aide des théories morphogénétiques, en comprenant les processus d'autogénération de l'être, permettront de trouver les chemins de stimulation de son autorégénération, c'est-à-dire son autoguérison.

La médecine doit cesser de se prendre pour une science (*au sens classique du terme, au sens analytique, réductionniste, rationaliste et scientiste des XIX^e et XX^e siècles*).

(*) L'adjectif « organique », ici, lorsque l'on parle d'anatomie et de médecine, prête malheureusement à confusion. Rappelons qu'en systémique, « organique » se dit d'un système ultra-complexe et fortement intégré, où le tout est beaucoup plus que la somme de ses parties, où les forces d'interaction entre constituants sont au moins du même ordre de grandeur que les forces de cohésion interne desdits constituants, où les processus globaux comme l'homéostasie sont de loin les mécanismes de régulation les plus importants, etc. On voit que le sens donné est beaucoup plus large et profond que le sens classique de « relatif aux organes ».

*

De Jacques Sojcher, dans *Nietzsche, la question du sens* :

« ...l'évidence n'est qu'une foi en la vérité qui a échappé au doute pas assez radical, au doute trop léger de Descartes. »

« ...pourquoi préférer l'évidence à la non-évidence, la clarté à l'obscurité, la vérité à l'erreur, sinon parce qu'on veut opter pour la sécurité contre l'insécurité, pour la certitude contre l'incertitude. »

« Si toute stabilité est fictive, il n'y a plus d'objets, seulement des interprétations et des interprétations d'interprétations (...) et il n'y a plus de sujet, mais un interprète... »

« Qui ne voit ici à l'œuvre Dionysos, le dieu démembré, le dieu de l'excès, le créateur ? »

« Enfant de l'avenir, il ne peut être chez lui aujourd'hui. (...) Dénonçant tous les partis, aussi bien humanitaires que nationalistes, toutes les religions et les morales, le sans-patrie prétend vivre sur les montagnes, à l'écart, inactuellement. »

(cfr. *Le Gai Savoir* § 377 où, d'ailleurs, le texte annule toute possibilité de rattachement de Nietzsche au nationalisme et au racisme allemands qu'il y éreinte à cœur joie.)

Le 4 janvier 2001

Tout langage finit en tautologie.

Tout questionnement, même le plus radical, même le plus jusqu'au-boutiste comme celui de Nietzsche, finit toujours par buter sur les limites du langage.

Comment poser les questions avec ou sur les mots qui n'existent pas ?

Puisque toute réponse répond avec des mots, elle provoque autant de nouvelles questions qu'il y a de mots invoqués, qui, eux-mêmes invoqueront d'autres mots.

Questionnement sans fin. Errance en boucle. Ouroboros.

Mais au-delà des mots, pour échapper à cette tautologie ontique, à cette errance questionnante infinie, la question (la dernière ?) est : qu'y a-t-il sous les mots ?

Les mots expriment-ils une pensée sous-jacente ou sont-ils la pensée ?

A en croire le Tch'an ou le Zen, l'Un est au-delà des mots et sa Connaissance immédiate et totale est possible en état de *satori* par les voies de la méditation non conceptuelle.

Le langage alors n'est plus médium de Connaissance.

Le monde ésotérique des symboles et du symbolisme, en ouvrant toutes grandes les voies infinies et illimitées de l'exégèse, rompt également les limites du langage tout en étant porteur d'ineffable.

La Poésie mystique aussi, en se libérant des règles de vocabulaire et de syntaxe des langages, provoque/évoque des images non verbales qui sont porteuses de Connaissance initiatique.

Il y a donc pensée en deçà ou au-delà des mots, comme on voudra.

C'est cette pensée-là qu'il faut atteindre, celle des voyants, celle des prophètes, celle des hallucinés, celle des messies, celle des fous de dieu, celle des mystiques, celles des extatiques.

Une pensée faite d'images ressenties plus que vues, une pensée de sensations.

Un vécu profond qui n'a plus besoin ni d'expression ni de représentation, ni de projection.

Être ce qui est. Vivre ce qui vit. Penser ce qui pense.

Connaissance, connaissant et connu ne font plus qu'Un, ici et maintenant.

Briser le langage.

Car le langage fait partie des mondes accomplis : il n'est plus créateur, indécis, éphémère, impermanent, inaccompli, c'est le prix de l'intelligibilité collective, de la communicabilité communautaire, il fallait le stabiliser, le normer, le « dictionnariser », il fallut le figer, le fixer, le geler.

Mais ce faisant, il devint inadéquat pour l'essentiel, pour l'indicible, pour l'ineffable. Il faut donc le briser et lui rendre cette jouvence libre et libertine et libertaire qui lui remet des couleurs aux joues et de la fécondité dans le bas-ventre.

Briser le langage pour en construire des mosaïques de tessons multicolores, approximativement juxtaposés et cimentés pour faire éclater les images les plus riches, les plus inattendues.

Ramener le langage dans le monde de l'inaccompli, de l'inachevé, du Vivant !

Réinventer la Poésie authentique au-delà des jeux ennuyeux des classicismes et des arts poétiques.

Et tant pis pour l'intelligibilité et la communicabilité.

Le prix de l'extase a toujours été la solitude. Que ce soit celle des corps ou celle des esprits, qu'importe.

De toutes les manières, qui a dit que l'essentiel est communicable ?

N'est-ce pas l'opposé exactement qu'enseignent tous les mystiques de toutes les traditions, de tous les lieux et de tous les temps ?

Alors où est la perte ?

Briser le langage. Réinventer la Poésie.

Une poésie évidemment mystique (*peut-il y en avoir une autre ?*), intensément mystique, mystagogique même, initiatique, ésotérique, où chacun de ceux qui la goûtent trouvera *son* chemin, un peu comme la Torah hébraïque dans les yeux d'un kabbaliste.

Alors le langage devient obstacle, inertie, matière qu'il s'agit de pétrir et de vaincre en le modelant en des formes neuves.

Il devient la résistance nécessaire à l'œuvre, nourriture du processus créateur qui le dévore pour le mieux malaxer.

Il devient la glaise du vase.

Et Lao-Tseu de confirmer :

*« On pétrit la glaise pour faire des vases.
C'est de son vide que dépend l'utilité des vases. »*

Tao Te King, ch. XI

Tout est dit.

Briser le langage jusqu'à en faire une glaise souple et lisse, la pétrir et la former et ensuite, surtout, oublier la forme du vase de mots pour ne voir que la Vacuité en son cœur. Alors là, la Poésie devient authentiquement mystagogique.

*« Je suis des routes nouvelles, une parole nouvelle m'a été donnée.
Pareil à tous les créateurs, je suis las des langages anciens.
Mon esprit refuse de courir plus longtemps sur des sandales usées.
Pour moi les langages sont trop lents (...) »*

Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra

Le 5 janvier 2001

*« La terre a une peau ; et cette peau a des maladies.
Une de ces maladies s'appelle : "homme". »*

Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra

Comme l'an dernier à pareille époque, je fais le même bilan de l'homme : que de mort et de destruction et de souffrance pour si peu de chose.

Toujours cette même question : l'homme n'est-il pas la plus grande erreur de Dieu, Son faux-pas, Sa bévue ?

Pour un Lao-Tseu, un Eckhart, un Bach, un Nietzsche, un Monet, un Einstein, combien de Ramsès, de César, de Néron, de Eric-le-Rouge, de Attila, de Gengis Khan, de Borgia, de Louis XIV, de Napoléon, de Lénine, de Staline, de Hitler, de Himmler, de Göring, de Mussolini, de Castro, de Mao, de Hô-Chi-Minh, d'Amin Dada, de Bokassa, de Mobutu, combien de Torquemada, de Landru, de Petiot, de Mengelé, de Baader, de Carlos, de Kadhafi, de Arafat, de Sadam Hussein, de

Mesrine, de Dutroux, sans compter ces six milliards de prédateurs ignares et voraces, cruels et barbares, égoïstes et vénaux qui tuent Gaïa la Mère et condamnent leurs enfants à mort.

« ...l'évolution aurait fort bien pu en rester là. Mais l'évolution, ou, si l'on préfère, la dynamique de la vie, ne s'arrête jamais ; elle ne cesse d'aller de l'avant, quitte à détruire ses aberrations et à gommer ses réussites mêmes pour faire mieux encore. »

Jacques Brosse, in *L'aventure des forêts en Occident*

C'est moi qui souligne en pensant à l'humanité.

Le 10 janvier 2001

Dieu n'est ni cause initiale, ni cause finale. Il est « cause intime ».

Cause intime, dans chaque ici-et-maintenant.

Cause perpétuelle.

Source unique et universelle de tout Devenir.

Cause stimulante plutôt que déterminante.

Force vitale et élan créateur.

Désir immanent à tout ce qui est, à tout ce qui vit.

Désir entéléchique d'épanouissement, de réalisation et de plénitude.

Désir unique et sous-jacent à tout ce qui est.

Désir cosmique qui se reflète en chaque être en une entéléchie spécifique et qui fonde la convergence naturelle des infinités de ces entéléchies spécifiques.

Cette convergence est le fondement intime de toute fraternité, de toute empathie, de toute éthique naturelles.

Le 11 janvier 2001

Le christianisme catholique, apostolique et romain est effectivement romain.

Dieu-le-Père est Jupiter.

Jésus est Apollon/Orphée.

Le Saint-Esprit est Mercure.

Marie est Minerve/Diane.

Marie de Magdala est Vénus.

Joseph est Pluton.

Le Diable est Dionysos.

Pierre est Hercule.

Paul est Ulysse.

Judas est Œdipe.
Etc.

Quoi d'étonnant à ce que le monde romain des premiers siècles ait réussi si aisément à l'adopter ?

Quoi d'étonnant à ce que Rome et l'Italie soient le siège de la Papauté ?

Quoi d'étonnant à ce que l'Église des premiers siècles ait eu si facile à récupérer les lieux et rites antérieurs partout où la romanité avait implanté ses cultes ?

Quoi d'étonnant à ce que les Germains soient devenus protestants et à ce que les grecs et les slaves soient devenus orthodoxes, c'est-à-dire non romains ?

Il faut résolument que l'Occident cesse de parler de Judéo-christianisme.

Les christianismes et le judaïsme n'ont absolument RIEN en commun.

Le christianisme a seulement volé, usurpé, violé et helléno-romanisé des textes et des mythes qui ne lui sont pas destinés et qu'il a maladroitement traduits dans des langues qui ne leur sont pas du tout adéquates.

Certes, Jésus, les apôtres et Paul-Saül étaient juifs d'origine (comme Marx ou Freud ou Heine), mais ce ne sont pas eux qui ont créé le Christianisme et l'Église romaine. Ceux-ci ont été fondés au quatrième siècle par un empereur romain (Constantin) et par des conciles (Nicée, le tout premier, et ensuite Constantinople, Éphèse et Chalcédoine) à sa botte, qui ont établi, entre 325 et 451, les dogmes fondamentaux du Christianisme. Avant cela, le christianisme n'était qu'un essaim de sectes exotiques à la mode, fortement teintées de Mystères (au sens grec d'Eleusisme ou d'Orphisme) et de Mithraïsme.

Sectes d'ailleurs fortement divergentes entre elles (cf. les nombreuses « hérésies », dont l'Arianisme).

Le Christianisme et l'Église catholique qui le perpétue dans sa conception originelle, est une institution romaine, pur produit d'un Empire romain déclinant en pleine dégénérescence.

Il faut noter que la communauté protestante rejette en bloc toutes les décisions de tous les conciles, et que les Églises orthodoxes n'en conservent que les sept premiers (en y ajoutant les décisions du synode « *in Trullo* » de Constantinople).

Pourquoi ces réflexions trouvent-elles place ici ? Tout simplement parce que la conception romano-chrétienne du devenir et du temps est fondamentalement et radicalement différente de la vision juive.

Pour la première, le seul devenir réel est l'accès à l'immuable éternité de la béatitude ou de la damnation hors de ce monde.

Pour la seconde, le devenir et le salut, ne sont qu'en ce monde qui doit DEVENIR le Royaume de Dieu.

On prête à Jésus d'avoir dit : « Mon Royaume n'est pas de ce monde ! » Ce disant, il s'exclut lui-même de la judéité.

Le temps et le devenir chrétiens sont essentiellement platoniciens et idéalistes. Dualisme donc : il y a ce monde des mortels et il y a l'Olympe/Royaume-des-Cieux, deux mondes totalement et étanchement distincts, disjoints, étrangers.

Et il y a Orphée-Jésus comme pont entre eux.

Le Christianisme est le dernier avatar des Mystères orphiques.

Aussi, le devenir de ce monde-ci et en ce monde-ci n'a-t-il, pour lui, aucun intérêt puisque ce monde-ci n'est que l'antichambre du « vrai » monde, de la « vraie » vie. Il n'est qu'un champ d'épreuves et de souffrances, un sas fétide permettant aux élus d'accéder au Royaume des Morts et à sa béatitude absolue et éternelle.

Deux conceptions du monde et du temps s'affrontent.

D'un côté, un monde factice et « temporaire », et un temps fermé (cyclique ou éternel-immuable) avec le culte de la Mort (et des morts) contre la Vie (celle du corps, celle de la Nature, celle de la liberté, celle de création, celle du plaisir et de la joie, etc).

De l'autre, un monde seul réel et en perpétuelle création, et un temps ouvert (évolutionniste et linéaire) avec le dégoût de la Mort (un cadavre juif doit être enterré au plus tôt, le lendemain du décès idéalement, et aucun culte ne peut ni ne doit lui être rendu) et le combat pour la Vie.

Il faut remarquer qu'une vision linéaire et évolutionnaire du temps n'exclut nullement des processus et phénomènes périodiques et donc cycliques. Les vagues aussi sont cycliques et périodiques, mais elles sont à la surface d'un océan ouvert et infini, « linéaire ». Océan Un, seul réel, seul vivant.

Je crois que c'est dans cette irréductible opposition que se trouve la racine profonde des antijuïdaïsmes et antisémitismes chrétiens.

Le 12 janvier 2001

Les composantes de ma dissidence et de ma marginalité : mon mépris de la mondanité, ma misanthropie, ma passion spirituelle et religieuse, mon érémitisme, mon apologie de la solitude, mon amour de la Connaissance, mon aversion du divertissement.

Le 13 janvier 2001

« Les hommes sont comme les pommes : quand on les entasse, ils pourrissent. »

Mirabeau

« Notre ignorance et notre orgueil — deux puissances qui font toujours bon ménage. »

Théodore Monod

« L'éthique n'est pas autre chose que le respect de la vie. »

Albert Schweitzer

« Le changement n'est pas un accident, c'est la loi même du monde. Il convient de remplacer la philosophie de l'immuable par celle du changement. »

Henri Bergson

« L'univers et la vie ont une histoire, c'est la loi même du monde. La permanence et l'immobilité restent de pures abstractions »

Albert Vandel

« Tu crois pouvoir écraser cette chenille ? Bien, c'est fait : ce n'était pas difficile. Bien, maintenant, refais la chenille. »

Lanza del Vasto

L'humanité entière, prise comme un tout, n'est jamais qu'un des très multiples organes de l'Être-Un.

Sa fonction est de sécréter les espaces immatériels de l'imaginaire et la culture.

Et un organe, quel qu'il soit, n'est rien sans tous les autres, ni ne survit sans la bonne santé de tous les autres.

Aucun n'est ni supérieur, ni inférieur : tous ont leur rôle qui est leur seule justification.

Un organe malade ou inutile ou dangereux s'ampute.

Le 14 janvier 2001

« La connaissance {scientifique} dissèque, démembré, particularise : elle découpe en tranches, de plus en plus minces d'ailleurs, les éléments et les mécanismes. Elle s'enferme dans un pointillisme d'où s'est retiré le sens du cosmique, la fascination de l'universel, la nostalgie de la totalité, abandonnés aux poètes, aux artistes, aux mystiques. »

Théodore Monod

« L'Homme est encore loin d'être terminé. »

Teilhard de Chardin

Tout est en l'Un et l'Un évolue en se créant.

Création perpétuelle. Création libre.

Libre de reproduire, libre d'innover.

« *L'être est (...) fluide et labile, et le concept est vivant.* »

Daniel Parrochia

De la labilité de l'Être-Un, contre tous les déterminismes, contre tous les mécanismes, contre tous les rationalismes.

Le 23 janvier 2001

Imaginez une vaste cour de ferme. Une tonne de briques y a été livrée et déversée en vrac, en amas épars, n'importe comment. C'est l'image même du désordre. Il y a tant de briques n'importe où que plus rien ne peut ni passer, ni circuler. Avant de pouvoir porter les charrettes de foin dans le fenil, il faut mettre de l'ordre dans la cour. Pour cela deux techniques : la première est de carreler la cour avec les briques : c'est l'ordre uniforme (*une « forme unie »*) ou entropique ; la seconde est de construire une belle pile de briques en un endroit précis : c'est l'ordre complexiforme (*une « forme complexe »*) ou néguentropique.

On le comprend aisément, la forme, l'ordre, l'organisation naissent dès lors que l'on veut libérer la plus grande surface plane (c'est-à-dire « vide ») possible dans la cour, dès lors que l'on veut minimiser son encombrement, que l'on veut la désencombrer, la vider.

La forme — qu'elle soit uniforme ou complexiforme — naît de l'aspiration au vide, au désencombrement.

Revenons à la solution en pile. Plus sa base sera petite, meilleur sera le désencombrement, mais alors plus haute sera la structure et donc plus fragile, plus instable elle risque d'être. Ici point le principe très général du rapport surface/volume qui est un des principes directeurs de la morphogenèse : le choix de la boule (*trois dimensions*) ou de la feuille (*deux dimensions*) ou de la tige (*une dimension*).

Pour illustrer ce problème du rapport surface/volume, prenons l'exemple de 125 briques cubiques de 10 cm de côté. Le volume total, quelle que soit la forme donnée, sera toujours de 125.000 cm³ alors que la surface sera :

- *pour une forme boule (un cube ici) de 15.000 cm³,*
- *pour une forme feuille (un pavement carré de 11 de côté plus un appendice de 4 briques sur un coin) de 29.800 cm³,*
- *pour une forme tige (une pile d'une brique de base) de 50.200 cm³.*

Dans le cas de briques de forme parallélépipédique, la structure « pile » sera évidemment très simple : elle sera, elle aussi, un parallélépipède constitué de briques en quinconce. Mais quelle serait la forme finale du « tas » optimal s'il s'agissait de sable ou de gravier ou de pierres ou de bûches, etc., ou s'il s'agissait d'un affreux

mélange d'un peu de tout cela. Faudrait-il d'abord trier et constituer des tas homogènes ? Ou faudrait-il assembler le tout de manière à marier les formes complémentaires afin de tenter de boucher tous les trous et interstices ? Tout dépend de ce que l'on veut faire, me direz-vous. Et voilà la notion de finalité (*ou de principe « téléologique »*) qui point son nez.

Compliquons encore le problème en ne considérant plus des objets inertes de forme solide et stabilisée, mais des objets mouvants, fluents, protéiformes, plastiques. Comment vont-ils ou peuvent-ils se compénétrer afin d'élaborer des structures complexes, elles-mêmes fluentes et protéiformes, vivantes, en somme ?

De ces quelques considérations viennent quelques notions qui fondent toute morphogenèse :

- *la notion de finalité* : désencombrer l'espace-temps au maximum, engendrer un maximum de « vide » en remplaçant le désordre amorphe par de l'ordre et de la forme (de là, la problématique d'économie qui vise à extrémaliser le rapport surface/volume des formes construites, et la problématique uniformité/complexité qui relève des deux grandes voies de mise en ordre : l'entropie et la néguentropie) ;
- *la notion d'inertie* : il faut considérer l'espace-temps comme un tout, comme un cadre intégré pour l'extrémalisation du « vide », de la vacuité, et donc voir qu'une mise en ordre radicale dans l'espace engendre un désordre important dans le temps et réciproquement (de là, la problématique de la stabilité de certaines structures qui sont plus durables que d'autres, et qui induisent donc moins de perturbations dans la dimension temps ; ainsi naissent les notions de récurrence, de duplication, de « lois » de la nature, etc.) ;
- *la notion d'hétérogénéité* : toute forme qui peut exister existera : il faudrait parler de cosmo-diversité des formes possibles et, par suite, des assemblages de formes hétéroclites et complémentaires (par exemple une macromolécule organique) ou de formes identiques et similaires (par exemple un cristal de diamant qui n'est qu'un réseau cubique d'atomes de carbone). Ce problème n'est, en fait, qu'une illustration supplémentaire du choix fondamental entre la voie de l'uniformité et la voie de la complexité, mais dans une autre dimension que celle de l'espace-temps.

Cette dernière notion introduit un autre débat, encore plus complexe.

Tout objet réel, vivant, est à la recherche permanente de sa forme accomplie (principe d'entéléchie) et est en quête perpétuelle des relations et échanges susceptibles de lui fournir les éléments de cet accomplissement.

Mais il fait également partie intégrante d'un système plus grand dont il n'est qu'un élément, et, à l'inverse, il comprend aussi un ensemble de systèmes plus petits dont il est l'intégrateur. Or ce système plus grand et ces systèmes plus petits sont, eux aussi, animés par la même pression entéléchique intérieure.

Cela signifie que l'univers entier n'est qu'un vaste réseau de poupées russes en relations réciproques.

Il faudrait encore parler de toute relation comme d'un échange d'énergie informée (donc de forme) plus ou moins structurée, plus ou moins complexe.

Ensuite, il faudrait parler de l'appétit entéléchique, de la compatibilité des échanges, de la sélectivité relationnelle et des affinités contextuelles.

Ou encore du niveau d'agitation « thermique » d'un milieu en étroite relation avec la notion de probabilité de rencontre et donc de mise en relation, mais aussi avec celle de déstabilisation et de fragilisation du fait que les forces d'interaction externes ont des intensités qui deviennent du même ordre de grandeur que les forces de cohésion internes.

Si l'on considère, de plus, que le réel est quantique et discontinu (*même dans ses structures les plus fines où l'espace n'est que la juxtaposition de grains ou cordes vibrants, et où le temps n'est que la suite des pulsations cosmiques*), et que les mathématiques humaines ne sont aptes qu'à traiter des fonctions continues (*et simples*), on comprend l'ampleur de la révolution intellectuelle et scientifique qui se prépare.

De plus, l'échelle des complexités est elle-même discontinue et quantique, avec des effets de seuil qui imposent aux processus de complexification de procéder par sauts successifs d'un niveau permis à un autre niveau permis supérieur.

C'est d'ailleurs cette discontinuité complexive qui détermine la « frontière » d'un objet, d'un système ou, plus généralement, d'un holon.

Un holon, malgré la continuité énergétique du milieu où il baigne, est une bulle dont la complexité moyenne est supérieure à celle de son milieu. Ainsi l'arbre par rapport à la terre ou à l'air, ainsi la forêt par rapport aux steppes environnantes, ainsi la planète Terre par rapport son atmosphère, ainsi le système solaire par rapport à l'espace intersidéral, ainsi la voie lactée par rapport à l'espace intergalactique, etc.

De même au cœur d'un holon, des différences de niveau de complexité entraînent la notion d'organe ou de sous-système ou de sous-holon, ainsi de l'arbre dans la forêt, de la forêt dans la biosphère, etc.

La notion même de complexité se définit indifféremment comme la densité informationnelle, ou la densité relationnelle, ou le taux d'ordre, etc.

Toutes les considérations qui précèdent, relèvent de la systémique théorique et de la morphogenèse. Elles s'insèrent dans le présent travail parce qu'elles tendent à comprendre les processus du devenir, de l'évolution, de la complexification croissante.

Ces processus de déploiement de la forme sont les moteurs de réalisation entéléchique qui portent chaque être vers son propre accomplissement.

Ils sont les outils du devenir.

Ce seront aussi les domaines de recherche les plus essentiels du siècle qui débute.

Le 25 janvier 2001

Contre le ridicule « *Je pense donc je suis* » de René Descartes (aussi peu convaincant, comme le dit Bertrand Russel, que « *Je marche donc je suis* » ou que, ajouterai-je, « *Je pisse donc je suis* » ou que « *Je tue donc je suis* »), affirmer enfin : « *Il y a pensée ici et maintenant* ».

Tout recours au « Je » est un insupportable présupposé.

La vacuité totale du « Il y a » peut seule rendre celle de l'Être-Un ineffable qui pense ou marche ou pisse ou tue ici et maintenant.

*Ô toi, Il de « il y a »,
 Toi, Il de « il pleut »,
 Toi, Il de la Genèse, Il de :
 « Il créa un fondement
 Il créa des dieux
 avec les cieux et avec la terre ».*

*

La pensée dualiste qui anime l'occident depuis près de trois millénaires a changé régulièrement les étiquettes de ses deux flacons métaphysiques.

Mais jamais elle n'a permis au courant moniste toujours présent (Denys l'Aréopagite, Maître Eckhart, Jean Tauler, Baruch Spinoza, Isaac Newton (contre Descartes), les Alchimistes, Albert Einstein, Pierre Teilhard de Chardin, etc.), mais toujours marginal et clandestin (ou excommunié ou brûlé ou emprisonné ou exilé), de fondre, confondre ou nier ces deux flocons pour n'en plus faire qu'un seul : l'Un.

Un des flacons est en général l'humain, sa finitude dans le relatif et l'étroit et l'éphémère, son monde d'ici-bas, vallée de larmes et de souffrances et de misères, son ignorance, sa barbarie, sa laideur, etc.

L'autre flacon a transformé plus souvent son étiquette, en apparence seulement. Depuis les « idées pures » de Platon, la *Vérité absolue* a bien souvent changé de prénom : philosophique, puis métaphysique, puis messianique, puis apostolique, puis martyrologique, puis patristique, puis dogmatique, puis théologique, puis esthétique (XVI^e s.), puis éthique (XVII^e s.), puis logique (XVIII^e s.), puis scientifique (XIX^e s.), puis idéologique (XX^e s.).

Mais qui dit dualisme dit connexion entre ces deux mondes disjoints (*l'un toujours matériel et infâme, l'autre toujours spirituel et pur*). Comment croire en l'existence d'un monde idéal et pur s'il doit rester éternellement, intrinsèquement et ontologiquement hors d'atteinte ?

Il faut donc bien qu'il y ait un pont, dans cette vie ou après la mort.

Il faut donc des pontifes, des *pontifeces*, des faiseurs de ponts.

Il faut donc une autorité.

Il faut donc des institutions.

Ainsi naissent les Armées, les Églises, les Lois, les Universités, les États.

L'analyse n'est ni originale, ni neuve. Mais par trop ignorée : c'est bien le dualisme, la foi dualiste qui engendre les institutions et les autorités.

Dans un univers moniste, tout et chacun étant la divinité en cours de réalisation, qui donc aurait plus d'autorité qu'un autre, chaque voie de réalisation étant à la fois unique et originale.

Plus d'armées puisque plus de frontières.

Plus d'églises puisque plus de dogmes.

Plus de lois puisque plus de violences.

Plus d'universités puisque plus de mandarins.

Plus d'états puisque plus de nations.

Utopie ? Oui, mais guère plus que la République de Platon ou que le code Napoléon ou que le Catéchisme de Jean-Paul II, qui ont été et sont toujours des utopies autrement meurtrières !

Et si c'étaient les pontifes qui réinventaient constamment le dualisme afin de préserver leurs statuts et privilèges et pouvoirs ?

Poser la question, c'est évidemment y répondre.

Le 15 février 2001

Chemin. Voie. *Tao* en chinois. *Yoga* en sanskrit (dont procède le *joug* français parce qu'il *relie* comme toute *religion*).

Chemin qui relie.

Qui relie un départ et une destination.

Une cause à un effet.

Une origine et une finalité.

Un être et un devenir.

Mais :

« Ce sont les marcheurs qui font le chemin ».

Lao Tseu

Le chemin ne précède jamais les chemineaux.

Le cheminement seul engendre le chemin.

Cheminement, donc.

Quête, aussi, au sens médiéval et chevaleresque.

Quête de quoi ?

Cheminement vers quoi ou pourquoi ou pour quoi ?

Chemin, cheminant, cheminement.

Produit, producteur, processus.

Aimé, amant, amour.

Objet, sujet, projet.

Quitter l'objectif et le subjectif pour le projectif.

Quitter, partir, sortir, $T \rightarrow E$.

Nier l'objet et le sujet et faire du processus seul le seul fondement de l'Être-en-Devenir.

Un processus sans autre projet, sans autre finalité que de s'épanouir pleinement lui-même, que d'aller au bout de lui-même, que de devenir ce qu'il est, que de réaliser l'intégralité de ses potentiels inconnus ou cachés.

Plénitude du cheminement comme seul moteur du devenir.

Entéléchie.

*

Ma langue natale est le silence.

Dieu parle la langue des arbres.

Le 16 février 2001

Il n'est d'art que sacré.

L'Art qui ne tenterait pas désespérément d'exprimer l'ineffable réalité ultime — l'Un — qui vit invisible derrière les apparences, ne serait que futilité ou vulgarité.

La vocation de l'homme, comme de tout être, est d'accomplir l'Être-Un dont il émane et procède, de L'accomplir dans chaque geste, parole ou pensée, de L'accomplir en lui et autour de lui.

L'artiste authentique, en ce sens, tend à être surhomme.

Il tend à réaliser cette vocation à sa plus haute pointe.

La création artiste est accomplissement de la Création non dans ses formes, mais dans son fond.

« Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu; »

Victor Hugo

Et pousser cet accomplissement jusqu'à la Vacuité, au Vide plein, au Désert au-delà de Dieu.

« Il me faut aller plus haut encore que Dieu, dans le désert. »

Angelus Silesius

Aller jusqu'à l'Ayn-Sof des kabbalistes qui est aussi celui des Taoïstes, des Vedantistes, des Soufis ou des Pères orientaux de la théologie apophatique.

Dieu n'est rien de ce qu'un mot humain puisse exprimer.
Dieu n'est donc pas Dieu.

Le 18 février 2001

De Lao-Tseu :

« Le but n'est pas le but, c'est la voie. »

« Le vrai voyageur n'a pas de plan établi et n'a pas l'intention d'arriver. »

« L'homme suit les voies de la terre, la Terre suit les voies du Ciel, le Ciel suit les voies de la Voie, et la Voie suit ses propres voies. »

« Mourir c'est se dissoudre. »

« La vie est une œuvre que l'on crée à chaque instant. »

« Sans le saule, comment connaître la beauté du vent. »

« La seule façon d'accomplir est d'être. »

« Un voyage de mille li commence toujours par un premier pas. »

« Créer, non posséder ; œuvrer, non retenir ; accroître, non dominer. »

« La plus grande révélation est le silence. »

*« Le sage peut découvrir le monde sans franchir sa porte.
Il voit sans regarder, accomplit sans agir. »*

Le 20 février 2001

Le temps est un scalpel inventé par l'homme pour découper le mouvement en tranches successives d'être.

Cette dissection masque le devenir et le revêt d'être.
Comme si c'était de l'être (de l'essence et de l'étant) qui devenait.
L'être n'existe pas, il n'y a que du devenir en devenir.

Processus pur !
Devenir pur !
Advenir pur !

L'être est l'illusoire relief de la découpe sauvage analytique du devenir.

On dit « la balle se meut au long de sa trajectoire ». Rien n'est plus faux !
Il faudrait dire : « le mouvement, au long de telle trajectoire a pris la forme de ce que l'homme appelle balle ! »

« Mouvoir » est le centre du réel et du vrai, « balle » n'en est que l'expression humaine.

« La balle se meut » devrait être traduit : « Il y a du mouvoir ici et maintenant en forme de balle ».

L'idée est ardue : toutes les langues usent de substantifs et en font le centre de leurs descriptions du monde, alors que la réalité n'est que verbes, verbes qui s'expriment, dans la tête des hommes qui regardent, sous forme d'objets et donc de substantifs.

Pourtant, le substantif n'est qu'une part de représentation dénuée de toute réalité.

La réalité c'est un continuum en mouvement, en perpétuelle métamorphose et accomplissement de soi.

L'Un n'est pas un « être ». Il est un devenir, un advenir pur.

Tout le débat crucial de la métaphysique et de l'épistémologie du troisième millénaire est là : le vieil homme était obsessionnellement à la recherche de l'immuable « sous » l'apparente effervescence, « sous » l'apparente impermanence, « sous » l'apparent désordre du mouvement et de la fluctuance : l'homme nouveau abandonne cette impasse, il n'y a rien d'immuable, il n'y a rien « sous » l'immensément variable.

Il n'y a pas d'être « sous » le devenir.

Il n'y a que du devenir.

Toutes les sciences et les philosophies anciennes et classiques cherchent à exprimer cet immuable tant espéré, les premières sous forme de « briques

élémentaires » et de « lois » universelles et éternelles, les secondes sous forme d'idées pures ou de Dieu ou d'Être.

Rien de tout cela n'existe, n'a la moindre parcelle de vérité ou de réalité.

Il n'y a que perpétuelle transmutation du tout en un autre tout, continûment.

Le temps comme fractionnement du mouvement n'est qu'un leurre. Il n'existe pas. De même pour l'espace en tant que quadrillage du continuum.

L'illusion de la permanence et de l'immutabilité naît dans le rythme du regard de celui qui regarde.

La vie des montagnes paraît morte parce que l'œil de l'homme qui les regarde, enregistre vingt-cinq images par seconde pendant quelques dizaines d'années. L'œil d'Héphaïstos, lui, enregistre une image par an pendant toute l'éternité. Lui sait que les montagnes vivent vite et beaucoup, qu'elles naissent croissent, s'épanouissent, déclinent et meurent, qu'elles engendrent des vallées et des collines, qu'elles respirent au rythme des saisons et des siècles, qu'elles vibrent et tremblent et sursautent.

L'homme appelle « être » du devenir trop lent pour lui.

Il appelle immuable ce qui ne bouge presque pas *à ses yeux*.

L'homme ne voit ni le trop rapide (qu'il croit n'exister pas) ni le trop lent (qu'il croit être immuable).

Le « Tout coule » d'Héraclite d'Éphèse est probablement le plus somptueux et magistral résumé de toute la vérité possible.

Le 24 février 2001

Le réel est un Un donc ni séparé, ni séparable.

Aucun objet n'y existe ; c'est l'homme qui y « voit » des objets.

Or qu'est-ce qu'un objet si ce n'est la part purement spatiale de cet hyper-objet spatio-temporel qu'est un événement ?

Il n'y donc d'événement que dans la perception humaine.

Et, par suite, toute relation de cause à effet entre deux événements, est une relation imaginaire inventée par la pensée humaine entre ces objets fictifs de la perception partielle et partielle que sont les événements.

L'Un est un Tout qui évolue dans une dynamique créative entéléchique où tout est en relation avec Tout.

(Cette omnirelation est d'ailleurs la définition même du Un.)

Tout est « cause » et « effet » de Tout.

Rien n'est cause ou effet spécifique de quoi que ce soit, hors de la perception et de la modélisation réductionniste humaine.

La relation de cause à effet est une approximation, certes commode, mais qui n'a de plausibilité que pour les systèmes les plus simples, les moins interagissants, les moins intégrés.

Au vieux principe de causalité, il faut substituer un principe d'intégrité ou de totalité ou d'unité, un principe d'optimalité formelle globale, dans l'espace comme dans le temps.

Il s'agit de fonder une science hologrammique où l'intégralité de l'histoire et de la forme de l'Être-Un s'exprime totalement dans chaque ici-et-maintenant, dans chacune de ses parcelles.

Il s'agit de fonder une vision holonomique où le Tout est un Un sans parties, sans objets ni événements discernables, sans causes ni effets isolables.

Le 26 février 2001

Pourquoi courons-nous ?

Je ne veux pas faire ici l'apologie de la lenteur (qui n'est pas la paresse !) ni en décrire le « bon usage ».

Je veux comprendre le pourquoi de cette sempiternelle fuite en avant qui semble être un des fondements de cette civilisation mourante.

Tout doit aller vite. Comme si la joie était absolument absente du moment présent qu'il faut quitter au plus vite afin d'arriver enfin à cet instant futur plein de promesses.

D'où vient ce refus du présent ?

On peut y voir un reste de tradition chrétienne pour laquelle la vie, lieu des souffrances, des épreuves et du mérite, ne vaut pas la peine d'être vécue, mais doit être consumée au plus vite afin d'atteindre enfin le paradis des âmes.

On peut y deviner aussi la profonde insatisfaction que ressent la plupart des contemporains dans ce monde dit moderne qui ne nourrit pas vraiment les aspirations essentielles qu'il masque sous les oripeaux de la matérialité confortable, certes, mais d'une indigente pauvreté.

On peut y lire aussi l'incapacité occidentale à ouvrir les yeux et à voir enfin autre chose dans le monde présent que des matériaux susceptibles de nous faire atteindre les objectifs que l'on s'impose et qui, une fois atteints, seront remplacés par de nouveaux objectifs tout aussi niés.

Bref, cette course/fuite en avant peut avoir bien des racines probablement toutes complémentaires.

Le problème est : pourquoi et comment échapper au cercle vicieux de ce manège infernal ?

Pourquoi ? La réponse tient en ceci : parce que seul le présent est réel et que tout le reste est fantasme. Parce que rien de ce que l'on craint ou de ce que l'on espère n'a de réalité ni de chance d'advenir. Parce que ce qui sera sera de toutes les façons bien différent de ce que l'on a craint ou espéré. Parce que la joie ne peut être que dans l'instant présent ; dans l'avenir il n'y a que des espoirs bien improbables de joie, donc RIEN. Parce que la joie qui n'est pas vécue ici et maintenant ne sera jamais vécue.

Comment ? Voilà la vraie difficulté pour nos âmes occidentales dressées à courir contre la montre au point de confondre jouissance du moment présent avec paresse ou fainéantise ou insouciance ou légèreté ou imprévoyance ou impertinence, bref avec le péché.

La règle de la cigale et de la fourmi s'impose : celui qui ne court pas paiera !

Or, rien n'est moins sûr.

Celui qui court tout le temps mourra sans avoir vécu.

Il sera passé à côté de sa vie.

Il aura gâché et gaspillé sa vie.

Rien ne peut être plus terrible.

Philosophiquement, cela fait évidence, mais économiquement ?

Contrairement à ce que l'on veut faire croire aux esclaves que l'on fait courir, une des très grandes clés de la « réussite » économique est précisément le sens aigu de l'opportunisme ! Être présent au présent et être vigilant et apte à y saisir tout ce qui passe. Sans plans. Sans objectifs. Sans contraintes.

La réussite (au sens philosophique comme au sens économique) et la liberté vont toujours ensemble.

Courir c'est être esclave, de soi-même ou des autres.

Et un esclave, même excessivement riche, n'est jamais qu'un esclave.

Et un esclave ne vit jamais sa vie propre. Il participe à et de la vie des autres ou de ses fantasmes, jamais à et de sa vie réelle à lui.

Au fond, les autres nous font courir parce que nous avons des fantasmes ; ils nous manipulent à travers eux pour nous mener hors du présent par le bout du nez.

Ainsi, pour revenir au présent et nous réapproprier notre propre vie réelle, faut-il commencer par éradiquer ces fichus fantasmes qui nous font tant courir en pure perte.

Il faut donc cesser d'être esclave de nous-mêmes, de nos mythes, de nos projections.

Je marche beaucoup en montagne.

Et ce faisant j'y ai découvert une loi aisément transposable :

De loin, on croit deviner des obstacles ou des impasses infranchissables. La peur alors peut poindre son nez. Suée. Panique. Je ne passerai pas. Mais, le marcheur expérimenté sait pertinemment qu'en continuant, qu'en se rapprochant, qu'en ouvrant grand les yeux, une fois arrivé sur place, à l'endroit de la soi-disant difficulté, apparaissent toujours le passage, le chemin, le détour qui non seulement rend « l'infranchissable » franchi sans effort particulier, mais offre une vue, un site, une découverte insoupçonnés.

Ce que l'on croit voir de loin (entendez nos fantasmes, nos espoirs, nos craintes), dès qu'on s'en rapproche, prend un tout autre aspect. Ce qui semblait être le paradis ou l'enfer n'est que banal ou décevant ou risible. Par contre, la beauté, le gain, le plaisir, la joie sont presque toujours là où l'on ne les attendait pas.

Opportunisme, donc. Ancrage résolu dans le présent. Vigilance et concentration. Ouverture et conscience.

Aiguiser ses sens externes (pour accrocher les signes et signaux noyés dans l'apparence) et internes (pour capter le réel sous-jacent et caché).

Mais cet ancrage exclusif dans le présent n'est-il pas la négation totale de ce devoir de précaution, de prévoyance, d'anticipation si cher à nos fourmis robotisées et soumises ?

Vivre ainsi exclusivement dans le présent, n'est-ce pas s'offrir en pâture au premier danger, à la première bourrasque ?

De quels dangers parle-t-on ?

Les dangers réels ou ceux de nos peurs, de nos fantasmes précisément ?

Le seul danger que je cours en montagne, est le pas de trop que je pourrais faire une fois arrivé au bord du précipice. Le seul danger réel que je cours, est cet orage qui arrive au-dessus de ma tête et qui me demande de me mettre à l'abri — ce qui est toujours possible. Je sais ce qu'il faut faire : ne pas franchir un pas de plus, me mettre à l'abri, etc.

Voilà qui pointe une clé de plus : le danger vient aussi de l'ignorance.

Là où il y a connaissance, il n'y a plus de danger ; il n'y a que des événements.

Or la connaissance s'enrichit dans le présent, par l'étude, l'expérimentation et l'observation.

La Connaissance, ce bouclier contre les éventuels dangers réels à venir, est, elle aussi, dans le présent et ne s'acquiert que par la présence totale au présent, à la réalité naturelle ou culturelle, du monde ou des livres.

Ne survit que celui qui connaît.

L'ignorant disparaît : c'est la loi de la sélection naturelle et culturelle.

C'est une des leçons du bushido que celui qui connaît et entraîne son corps au combat, n'est jamais en danger ! Mais cette connaissance et cet entraînement s'enracinent exclusivement dans le présent, dans la totale attention au présent, dans l'absolue concentration sur le présent.

Pourquoi courons-nous ? Par peur, par fantasme et par ignorance !

Est-ce à dire qu'il faille se laisser aller au gré des vents et des courants ? Se laisser flotter sur le flux du temps ?

Oui et non !

Non parce que ce serait oublier que chacun a en lui une force qui le pousse à s'épanouir et qu'il faut savoir écouter et exploiter cette force : l'entéléchie.

Oui parce que cette force est inopérante si l'on ne la nourrit pas de ce qui se présente dans l'instant présent à chaque instant.

Le taoïsme exprime cela parfaitement au moyen de deux concepts : le *tao* qui est la « voie », le processus d'épanouissement et de réalisation de la force entéléchique présente en tout ce qui est, et le *wu-wei*, le non-agir, qui est cette immersion avide dans le flux cosmique non pour le contrôler, mais pour s'en nourrir.

D'une part, écouter et entendre cette appel entéléchique à l'épanouissement de soi — dont le stade ultime est l'extinction totale du moi dans le Soi — ; d'autre part, agir sans agir, se nourrir de tout ce que contient l'instant présent afin d'alimenter ce processus d'épanouissement de soi.

Rapport dialectique fondamental et universel entre entéléchie et présence, dans l'instant, dans chaque instant.

Dialectique agissante à tous les niveaux d'être : ce qui est vrai pour la particule et la molécule est vrai pour l'herbe et le ciron, est vrai pour chaque homme et pour l'humanité, est vrai pour la biosphère et la noosphère, est vrai pour les galaxies et le cosmos, est vrai pour l'Un.

Aujourd'hui, l'Occident vit dans l'erreur, dans la peur et le fantasme, dans l'ignorance, et il en tire orgueil. Et cet orgueil sera sa perte.

L'Occident saura-t-il bifurquer et renoncer à ses fantasmes, à ses peurs et à ses ignorances, et cesser de courir après le vent, et entrer enfin dans un nouveau rapport à la vie plus propice à l'épanouissement et à l'harmonie vécus ? Comment l'y aider ?

Aujourd'hui, en Occident, les systèmes éthiques (les valeurs des fourmis-esclaves tant critiquées par Nietzsche) et éducatifs (dont le marasme n'est plus à démontrer) sont tels que l'effort de mutation devrait être considérable.

De toutes les manières, le système occidental est condamné à disparaître.

Entraînera-t-il tout l'Occident avec lui ?

Ces questions et leurs réponses ne sont ni les unes ni les autres dans le présent réel ici et maintenant ; elles n'ont donc ni intérêt ni fondement.

*

La seule vocation universelle de tout ce qui est, est de devenir ce qu'il est, de s'épanouir pleinement, d'aller au bout de soi et de déployer en les réalisant toutes ses potentialités. Ni cause initiale, ni cause finale : cause intime !

Il n'y a pas d'autre but. Il n'y a pas d'autre projet. Il n'y a pas d'autre finalité.

Vocation intime, source unique, cosmique et universelle de tout ce qui est en devenir. Moteur unique du Devenir.

Germes de forme et processus de prolifération offrent les moyens de cette vocation, l'énergie de ce moteur.

*

Histoire juive, terrible :

- « Tu vas donc là-bas. Comme tu seras loin !
- Loin d'où ? »

*

D'Antoine de Saint-Exupéry :

*« Les hommes étaient frères en Dieu.
On ne peut être frères qu'en quelque chose.
S'il n'est point de nœud qui les unisse,
les hommes sont juxtaposés et non liés.
On ne peut être frères tout court. »*

« J'ai l'impression de marcher vers les temps les plus noirs du monde. »

« Je suis triste pour ma génération qui est vide de toute substance humaine. Qui, n'ayant connu que les bars, les mathématiques et les Bugatti, comme forme de vie spirituelle, se trouve aujourd'hui plongée dans une action strictement grégaire qui n'a plus aucune couleur (...). Tout lyrisme sonne ridicule et les hommes refusent à être réveillés à une vie spirituelle quelconque. L'homme-robot, l'homme termite, l'homme oscillant du travail à la chaîne à la belote, l'homme châtré de tout son pouvoir créateur, et qui ne sait même plus du fond de son village, créer une danse ni une chanson, l'homme que l'on alimente en culture de confection, en culture standard comme on alimente les bœufs en foin, c'est cela l'homme d'aujourd'hui... ».

Le 27 février 2001

Il faut ici célébrer la mort de l'idéalisme.
De tous les idéalismes.

L'élan créateur ne sait pas où il va.
Ni où il peut aller.

Il n'a pas de modèles.
 Il n'y a pas de modèles.
 Tout reste à créer, à inventer, à engendrer.

La vie est une errance.
 Une errance magnifique et joyeuse.
 Insouciante mais sans frivolité.
 Précaire et nomade.

Errance créatrice où chaque rencontre ensemence.
 Rencontres de lieux et d'êtres.
 Rencontres d'idées et de mots.
 Cultiver la disponibilité et l'éveil afin que la rencontre advienne dans l'instant.

Il faut célébrer ici la mort de l'idéalisme.
 De tous les idéalismes.

Ils ne sont que chimères, marâtres de toutes les prisons, de toutes les chaînes, de tous les interdits, de tous les tabous, de toutes les institutions : celles du beau, du bien, du vrai, du sacré.

Sources de haine et de refus et de rejet.
 Masse de l'uniforme.

Les idéaux, tous les idéaux, sont des délires sécuritaires.
 « Voici qui est établi pour l'éternité », disent-ils.
 Orgueil de couard.
 Établi : figé, gelé, rigidifié, mort !
 Négations de la vie et de ses incessantes métamorphoses.
 Négations des sempiternelles transmutations de tout, du Tout.
 Négations de la fluidité essentielle de l'Un-en-Devenir.
 Négations du flux cosmique et de sa puissance créatrice et de son libre appétit.
 Négations du Désir et de toutes les entéléchies qu'il engendre.

Les idéaux ne sont pas à la source.

Ils ne sont que des pierres grossières arrachées aux berges de la vie par le courant qui, peu à peu, les façonne en les usant jusqu'à devenir galet, puis fragment, puis sable.

Eux, ils ne façonnent rien, si ce n'est des esclaves et des prisons.
 Ils dérivent dans le flux ; ils en sont les dérives.

Revenir à l'errance.
 A la création pure et constante.
 Au façonnage gratuit et halluciné de l'instant, de chaque instant.
 Revenir à la vie.
 A l'élan créateur, libre et fluant.

Les idéaux ne sont que de lourds boulets, hérités d'un temps défunt.
Inutiles. Nuisibles. Castrateurs.

*

Je peux être libre si je le veux. Qu'ai-je à faire de Liberté ?
Je peux être fraternel quand je veux. Qu'ai-je à faire de Fraternité ?
Je ne suis ni égal ni égalitaire. Qu'ai-je à faire d'Égalité ?

Beau, Vrai, Bien, Sacré : pour qui ? par rapport à quoi ? à quel moment ? dans quel contexte ?

Démocratie, Solidarité, Droits de l'Homme, Humanisme, Progrès, Justice, Honneur, Amour, Travail-Famille-Patrie, Pauvreté-Obéissance-Chasteté, Foi-Espérance-Charité.

Autant de vieux os rongés dans les poubelles de l'histoire des délires humains.

Qu'y a-t-il d'idéal là dedans ? Rien ! Rien que l'emballage en mots du pouvoir de quelques-uns sur la masse des imbéciles crédules.

*

Ni maître, ni esclave.
Je ne veux être maître de rien ni de personne.
Je ne veux être esclave de rien ni de personne.

Je ne veux être maître de rien ni de personne, si ce n'est de moi-même.
Je ne veux être esclave de rien ni de personne, pas même de moi-même.

Je veux sortir du monde des maîtres et des esclaves.

De ces maîtres aux obsessions de pouvoir qui, pour lui, jettent en pâture de la sécurité de pacotille à leurs esclaves.

De ces esclaves aux rêves sécuritaires et bovins qui se désapproprient d'eux-mêmes et se laissent acheter par leurs maîtres.

Ni pouvoir, ni sécurité.

Ce monde-là, je n'en veux plus.

Ce monde est celui des états-nations, celui des églises, celui des académies, celui des écoles.

Je ne veux plus rien avoir à faire avec ce monde-là.

Je ne veux être ni maître, ni esclave, de qui que ce soit, de quoi que ce soit.

Je veux sortir de ce regard, de cette relation, de cette vision hiérarchique du monde et de l'humanité, de ce schéma débile, de ce paradigme insoutenable.

Je veux en sortir.

Je veux être apatride.

Je veux être déchu de tous mes droits civils et civiques.
 Je veux perdre tous mes droits à la sécurité sociale et à tous les colifichets qui vont avec.

Je ne veux plus que l'on soit solidaire avec moi par obligation légale.

Je ne veux plus que l'on me défende, dans aucun des deux sens du verbe « défendre ».

Je rends tous mes « droits » et reprends tous mes « devoirs ».

Je veux quitter cette civilisation simpliste et réductrice de la hiérarchie pyramidale et binaire.

Je n'ai que faire de ses soi-disant avantages : je n'y vois, moi, que des inconvénients.

J'ai tort ? Je veux aussi être libre d'avoir tort !

*

Pour reprendre le mot de Nietzsche, la Religion chrétienne comme la Démocratie occidentale sont des « *morales d'esclaves* ».

L'une ne va d'ailleurs pas sans l'autre : c'est de ces deux quenouilles que se tricote l'humanisme moderne.

Mais heureusement, les mailles commencent à lâcher.

L'épanouissement de l'humanité ne peut passer que par un seul chemin : l'épanouissement libre et plein de chaque individu.

Jamais par son asservissement qu'il soit totalitaire ou démocratique.

Pourquoi gouverner alors qu'il n'y a nulle part vers où naviguer ensemble ?

Qu'avons-nous dès lors besoin d'un gouvernail, d'un gouverneur ou d'un gouvernement ?

Chacun va où il veut, comme il veut, quand il veut.

La seule loi est de ne pas nuire.

Et nuire, c'est poser personnellement et directement un acte qui provoque, avec ou sans intention, une souffrance ou une dégradation non désirées par son objet.

*

Dionysos est celui qui suscite les formes et qui, en même temps, oblige, en riant, à leur destruction.

Dieu éternellement démembré et remembré.

Éternellement de retour.

Éternel Retour.

Éternel retour de la forme.

Tout est Forme.
 Tout est purement formel.

Formes neuves, renouvelées, exubérantes, créatrices, évanescentes.

Dionysos, Osiris, Attis, Zabasios, tous infiniment et éternellement renaissants.
 Symboles immenses de vie vivante.

*

Toute culture possède, comme tout ce qui est et vit, une entéléchie, une force intérieure qui la pousse à aller au bout d'elle-même, à réaliser tous ses potentiels.

Cette force est aveugle et n'a cure de ceux qu'elle abandonne en chemin.

Les hommes qui portent une culture, sont plus ou moins adaptés à ses exigences et mouvements.

Ils se répartissent en une gaussienne qui va des plus adaptés (les « meneurs du progrès ») à ceux qui le sont le moins (les laissés-pour-compte, les exclus, etc.), et, entre ces extrêmes, flotte une masse qui survit comme elle peut, médiocrement, mais suffisamment.

Le processus d'accomplissement de la culture occidentale s'est accéléré depuis un petit demi-siècle. Et cette accélération étire la gaussienne et fait disparaître la masse intermédiaire jusqu'à menacer de rompre la société en deux groupes distincts : une élite qui se réalise et continue de porter le mouvement, et une masse qui subit de plus en plus des évolutions qui la dépassent totalement (sans en être nécessairement malheureuse ou misérable pour autant).

Face à ce risque de rupture, deux scénarii sont possibles.

Soit la rupture se produit et la société fonctionnera à deux vitesses sans nécessairement devenir celle des « nouveaux barbares » de Ian Angell.

Soit la masse freine (voire élimine) l'élite — ce qui est actuellement à l'œuvre dans les démocraties européennes — avec la conséquence inéluctable d'une sclérose par médiocrisation de cette culture qui ira mourir faute d'énergie et d'élan créateur.

Comme les forces de vie et de création finissent toujours par triompher, l'issue ne fait aucun doute : mais à quel prix ? Et quand ?

Plutôt que de se réfugier derrière les vieux idéaux obsolètes de l'égalitarisme démocratique, ne serait-il pas bien moins dangereux et moins douloureux d'inaugurer dès maintenant, progressivement, pédagogiquement, cette nouvelle et inéluctable logique élitaire qui, de toutes les façons, s'instaure déjà. A-t-elle jamais été absente ?

D'un côté, il y aura la masse qui continuera à fonctionner dans les schémas classiques des institutions étatiques, morales et scolaires.

De l'autre côté, il y aura une élite nomade et apatride qui inventera de nouveaux modes de vie, de nouvelles valeurs et de nouveaux apprentissages.

Cette rupture sociale est inévitable.

La violence et la haine ne le sont pas.

Il faut pour cela faciliter la rupture au lieu de l'empêcher au nom de vieilles baudruches idéalistes et ineptes.

Mais l'Occident est-il apte à renoncer spontanément à ses anciennes valeurs ?

*

Au Tibet et au Bhutan, chaque lieu a sa couleur.

Au Sud, le Jaune, celui du soleil, de la lumière, de l'été et des blés qui mûrissent dans la chaleur odorante.

A l'Ouest, le Rouge, celui du soleil encore, mais couchant, qui allume des feux inouïs sur la dentelle de l'horizon.

A l'Est, le Bleu, celui de cette lumière des aurores matinales, froides et pures, aux allures de trait d'acier.

Au Nord, le Vert, curieusement, vert du mystère, peut-être. Y aurait-il au Nord de là-bas, quelque forêt, quelque pré qui nourrisse le rêve ?

Et puis, il y a le Blanc, marque du Zénith, pureté des cieux ineffables, le « au-delà » et le « au-dessus » de l'homme.

Chaque devenir a sa direction, et sa couleur !

*

ODE A LA VIE VEGETALE

Mes chiens s'ébattent au milieu des arbres
 Vie de jeunes chiens fous,
 Mais vies plus profondes, plus discrètes des arbres
 Qui broient chaque instant pour en tirer sève
 Comme d'un sein qui allaite.
 Chaque nœud est un arbre en puissance.
 Bourgeons qui grossissent de tout un monde
 Bourrés de sucres majestueux :
 Résines, senteurs folles ;
 Ramures exubérantes, libres et denses.
 Danse des rameaux au gré des vents,
 Danse des eaux secrètes irriguant les écorces vierges,

Danse du saule dans les bourrasques vives.
 Surgeons rouges d'un tilleul centenaire
 Comme une offensive de l'élan sur le temps vieux,
 Drageon de vie en toute semence improbable,
 Promesse à jamais promise
 Mais imprévisible :
 La vie naît là où l'on ne l'attend pas.
 Herbe ici, chêne là,
 Écorce et graine et germe,
 Bois, fruit, fleur.
 Mots magiques d'une vie profonde et lente et savoureuse
 Loin des fantasmés humains qui défigurent tout.
 Seul le balancement dolent des bambous
 Révèle le beauté des vents.
 Le végétal est aérien,
 L'homme n'est que terrestre,
 Lourd, pataud, pesant.
 Mais la fibre s'élançe, volubile,
 Prête à chaque rencontre où se lover
 En de subtiles volutes :
 Lierre, vigne, liseron, liane.
 Où s'arrêtera l'élan,
 Le désir de grimper ?
 Verticalité, hauteur, doigt pointé vers les cieus ineffables.
 L'arbre est debout, lui !
 Il y a une beauté extrême dans ces tempêtes
 Qui font vivre l'immobile.
 Pluies, bourrasques, éclairs et tonnerre :
 Ouvrir le regard, rendre la vue
 Sur ce qui vit autrement
 Sur ce qui désire d'un autre rythme.
 Pistils, pétales, sépales, cépages.
 Pollens et nectars,
 Poudres opalescentes qui miroitent la lumière pâle.
 Le grand Pan n'est pas mort
 Et Dionysos se remembre.
 Mystères d'Éleusis ou d'ailleurs,
 Rien n'est oublié.
 Il suffit d'un printemps pour tout déplier
 Pour que tout recommence.
 Quelques rayons de soleil,
 Quelques giboulées,
 Quelques frimas,
 Et un peu d'eau salvatrice,

Sève, suc, verdure insensée,
Explosion des branches et des bourgeons
Quelques chants d'oiseaux cachés et prudents
En attendant celui des cigales,
Des rochers odorants et friables,
Du thym odoriférant,
Du serpolet ou de l'ail sauvage,
Des genêts pétants d'or vieux,
Un orage aussi
Effrayant pour qui a peur,
Magnifique autrement.
Bruissement d'un ruisseau
Entre deux cailloux ronds
Entre les roseaux du hasard,
Un peu d'écume,
Quelques reflets ou miroitements,
Toute l'illusion du monde des hommes
Gît en ces quelques mots.
Cascade,
Par le bruit,
Par les vapeurs,
Par l'odeur, même,
Cascade au détour d'un chemin improbable.
Et autour, des montagnes,
Montagnes,
Sommets hallucinés au bout des errances,
Là-haut, tout est dit.
Là-haut, il n'y a plus rien à dire.
Qu'au-delà des mots naisse enfin la vacuité.
Dans le vent et la solitude des sommets,
Dans la sève et le suc des arbres qui montent,
Dans le vol et le chant des oiseaux du ciel,
Dans tout ce qui est au-dessus,
Dans tout ce qui est plus haut,
Pureté, enfin.
Vide.
Loin de l'homme et de ses putridités,
Arbres, ciel, oiseaux,
Qu'enfin votre règne arrive.

Le 3 mars 2001

« *Et Elohim séparera entre la lumière et entre la ténèbre* » (Gen.:1;4)

Le temps de la ténèbre est révolu ; voici venir le temps de la lumière qui enseme tout l'univers de ses multiples pulsations et dont les interférences et résonances engendreront tout ce qui est dans cet univers.

Séparation du temps, donc.

Le temps d'avant l'ébranlement, et celui d'après.

Avant, c'était le temps de la perfection statique de la vacuité pure : « *la ténèbre face à l'abîme* » (Gen. :1;2)

Après est venu le temps du processus de création dynamique, le temps de l'entéléchie, le temps de la réalisation progressive du Désir d'aller au bout de Soi, le temps du Devenir, de l'Un-en-Devenir, du Devenir-Un.

L'Être ancien a basculé dans le Devenir.

Le Parfait a explosé en Perfectionnement.

L'Objet s'est dissout en Processus.

Irréversiblement !

*

Le devenir implique la perte d'identité.

Devenir autre c'est dénoncer et quitter l'identique.

Tous débats ou combats identitaires sont forcément réactionnaires, grégaires et sédentaires.

Le devenir est tout le contraire.

Le moi, l'ego, la personne sont identitaires.

Renoncer à ce moi illusoire.

Renoncer à toute identité.

Renoncer à son nom, même.

Déchirer sa « carte d'identité », dernier vestige de l'impérialisme prussien, prélude du nazisme, et terrible symbole du pouvoir totalitaire et sécuritaire des états.

Le « Je » est une bulle vide à la surface de l'Un fluent.

Cette fluence est l'essence même de l'Un-en-Devenir.

La déficience d'identité rend stérile et insensée les trois questions métaphysiques classiques : qui suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ?

Puisque « Je » n'existe pas, puisqu'il est volatil et évanescent, toutes ces questions deviennent vaines.

Mort de la métaphysique.

Le « Connais-toi toi-même » devient « il y a ici et maintenant des potentialités latentes, des germinations à activer ».

Le « Je pense donc je suis » devient « il y a de la pensée vivante ici et maintenant ».

Total renversement de perspective.

L'être local s'évanouit et se dissout totalement au profit du devenir global.

Il n'y a plus que du cheminement.

Cheminement sans chemin préexistant.

Cheminement qui crée le chemin en cheminant.

Chaque vivant nomade crée un chemin, une trace par son propre cheminement.

Il n'y a ni plan, ni carte.

La mémoire du monde n'est que l'ensemble des traces de pas que les vivants cheminant ont laissé derrière eux.

L'identité, l'être sont de vaines illusions. Il n'y a pas d'essence, seulement des réductions conceptuelles que l'homme s'invente a posteriori.

Il n'y a que du Devenir. De l'advenir à venir. De l'aventure, donc.

L'Un a quitté sa Vacuité parfaite et immaculée d'avant le « big-bang ».

Il est sorti de Lui-même.

Il est parti à l'aventure.

Et tout ce qui est, participe de cette aventure où l'on découvre la Vie chemin faisant, où l'on apprend en cheminant.

Et ce que l'on apprend, cette mémoire des bons chemins et faux pas passés, devient peu à peu, à force de récurrence, trucs, puis conseils, puis règles, puis lois.

Les « lois » naturelles ou culturelles ne préexistent pas.

Elles se forment, se forgent et émergent peu à peu.

Elles émanent de la praxis du cheminement.

Il n'y a ni lois ni droits naturels originels ou fondateurs ou absolus.

A l'origine, il n'y a que du chaos sans lois.

C'est en devenant cosmos que le chaos s'invente des lois, à force de récurrence, par économie, par paresse.

Mais les « lois » aussi fluent et changent et passent.

Chaque niveau d'organisation ou de complexité invente pour lui de nouvelles lois qui se superposent à toutes celles des niveaux inférieurs.

Ainsi des lois des hommes qui de biologiques sont devenues tribales, puis sociétales (ce sont nos codes juridiques et jurisprudentiels actuels). Lois sociétales désormais désuètes qui demandent à être dépassées dans le cadre de la grande bifurcation qui est en train de remodeler le monde sous nos yeux.

Les lois anciennes étaient celles de l'identité et de l'identitaire : de la Vérité, de l'état-nation, de la propriété, de l'objet, de la rareté, de la stabilité et de la continuité.

Les lois de demain devront dépasser tout cela.

Ce seront les lois de la fluence et de l'immatériel : de la Volonté, de Gaïa, de la duplication, du projet, de la créativité, de l'impermanence et de la rupture perpétuelle.

*

Gaïa la Terre, Mère des Titans, doit tuer Zeus, Roi de l'Olympe.

Ce sera la revanche des Titans sur les Dieux.

Dionysos doit tuer Apollon.

Un doit tuer Ego.

Devenir doit tuer Être.

*

Néo-platonisme.

Plotin, Porphyre, Proclus, Denys l'Aréopagite, Jean Scot, Eckhart, Tauler, Ruysbroeck, Marsile Ficin, Nicolas de Cues, Gibieuf, Thomassin, Bergson.

Lignée du monisme occidental.

L'hypothèse centrale du néo-platonisme est que l'Être est Un.

Unité de l'Être, donc.

Hypothèse la plus simple, mais la simplicité pure aveugle.

L'homme ne pense qu'en relations, donc en dualités.

L'Unité est impensable, ineffable.

Donc : « L'Un est le non-Être » (*Jean Scot Erigène*).

Tout est en Un. Le Tout est dans l'Un.

*

Dionysos.

Étymologiquement, il est l'*Ailleurs* absolu, c'est l'*Autre* total.

Venu de Thrace (sud de la Bulgarie), comme Orphée le poète intégral, il est introduit tardivement en Grèce.

Il est le non-civilisé, le sauvage. Il vit hors de la Cité.

Dionysos : enfant et souverain d'un monde d'avant la différence.

Père de Priape. Ami de Pan, le Tout.

Cible et objet des dithyrambes, lieux poétiques de la non-dualité, de la perte d'identité et de l'individuation, de l'ivresse mélodique.

Centre de la mystique orphique : Dionysos après avoir été tué et mangé par les Titans, renaît pour inaugurer le règne de l'Un, de l'Unité redécouverte.

Le deux-fois-né. L'Initié, donc.
 L'Orphisme prône l'errance, l'érémisme, le refus du « monde » humain.
 Sa cosmogonie part de l'œuf primordial, symbole de Vie, et se construit par Eros, la puissance qui intègre et concilie les contraires, et par Neïkos, la querelle.

*

Parménide : « Il est Un ».
 Protagoras : « Tout devient ».
 Héraclite : « Tout coule », à la recherche du Logos de l'Unique dans la non-dualité du Feu primordial.

Le 4 mars 2001

Renoncer à la pesanteur et choisir la légèreté.
 Légèreté qui n'est ni frivolité, ni superficialité — que du contraire.
 Légèreté de la joie, de l'envol, de l'aérien, des cimes pures.
 Rejeter les vains questionnements nombrilistes qui nourrissent la lourdeur de l'existence.
 Paroles et pensées allégées de tous les superflus, de toutes les illusions, de toutes les vanités.
 Pensées et paroles de nomade errant.
 Dans l'absolue simplicité de l'Un pur, il n'y a plus de questions irrésolues, il n'y a plus de questions du tout.
 Dire « oui » et se réjouir de son écho dans le silence plein.

Le 6 mars 2001

Les questions de la philosophie et de la métaphysique sur Dieu, n'ont aucun sens.

Pour s'en convaincre, il suffit de reprendre le libellé de ces questions et d'y remplacer le mot « Dieu » par le mot « Homme ».

Qu'est-ce que l'Homme ?
 Est-ce que l'Homme existe ?
 Peut-on prouver que l'Homme existe ? Que J'existe ?
 Croyez-vous en l'Homme ?

On se rend immédiatement compte que les réponses à ces questions sont intimement et exclusivement personnelles et incommunicables.

Combien plus sera-ce le cas à propos de Dieu.

Le 7 mars 2001

Dieu et la personnification de l'inconcevable.

*

Le principe de Frugalité.

Celui du nomade.

Celui du Désert. De tous les Déserts.

Ceux de sable, de glace, de pierre, d'eau salée, de béton.

Ceux du cœur, de l'esprit et de l'âme.

Faire le plus avec le moins.

Éliminer tout le superflu.

N'emporter que ce que l'on peut porter loin.

N'emporter que le nécessaire.

Le nécessaire.

Quel nécessaire ?

Le 8 mars 2001

Simone de Beauvoir, avec qui je ne partage rien — et surtout pas son amour pour ce pantin mondain de Sartre — , aurait dit :

« Pour désirer laisser une trace dans le monde, il faut en être solidaire. »

Les deux membres de cette phrase font problème.

« Pour désirer laisser une trace dans le monde (...) »

Quel orgueil imbécile !

Qu'on le désire ou non, il y a trace.

Dans ce monde holonomique et hologrammique, le Tout est dans le moindre et le moindre est dans le Tout, à jamais.

Le moindre battement d'aile d'une abeille bouscule définitivement toutes les étoiles des cieux.

Tout interagit constamment et continûment avec tout.

Rien ne s'efface : le bois d'hier demeure indéfiniment, perpétuant la moindre trace, la moindre fissure, le moindre trou, le moindre nœud, pendant que le liber et le cambium d'aujourd'hui façonnent les bourgeons de demain.

Tout est indélébile.

Là se trouve la racine la plus profonde du principe de responsabilité.

Mais peut-être est-ce cela même qui effraie Simone qui a écrit, par ailleurs :

« Si je prétendais assumer à l'infini les conséquences de mes actes, je ne pourrais plus rien vouloir. »

Nous y voilà. Et pourtant, tel est le cas.

« (...) il faut en être solidaire. »

Encore une fois, il n'y a pas de choix. Qu'on le veuille ou pas, chacun fait partie intégrante du système « monde », lui-même expression et réalisation de l'Un.

Le vrai choix libre qui revient à l'homme, c'est précisément de se vouloir solidaire, d'assumer cette solidarité, de se faire instrument au service de la réalisation de l'Un au-delà des orgueils mesquins d'un ego illusoire.

Là réside la grandeur de l'homme et son dépassement.

Là naît le Surhumain.

Se savoir et se vouloir instrument.

Se savoir et se vouloir véhicule actif et créatif de ce Un qui nous dépasse, nous justifie et nous transcende.

Le seul vrai débat philosophique est celui de l'existence de l'ego.

Est-ce que « Je » existe, est, est-en-soi ?

Ou, comme je le crois au plus profond : est-ce que « Je » est un épiphénomène local d'un Un mystérieux qui le sous-tend ?

Un être-en-soi ou une vague-sur-l'océan ?

Les attributs et actions que Je m'attribue, ne sont que les caractéristiques et mouvements locaux du Un dont Je n'est que la manifestation ici-et-maintenant.

Mais Simone de Beauvoir, comme presque tous les philosophes rationalistes, qu'ils soient idéalistes ou existentialistes ou matérialistes, pose le « Je » comme le fait l'infâme Descartes dans son « Je pense donc Je suis ».

Quelle erreur !

Quelle horreur !

Quelle misère !

Quel orgueil surtout !

Pas étonnant, dès lors qu'elle écrive : *« Je trouvais d'autant plus affreux de mourir que je ne voyais pas de raison de vivre. »*

Elle est cohérente, la bougresse, dans son aveuglement, dans son désespoir romantique de petite bourgeoise égocentrique et oisive.

La grande bifurcation métaphysique revient à un choix fondamental entre « *Je pense donc Je suis* » et « *Il y a de la pensée consciente qui s'exprime ici et maintenant* ».

Le choix de la pauvre Simone est clair. Le mien aussi !

Décidément, cette brave dame a tout faux.

Même son athéisme n'est que le pur produit de l'idéalisme chrétien, lorsqu'elle écrit : « *Il m'était plus facile de penser un monde sans créateur qu'un créateur chargé de toutes les contradictions du monde.* ».

Paresse intellectuelle et spirituelle, d'abord : « *Il m'était plus facile* ».

Qui a jamais dit que la vérité et la connaissance étaient « faciles » ?

Idéalisme chrétien, ensuite, qui veut voir en Dieu un être parfait et immuable, créateur par caprice d'un monde extérieur à lui et dont il reste essentiellement distant.

Non seulement, Dieu crée continûment le monde qui est en lui, non seulement cette création est artiste (*c'est-à-dire sans rationalité*) et improvisée (*c'est-à-dire sans plan prédéfini*) et foisonnante (*c'est-à-dire multiforme, construite par essais et erreurs*), mais les contradictions du monde ne sont contradictions que dans les yeux myopes de cet ignorant difforme qu'est l'homme.

Orgueil encore,

Orgueil toujours.

Décidément, c'est le mot « orgueil » qui revient le plus souvent.

Mais n'est-ce pas la caractéristique obsédante de cette raison raisonnante que sa prétention éhontée à tout dominer : le Tout, l'Être et le Devenir, Dieu, l'Un ?

N'est-ce pas à la fois la racine et la faiblesse de tout rationalisme que cet orgueil imbécile et vain ?

Peut-être n'est-ce pas un hasard si tous les mystiques et tous les spirituels ont toujours et partout prêché l'humilité (et non l'abaissement ou l'humiliation qui sont un autre orgueil) ou la « *crainte de Dieu* » comme l'exprime la Bible.

Cette humilité, cette crainte sont une révérence, une claire conscience que le Tout est infiniment plus que n'importe laquelle de ses parties, et que Dieu est infiniment plus que le Tout, et que l'Un est infiniment plus que Dieu.

Elle n'est pas une « peur » : il ne faut avoir peur que de l'orgueil.

D'ailleurs, l'hébreu biblique est éloquent.

D'abord, le verbe traduit par « craindre », est YRA qui signifie aussi « vénérer » et « respecter ».

Ensuite, il a même racine que RAH qui signifie « voir ».

Craindre, vénérer, respecter, c'est voir, sa-voir, être éclairé, être illuminé, être clairvoyant, être conscient de ce que l'on est au sein de ce qui est.

Le 9 mars 2001

Chaque homme pense dans sa langue, c'est-à-dire dans les limites de la pauvreté et de la faiblesse de sa langue.

C'est par exemple pour cela qu'il y a une pluralité de religions alors qu'il y a unicité de la vérité spirituelle : toutes les religions disent au fond la même chose, mais chacune la dit dans une langue donnée, c'est-à-dire dans une sensibilité culturelle et historique donnée.

Les langues humaines sont toutes unidimensionnelles et linéaires, surtout les langues indo-européennes : elles sont donc inaptées à formuler le multidimensionnel et le non linéaire, c'est-à-dire la réalité du monde et de la vie.

Elles sont toutes nourries de mots qui ne sont que des reformulations de messages récurrents venant des sens : elles sont dès lors incapables d'exprimer ce qui échappe aux sens, c'est-à-dire la très grosse part de l'univers matériel et surtout immatériel.

Mais il est d'autres langues que les langages vernaculaires.

Ce sont les langages non-linéaires et multidimensionnels de l'art, spécialement celui de la poésie.

Le 23 mars 2001

« Il y a de la pensée consciente qui se manifeste ici et maintenant ».

Constat initial.

Et cette manifestation, parce qu'elle est limitée et locale, donc infime, donc infirme, se donne un nom : *Moi*.

Naissance d'un « *Moi* ».

Naissance d'une illusion.

Car avec le *Moi*, s'ouvrent les portes des sens par lesquels le *Moi* reçoit des messages venant de ce qu'il ne tarde pas à déclarer un non-*Moi*.

Et ce non-*Moi*, il le nomme *Monde*.

Et le *Moi* ne sait pas encore qu'il vient de s'infliger sa première frontière. Factice. Artificielle. Illusoire, elle aussi.

Il se laisse croire que le *Monde* et le *Moi* sont séparés parce que le *Moi* veut croire qu'il se maîtrise lui-même et qu'il apprend vite qu'il ne maîtrise qu'un tout petit peu du *Monde*.

Et il nomme *Moi* cet îlot qu'il croit maîtrisable.

Et il nomme Monde tout ce que ses sens lui indiquent et qu'il ne maîtrise guère.

Plus tard, il découvre que derrière le Monde qu'il voit, il y a tout ce qu'il ne voit pas, tout ce qu'il ne comprend pas, tout ce qu'il ne connaît pas.

Et cet inconnu, ce mystère derrière le Monde, il le nomme Dieu (ou les dieux, ce qui revient au même).

Nouvelle frontière. Nouvelle illusion. Nouvel artifice.

Et derrière Dieu, encore, peut-être, trouvera-t-il l'Un dont Dieu, le Monde et le Moi ne sont que des expressions créées par lui et pour lui.

Et en l'Un s'abolit toute frontière, s'évanouit toute illusion.

Moi, Monde et Dieu s'évaporent dans la transcendance de l'Un qui les absorbe tous, qui les contient tous comme mon corps contient tous ces organes qui le constituent et dont aucun ne peut survivre sans lui.

Enfin, peut-être découvrira-t-il que l'Un est fluent.

Que rien en Lui n'est permanent.

Que rien en Lui n'est immuable.

Qu'il se crée continûment.

Qu'il advient perpétuellement.

Qu'il devient constamment.

Alors il saura que l'Un n'est pas Être, mais Devenir.

Devenir pur.

Devenir absolu.

Se joindre à soi.

Se joindre au Soi.

Se re-joindre;

Se ré-unir.

Se ré-unifier et abolir ces frontières factices et illusoire que l'on s'est créées par limitation et ignorance.

*

L'Histoire n'est pas le produit d'une Raison ; c'est la « raison » qui n'est qu'un des bien nombreux produits de l'histoire créatrice.

La « raison », les « lois », la « logique », la « rationalité » ne sont que des accidents, jamais des fondements.

Le 24 mars 2001

« ...jour Un ». (Gen.:1;3)

Le processus est enclenché.

Il est irréversible.

Il est imprévisible.

Un peu comme si les eaux de la Vie jusqu'alors prisonnières dans quelque immense réservoir d'en haut, étaient restées dormantes et inertes.

Brutalement, la paroi cède et l'eau libérée commence à couler d'en haut vers le bas, se frayant un chemin que deviendra son lit. Elle commence à couler pour réaliser son entéléchie unique et absolue : rejoindre la mer où elle pourra s'épanouir en plénitude.

Le jour Un est celui de cette rupture de digue et de l'apparition de ce binaire haut/bas qui engendrera tout le processus du devenir ontique et cosmique.

L'eau coule, quoiqu'il advienne, quelque obstacle qu'elle rencontre. Elle coule et sculpte le paysage chaotique en y créant un ordre, de l'ordre, *son* ordre.

L'eau première, lorsqu'elle sort du réservoir d'en haut, ne sait pas quel sera son chemin ; aucun lit ne préexiste ; tout est à) créer, à improviser, à sculpter au fur et à mesure des obstacles et opportunités offerts par le chaos environnant.

(Cette métaphore est riche, mais comme toute métaphore, elle doit être maniée avec précaution : elle utilise trois éléments — l'eau d'en haut, le paysage chaotique et la gravité — qu'il faut prendre garde de ne pas idéaliser ou absolutiser.

L'Un est Un et non pas trois.

L'eau, le chaos et la force sont un seul et même processus qui se manifeste selon trois éclairages aussi fluents les uns que les autres.

L'Un est tout à la fois cette eau, ce chaos et cette force.)

Énergie (*substance, eau*), vibration (*forme, paysage*) et entéléchie (*force, gravité*) sont trois attributs de l'Un.

Ils entrent en résonance dans un processus unique mais « trialectique » d'accomplissement, de développement, de déploiement, d'expansion créative.

L'énergie est la matérialisation de cette vibration.

Et cette vibration est la manifestation de cette entéléchie.

Et cette entéléchie est la condition de cette énergie.

Triade primordiale constitutive de l'Un et de son unité ineffable.

Supports et ferments de Son accomplissement.

La notion d'accomplissement suscite un questionnement fort : l'Un a-t-il des limitations au champ de ses Devenirs possibles ? Autrement dit, possède-t-il des

attributs qui limitent ce champ des possibles ? Ou certains attributs Lui manquent-ils pour déployer certains Devenirs dès lors interdits ?

Ne serait-ce que par le nombre infini des combinaisons possibles d'un ensemble fini d'éléments (les 22 lettres de l'alphabet permettent d'écrire une infinité d'infinités de Bibles différentes), le nombre des devenirs possibles est infiniment infini.

Mais tous les Devenirs imaginables sont-ils possibles (*ainsi tous les écrits sanskrits ou chinois sont impossibles avec l'alphabet hébreu*) ?

Métaphoriquement : Dieu possède-t-Il tous les alphabets possibles et connaît-Il toutes les langues possibles ?

La question est amusante, mais rigoureusement sans intérêt et sans réponse connaissable.

La métaphore pertinente est toute autre.

Elle est plutôt celle d'une solution inerte sursaturée dans laquelle tombe un grain de poussière qui fait germe et autour duquel se développe une cristallisation progressive, de plus en plus complexe, de plus en plus étendue, de plus en plus sophistiquée.

La question de l'accomplissement et des Devenirs possibles, prend alors une autre coloration. La forme du cristal n'est que le déploiement de la forme particulière du grain-germe qui l'a engendré.

Autre grain, autre cristal.

Ainsi, ce monde-ci est loin d'être le seul monde possible, mais il est ce monde-ci, déployé (*de façon indéterministement et multivoquement organique et non de façon déterministement et univoquement mécanique*) à partir de ce germe-là.

Y aurait-il pu y avoir un autre germe ?

La question est sans sens, sans intérêt et sans réponse.

La kabbale, depuis toujours, affirme que ce monde-ci n'est ni le premier, ni le seul, et que Dieu en avait créé beaucoup d'autres avant celui-ci qu'Il les avait détruits parce qu'ils ne Le satisfaisaient pas.

On quitte la métaphysique mystique pour entrer dans le rêve et la poésie.

Ces chemins-là sont aussi des chemins de l'esprit.

*

(« *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* » – André Lalande)

« *Emanationnisme* : Doctrine de l'émanation. »

« *Émanation* : Processus consistant en ce que, suivant certaines doctrines, les être multiples qui forment le monde découlent (*émanant*) de l'être un qui en est le

principe sans qu'il y ait de discontinuité dans ce développement. *Émanation* s'oppose à *création*. (...)

« Ce terme implique la réalité du devenir et de la production successive des êtres dans le temps ; il ne convient donc qu'à certaines formes de panthéisme. On l'applique notamment au brahmanisme, au néoplatonisme, à la kabbale, à la philosophie d'Eckhart et de Jacob Boehme ; mais il serait impropre en parlant du spinozisme. »

Tout est dit.

Monisme, panthéisme, devenir.

La kabbale, donc le Judaïsme profond, est « émanationniste », donc moniste, donc panthéiste. Face à eux, le christianisme est « créationniste », donc dualiste, donc théiste.

Ma mystique, ma métaphysique et ma philosophie du Devenir de l'Un est essentiellement émanationniste.

Et lorsque j'y use des mots « création », « créateur », « créativité », « créatif », etc, c'est toujours au sens biblique des « engendremens » et au sens kabbalistique des « émanations ».

Le mot hébreu usité dans la Bible pour parler de ce processus d'engendremens ou de générations successives est « *tolédot* » d'un verbe qui signifie « engendrer », lui-même venant de : « enfanter ».

L'émanation est un engendrement, un enfantement.

Cette racine hébraïque ne doit pas être identifiée à la racine grecque *génos* qui signifie « naissance », « origine », « race », « genre », « génération », etc., et qui, précisément, suppose une coupure, une discontinuité, un créationnisme implicite et, pourtant en sont issus les mots utilisés si souvent ici : gène, génie, genèse, générer, engendrer, et une myriade d'autres.

« *Panthéisme* : Proprement, doctrine d'après laquelle tout est Dieu, Dieu et le monde ne font qu'un ; ce qui peut s'entendre en deux sens fondamentaux :

1° Dieu est seul réel, le monde n'est qu'un ensemble de manifestations ou d'émanations n'ayant ni réalité permanente, ni subsistance distincte. Tel est, par exemple, le panthéisme de Spinoza.

2° le monde est seul réel, Dieu n'est que la somme de tout ce qui existe. Tel est, par exemple, le panthéisme de d'Holbach, de Diderot, de la gauche hégélienne. On l'appelle souvent panthéisme naturaliste, panthéisme matérialiste. »

Afin de bien distinguer ces deux acceptions totalement opposées et contradictoires, ont été créés les mots de *acosmisme*, de *pancosmisme* et de *panenthéisme*.

André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* :

« *Acosmisme* : Terme appliqué par Hegel au système de Spinoza (par opposition à *athéisme*), parce qu'il fait rentrer le monde en Dieu plutôt qu'il ne nie l'existence de celui-ci. »

« *Pancosmisme* : Doctrine d'après laquelle le monde est tout ce qui existe ; il n'y a pas de réalité transcendante. »

« *Panenthéisme* : Doctrine selon laquelle tout est en Dieu. »

Il est dès lors clair que la doctrine défendue dans mes pages est clairement acosmique et panenthéiste (et plus encore acosmique que panenthéiste), et résolument antipancosmique.

Mon panthéisme est totalement spiritualiste et transcendantal, et clairement antimatérialiste et antinaturaliste.

L'Un seul est et advient.

Le monde n'en est qu'une manifestation superficielle et fluente.

Le monde est clairement un épiphénomène « à la périphérie de Dieu ».

Une sorte de peau.

Un vêtement.

Comme un monde de vague à la surface de l'océan.

Comme un cambium à la périphérie du bois de l'arbre.

En ce sens, je rejoins la kabbale juive, le taoïsme, le vedanta, le zen et tous les monismes panenthéistes chrétiens (Eckhart, Boehme, Ruysbroeck, Tauler) et musulmans (les soufis).

Voilà poindre la grande convergence (*sans syncrétisme appauvrissant*) qui sera l'espoir et le défi de ce troisième millénaire naissant.

Le 25 mars 2001

Dialectique dans l'instant.

Tout cheminement se construit dans l'instant présent.

Obstacles, opportunités, menaces.

Leur rencontre force ou stimule le mouvement, le changement, la transformation.

Toute histoire, toute l'Histoire des mondes et des hommes, n'est que ce dialogue perpétuellement présent et actuel, entre l'entéléchie intérieure et les événements (*obstacles, opportunités, menaces*) extérieurs.

Pour le profane :

L'obstacle se contourne comme l'eau enroule le rocher pour mieux l'éroder.

L'opportunité se saisit dans un constant état d'éveil vigilant et alerte.

La menace s'esquive en retournant sa propre énergie négative contre elle.

Pour le sage :

Il n'y a ni menace, ni opportunité, ni obstacle puisque tout est Un et que tout concourt et converge, au sein de l'Un, à réaliser la plénitude de Son entéléchie.

Convergence des entéléchies particulières dans le courant cosmique de l'Entéléchie ontique de l'Un.

Toute menace ou tout obstacle n'est que la perception ici et maintenant d'une divergence ou contradiction apparentes de deux entéléchies particulières, comme toute opportunité l'est d'une apparente congruence.

En fait, toutes ces apparences ne sont qu'illusions.

Le passage de la profanité à la sagesse n'est que cette prise de conscience claire et active que le particulier est illusoire et que les apparences aveuglent.

L'Un seul est et devient, et tout en Lui concourt, par essence même.

Vaste élargissement de la conscience qui s'élève bien au-delà du particulier vers l'Un.

C'est un des piliers fondamentaux du paradigme occidental que de ne concevoir le développement personnel que *contre* le monde et non *dans* le monde et *avec* lui.

L'homme y est décrit comme un être à part, partiellement spirituel (cette vieille absurdité platonicienne du clivage essentiel entre le corps et l'âme), contraint au combat contre les forces hostiles et aveugles de la Nature, elle aussi, hostile et aveugle.

Métaphysique guerrière s'il en est.

Le combat est au centre : contre la nature, contre les autres, contre soi-même.

Combats contre l'ignorance, l'injustice, le mensonge, la superstition (qui souvent n'est que la croyance de ceux qui croient autrement), l'inégalité, etc.

Et cette métaphysique du combat contre le monde et la nature, mène inéluctablement aux désastres écologiques et spirituels qui nous éclatent aujourd'hui au visage dans toute leur horreur.

Certains prétendent trouver la justification de cette haine de la nature et du monde dans la Bible, et invoquent pour ce faire le verset de la Genèse qui dit :

« Dominez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui rampe sur la terre. »

Gen.:1;28. Trad. Segond

D'abord, cette traduction est mauvaise.

Une traduction plus littérale donnerait :

« (...) et ils descendirent dans un poisson de la mer et dans un oiseau des cieux et dans toute vie grouillant sur la terre. »

Le verbe utilisé est bien YRD (« descendre »), alors que le verbe « dominer » serait ShLTh ou 'HLSH 🙏

Et la préposition employée est bien B- (« dans ») et non AL (« sur »).

Que signifie « descendre dans... » si ce n'est « avoir compassion et respect en se mettant dans la peau de... » ?

Point de « domination » là-dedans... que du contraire !

Ensuite, c'est oublier cet autre verset :

« *Et YHWH-Elohim prendra l'homme et le mettra dans le jardin d'Eden pour le servir et pour le garder.* »

(Gen.:2;15)

On voit donc que l'idée de domination et d'exploitation de la nature est une idée chrétienne absolument étrangère à la Bible hébraïque.

Cette idée ravage le monde et les peuples depuis plus d'un millénaire, par défrichements, croisades, guerres, déboisements, conquistadores, incendies, évangélisations, industrialisations débridées, colonialismes, pétro-dollars, élevages et agricultures intensifs, néo-colonialismes, ONG, mouvements « humanitaires », ONU et FMI.

La civilisation occidentale est un cancer qui ronge le monde depuis 1000 ans !

Le 29 mars 2001

Je ne sais pas ce que sont les « vraies valeurs ».

Je suis même certain qu'il n'y a pas de vraies valeurs.

Mais je suis tout aussi sûr qu'il existe beaucoup de fausses valeurs.

Je suis adepte d'une vision exclusivement apophasique de l'éthique : je ne sais pas ce qu'est le Bien (*je pense même avec Nietzsche que le Bien absolu, comme tous les absolus moraux ou idéalistes, n'existe pas*), mais je sais ce qui est résolument mal.

Bref, les fausses valeurs me sont claires et ce sont essentiellement les valeurs de la Ville :

- artificialité et frivolité ;
- obsession du paraître et du « pouvoir », de la « réussite » et de la frime ;
- ludisme et « entertainment » (*le mot équivalent n'existe pas bien en Français*) ;
- vie nocturne « culturelle » ou « sociale », sybarite ou débauchée ;
- violence et barbarie ;
- banlieues et gangstérismes ;
- mode et modes ;
- effervescences et gesticulations ;
- besoin de luxe et d'hédonisme ;

- misères sociale et spirituelle ;
- égocentrisme et idolâtrie mondaine ;
- goût immodéré du spectacle et du spectaculaire ;
- etc.

L'intérêt est de chercher le point commun entre tous ces maux de la vie urbaine.

Mais auparavant, qu'il soit clair que, si la ville est clairement à mes yeux le lieu des maux de l'homme, il ne faudrait pas en induire, comme le font abusivement certains écolos ou babas-cool, que la campagne est exempte de fausses valeurs : il y en a seulement moins, faute de moyens probablement.

Le point commun entre tous ces maux, donc.

Je le perçois dans le mot « étourdissement » ou dans ses proches parents comme « euphorisation » ou « griserie ».

Comme si l'entassement quantitatif humain en ville conduisait, par vases communicants, à un vide qualitatif des âmes.

La profusion quantitative entraîne la raréfaction qualitative.

La quantité chasse la qualité.

Et puisque l'homme a horreur du vide, de ce vide intérieur qui est la source de beaucoup de ses angoisses existentielles, il cherche à le combler par tous les moyens, au plus vite, et sauve qui peut !

Comblé le vide ou, plutôt, s'aveugler, s'étourdir, se griser, s'euphoriser, s'éblouir par de terribles lumières artificielles pour faire semblant d'y échapper, pour ne plus le voir, pour l'oublier.

La parade au vide est l'idolâtrie, sous toutes ses formes : l'étourdissement idolâtre, celui de tous les shamans d'ailleurs, ceux du peyotl ou de la coca, ceux des champignons hallucinogènes ou de l'alcool de palme, tous gavés de toutes les drogues de la fausse extase.

Voilà le cœur de la ville, du mode de vie urbain : l'idolâtrie des fausses extases et des hallucinations artificielles, le besoin invétéré d'illusions.

Là où plus rien n'est véridique, il ne reste que le factice.

Là où plus rien n'est sacrificiel, il ne reste que l'artificiel.

Comme les paradis du génial dandy : Baudelaire.

La ville est le lieu laïque par excellence, le lieu de la désacralisation et du sacrilège, le lieu de l'éradication du sacré et du sacrifice (*ce qui rend sacré*).

J'ai bien écrit « sacré » et non superstition ou religion ou Église.

A nouveau, qu'on ne se méprenne pas : si la Nature est certainement un lieu du Sacré, la culture campagnarde est, elle, largement superstitieuse, benoîtement religieuse et primitivement « terre à terre ». On va à la messe, on jette des anathèmes, mais on ne sait rigoureusement pas pourquoi.

Décidément, le Sacré authentique reste totalement à construire !

Je ne pense pas qu'il soit possible d'éradiquer les maux de la ville en tentant de la « re-sacraliser », de la « re-spiritualiser ». Je pense au contraire qu'il est dans l'essence même de la ville d'être lieu d'entassement quantitatif et de matérialité, lieu de matérialisme et d'hédonisme, lieu d'illusions et de facticité.

L'avenir utopique de la dignité et de la spiritualité humaines passerait probablement par la dés-urbanisation massive du monde. Mais trop d'hommes sont incapables de vivre autrement que frivolement, qu'illusoirement : les mythes de l'argent facile et du pouvoir, du plaisir et de la frime, de l'illusion et de la célébrité ont la peau trop dure pour que les dents de la sagesse puissent jamais leur entamer le cuir.

Nos technologies télécommunicationnelles le permettraient pourtant. Le télétravail et tous les télé-quelque-choses abolissent la distance et rendent les entassements humains inutiles. Mais les hommes en ont-ils la volonté et la capacité de cœur ? Je ne le crois pas !

Le binaire ville/campagne sera donc, je crois, un des grands moteurs de la restructuration du monde en général et de l'Occident en particulier.

Deux ruptures sont prévisibles.

D'une part, la Campagne européenne ne reste agricole qu'à coups de subventions qui constituent directement et indirectement près de 80 % des dépenses de la CEE.

Ce monde agricole est donc sous perfusion constante, maintenu en vie artificiellement par acharnement thérapeutique, alors que le tiers-monde est là, prêt à travailler la seule chose qu'il connaît : l'agriculture, et à devenir le jardin et le pourvoyeur des denrées alimentaires de l'Occident. Si ce transfert advenait, le tiers-monde s'enrichirait et éradiquerait ces deux fléaux concomitants que sont la misère et la surpopulation.

De notre côté, les campagnes désormais inutiles pourraient être massivement reboisées de feuillus et redevenir ainsi cette vaste et riche forêt qu'elles étaient avant la rage défrichante de ces derniers siècles (cf. Notamment : *L'aventure des forêts en Occident*, de Jacques Brosse) : redevenir le poumon de l'Europe, bien utile à reconstituer puisque les déforestations imbéciles du Brésil et de l'Afrique noire ne semblent tracasser profondément aucun décideur mondial.

D'autre part, la Ville va accentuer son urbanité et sa massivité : au moins 80 % des êtres humains y vivront, entassés dans leurs poulaillers de luxe (parfois) ou de misère (le plus souvent).

Les systèmes politiques, une fois débarrassés des problèmes agricoles, délaisseront complètement la campagne et ne se concentreront plus que sur les problématiques spécifiquement urbaines. La campagne sera donc un lieu hors politique, hors législation, hors préoccupations politiciennes.

La campagne s'intellectualisera : elle se dépeuplera de ses habitants paysans traditionnels (*cf. l'exode rural entamé depuis près d'un siècle*) et verra s'amplifier l'actuel mouvement d'implantation d'une intelligentsia artiste, scientifique ou philosophe, de nantis ayant « dépassé » la ville désormais pour eux creuse et ennuyeuse, et d'artisans nécessaires à tout ce petit monde.

La campagne deviendra forestière et élitaire.

La ville continuera de devenir toujours plus politicienne et concentrationnaire (*concentration de gens, classes, groupes et groupuscules, concentration de richesses, de pouvoirs, de plaisirs, de luxes, de violences*).

Le silence et la frugalité campagnardes continueront de rebuter la grande majorité.

Le bruit et l'artificialité urbaines continueront d'en dégoûter quelques-uns.

Les échanges entre ces deux mondes seront minimaux.

Même les exodes estivaux ou skieurs se canaliseront naturellement vers des lieux pseudo-urbains où se re-concentreront les citadins dans des bétons, luxes, confort et « amusements » semblables à ceux qu'ils connaissent les onze autres mois de l'année (*mais re-customisés à la mode exotique et dépaysante*).

La campagne authentique lente, ennuyeuse, silencieuse, sauvage, inconfortable et frustrée, n'intéresse pas, ne peut pas intéresser ces speedés de la « jouissance » immédiate et superficielle.

Deux mondes, donc, se superposeront : celui de la masse (cultivée ou barbare) rivée aux fausses « valeurs » urbaines, et celui d'une forme d'élite (riche ou pauvre) inventant des modes de vie post-campagnards.

J'emploie volontairement ce néologisme de « post-campagnard » pour indiquer que le lieu concerné est bien la campagne (*la non-ville*), mais qu'il ne s'agit pas d'une philosophie de vie nostalgique du « bon vieux temps » d'avant, nostalgique des « vraies valeurs » réactionnaires et ignares du paysan obtus et vénal d'autrefois.

Cette culture post-campagnarde, non urbaine et non politique, rejoint celle des nomades de Jacques Attali, celle des « nouveaux aventuriers de l'esprit » (*cf. Fergusson*), celle de la vraie « nouvelle économie » californienne ou catalane (*qui n'a rien à voir avec les délires spéculatifs et artificiels du Nasdaq*), celle des réseaux post-capitalistes et post-industriels, celle des nouveaux métiers cognitifs, celle des artisans des mondes de l'immatériel, etc.

La société occidentale est condamnée à devenir binaire, bipolaire : société éclatée, à deux vitesses, l'une ultra-urbaine (ultra-occidentale, donc), l'autre post-campagnarde (post-occidentale, donc).

La cohabitation pacifique de ces deux mondes est possible, voire facile, aucun ne souhaitant vivre la vie ou les valeurs de l'autre. Mais, l'histoire de l'occident montre que les « ultra » et les « post » finissent toujours par s'affronter, que les « post »

commence toujours par être persécutés et pourchassés, mais que les « ultra » finissent toujours par perdre la guerre qu'ils avaient eux-mêmes déclenchée alors que personne ne leur demandait rien.

Le 31 mars 2001

Les mots et les concepts n'expriment que les limites de l'homme.

L'illimité est au-delà de ces limites.

Il n'y a donc aucun mot, aucun concept humain capable de L'exprimer ou de Le concevoir.

*

Vivre sa vie.

Vivre la Vie.

Ne pas la penser : la vivre.

A force de vouloir survivre demain, on finit par ne plus vivre aujourd'hui.

La peur empêche la vie.

La vie est un fait.

La survie est un projet, une projection, un fantasme.

Ne pas laisser la survie manger la vie.

Pour survivre, on finit par ne pas vivre.

A force de craindre pour sa vie, on passe à côté d'elle.

A force de penser que la vie pourrait ne plus être ou qu'elle ne sera plus, on ne vit plus, on ne vit pas.

L'angoisse tue la vie.

A force de vouloir préserver, on finit par ne plus jouir.

Rêves de permanence et d'immortalité, d'immuabilité et d'éternité.

L'éternité tue l'instant. Et l'instant seul est réel.

Fantasmes.

L'immortalité tue la vie.

Rien n'est éternel.

Tout est mortel, tout est impermanent.

La vie est mouvement.

L'idée de « vie éternelle » est une contradiction absolue.

Toute vie est et doit être un cycle avec une naissance et une mort.

Quelle horreur que d'être immortel, que d'être éternel !

Quel ennui.

La vraie valeur de la vie vient de sa stricte finitude.

Sans finitude, sans échéance, point de valeur, point de joie.

La vie est un océan dont chacun n'est qu'une vague passagère.

La beauté vivante de l'océan vient de l'alternance des vagues qui naissent et enflent et se creusent et s'enroulent et s'effondrent en rouleaux d'écume.

Ainsi de la beauté de la vie.

Nous sommes tous des épiphénomènes transitoires et superficiels.

Sans importance.

Notre seule raison d'être est dans la qualité de notre contribution.

Là naît la joie. La seule joie authentique.

Et puisque notre temps est compté, il n'y a pas un instant à perdre.

Dieu a besoin de nous, de notre œuvre.

Il nous attend.

Il nous espère.

Lui seul est éternel, c'est-à-dire hors du temps, puisque le temps est en Lui.

Et son éternité est tissée des milliards de fragments ouvrés par des milliards de vies depuis la nuit des temps.

Le visage de Dieu est une mosaïque qui s'élabore peu à peu, fragment par fragment, vie par vie.

Dieu émane des œuvres de la vie, des œuvres des hommes.

Il advient.

Il émerge.

Il apparaît.

Comme le chaos devient cosmos.

Comme le désordre devient ordre.

Comme le tas d'éclats colorés devient mosaïque.

L'Un est en voie de réalisation.

L'Un est en voie de divinisation.

Et chaque parcelle de vie n'a de sens et de joie que dans sa contribution à cette réalisation, à cette divinisation.

Chaque instant ici et maintenant ne prend valeur et poids que par sa contribution réelle ici et maintenant.

L'Un est.

Et se transforme.

Et se métamorphose.

L'Un devient.

L'Un devient Dieu-Un.

Vivre, c'est et ce doit être, seulement et exclusivement, vivre sa Vie ici et maintenant.

Vivre sans chercher à survivre.

Vivre pour vivre.

Vivre sa vie pour la Vie.

Tout le reste est Mal.

Tout le reste est péché.

Tout le reste est absurde.

*

« L'idée d'un ego individuel, c'est comme si, après avoir mis de côté un peu de Gange, vous appelez cette entité séparée votre propre Gange. »

Ramakrishna

Tout livre est un nœud qu'il faut dénouer.

Vivekananda et Ramakrishna

*

Puisque l'ego, tout ego, est pure illusion.

Puisque l'Un seul est et que rien en lui n'est séparé.

Alors tout ce qui est personne, personnalité, personnel, est autant illusoire.

La « *persona* » est ce masque *par* le trou duquel la parole sonne (« *per-sona* »).

« Ce que je suis » ou « ce qui est à moi » ou « ce que je ressens, dis ou pense », tout cela n'est qu'illusion.

Et tout autant illusion tout ce qui est autre, tout ce que j'aime ou hais, tout ce qui est loin, tout ce qui est mort.

Dépassement du monde personnel.

Briser les limites, les frontières. Partir, sortir, quitter, *TzE* ...

Comme Ramdas, il ne faudrait parler de soi qu'à la troisième personne.

Tout ego spécifique est un rôle, un masque que l'Un habite pour le faire vivre et servir à Ses propres fins.

Il faut en prendre conscience.

Il faut en tirer toutes les conséquences.

L'ego n'est pas fondamental. Il n'est qu'instrumental.

*

Les deux fondements de toute ascèse spirituelle :

éveil et détachement

Éveil ou vigilance pour s'inscrire pleinement dans l'instant présent.
Détachement pour transcender l'ego et se hisser vers l'Un.

Toutes les mystiques de toutes les traditions convergent vers ces deux principes incontournables.

Là est la Voie. Torah, Tao, Do.

Tout le reste est technique particulière ou sensibilité locale, ou folklore.

Mais qu'importent l'itinéraire ou le moyen de transport pourvu que le voyage se fasse.

Le 1^{er} avril 2001

L'esprit de la Vallée : d'où qu'elle sourde, toute goutte d'eau coule vers le fond de la Vallée, vers l'Océan unique et primordial.

Fondement de la pensée chinoise. Voie du Milieu.

Convergence cosmique.

Connivence cosmique.

Congruence cosmique.

*

« L'Occident moderne a exporté dans tout le monde sa technologie de la matière. Il a changé la face du globe et les habits de l'humanité. Mais le bilan sur le bonheur, incalculable, est des plus douteux. C'est maintenant la conscience, la connaissance et la technique de l'intérieur qu'il lui faut. »

S.-C. Kolm

La Vie est conquérante.

Elle cherche sans cesse de nouveaux territoires, de nouveaux espaces où foisonner, où s'épandre, où se construire.

Que ce soit par ses savoirs ou par ses armes, l'Occident (*cet élan de vie qui a pris la forme de la culture occidentale*) a toujours été obsédé par la conquête des espaces extérieurs, des territoires physiques et matériels.

L'Orient, lui, par ses méditations et par ses rites, s'est toujours plutôt concentré sur les espaces intérieurs, sur les territoires spirituels et immatériels.

Que ce soit en termes technologiques, scientifiques, politiques ou idéologiques, il ne reste plus guère de territoires et d'espaces physiques à conquérir (et à saccager), et l'Occident tombe en panne.

Alors l'Occident, désarmé et désespéré de ses misères et désastres, commence à découvrir, en même temps, et l'Orient et les espaces immatériels de la connaissance et de la spiritualité.

C'est à ce virage à cent quatre-vingts degrés que nous assistons aujourd'hui, du moins pour la petite minorité occidentale qui est apte à franchir ce cap.

L'Occident, depuis Alexandre dit le Grand, n'a pratiqué que la conquête animale de l'appropriation territoriale.

Fuite en avant généralisée depuis presque trois millénaires.

Toutes les pratiques idéologiques, technologiques, économiques et militaires de l'Occident procèdent de cet esprit de conquête et de territorialité animales, conquêtes spatiales et horizontales.

L'Orient, lui, depuis les Védas hindous et, surtout, depuis le Yi-King chinois, sait que l'essence humaine est au-delà de l'animal et des territorialités physiques. Il sait depuis toujours que les territoires destinés à la seule créature consciente et pensante, sont les territoires immatériels de la spiritualité et de la connaissance.

L'Orient, lui, est végétal. Ses conquêtes sont verticales, vers l'élévation et vers les profondeurs. L'horizontalité des conquêtes territoriales animales le concerne peu.

L'Occident tombe en panne parce qu'il a atteint les limites de tous les territoires physiques accessibles (*même en physique fondamentale où la matière se dissout intégralement dans les vibrations abstraites de cordes et super-cordes immatérielles*).

Peut-être est-ce là enfin la fin de la stratégie de fuite en avant !

... et de la mise à sac des espaces offerts à l'homme « *pour les garder et les servir* » (Gen.: 2;15).

*

L'arbre est l'avenir de l'homme.

Tant biologiquement que symboliquement.

Biologiquement — écologiquement — c'est une évidence.

La planète étouffe.

L'arbre, la forêt, est son seul poumon.

Mais symboliquement, plus encore.

Abandon de l'horizontalité.

Conquête de la verticalité.

Abandon des errances horizontales des courses animales.

Apprentissage des expansions verticales des pousses végétales.

Délaissement de l'espace au profit du lieu.
 Détachement de la durée au profit de l'instant.
 Devenir ici et maintenant.
 Devenir dans l'ici-et-maintenant.
 Ne plus fuir dans l'ailleurs et le plus tard.

Autre stratégie de vie.
 Autre stratégie de l'épanouissement.
 Autre forme de conquête de nouveaux territoires, sans bouger de lieu.

La graine que porte le vent ou la noix que porte la mer ou le rhizome que porte le sol vont bien plus loin, bien plus sûrement que toutes les armées du monde.

Il suffit d'un peu d'humidité et de beaucoup de patience.
 Ici les vitesses sont faibles, mais qu'importe la vitesse ?
 Où est-il écrit que le monde et la vie doivent aller vite ?

Le monde végétal n'est probablement pas moins féroce que le monde animal. Mais il est moins cruel, moins destructeur, moins dévastateur.

Le végétal construit de la vie.
 L'animal détruit de la vie.

Si le corps humain est et restera animal, la pensée humaine doit devenir végétale afin que l'homme, en lui, fasse la synthèse des deux règnes qu'a créés la Vie sur Terre.

Inventer une pensée végétale, c'est-à-dire verticale, plongeant ses racines dans les ténèbres les plus profondes de la Terre et de l'Eau, et déployant ses branches dans la lumière la plus éclatante de l'Air et du Feu.

L'homme, d'ailleurs, est le seul animal réellement et naturellement vertical.

L'Arbre fut le couronnement du troisième jour de la Création.
 L'Homme doit devenir celui de la fin du sixième jour.
 Symétrie symbolique et fabuleuse du récit de la Genèse.
 L'homme (surtout l'homme occidental) est encore exclusivement animal.
 Il n'a pas encore mordu le fruit de l'arbre.
 Ses yeux ne sont pas encore dessillés.
 La rencontre en lui de l'animal et du végétal n'est pas encore advenue.
 Il n'a pas encore été chassé du jardin d'Éden, mais l'heure est proche.
 Qu'il y reste encore un peu et il aura tout saccagé !

Avant de devenir Arbre, l'Homme doit d'abord devenir Femme.
 La Femme est le pont entre l'Homme et l'Arbre.

La Femme est Eau (fluidité et pureté) et Feu (chaleur et lumière).
 L'Eau coule vers l'Océan.
 Le Feu monte vers les Cieux.
 L'Homme, lui, est pierre. Dure. Rigide. Orgueilleuse.
 Elle se croit éternelle et ne voit pas (ne veut pas voir) ses érosions.
 Une goutte d'eau qui gèle en elle, suffit à la briser en deux.
 L'Eau use la pierre. Le Feu la fait éclater.
 Toujours elle finit sable.

Verticalité végétale.
 Descendre et monter.
 Descendre vers l'Eau.
 Monter vers le Feu.
 Descendre dans l'immanence.
 Monter dans la transcendance.
 Méditation et contemplation.
 Descendre en Soi.
 Monter vers Soi.

*

« S'il n'y a que le cours incessant des phénomènes, la chaîne sans fin des causes et des effets ; si les actes, les pensées, les activités tant physiques que mentales que j'ai cru miennes sont les résultats d'activités analogues qui les ont précédés, ce sont alors uniquement ces activités qui sont moi-même. S'il en est ainsi, ce n'est pas moi qui accomplis les actions, qui prononce les paroles ou pense les pensées, mais celles-ci sont le moi. »

« En dehors de la flamme, de la chaleur, de la teinte rougeoyante, il n'y a pas de feu », disent les Upanishad.

« L'activité, les transformations incessantes, sont les constructeurs du soi. En dehors de ce torrent intarissable il n'y a ni soi, ni être, ni personne, ni moi. »

Alexandra David-Neel

Dans la vision purement processorale de l'Un, ce que l'homme conceptualise et nomme « être », n'est jamais qu'un ensemble d'effets concomitants et locaux, constatés dans un ici-et-maintenant.

Ainsi de l'ego.

« Il n'y a de soi en aucune chose, ni de propriétaire à aucune des propriétés ».

Autrement dit, l'être n'est jamais que la somme de ses attributs, ici et maintenant. L'essence n'est que la collection contingente des accidents.

L'objet prend la forme et les dimensions de la fenêtre du regard.

Autrement dit, il n'y a pas d'être, dans la réalité.

L'Être n'existe pas.

Il n'y a, aux yeux des hommes, qu'un flux d'états.

Et un état est un regard particulier.

Un état est une collection de paramètres inventés par la neurobiologie humaine tels que : étendue, durée, couleur, forme, densité, température, texture, vitesse, trajectoire, etc.

Mais dans la réalité, il n'y a ni être, ni paramètres, ni états.

Dans la réalité, il n'y a qu'un flux Un en devenir.

Insaisissable.

Ineffable.

*

Et je jouis sans fin de mon propre esprit.

Le 3 mars 2001

« Craignez pas d'être seul, craignez seulement d'être à l'arrêt »

Proverbe chinois

« Je me suis rendu compte que j'avais de moins en moins de choses à dire, jusqu'au moment où, finalement, je me suis tu. Dans le silence, j'ai découvert la voix de Dieu. »

Sören Kierkegaard

Le problème n'est pas tant de connaître le sens que de donner un sens.

Le problème n'est pas tant de connaître Dieu que de réaliser Dieu.

Le problème n'est pas tant de connaître que de vivre.

Le 4 mars 2001

Pour lire le Livre, il faut aux yeux du corps la Lumière extérieure.

Pour lire le Livre, il faut aux yeux de l'âme la Lumière intérieure.

*

Les Livres sacrés émanent, par les méditations des sages, du Livre de la Nature qui, lui-même, par les créations des dieux, émane de l'Un.

C'est cela que l'on nomme « révélation ».

*

Le vieux débat entre déterminisme et libre-arbitre, entre fatalisme et volontarisme, n'a de sens qu'au sein d'une dualité : celle qui oppose la volonté intérieure de l'ego et les « lois » extérieures du monde (celles de la nature comme celles de la morale ou des états).

Ce débat, comme tous ceux issus d'un quelconque dualisme, est vain et stérile.

Il n'y a pas d'opposition entre la volonté de l'ego et les lois du monde.

La volonté de l'ego est l'expression ici et maintenant du désir cosmique de l'Un, et les lois du monde sont les expressions, ici et maintenant, des récurrences dans la dynamique créatrice de l'Un.

Or, rien n'étant extérieur à l'Un, aucune détermination ne joue sur lui, si ce n'est sa propre entéléchie intrinsèque.

Donc tout est, à la fois, parfaitement libre et parfaitement déterminé : le principe général est l'autodétermination de l'Un et, par suite, de tout ce qu'Il contient.

C'est le *fatum* et l'*amor fati* de Nietzsche.

Dès lors que l'ego s'estompe et que « je » deviens — c'est-à-dire prends conscience claire et totale que « je » suis — manifestation ici-et-maintenant de l'Un, Sa volonté et Sa liberté, comme Ses désirs et Son entéléchie deviennent « miens ».

Je suis Lui.

Aussi libre créateur et esclave du désir que Lui.

« *Tat tvam asi* » : c'est le « Tu es Cela » des *upanishad* et du *vedanta*.

Le 6 avril 2001

Je suis (« *Je* » est) le masque de l'Un, ici et maintenant.

Une forme dont Il se revêt pour voir ce qu'Il peut en faire.

Pour voir quel jeu Il peut improviser à partir de lui.

Pour improviser une scène qui n'aboutira peut-être nulle part.

Un masque vivant qui se ride et s'use peu à peu.

Un masque éphémère, transitoire, provisoire.

Au travers de ses masques, l'Un découvre, invente et construit peu à peu les divers jeux dont Il devient capable.

Il accumule une infinité de nouveaux rôles, de nouveaux déguisements, de nouvelles combinaisons de scènes dont il tire progressivement sa propre perfection.

C'est là le processus de Son accomplissement, de l'accomplissement de Sa propre plénitude. De la réalisation de Son entéléchie.

Il devient ce qu'Il est.

L'Histoire est bien plus un vaste Pourim qu'une tragédie grecque, mais la nuance importe peu, l'essentiel est toujours identique : masques, déguisements, rôles improvisés, décors et chœurs.

Lorsqu'un masque meurt et disparaît, il reste une mémoire, une connaissance : celles d'un rôle possible, d'un comportement possible, d'une contribution possible que l'Un pourra combiner à d'autres afin de perpétuer le processus d'accomplissement de Lui-même.

C'est probablement cela que les Mystères grecs appelaient la Métempsycose et que l'Orient appelle encore la Réincarnation.

L'idée d'une âme « particulière » (*comme trait particulier de l'Âme cosmique qui n'est autre que le Désir entéléchique de l'Un*) peut alors prendre quelque sens : celui de motif, de traits spécifiques et constitutifs de tel masque, c'est-à-dire de tel rôle, de tel comportement, de tel scénario que ce masque symbolise.

Âme qui, alors, devient susceptible d'autant plus d'immortalité et de réincarnations qu'elle aura démontré son aptitude à contribuer pleinement et abondamment au processus d'accomplissement cosmique de l'Un et qui se retrouvera dupliquée et combinée à d'autres âmes pour inventer de nouveaux jeux, de nouveaux rôles, de nouveaux processus.

Mais que l'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas du tout — que du contraire, du total et radical contraire — de réactualiser ou de légitimer les vieux mythes usés et erronés des idéalismes et dualismes platonicien et chrétien.

Une telle âme « particulière » n'a rien d'individuel, n'a rien de personnel, n'a rien d'immuable : elle n'est qu'un fragment de la mémoire cosmique de l'Un. L'âme, en ce sens, se forge dans un rôle, elle émane de la vie, elle devient la substantifique moelle d'une existence particulière, elle est un résumé de vie que l'Un garde ou pas dans Sa mémoire selon le « bon » souvenir qu'il en a, selon qu'il peut ou pas la réutiliser ailleurs, autrement, une autre fois.

Les traditions humaines ne s'y sont guère trompées, elles qui depuis toujours, sous les myriades de masques individuels, ont découvert des typologies principielles dont les « personnes » et personnalités ne sont que des recombinaisons particulières.

Parmi ces typologies traditionnelles, on trouve les divers systèmes zodiacaux dont le babylonien (*ses 12 signes sont, selon leur dénomination ancienne : l'Agneau, le Bœuf, les Jumeaux, le Crabe, la Lionne, la Vierge, les Balances, le Scorpion, l'Arc, le Chevreau, le Seau et les Poissons*), l'aztèque ou le chinois.

Une douzaine de masques ou « d'âmes » type, relayée par les douze lames majeures du Tarot de Marseille.

Autant d'outils de décryptage psychologique et de projection comportementale, à défaut de pouvoir être des moyens de divination (*illusoire* puisque rien n'est écrit).

*

« *La toupie tourne si vite qu'elle paraît immobile.* »

Ramana Maharshi

De là naît l'illusion de la permanence et de l'immutabilité, de l'être et de l'ego, des lois et des constantes.

Se libérer de toutes les illusions.

Tuer *maya*.

*

Je (*l'ego*) et Tu (*l'ami*) sont aussi illusoire (*tant pis pour Buber et Levinas*) que Nous (*la communauté*), Vous (*le prochain*) et Ils (*le lointain*).

Il n'y a que le Il : celui de Il y a.

Comprendre en ce sens la parole : « *Personne n'a jamais agi autrement que pour lui-même.* », du Swâmi Prajnânpad.

Il faudrait même écrire « *pour Lui-même* ».

Qui est Il ? Ne pas être comme ce poisson qui, ayant entendu parler de l'eau, a décidé de consacrer sa vie à la chercher.

*

Ne pas avoir. Ne pas être. Mais advenir.

Le 7 avril 2001

Apprendre l'art — juif... — du questionnement, non pour obtenir des réponses, mais pour échapper à la certitude figée et morte.

La question est à la vie immatérielle ce qu'est le pas à la marche : le moteur d'un cheminement, l'énergie d'une dynamique, la force d'un processus.

Cet art — car c'est bien d'un art qu'il s'agit — commence par l'étonnement et l'émerveillement.

N'est-ce pas Einstein qui encensait la « capacité d'émerveillement » ?

Il n'y a pas de devenir sans questionnement.

Et tout questionnement est déjà, potentiellement, un « sors, quitte, pars », un TzE biblique.

Tout « *tiens, au fait, pourquoi...?* » ou tout « *tiens, au fait, qu'est-ce que... ?* » sont éminemment salvateurs.

Comme si ce que l'on pourrait devenir — « *deviens ce que tu es* » — n'était jamais possible sans secouer par le questionnement ce que le monde a tenté de faire de nous à notre insu par l'entremise de l'éducation, des valeurs, de la morale, des institutions.

C'est un peu comme si toute la vie spirituelle revenait à se détacher (*par le dépassement bien plus que par la révolte, puisque la révolte c'est encore la conformité... en négatif*), à coup de questions, de cet « imposé » initial si lourd et pesant, si figé, si mort.

En cette veille de la Pâque, fête par essence de la libération de tous les esclavages, fête du questionnement (*le rituel de la fête — la « aggadat pessa'h » — prévoit quatre questions dont celle de « celui qui ne sait pas poser de question »*), la question du questionnement prend toute sa signification.

Et le questionnement, c'est bien plus les « *qu'est-ce que...?* » et « *pourquoi... ?* » orientaux que le « *comment...?* » occidental.

Être et devenir bien plus qu'avoir.

Au-delà de l'affirmation et de la négation, il y a l'interrogation.

Par l'étonnement, par le « s'étonner », la banal est aboli et l'ennui éradiqué.

Tuer l'habitude, pour enfin voir que tout est inhabituel.

Se dessiller les yeux, et voir ce que l'on ne voit plus, ce que l'on n'a jamais regardé.

Poser la question par le regard : qu'est-ce que je vois vraiment ? qu'est-ce que je ne vois plus ? qu'est-ce que je n'ai jamais vu qui pourtant est là depuis toujours ?

Abattre les murs, les écrans, les masques, les grilles, les frontières, les tabous, les interdits, abattre l'ego qui les crée ou les recèle ou les justifie.

La Connaissance et la « vérité » sont à inventer et non à re-découvrir.

Je connais quatre-mille-ans-fois mieux la Torah que Moshé !

Sacrilège ?

La Connaissance est anarchique, au sens étymologique de *an-arché* : sans origine.

Le sens s'invente et ne se découvre pas !

Il n'y a jamais eu d'âge d'or, ni socialement, ni économiquement, ni culturellement, ni spirituellement. *Jamais !*

L'histoire est une double spirale ascendante et descendante, tournant les mêmes questions, mais en s'élevant *et* en s'approfondissant.

Verticalité encore... Haut et bas *en même temps*.

René Guénon a raison lorsqu'il « voit » la congruence mystique, initiatique et ésotérique de toutes les traditions spirituelles, mais il a tort de laisser croire que cette congruence est un paradis perdu qu'il faudrait redécouvrir.

Il n'y a pas eu, jamais eu, de « tradition primordiale » vécue en un âge d'or de la sagesse initiale.

Il y a une sagesse congruente à créer qui existe, potentiellement, au cœur de l'humanité depuis les temps les plus immémoriaux, tout simplement parce que tout est Un, y compris la Sagesse et la Connaissance.

Inverser la flèche du temps est pis qu'inutile : la nostalgie de l'Ancien est castratrice et étouffante.

Les Livres sacrés sont une source inépuisable, non parce qu'ils ont été écrits par des « dieux parmi les hommes », mais parce qu'ils véhiculent, à l'insu de leurs rédacteurs, cette potentialité de congruence spirituelle non encore réalisée mais présente au monde des hommes depuis l'aube des temps.

C'est pour cela qu'ils sont devenus sacrés au fil des siècles : parce qu'interprétables à l'infini, parce que riche de toutes les richesses humaines, parce qu'écrits dans des langues ouvertes, comme l'hébreu où toute triade de consonnes libérée du carcan des voyelles, peut toujours signifier « autre chose », donc ouvrir le questionnement, l'herméneutique, l'ésotérique.

Le devenir de la pensée ne peut passer que par le questionnement.

Questionner, c'est ouvrir toutes les possibilités de bifurcations, de multivocités, de foisonnement de l'imaginaire hors du champ clos des réponses admises qui ont oublié leur question originelle.

Car là est l'infâme : dans ces réponses toutes faites qui ont oublié leur question.

C'est cela qu'on appelle des « valeurs », des « vérités », des « principes ».

Toute question, par incongruité ou (im)pertinence, ouvre un chemin ; toute réponse le clôt.

Chercher et trouver des réponses, mais les dépasser aussitôt, par d'autres questions.

Spirale sans fin.

Labyrinthe sans issue.

Bonheur de la pensée !

De toutes ces questions, créer un questionnement, un questionnement unique et global.

Créer une mise en question.

Créer une « questionnabilité » essentielle et sempiternelle qui puisse alimenter, dans son tréfonds, la dynamique du processus mental.

Surtout, ne pas s'arrêter à la moindre certitude, mais lier ces certitudes en de denses fagots incandescents, à brûler à la première question plus ardente.

Voilà pourquoi Dieu créa le monde.

Voilà pourquoi, très précisément, l'Un quitta sa perfection d'avant afin de partir
Se construire une improbable nouvelle perfection plus riche, plus dense, plus...

afin de se créer Son propre dialogue, Son propre questionnement, Son propre défi, Sa propre inconnue, Sa propre inconnance.

Il ne peut y avoir d'élan entéléchique sans questionnement sous-jacent de ses propres limites, réelles mais inconnues.

De quoi suis-je capable ? Que pourrais-je faire de plus, de mieux, d'autre ?

Pourquoi franchir les limites du connu et du rassurant pour oser les espaces infinis de l'incertain et de l'inconnu parfois inconnaisable ?

La vie est-elle à ce point insatiable ? A ce point insatisfaite, malgré ses joies indiscutables et ses souffrances incontournables ?

N'est-ce pas là revenir au centre, au cœur, à l'essence même de ce principe entéléchique qui gouverne tout ?

Suis-je porteur de quelque chose de plus que ce que je suis ici et maintenant ?

La réponse est évidemment affirmative, au moins hypothétiquement.

Alors ? Deux possibilités s'ouvrent : ou bien « ce potentiel hypothétique ne m'intéresse pas et je ne veux rien en savoir, je veux rester ce que je suis ! », ou bien « allons-y voir ! »

Choix ontologique entre le « non ! » métaphysique et le « oui ! » métaphysique.

C'est manifestement cette deuxième réponse (ouverte à l'infini) qu'a choisie l'Un. A l'homme de l'assumer, avec et comme toutes les autres créatures.

Et pourtant combien d'humains disent « non ! » ?

La grande majorité, semble-t-il, qui ne recherche ni n'envisage que la sécurité, la certitude, le statu quo de leurs confort, de leurs plaisirs, de leurs habitudes, de leurs valeurs, de leurs institutions.

Globalement, *l'homme trahit Dieu*.

Et il ne pourra Le trahir bien longtemps sans disparaître !

Le 8 avril 2001

L'Un (*et tout ce qui participe de Lui*) est essor vers Lui-même, vers ce qu'Il n'est pas encore devenu, vers tout ce qui est inaccompli en Lui et qu'Il ne connaît pas encore.

Essor dans l'effort. Effort dans l'essor.

Tout ce qui est, est réponse.

Une réponse particulière à une question intérieure universelle : « est-ce qu'il serait possible de... ? ».

Tout ce qui est, est réponse à un défi intime.

A propos du TzE , du partir, du sortir, du quitter.

« Où vas-tu, maître ?

— Je ne sais pas, dis-je. Je ne veux que partir d'ici, sans cesse partir d'ici, ce n'est qu'ainsi que je pourrai atteindre mon but.

— Donc tu connais ton but ?

— Oui, répondis-je, ne te l'ai-je pas déjà dit ? Partir d'ici, tel est mon but... »

Franz Kafka

Ou encore, cette vieille et terrible histoire juive :

— C'est bien loin où tu vas...!

— Bien loin d'où ?

Ailleurs est la seule destination qui vaille : elle est éternelle.

Ailleurs est surtout dans les espaces immatériels de la connaissance, du rêve, de l'imagination, des mots et des idées, parce que tous les ailleurs physiques, les lieux de la Terre, sont bien vite épuisés, et tellement semblables, au fond.

Ton seul lieu est l'ici-et-maintenant. Pose ton sac dans l'ici et creuse le maintenant pour en faire jaillir les espaces infinis de la pensée pensante.

Alors l'ailleurs devient ici.

Alors l'ailleurs se creuse et s'élève dans la verticalité de l'ici.

Alors l'ailleurs échappe enfin aux vains déplacements du touriste en quête de fuite exotique, pour s'épanouir dans l'ici inépuisable de la pensée en quête de rencontre avec l'Un, car l'Un est le partout, le par-tout.

Par effet hologrammique, tous les lieux sont présents ici.

Partir n'est donc pas changer de lieu.

Partir, c'est sortir de *soi* et *se* quitter.

L'holonomie rend tout déplacement inutile.

Le 9 avril 2001

L'être n'est qu'un moment infime du devenir.

Ce n'est pas le temps qui induit le changement, mais le changement qui induit le temps.

« Être libre ce n'est point pouvoir faire ce que l'on veut, mais c'est vouloir ce que l'on peut. »

Jean-Paul Sartre

« L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, et fait ce qui lui plaît. »

Jean-Jacques Rousseau

*

Pour une métaphysique de l'arbre.

Plus il monte haut dans le ciel, plus il s'ancre profond dans la terre.
Plus il s'ouvre et se déploie en haut, plus il s'ouvre et se déploie en bas.

Le tronc comme jonction entre deux ramifications infinies : il est ce qui reste de la graine unique qui s'ouvrit vers le haut et vers le bas.

Symétrie verticale. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas : n'est-il pas la table d'émeraude des pythagoriciens ?

Aux bourgeons répondent les spongioles ; aux rameaux, les radicelles ; aux branches, les racines ; à la sève montante chargée d'eau et de sels minéraux, la sève descendante chargée de sucres ; etc.

Pont entre ciel et terre, entre spiritualité et matérialité, entre transcendance et immanence, entre brahman et atman, etc.

L'arbre fait pont, il est pontife — *pontifex*.

Pont entre terre et feu par voie d'eau et d'air : synthèse des éléments.

Puisant la lumière et l'air du ciel, puisant l'eau et le sel de la terre.

Le corps et le cœur sont de la terre.

L'esprit et l'âme sont du ciel.

Enfoncer son corps et son cœur dans la terre.

Déployer son esprit et son âme dans le ciel.

Immense tension.

Entre les deux rives de la mer de jonc ou de la rivière Yaboq, entre les deux rives de l'Être, entre esclavage et liberté, entre subir et créer, entre rester et partir, donc entre mourir et vivre.

Faire pont.

Entre singe et surhomme.

L'arbre est lieu d'accueil, aussi.

Celui du nid.

Celui de la mousse.

Celui du gui.

Celui de l'oiseau et de ses chants.

Celui des champignons ou des terriers, des larves ou des vers, des cigales ou des abeilles.

Celui du vent, de la pluie et du soleil.

Celui des saisons et de leurs couleurs.

L'arbre est constitué à 90 % de son propre cadavre et de ses propres déchets.

Et le reste est constitué à 90 % d'eau.

Il suffit donc d'un seul pour-cent de vie pour construire les plus grands et les plus majestueux, les plus utiles et les plus pacifiques des êtres vivants.

*

(Ex. :3;14)

AHYH AshR AHYH
« Je serai ce que je serai »

ou « je deviens ce que je deviens »

ou « je suis en train d'être ce que je suis en train d'être »

ou « je suis (*inaccompli*) ce que je suis (*inaccompli*) ».

AHYH a valeur 21, qui donne 3 (2 + 1), symbole du mouvement et du devenir, et qui est égal à 3 x 7 (fusion du mouvement et du sacré)..

AHYH AShR AHYH a valeur totale 543 qui donne aussi globalement 3 (5 + 4 + 3 = 12 qui donne 1 + 2 = 3)

On note que ces chiffres sont remarquables en ce qu'ils reconstituent la suite des cinq premiers nombres fondamentaux : 5 et 4 et 3 donnent 2 et 1

On retrouve le triangle de Pythagore, la grappe aux quinze raisins :

```

0 0 0 0 0
  0 0 0 0
    0 0 0
      0 0
        0

```

(Ex. :20;2)

ANKhY

« Moi »

ou « Moi comme moi » ANY-KhYⓈ

ou « Celui qui suis »

ou « l'Un unique »

ou « le sujet premier et unique qui est infiniment plus que tous les ANY, "ego".

ANKhY a valeur 81, soit 9×9 , qui donne 9 aussi ($8 + 1$), 9 est symbole de plénitude et d'accomplissement.

ANKhY (*celui du don de la Torah au Sinai après la Pâque*) est l'accomplissement du AHYH AshR AHYH (*celui du buisson ardent du pays de Madian avant la Pâque*).

*

« Il se pourrait que la mort soit un moment parmi d'autres, des infinies métamorphoses de la Vie. »

Jean-Yves Leloup

*

Je n'aime pas les mots « espoir » ou « espérance » qui sous-entendent trop d'attente, trop de soumission ; je leur préfère le mot « désir » qui, lui, ne sous-entend que volonté et puissance, mais cela revient au même quant au « oui ! » métaphysique crié à la Vie.

En lieu et place de « foi, espérance et charité », mes « vertus » théologiques seraient bien plutôt « immersion, désir et non-agir », et au-delà : non-dualité radicale.

Il faudrait peut-être inventer le mot « uniquidité » pour parler valablement de ce qui fait l'Un, car les mots « unité » ou « union » évoquent trop l'idée d'une réunion a posteriori d'un ensemble épars, d'une multiplicité réelle, d'une multitude d'êtres en soi que l'on rassemblerait. Rien ne serait plus faux !

L'Un est Un et n'est qu'Un, depuis toujours et pour toujours, en tout et partout.

C'est cela son uniquidité : il est ontologiquement unique, ontologiquement Un mais un Un qui n'a ni n'aura ni de zéro, ni de deux, ni de trois, ni quelque autre nombre. Il est un Un unique sans autre.

Il est non-altérité absolue.

Il n'a pas d'« autre » puisqu'il n'y a pas d'autre que Lui, pas d'autre en Lui.

Il est donc uniquidité absolue.

Monisme radical.

Lorsque l'on dit de Dieu qu'il est le « Tout autre », on se place au centre du regard humain — trop humain — qui discerne ce qu'il comprend humainement et ce qui est étrange ou étranger à cette humanité partielle et partiale. Mais l'Un est au-delà. L'homme et Dieu sont en Lui, comme deux catégories humaines, comme deux regards humains, comme deux reflets qui s'excluent mutuellement dans leur relativité, mais qui n'ont au fond aucun sens dans leur réalité.

Le monisme radical pourrait — et a été souvent — être accusé d'être une forme de panthéisme, donc d'athéisme.

Le fait est plus profond : le monisme radical est radicalement antithéiste puisqu'il récuse toutes les dualités, tous les dualismes, à plus forte raison s'ils sont ontologiques.

Un Dieu parfait et immuable, extérieur au monde est proprement absurde : le monde et tout ce qui est et vit et advient et devient est partie intégrante de l'Être-Un-en-Devenir dont le Dieu classique occidental n'est qu'un reflet dans le regard de l'homme.

Ni panthéisme, ni théisme, ni déisme, ni athéisme : le monisme radical est infiniment au-delà de ces catégories philosophiques et théologiques désuètes.

Il relit sans difficulté toutes les traditions religieuses et spirituelles pour montrer leur évidente convergence dès lors que l'on renonce à être un enfant pleurnichard à la recherche d'un « Père » tout-puissant qui récompense et punit, qui lève, par miracle ou rites ou litanies, les angoisses primitives de la mort et de la souffrance.

Dès lors que l'homme debout et adulte affronte et assume son existence précaire et éphémère dans le monde, sans les hochets de l'idolâtrie et de la superstition, la congruence de toutes les authentiques traditions spirituelles devient évidente.

L'homme est partie intégrante et prenante d'un Tout qui le dépasse infiniment. Et ce Tout vit. Et ce Tout est en devenir. Et ce Tout crée, partout, en tout, à tout instant.

Et ce Tout ne peut qu'être soit un Un cohérent, soit un chaos livré au pur hasard.

Le seul vrai débat théologico-philosophique oppose donc matérialisme et monisme.

D'un côté la matière sans désir ni but ni finalité ni cohésion ni cohérence.

De l'autre, un Un-en-Devenir animé d'un désir (une entéléchie) dont procèdent tous les processus créateurs à l'œuvre dans le monde.

Ce qui est est-il animé d'un principe de vie ? D'une « Âme » ?

Débat crucial entre holonomie et anomie.

Holonomie : il existe un principe de cohérence qui anime tout ce qui est.

Anomie : ce principe n'existe pas et tout ce qui est, est dû au seul hasard.

Si foi il doit y avoir, c'est précisément en cet indémontrable principe de cohérence du Tout. Car dès lors que le Tout est cohérent, il est un Un et le monisme peut alors s'instaurer dans sa radicalité. S'il ne l'est pas, alors le Tout reste un bric-à-brac chaotique, pur fruit du hasard sans nécessité.

Le débat est crucial, non seulement du point de vue spirituel et philosophique, mais plus encore quant à la place qu'il réserve à l'homme au sein du Tout.

Si le Tout est « holonome », alors l'homme y a un rôle, une mission, une vocation : une éthique est possible, mais l'humanisme doit être dépassé : puisque l'homme est partie intégrante et prenante d'un Un qui le dépasse et le justifie, il n'est plus, il ne peut plus être la « mesure de toutes choses ».

Si le Tout est « anome », alors il n'est d'autre éthique que celles, très relatives, que l'homme s'imposera lui-même au gré des modes et des valeurs qu'il croira se choisir, au gré des lieux et des époques, au gré, surtout, des intérêts des puissants qui diront « humanisme » ou « droit naturel » ou « droits de l'homme » pour mieux obtenir la soumission des plus nombreux.

Le 9 avril 2001

Sur la liberté.

« La liberté appartient à ceux qui l'ont conquise. »

André Malraux

« L'unique liberté des peuples est celle de changer de maîtres. »

Jacques Deval

« Tout esclave a en ses mains le pouvoir de briser ses chaînes. »

William Shakespeare

« On ne va pas mendier sa liberté. La liberté, il faut la prendre. »

Ignazio Silone

« L'homme libre est celui qui n'a pas d'esclaves. »

Nicole Védère

« Où il n'y a point de maître, tout le monde est maître ; où tout le monde est maître, il n'y a que des esclaves. »

Bossuet

*

Combien de voyageurs passionnés et candides ne sont pas partis vers le Japon croyant y trouver enfin des dizaines de millions d'adeptes du zazen, de la cérémonie du thé, du bushido ou des jardins ratissés ; et combien déçus sont-ils revenus après n'avoir découvert que des millions de barbares ignares, abrutis et sans imagination, obsédés de sexe et d'alcool, mal et trop occidentalisés, en plus.

De même pour l'Inde où l'espoir est de rencontrer des centaines de millions de Gandhi ou de Ramakrishna ou d'Aurobindo, et où l'on ne rencontre pour l'essentiel que des miséreux, voleurs et sales, bruyants et veules, dont le seul yoga est le vol à la tire.

A tous ceux-là, je voudrais dire combien l'Occident de nos villes est au moins aussi ignare et barbare, abruti et inimaginatif, obsédé et alcoolique, voleur et sale,

bruyant et veule, et combien peu d'Einstein, de Teilhard de Chardin, de Bergson, de Nietzsche, de Monet ou de Bach, j'y ai rencontrés.

Partout, quels que soient le pays ou le continent, ces géants qui ont fait et continuent de faire cette culture qui fascine, et l'élite qui la cultive sont rares. Partout, l'immense majorité des hommes, la masse des peuples est un ramassis de singes nus, mal dégrossis, aux motivations strictement animales, voire bestiales, et au niveau d'intelligence frisant la débilité mentale.

L'homme d'aujourd'hui est massivement un sous-homme notoire, de-ci de-là, comme une flammèche d'espoir, l'un ou l'autre génie sort du lot, comme un intrus, comme un martien égaré sur une planète naguère magnifique, désormais surpeuplée et bondée de crétins, mais ces génies sont si peu nombreux : il n'y a que certains livres qui les connaissent, ces livres de savoir que presque personne ne lit !

*

— Est-ce que Dieu existe ?

— Bien sûr que le mot Dieu existe.

— Non, pas le mot, je parle de Dieu Lui-même : existe-t-il réellement ?

— Dis-moi d'abord : est-ce que le cercle ou la droite ou l'hyperbole existent réellement ?

— Non, ce sont des noms de figures géométriques abstraites qui idéalisent des formes concrètes.

— Eh bien, il en va de même de Dieu : c'est le nom d'une figure spirituelle abstraite qu'on ne rencontre jamais dans la nature concrète, mais qui symbolise tout ce qui est au-delà du sensible pour chercher un sens à tout ce qui existe.

— Donc Dieu est un symbole ?

— Le mot Dieu, comme tous les mots humains, est effectivement un symbole.

— Je suis donc libre de l'interpréter comme je le veux ?

— Non seulement tu peux, mais tu dois lui donner une interprétation, ton interprétation ; et d'ailleurs, tout le mal que je te souhaite, c'est de lui donner une multitude d'interprétations toutes plus riches et plus intenses et plus ferventes les unes que les autres.

— Mais je peux aussi refuser ce symbole et le déclarer vide pour moi.

— Ce vide est déjà une interprétation — *et elle est bien proche de la notion de Vacuité qui est au cœur de l'hindouisme, du bouddhisme et du taoïsme.* Tu en as le droit, mais pourquoi se priver d'un symbole qui, de toutes les façons, est présent dans toutes les méditations humaines depuis l'aube des temps, depuis que l'homme s'interroge sur le sens de la vie, sur la souffrance et la mort, sur l'amour et la beauté. Refuser un symbole, c'est refuser tous les questionnements qu'il recèle. C'est refuser de se poser toutes les questions dont il est riche. Et ce refus de la question est le péché le plus grave contre l'esprit puisqu'il l'englué et le fige dans une réponse fermée alors que le symbole, lui, par essence, est définitivement ouvert.

— Une ouverture qui a tout de même nourri toutes les inquisitions et tous les intégrismes.

— Oui, mais ce sont là des maladies honteuses des hommes où Dieu n'a rien à voir. Ce sont les hommes, du moins certains pour qui le pouvoir est bien plus essentiel que le savoir, qui ont tué le symbole et l'ont troqué contre le dogme. Le dogmatisme religieux n'a rien en commun avec le symbolisme spirituel. S'il est une certitude concernant Dieu, c'est qu'il est tout ou peut être tout ce que l'on voudra *sauf* le Dieu des Inquisiteurs et autres intégristes. Car leur « Dieu » n'a plus rien de divin : il n'est plus que le cache-misère de leur soif de pouvoir et de violence ; ces « Dieux-là » ne sont plus que des étendards humains, trop humains, totalement dénués de tout caractère métaphysique ou spirituel ou initiatique. Ces « Dieux-là » ne sont plus que des machines de guerre humaines.

— Ce sont néanmoins des interprétations que l'on peut donner, et que certains ne se privent pas de donner.

— Exact. Mais pour tout symbole, il est des interprétations ouvertes, riches et belles, et des interprétations fermées, pauvres et laides. Et puis, il y a surtout le plus important : le processus infini de la lecture éternellement recommencée du symbole (*du mot, de l'image, du rite, du texte sacré, etc*), de son perpétuel re-questionnement, de cette dynamique initiatique et spirituelle de la méditation sur le symbole qui, par évidence, est incompatible avec la fixation « une fois pour toutes » du dogme intégriste.

— Donc, plus une religion a une tendance dogmatique fermée, plus elle excommunie, plus elle condamne les infidèles, plus elle chasse l'hérésie, plus elle exile ses mystiques, plus elle institutionnalise et aseptise son clergé.

— C'est aussi atrocement simple que cela, et en ce sens, le catholicisme et l'islam sont les deux religions les plus dogmatisantes d'aujourd'hui, comme l'ont été, naguère, aussi, ces religions « sans dieu » que furent les communismes, les fascismes et le nazisme.

Il est des spiritualités qui enferment et isolent.

Et il est des spiritualités qui libèrent et unissent.

Il faut cultiver celles-ci et éradiquer celles-là.

Celles-ci sont des quêtes, celles-là sont des idolâtries.

Celles-ci sont initiatiques, celles-là sont dogmatiques.

« Un vrai maître spirituel ne veut pas faire des disciples, il veut faire d'autres maîtres. »

Le 9 avril 2001

Le dieu personnel des chrétiens et de ceux qui leur ressemblent, est mort ou presque.

Il ne peut en être autrement : ce dieu-là ne tient pas la route ni métaphysiquement, ni philosophiquement, ni éthiquement, ni anthropologiquement, ni socialement.

Il repose tout entier sur un dualisme irréductible et totalement absurde.

Puisque l'être est, il est forcément un puisque l'être est, par écriture, singulier : il est ce qui est et rien d'autre. Il est donc un sans deux, sans discontinuité, sans dualité. Depuis deux mille ans, les diverses théologies théistes sont inextricablement empêtrées dans cette impasse logique et toutes leurs imprécations aux « mystères de la foi » n'y changeront jamais rien.

Il y a presque mille ans, tout aurait pu basculer, mais l'issue de la querelle des universaux a malheureusement consacré Thomas d'Aquin contre Guillaume d'Occam. Depuis, l'aristotélisme rationaliste a imposé sa chape de plomb sur toute la religiosité et toute la théologie occidentale, excluant, de ce fait, leurs planches de salut : la mystique, le monisme, l'ésotérisme, le symbolisme.

Un dieu d'airain fut donc institué.

Mais ce dieu-là est mort, le Grand Pan, lui, revient.

Depuis Nietzsche, tout le monde est censé en être averti.

Le dieu personnel chrétien est mort, et avec lui cette adoration morbide du sacrifice, du martyr, de la souffrance et de la mort, si bien symbolisée par la croix, cet odieux instrument de torture.

Ce dieu-là n'a, de plus, rien à voir avec le dieu réel et vivant qui vit ici et maintenant en moi et en tout, qui se crée en me créant, que je crée en me créant.

Et avec la mort de ce dieu-là, doit mourir toute forme publique et institutionnelle de toute religion.

Dieu, la foi, la spiritualité, le rite, la prière et tout ce que l'on voudra doivent rejoindre ainsi ce qu'ils n'auraient jamais dû quitter : la sphère strictement privée, voire même intime.

Dieu n'a rien à voir avec les hommes.

Les hommes ont tout à voir avec Dieu.

Mais chacun chez soi, chacun pour soi, chacun en soi.

Il faut que finissent tous les prosélytismes.

Il faut que finissent les hérésies, excommunications et anathèmes.

Tous les fleuves religieux, toutes les rivières spirituelles confluent vers le même Océan. Dont acte !

Mais avec ce dieu-là, c'est toute l'anthropologie fermée, dogmatique et réductrice de l'Occident qui s'effondre, toute sa vision de l'homme et de la société humaine. C'est tout le stéréotype humain chrétien qui part en quenouille.

Finis le paradigme dualiste avec, d'un côté, le monde immuable de l'autorité qui sait et domine (Dieu, l'État, l'Église) et avec, de l'autre côté, le monde misérable et souffrant des petits enfants désobéissants ou soumis que nous sommes censés être.

Avec son dieu impossible, c'est l'homme chrétien qui meurt, enfin. Ce sont toutes les valeurs chrétiennes (héritées de l'idéalisme platonicien et du romantisme saint-sulpicien et tellement étrangères à la Bible hébraïque) qui s'étiolent enfin.

Finie la « morale des esclaves et de la pitié » épinglée si lucidement par Nietzsche.

Cette pitié si pleine de bonté en apparence, mais si cruelle dans les faits ; cette pitié qui blesse bien plus qu'elle n'apaise, qui asservit bien plus qu'elle ne libère. Tous les assistanat, institutionnalisés ou non, de nos sociétés « laïques » européennes procèdent de cette logique romantique, mais aliénante de la pitié chrétienne.

Et les Gauches, volontiers « athées » ou agnostiques dans les mots, sont dans les faits infiniment plus chrétiennes que les Droites qui, traditionnellement, sont plus bêtement romaines.

Car c'est une constante depuis Voltaire que les parangons de la lutte libre-penseuse et anticléricale sont infiniment plus attachés et militants envers la morale chrétienne de la pitié, de l'égalité, de la légalité et de la chasteté que les chrétiens croyants, eux-mêmes, historiquement plus hypocrites.

Et s'il ne meurt pas assez vite, c'est par les mots qu'il faut achever l'homme chrétien.

Pour paraphraser Nietzsche :

« Pas de pitié ! Pas d'égalité ! Pas d'obéissance ! Pas de pudibonderie !

« La voie du Surhumain se construit à coups de marteau ».

Comme se taillent les pierres d'un temple.

Pitié : être « bon », être consumé d'amour du prochain (*et du lointain ?*) surtout s'il est pauvre et misérable, vertu de la pauvreté, de la souffrance, du martyr, la richesse et la prospérité corrompent, opprobre sur le riche et sur la réussite (*de quoi ?*) : jalousie, envie, concupiscence, adoration de la faiblesse, de l'échec, du raté, pratiquer la charité, mais avec « ses » pauvres, et en échange de leur soumission.

Égalité : haine du dépassement (*Procuete, encore...*), idéologie de la communauté, de l'*ecclesia*, de l'église, haine du solitaire, du différent, du marginal, de celui qui dit « non » et qui s'en va, besoin de massifier, de communautariser, de « statistifier », de socialiser, donc de dogmatiser, d'uniformiser, d'imposer, de punir, de culpabiliser.

Légalité : respect absolu d'une « indispensable » autorité car la loi sans autorité n'est au mieux qu'un avis, une opinion, et cette loi, cette autorité doivent être institutionnalisées, incarnées, coulées dans l'airain, et cette loi est la dictature de la communauté sur les individus, la dictature des plus nombreux.

Chasteté : diabolisation du sexe et de la sexualité, tabous et interdits, et en réponse : frustrations, déviances et perversités, le mythe de la faute originelle (*sexuelle, paraît-il...*) totalement contredit par les textes hébraïques, misogynie

maladive de saint Paul, la sexualité comme symbole du plaisir incompatible avec la logique de la souffrance, de l'expiation, de la culpabilité et du martyre, hypertrophie obsessionnelle du rôle et du poids de la sexualité dans la vie humaine.

En réponse, comment est l'homme non chrétien ?

Il n'est ni pitoyable, ni apitoyant, ni apitoyé : il s'assume d'abord pleinement, en adulte, sans aide ni assistance, il aime ceux qu'il a élus, il est solidaire de ceux qu'il a choisis, et il respecte la Vie sous toutes ses formes.

Il refuse autant l'égalité que la violence : il ne connaît que des individus libres vivant librement leur vie, il tend toute son énergie à se dépasser, à se construire comme une œuvre d'art, il va au bout de lui-même afin de devenir ce qu'il est, dans sa plénitude et son accomplissement, sans complexe ni culpabilité ni envie ni jalousie.

Il ne connaît d'autre loi que la sienne et n'accepte aucune autorité imposée : la seule loi est la Vie, la seule autorité est la Vie, et les hommes, tous les hommes, ont mission d'être les serviteurs et les gardiens de la Vie, contre tous les pouvoirs, contre toutes les institutions.

Il remet la sexualité à sa juste place, pourvu qu'elle soit libre et librement consentie, c'est-à-dire une des nombreuses sources de plaisir sans plus d'importance ni de signification qu'un repas, un livre, un vin, un paysage, une promenade.

Bref, cet homme non chrétien est un homme libre !

En somme, cet homme non chrétien est curieusement bien proche du Jésus juif, libertaire voire même volontiers anar, exigeant et conscient de sa supériorité, révolutionnaire et révolté, plus qu'amoureux de Myriam de Magdala, ce Jésus juif tellement falsifié par saint Paul, par les évangiles canoniques et par les conciles.

S'assumer ! Se dépasser ! Se libérer ! Se réjouir !

*

Entretenir la peur, c'est entretenir le pouvoir.
Entretenir le pouvoir, c'est entretenir la peur.

Peur et pouvoir commencent et finissent par les mêmes lettres.
Peur et pouvoir commencent et finissent par les mêmes processus.

Les pouvoirs s'établissent et se maintiennent par les peurs.
Les pouvoirs créent et entretiennent les peurs.

Celui qui n'a pas peur récuse tous les pouvoirs.
Celui qui a peur excuse et accuse tous les pouvoirs.

Le 12 avril 2001

Le XXI^e siècle sera religieux et/ou spirituel, mais il ne sera pas chrétien.

Il ne sera même pas antichrétien : le christianisme déperira tout seul dans des églises et des temples déserts, enroulé autour de ses dogmes désuets et de ses interdits, tabous et fantasmes infantiles.

Le XXI^e siècle inaugurerà l'après-christianisme.

Et cet après-christianisme sera paganisme(s).

Un paganisme spirituel et mystique.

Un paganisme à la fois paysan (écologiste) et païen (animiste).

Nietzsche triomphe, et avec lui Dionysos et le Surhumain.

Mais cela la masse, le peuple l'ignore encore.

Pour l'heure, ils désertent les églises et les rites et les valeurs, naturellement, tranquillement, comme on quitte la salle des banquets quand la fête est finie et que les plats sont vides.

Il ne s'agit plus du vieil et usé antagonisme entre foi et raison.

La raison, par la science cartésienne, et la foi, par la religion chrétienne, ont toutes deux atteint leurs limites et démontré leur incapacité à répondre aux vraies questions humaines.

Ni raison, ni foi.

Ni rationalisme, ni fidéisme.

Ce débat-là aussi est usé jusqu'à la corde.

De nouveaux modes de penser, d'être, d'agir restent à inventer au-delà de la raison et au-delà de la foi.

Il ne s'agit plus de savoir ou de croire.

La vie est au-delà de tous les savoir et de tous les croire.

La vie est dans le créer, dans l'épanouir, dans l'accomplir, dans le déployer !

L'orthopraxie supplante les orthodoxies tant scientifiques que religieuses.

Métaphysique du devenir au-delà de toutes les métaphysiques du savoir et du croire.

Métaphysique du mouvement créatif dans l'instant présent au-delà de toutes les métaphysiques de l'Éternel tant matériel (celui de la science) que spirituel (celui de la religion).

Ce qui meurt ici, c'est le sens de l'éternité.

Ce qui naît ici, c'est le sens de l'instant présent.

Là est le nœud crucial : dans le changement de perspective temporelle.

Depuis Platon, par christianisme et scientisme interposés, l'Occident a vainement mais furieusement recherché l'éternel et l'immuable : l'invariant.

L'Occident se résume à n'être qu'une vaste quête de l'invariance, *ne varietur*.

Et il arrive à cette impasse : il n'existe rien d'invariant. Pas même Dieu. Pas même la matière. Pas même les lois, qu'elles soient physiques ou morales.

L'Orient, pénétré d'impermanence, triomphe de l'Occident, obsédé d'invariance.

L'engouement actuel pour le zen, le bouddhisme, le yoga, voire le new-age, témoigne à souhait que, probablement inconsciemment, une frange grandissante des Occidentaux quitte l'Occident et sa quête perdue.

Ils ont peut-être deviné ce que les sages orientales savent depuis des millénaires :

Rien n'est invariant.

Il n'y a aucune invariance.

Tout est mouvement dans l'ici-et-maintenant.

Tout est vibrations et harmoniques et interférences et résonances.

Il faudra donc bien se résoudre à une métaphysique et, donc, à une théologie de l'Impermanent.

Cette théologie-là reste à penser et à écrire, du moins dans les langues indo-européennes.

Une théologie du fluant, du fluent, du flux, du flot, une théologie du Tao, en quelque sorte.

Une théologie systémique qui se refuserait à être système théologique : l'esprit de système est, classiquement, celui qui tend à établir une invariance au sein du fluent.

Une philosophie qui ne soit pas système philosophique.

Une éthique qui ne soit pas système éthique, qui soit exempte de valeurs absolues et invariables, exempte d'idéal et d'idéaux.

Plutôt que de philosophie ou de métaphysique ou de théologie, il faudrait parler d'un art de vivre et de penser et de s'inscrire dans l'Un.

Mais vivre, penser et s'inscrire sont ici synonymes.

Art de vivre.

Art de devenir, de s'accomplir, de se déployer et de s'épanouir.

Art du devenir Soi.

Il ne s'agit plus tant de fixer une (la) Vérité que de pratiquer constamment, dans l'ici et maintenant, un art de l'accomplissement et de la joie créative.

Orthopraxie au-delà des orthodoxies.

Il ne s'agit plus tant de figer et d'articuler des concepts que d'expérimenter et de cultiver une poésie de la pensée, de la parole et de l'acte.

Encore une fois, le problème n'est plus de savoir ou de croire, mais de vivre et de vivre pleinement ici et maintenant.

On pourrait sûrement ressusciter ou re-susciter le mot *philocalie*, amour et quête de la beauté, puisque « beauté » est bien le terme adéquat pour exprimer l'aboutissement de l'art, de tout art, même de l'art de vivre et de devenir.

Alors l'éthique se dissout au profit d'une esthétique de vie, intime ou communautaire, d'un sens profond de l'harmonie, de la résonance.

Une esthétique comme dépassement de l'éthique.

Une philocalie comme dépassement de la philosophie.

Une métaphorie comme dépassement de la métaphysique.

Une théophanie comme dépassement de la théologie.

Dieu ne peut plus être dit, Il doit devenir vécu.

Dire Dieu est absurde et impossible et inutile.

Je suis Dieu dès lors que je dépasse je.

Dieu est ce que je deviens dès lors que je sors de moi.

Que dire de Dieu que je ne sache déjà sans avoir besoin de le dire, sans avoir besoin de le savoir, sans avoir besoin de le croire.

Dieu est le nom de cette incontournable évidence que tout ce qui est devient Un.

Que dire d'autre ? Que dire de plus ?

Le problème n'est pas (n'est plus) de savoir ou de croire que Dieu existe ou n'existe pas, de telle ou telle manière, avec tel ou tel attribut, avec tel ou tel dessein.

Le problème est de réaliser Dieu en soi, de réaliser Dieu par soi, de se diviniser c'est-à-dire de s'unir au Tout, dans le Tout, par le Tout, et de faire Un.

Encore une fois : orthopraxie bien au-delà de toutes les orthodoxies.

Le 13 avril 2001

Dieu est mort à Auschwitz.

Oui, peut-être, mais quel Dieu ?

Le seul Dieu mort à Auschwitz ou à n'importe quel lieu et temps d'horreur humaine, est ce Dieu supposé hiérarchiquement maître de l'univers et du monde et de la destinée humaine, ce Dieu dont les hommes infantiles firent un Père omnipotent.

Face à un tel dieu, Auschwitz est effectivement un scandale théologique (en plus d'être définitivement un scandale humain et historique).

C'est donc bien le Dieu-le-Père chrétien qui est mort à Auschwitz.

Ce Dieu parfait, omniscient, omnipotent qui, en « permettant » Auschwitz se révèle soit conscient, méchant et cruel, soit impotent, faible et imparfait.

Ce Dieu-là est effectivement cassé comme une idole de plâtre doré qui aurait dégringolé de son piédestal.

Car c'est bien d'une idole qu'il s'agit, d'une image du Père projetée par un esprit humain faible et désemparé, en quête de rassurance comme un petit enfant terrifié par un orage tempétueux.

En ce sens, vis-à-vis d'un tel dieu, je rejoins volontiers l'athéisme de Freud.

Ce Dieu-le-Père-là n'a jamais existé, ne peut pas exister : il participe d'un infantilisme spirituel propre aux ignorants et aux immatures ; Il est pur fantasme, pure projection, Il est pur produit d'un subconscient primaire en quête d'invariance sécurisante.

Puisque le monde est visiblement une mer démontée et furieuse, il doit bien exister ailleurs, au-delà des lames et des vagues, un port d'attache, un phare, une bitte d'amarrage : cela fonde sans conteste une espérance, mais de pacotille.

Toujours cette soif d'invariance, cette haine du mouvement et de l'impermanence.

Mais voilà que cette bitte rêvée n'amarre plus rien et sombre avec les navires en détresse, que reste-t-il de l'espérance ?

Si Dieu n'est plus la Providence immuable et juste des hommes, qu'est-il ? à quoi sert-il ? Rien, se disent ceux qui veulent voir l'omnipotence divine résoudre les problèmes humains en général et les leurs en particulier.

Ce Dieu-là, de fait, est mort à Auschwitz. Il était d'ailleurs mort depuis bien plus longtemps ; il avait été achevé déjà par Nietzsche avant Freud ou Feuerbach.

De là à en déduire, comme André Glucksmann, par exemple, à la mort, en Europe surtout, de toute spiritualité, de tout sens du sacré et du divin, il est un pas à ne pas franchir.

Le Dieu chrétien qui est mort à Auschwitz était une impasse spirituelle depuis l'origine : cinq siècles de conciles pour éradiquer les hérésies et cinq siècles d'Inquisition démontrent à suffisance qu'Il n'a été maintenu en vie artificielle que par et dans la violence, comme toutes les fausses idéologies totalitaires.

Mais ce Dieu-là est loin d'être la seule et la meilleure et la plus profonde des représentations humaines du Divin. Il en est même la plus piètre et la plus infantile, à mes yeux.

Ce qui est mort à Auschwitz (et peut-être avant cela, dans les tranchées absurdes de l'Yser et de la Marne), ce sont tous les idéalismes, ce sont toutes les valeurs, ce sont toutes les idoles.

Mort du culte de l'Invariable.

Mort de l'idée d'Invariance.

*

Ce Dieu qui est mort, n'est d'ailleurs pas non plus le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; Il n'est pas le Dieu de Moïse ; Il n'est pas le Dieu de la Torah ; Il n'est pas le Dieu de l'Alliance ; Il n'est que le Dieu de leurs fallacieuses traductions chrétiennes.

Dieu n'est pas bon. Il n'est d'ailleurs ni bon ni mauvais : la bonté et la méchanceté ne sont que des états et des mots humains, des valeurs humaines, des jugements humains sans prises sur Lui.

Dieu n'est pas amour. Il n'est d'ailleurs ni amour, ni haine, pour les mêmes raisons.

Les seuls attributs de Dieu sont d'être Un, d'être Ineffable, de Devenir.

La seule théologie possible est apophatique.

Le seul nom de Dieu qui vaille, est le seul qu'Il ait donné pour lui-même, lors de la théophanie du buisson ardent, lorsqu'Il révèle à Moïse :

« Je serai ce que je serai ». (Exode :3;14)

Il est un « Je », le seul « Je », singulier donc Un ; et Il devient puisqu'Il est inaccompli, donc Il est, ici et maintenant, imparfait, non omniscient et non omnipotent.

Tout le reste n'est que commentaires.

*

Créer une orthopraxie moniste.

Et cela commence par une esthétique.

Une esthétique de la frugalité, du dépouillement, du détachement.

Une philocalie minimaliste.

La musique au bord du silence, le dessin d'un seul trait, la peinture d'une seule touche, la sculpture d'une seule courbe, le poème d'un seul mot.

L'art de l'art de vivre.

Le 15 avril 2001

Le XIX^e siècle a été l'apogée d'un paradigme, d'une culture, d'un système.

C'est lui l'Occident.

Le XX^e n'a été que l'horrible siècle de sa déliquescence.

Les mots clés de ces siècles maudits sont scientisme, rationalisme, laïcisme, patriotisme, idéologisme, colonialisme, industrialisme, matérialisme, populisme.

Un à un, tout au long du XX^e siècle, chacun de ces piliers s'est effondré :

- la science a atteint ses limites et l'on sait que sa méthode analytique ne s'applique pas à des pans immenses du réel ;
- la raison n'est qu'un processus neurobiologique parmi bien d'autres, et certainement ni le plus utile, ni le plus efficace ;

- la laïcité, en désacralisant le monde, a provoqué une immense misère spirituelle et morale, dont la drogue et la violence ne sont que des conséquences ;
- l'idée de patrie n'est qu'un outil de pouvoir et d'impérialisme, cause essentielle des deux boucheries mondiales ;
- les idéologies, de quelque bord soient-elles, sont des réductionnismes qui, par évidence, ne peuvent contraindre la réalité à se plier à leur idéalisme simpliste que dans et par la violence ;
- le colonialisme, produit typique du prosélytisme chrétien, n'a été qu'un vaste champ de pillage de quatre continents au profit d'un seul ; son dernier avatar s'appelle la charte des droits de l'homme ;
- la machinerie (machination) industrielle a saccagé la planète sans vergogne, sans conscience, sans aucune considération pour le long terme, dans un culte imbécile de la consommation effrénée et du gaspillage éhonté ;
- le matérialisme et son cortège d'hédonisme, de frime, d'esbroufe, de paraître, n'a apporté aucun bonheur, seulement des plaisirs mièvres ne laissant que des souvenirs amers quand ce n'est pas le dégoût de soi ;
- le populisme, enfin, seule issue pratique de l'idéal démocratique, abaisse le débat politique à n'être rien d'autre qu'un jeu débile pour le pouvoir, dans des structures étatiques inutiles, inefficaces, impuissantes et fonctionnaires.

Tout cela part en quenouille, aujourd'hui. Et c'est très bien ainsi, car la route d'un tel paradigme est une impasse et le mur final est proche.

On le voit à la lecture de mots-clés ci-dessus, ce paradigme occidental du XIX^e siècle, prend ses racines dans l'idéalisme platonicien, dans le rationalisme matérialiste de la Renaissance, dans les utopies des « Lumières », dans les mythes de la « Révolution » américaine ou française selon les goûts, mais surtout dans la morale morbide et castratrice du christianisme et dans les indéniables succès mécaniques des sciences physiques et des technologies qui en découlent.

Mais ce paradigme-là a évidemment atteint ses limites aujourd'hui.

Un nouvel art de vivre et de vivre ensemble doit donc être pensé d'urgence à l'orée de ce XXI^e siècle naissant.

Il n'est pas besoin d'être grand devin pour dessiner les nervures de ce nouveau paradigme à naître : un simple effet miroir sur ce qui vient d'être dit suffit.

La science, toujours en avance sur les autres dimensions culturelles, a déjà quitté son scientisme et son mécanisme d'antan. De plus en plus, elle investit les chemins du holisme et de la systémique : la vision mécaniste et particulière du monde, totalement dépassée, est progressivement remplacée par une vision organique, vibratoire, non linéaire où l'espace et le temps, naguère centraux, ne jouent plus qu'un rôle marginal, noyé au sein d'une infinité d'autres variables d'états.

La raison reste un outil mental de choix, mais ses limites sont connues et doivent être dépassées. Les dieux, les mondes, les hommes, les idées sont infiniment trop complexes et riches pour pouvoir entrer tout entier dans le champ de la rationalité. Au contraire, les outils rationnels ne sont performants que sur une toute petite part de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font. D'autres processus de connaissance, enracinés dans ce cerveau gauche si maltraité durant des siècles d'obscurantisme rationaliste, sont en voie d'émergence là où il faut être créatif, là où globalisme et holonomie rendent l'analytisme rationnel inopérant, là où le réel ne peut être réduit ni à un mécanisme logico-mathématique, ni à un processus linéaire de causes cernables et d'effets limités.

Le XXI^e siècle ne sera peut-être pas religieux, au sens des religions traditionnelles et institutionnalisées, mais il sera profondément spirituel, voire spiritualiste. Même si l'idée d'un dieu anthropomorphe, juste, bon, extérieur au monde, parfait, omniscient, omnipotent, est clairement morte à Auschwitz, à Hiroshima et ailleurs, et même si la chrétienté, la théologie et la morale chrétiennes sont bien mortes avec elle, il n'en demeure pas moins qu'au-delà du mot désormais malvenu de Dieu, la quête de l'absolu et du sens du monde et de l'existence s'ancre de plus en plus au cœur des préoccupations majeures des élites occidentales. Le « pourquoi » supplantera le « comment ». La joie supplantera le moi. L'épanouissement et l'accomplissement de soi supplanteront le paraître, l'image et le statut social.

Le mot « patrie » est devenu risible sinon grossier. Derrière le mot « patrie », il y a le concept d'appartenance, et c'est là que le changement va jouer. Naguère, l'appartenance première était celle de la nationalité qui imposait qui vous deviez et pouviez être, et comment le devenir. Demain, l'homme entrera enfin dans l'âge adulte et il pourra se prendre en charge lui-même et s'assumer sans mère patrie pour lui donner la main. Ses appartenances seront libres, multiples et fluentes. Comme ses solidarités. Comme ses résidences. Comme ses modes d'existence.

Les idéologies sont mortes et bien mortes. Toutes ! Elles sont mortes à Auschwitz, au Goulag, à Hiroshima, mais aussi dans les urnes grotesques de nos démocraties manipulatrices et cyniques. Demain ne sera pas idéologue, finis les lendemains qui chantent. Demain sera personnel et intériorisé, concentré sur l'œuvre individuelle dans le moment présent. L'esprit de conquête et d'épanouissement humains seront bien plus dans la verticalité de l'élévation et de la profondeur individuelles, que dans l'horizontalité des relations organisées et structurées avec autrui. Les sociétés ne se désagrègent pas, mais elles se fragmentent et se fluidifient à l'extrême dans l'impermanence des relations choisies.

Le colonialisme, même affublé du préfixe « néo », comme toutes les formes d'impérialisme militaire ou économique, relève des instincts barbares et primitifs de l'animal humain. Ici encore l'accent sera mis sur la conquête verticale de soi plutôt que sur la conquête horizontale des autres.

Chacun a son œuvre à accomplir ; il n'y a que cela qui importe. Au « chacun-pour-soi » des égoïstes agressifs, se substituera le « chacun par soi » de ceux qui refusent toute violence et qui construisent leur vie comme une œuvre d'art et qui offrent généreusement leur exemple et leur joie à tout qui a des yeux pour voir.

Les industries dures, grosses consommatrices d'énergie et de biotopes, devront sinon disparaître, du moins seront ramenées au plus strict indispensable. Pour cela, les habitudes de consommation et de vie se transformeront radicalement. La frugalité sera la règle de vie essentielle. Elle favorisera les industries douces et les économies de l'immatériel. La qualité supplantera la quantité. Le durable supplantera le consommable. Les matériaux naturels (le bois, la terre, le verre) supplanteront les matières « modernes » (le plastique, le métal). L'alimentation se simplifiera, se re-naturalisera, se « dé-carnera » sans devenir végétarienne pour autant. De plus en plus de gens produiront eux-mêmes une part de ce qu'ils utiliseront ou consommeront, sans laisser croire une seconde à une recherche de l'autarcie ou au retour à la nature, ou au mythe du baba-cool gardien de chèvres dans les Cévennes.

Il y a en cours, derrière tout cela, une profonde restructuration du temps individuel : métro-boulot-dodo s'étirole au profit d'une tout autre manière de vivre dont le prix à payer sera probablement une opulence et une abondance moindres pour une joie plus grande.

Le matérialisme disparaîtra peu à peu au profit d'un spiritualisme simple et clair. Peu à peu, l'essentielle nuance entre jouissance et joie deviendra centrale. La re-spiritualisation de la vie humaine comblera le vide immense laissé par le matérialisme dans l'esprit, le cœur et l'âme des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Plus besoin, alors, de recourir aux ivresses artificielles pour se donner la force de survivre et d'exister. Finis le spectacle et le spectaculaire, finies les drogues euphorisantes, finies les illusions de la socialité, finie l'obsession de la « fête » : plus besoin de ces colifichets infantiles. La joie de vivre est là, dans chaque instant, au fond de soi : il suffit d'aller l'y cueillir.

La démocratie est moribonde, non qu'elle soit mauvaise, mais parce qu'au-delà des idéologies et des idéaux, elle se révèle pratiquement impraticable.

Les États qui sont les sous-produits administratifs et politiques des « Patries », ne riment plus à rien, ont perdu toute crédibilité tant par le cynisme subtil des politiciens que par l'inefficacité native des fonctionnaires.

L'organisation sociale de demain ne sera plus ni politique, ni étatique, ni patriotique. Le mondialisme est déjà aujourd'hui un fait acquis et le légalisme est plus une usine à fric qu'un outil de justice. La vie sociale de demain sera largement « dé-juridifiée » : déjà aujourd'hui les lois ne s'appliquent qu'à ceux qui n'ont pas les moyens (financiers ou autres) d'y échapper. La société civile s'organise déjà sur deux plans, l'un purement local au niveau d'une communauté restreinte ayant ses propres modes de vie et de vivre ensemble, l'autre totalement mondial au niveau de

grands principes moraux universels : la condamnation de toute forme de violence et d'atteinte à la propriété privée. Le boy-scoutisme naïf et purement occidental de la Déclaration des Droits de l'Homme devra être dépassé et remplacé par un code de vie en commun réellement valable pour tous les hommes, pratiquement et non plus idéologiquement. Il ne s'agit plus tant de savoir quelle est la loi la meilleure ou quelles sont l'autorité ou l'institution les meilleures, que de bien comprendre que les lois, les autorités et les institutions sont toutes mauvaises et presque toujours inutiles, et que moins il y en aura, mieux tout le monde se portera.

S'il fallait résumer tout cela en quelques mots clés pour la nouvelle ère qui s'ouvre, je pense que je choisirais d'abord : liberté, intériorité, frugalité.

Silence et non violence, ensuite.

Liberté de penser, de parler, de bouger, de chercher, de créer, d'apprendre.